



**RED  
DRESS  
I N K®**

# Trois sœurs à New York



MELISSA SENATE

*Aux deux grands amours de ma vie : Adam Kempler et notre bébé Max.*

# 1

## Sarah

Soyons honnêtes, entre le rêve et la réalité, il y a une multitude de possibilités.

La réalité, c'est que je suis enceinte de six semaines alors que je ne connais le père que depuis deux mois.

Le rêve, c'est que je me vois très bien descendant Columbus Avenue en poussant un landau avec une alliance en or à mon annulaire gauche.

Tout dépendra de la réaction de Griffen Maxwell quand il apprendra la nouvelle.

Option optimiste :

– *Griffen, je suis enceinte !*

– *Oh, ma chérie, je suis le plus heureux des hommes.*

*Il s'agenouille.*

– *Veux-tu m'épouser?*

L'ennui, c'est que je ne suis pas sûre que Griffen puisse jouer ce scénario, ni qu'il soit prêt à s'engager. Est-il d'un naturel fidèle ? Est-il capable de dire : « je t'aime » ? Je n'en sais rien !

En fait, depuis deux mois que nous sortons ensemble, il ne m'a pas encore fait de déclaration.

Je trouve ça étrange, mais Ally, ma grande sœur, pense le contraire. A ce stade de notre relation, elle estime tout à fait normal que le monsieur en question ne m'ait pas encore déclaré sa flamme. Elle me répète sans arrêt :

– On ne peut pas aimer quelqu'un que l'on ne connaît que depuis deux mois !

Et pourquoi pas ?

Toujours est-il qu'elle me conseille de me préparer à un autre type de réaction de la part du futur père.

C'est ce que j'appelle l'option pessimiste :

– *Griffen, je suis enceinte !*

– *Garçon, l'addition, vite, je suis pressé !*

Suit un démarrage en trombe.

Il sort du restaurant et de ma vie par la même occasion.

J'aimerais avoir davantage confiance en la réaction de Griffen. Mais comme ma chère sœur l'a souligné avec sagesse – bien que je ne me souviens pas avoir sollicité son avis sur la question –, il faut bien avouer que je fréquente Griffen depuis peu.

– Ce n'est pas parce que vous vous envoyez en l'air deux fois par semaine devant *Fear Factor* ou un match des Yankees à la télé, après avoir partagé un plateau repas, que c'est l'homme de ta vie.

Voilà pourquoi je tourne tout ça dans ma tête depuis une plombée sans oser me lancer.

A cet instant précis, Griffen est assis en face de moi à la brasserie où il m'a invitée pour fêter mon vingt-neuvième anniversaire.

Mais au lieu d'aller droit au but et de faire des phrases contenant le mot « hormones », ou de le mettre sur la voie avec un truc du genre :

– *Savais-tu que les diaphragmes, en tant que contraceptifs, sont finalement assez loin d'être fiables à cent pour cent ? C'est dingue, non ?*

Au lieu de ça, je parle de bouffe.

– Comment trouves-tu ton saumon, Griffen ?

– Délicieux.

Il pique un morceau de poisson sur sa fourchette, amorce une traversée dangereuse de la table et dépose délicatement le poisson dans ma bouche entrouverte. Il me sourit de son fabuleux sourire.

– La reine de la fête ne boit pas son champagne ?

Nous y sommes.

Bien que nous ne nous connaissions que très peu, depuis huit semaines pour être précis, il vient involontairement, en parlant de champagne, de sceller son sort au mien pour la vie...

Il y a quelques jours, lors de notre pause déjeuner, alors que nous étions toutes les deux assises sur un banc dans le parc et que nous distribuions généreusement nos sandwiches aux pigeons, ma copine et collègue Lisa m'a demandé pourquoi j'étais si pessimiste quant à la réaction de Griffen sur sa paternité.

– Si ça se trouve, il est raide dingue de toi !

C'est beau l'amitié !

Mais mon autre copine Sabrina m'a fait redescendre sur terre aussi vite :

– Arrête de raconter des idioties à Sarah, elle n'en a pas besoin ! Sois réaliste, il ne se conduit pas vraiment comme un mec amoureux.

Je le répète, c'est beau l'amitié !

Lisa et Sabrina sont très complémentaires et m'apportent exactement ce dont j'ai besoin : l'une me rassure, l'autre me secoue et me force à voir la vérité en face.

Mais revenons à nos moutons.

Griffen porte sa coupe de champagne à ses lèvres :

– Mmm... excellent, dit-il en fermant les yeux.

*Dis-lui, bon sang, dis-lui*, hurle une petite voix dans ma tête. Je pourrais lui dire, par exemple, que j'aurais très envie de boire la bouteille entière mais que je dois malheureusement éviter les bulles pendant les sept prochains mois et demi !

Mais avant que je ne me décide à lui parler enfin, l'étonnant Griffen Maxwell se met en devoir de me raconter la dernière histoire qui court sur une andouille de présentatrice de la télé (Griffen est lui-même réalisateur du journal télévisé). Ladite présentatrice a utilisé, en parlant d'un crime, le terme « assassin », au lieu de dire « l'assassin présumé », si bien que la chaîne est attaquée devant les tribunaux et va devoir déboursier des millions de dollars pour dommages et intérêts !

Il parle, parle, et il rit. Puis il attaque de bon cœur sa salade d'épinards et savoure son champagne. Il fait une grimace dégoûtée en voyant arriver les escargots que j'ai commandés au début du repas. A ce moment-là, j'en avais terriblement envie, mais maintenant qu'ils sont devant moi, je ne peux même pas en supporter l'odeur !

Je ne me décide toujours pas à lui annoncer que sa vie va changer.

Pour l'instant, le changement ressemble à une fine ligne rose horizontale d'environ un demi-centimètre, qui s'est inscrite inexorablement sur un test de grossesse, réalisé par moi-même, il y a quatre jours, dans les toilettes du bureau. C'était un banal lundi matin du mois d'octobre.

Avant l'apparition de cette ligne rose, j'étais encore moi, une jeune journaliste pleine d'avenir me tracassant sans cesse pour mon boulot, toujours en quête d'une bonne idée d'article pour *Woman*. Avant ce coup de tonnerre, je n'avais qu'une seule préoccupation à l'approche de la conférence de rédaction hebdomadaire. Je voulais voir ma patronne écarquiller les yeux – signe que mes idées de sujet avaient retenu son illustre attention. Ce qui, tout à fait entre nous, est extrêmement rare, vu la façon dont elle considère les membres de la rédaction.

Quoi qu'il en soit, j'avais particulièrement soigné la conférence qui s'annonçait, j'avais l'intention de proposer un papier sur « Les trente choses à faire absolument avant d'avoir trente ans ».

Un sujet qui me concernait particulièrement, puisque je fête cette année mes vingt-neuf ans et que je n'ai absolument rien fait de ce que je proposais dans mon article. Mais tout n'était pas encore joué !

Je pouvais encore... visiter Paris ! Aller au cinéma toute seule un samedi soir... lire *Middle March*... ouvrir un compte épargne logement... Faire l'amour dans un lieu sordide !

Voyons, qu'ai-je oublié ? Ah oui !

*Avoir un bébé !*

Ce n'était pas sur ma liste, tout simplement parce qu'il y a cinq jours, il n'était pas du tout question d'avoir un bébé ! Je n'y pensais même pas ! Même dans l'absolu, en tout cas pas dans un avenir proche.

Mon salaire, ma colocataire, mon goût pour la vodka orange le jeudi, le vendredi et le samedi soir, ma course au petit copain, je ne parle même pas du mari, mon aversion pour le lait, les légumes verts, les abdos flasques, les médecins qui portent des gants en caoutchouc, l'inconnu et la douleur, tout ça fait qu'il n'y avait aucune place pour la pensée même d'un enfant.

– Enfin, Sarah ! N'as-tu jamais entendu parler de contraception ? Qu'as-tu dans le crâne ? Tu n'as plus dix-sept ans ! Si tu as besoin d'argent, demande ! Et où vas-tu mettre un berceau dans ton studio aussi grand qu'une boîte à chaussures ? Dans ta minuscule cuisine ? Tu veux venir habiter avec Andrew et moi ? Comment est-ce que tu t'es débrouillée ? Que dit ta gynéco ? Est-ce qu'elle est aussi obstétricienne ? Est-ce que tu te sens enceinte ? Comment se fait-il que tu sois aussi fertile ?

Voilà un aperçu du flot de questions auquel ma sœur Ally m'a soumise cette nuit à 3 heures du matin quand je lui ai annoncé la nouvelle.

Je n'avais pas prévu de l'appeler, ni même de lui dire que j'étais enceinte, en tout cas pas avant

d'avoir digéré moi-même le scoop. Mais après m'être retournée des heures dans mon lit en imaginant toutes les réactions possibles de la part de Griffen, sentant l'angoisse, puis la terreur m'envahir, j'ai saisi le téléphone et j'ai ouvert les vannes. Au bout de deux heures de sanglots, Ally m'a convaincue d'arrêter de pleurer et de la rappeler aussitôt que j'aurai pris ma décision.

Je l'avais déjà prise, mais je n'allais pas le lui dire de but en blanc. On ne dit pas ce genre de choses à un avocat. A un avocat comme Ally, il faut parler très prudemment des décisions qu'on pourrait envisager de prendre un jour.

Je confirme que j'ai déjà entendu parler de contraception, et que j'ai un diaphragme depuis plusieurs années. Je reconnais qu'il n'a pas reçu beaucoup de visites ces derniers dix-huit mois, jusqu'à Griffen. Je l'ai utilisé chaque fois que nous avons fait l'amour. Quinze fois pour être très précise. Griffen et moi avons pris nos petites habitudes deux fois par semaine, le mardi ou le mercredi soir, et le vendredi ou le samedi soir. Lors de la deuxième soirée que nous avons passée ensemble, alors que je ne connaissais pas encore son deuxième prénom, nous sommes allés chez moi boire un dernier verre, et nous avons fait un bébé sans le savoir.

C'est dingue de ne se rendre compte de rien.

La seconde, juste après la ligne rose, on n'est plus jamais la même. Et pourtant, je me suis regardée dans le miroir des toilettes du bureau pendant dix minutes.

Rien.

Rien n'avait changé dans mon visage. Mêmes yeux bleus, mêmes cheveux bruns mi-longs, même minuscule petite cicatrice, une très fine ligne blanche au-dessus de la lèvre. Non, rien du tout de différent.

– Tes seins ont gonflé, m'a dit Lisa en m'observant dans le miroir.

– Et tu vas prendre une demi-pointure de chaussures, a ajouté Sabrina un peu plus tard.

Je ne voyais aucune différence.

Juste un peu nerveuse, comme quand j'ai eu mes règles à douze ans ou quand j'ai perdu ma virginité à dix-neuf. Je me baladais enceinte de six semaines comme si de rien n'était.

Un miracle de la nature était en train de prendre corps en moi et je continuais à manger des bagels, à prendre le métro, à faire l'amour, à me plaindre de mon job et de mes sœurs comme si de rien n'était.

A aucun moment l'idée d'être enceinte ne m'a effleurée.

Je n'ai fait le test de grossesse que parce que Lisa a lourdement insisté. Elle a été enceinte une fois dans sa vie et vit depuis dans la terreur que ça se reproduise. Elle a toujours un test dans sa trousse de première urgence. Elle prend pourtant la pilule et elle oblige son copain à mettre un préservatif le jour de l'ovulation. Mais si par hasard ses règles ont une demi-heure de retard, elle se fait un petit test pour se rassurer. Alors, forcément, quand en montant dans l'ascenseur du bureau, j'ai murmuré à son intention que mes règles, dont je ne me soucie pas plus que ça d'habitude, étaient en retard, mais que je ne me faisais aucun souci avec mon diaphragme, elle m'a lancé un regard perçant.

– Es-tu fatiguée ? Je veux dire, vraiment crevée ? C'est un symptôme qui ne trompe pas.

Bien sûr que je suis crevée. Et je sais pourquoi : je bosse dix heures pas jour pour *Woman*. J'essaie de coiffer ma rivale au poteau. Je cours après une promotion et je rêve d'impressionner ma patronne. J'ai des idées d'articles absolument géniales comme : « Qu'est-ce que vos cernes révèlent sur vous ? » ou encore, « Est-elle vraiment une bonne copine ? » J'ai la responsabilité de choisir le bon journaliste pour l'écrire, je surveille l'évolution de l'enquête, je remodèle les papiers et le plus souvent, je les réécris. Il y a deux semaines, l'un des rédacteurs en chef a trouvé un boulot à *Elle*, il y a donc un poste à prendre. Ma rivale a autant d'ancienneté que moi. Nous avons commencé comme assistantes éditoriales le même mois de la même année, il y a quatre ans, mais jusqu'à lundi dernier, j'étais certaine d'avoir le job. Danielle Ann – c'est son nom – est enceinte de sept mois, et notre chef, la directrice de publication Astrid O'Connor, n'a aucune indulgence pour les arrêts maladie, la fatigue, les rendez-vous chez le médecin pendant les heures de boulot et les congés maternité.

Au passage, je prends note de révéler ma grossesse à mon boss le plus tard possible.

– As-tu plus faim que d'habitude ? Est-ce que tes seins sont durs et douloureux ? m'a demandé Lisa tandis que nous marchions côte à côte dans le couloir de *Woman*.

– Oui, je sais ! Ça s'appelle même le syndrome prémenstruel, avais-je envie d'ajouter pour lui montrer que je n'étais pas complètement ignare sur la question des règles douloureuses.

Innocente que j'étais !

Je ne savais pas encore que quelques minutes plus tard, ses soupçons se confirmeraient et que je rigolerai beaucoup moins.

Je me dirigeais donc vers les toilettes, surtout préoccupée par ma tenue. Très importante, la tenue, aux yeux d'Astrid ! Il faut toujours être impeccable, du maquillage jusqu'aux chaussures en passant par la jupe, le chemisier et les collants.

Astrid O'Connor sait parfaitement qu'on est payées avec un lance-pierre, mais elle n'attend pas moins que ceux et celles qui travaillent sous ses ordres fassent preuve de créativité vestimentaire avec un petit budget.

Après tout, quand on travaille dans un magazine féminin, il faut montrer l'exemple !

Si votre rouge à lèvres ou votre jupe ne lui plaît pas, elle se plante devant vous et vous fixe longuement, au moins une dizaine de secondes. Dix secondes, c'est parfois très long !

Puis elle se détourne sans dire un mot.

Avant qu'elle n'annonce sa grossesse, Danielle était la chouchoute d'Astrid. Celle-ci l'avait même surnommée « Miss Mode ». Elle était la mieux habillée de tous les membres de la jeune équipe.

Après l'annonce de son état, il fallait voir la tête d'Astrid devant les vêtements de grossesse de Danielle. Avec ses jupes à taille réglable, ses larges chemises portées sur des caleçons et ses chaussures plates et confortables, elle n'avait plus rien d'une « Miss Mode ».

Bref, une fois dans les toilettes, Lisa m'a passé le test sous la porte.

– Fais-le pour moi. Pour me rassurer.

Après tout, si elle se moque de gaspiller onze dollars, libre à elle, me disais-je, tout en suivant

les instructions murmurées à travers la porte. Une fois l'opération réalisée, je déposai délicatement le bâtonnet sur le dessus du distributeur de papier. Lisa me rejoignit dans les toilettes et se mit à regarder sa montre fébrilement.

– Es-tu sujette aux sautes d'humeur ces derniers temps ?

– Lisa ! Je ne suis pas enceinte ! Ce que tu me décris s'appelle le syndrome prémenstruel, et je le vis tous les mois avant mes règles !

– O.K., O.K. Voilà, on peut regarder, le délai est écoulé.

– Je t'en prie, à toi l'honneur !

Elle prit le stick, le scruta pendant de longues secondes.

– Ça ne ressemble pas tout à fait au dessin sur le dos de la boîte...

Soulagée, je lui donnai un coup de coude et commençai à déverrouiller la porte.

– Dépêche-toi, on va être en retard à la réunion.

– Sarah...

Elle m'a tendu le test d'un air grave tout en m'empêchant de sortir. Evidemment, elle me faisait le coup du poisson d'avril en octobre, me disais-je. Elle continuait à me fixer sans rien dire, mâchonnant sa lèvre inférieure d'un air préoccupé. Quand sa main a commencé à trembler, j'ai pris le test et j'ai regardé dans le petit carré. Légèrement plus pâle que sur le modèle au dos de la boîte, il y avait la fameuse ligne rose qui hante vos pires cauchemars.

Sur le mode d'emploi était écrit : « L'apparition d'un trait rose, même pâle ou discontinu, est le signe que vous êtes enceinte. Consultez votre médecin... »

Je me suis laissée tomber sur le siège des toilettes sans quitter des yeux cette ligne rose qui n'aurait jamais dû être là.

– Je reviens tout de suite, a dit Lisa sur un ton grave.

Elle s'est précipitée dans le bureau de l'assistante d'Astrid. Elle lui a dit que j'avais une soudaine et violente crise de foie, à cause d'un sandwich œufs bacon, acheté au café du coin, et qu'elle devait me ramener chez moi en taxi.

Cinq minutes plus tard, nous étions assises toutes les deux sur un banc à Union Park Square. Nous y sommes restées deux heures sans bouger. Sauf pour embrasser Sabrina, arrivée sur les chapeaux de roues après le coup de fil de Lisa lui annonçant que j'étais enceinte et que je portais le bébé de Griffen Maxwell.

– L'embryon ! rectifie aussitôt Sabrina. Ce n'est pas un bébé, ce n'est qu'un embryon, et après ce sera un fœtus, pas un bébé !

Dans l'état d'hébétude où j'étais tombée, je percevais néanmoins que cette nuance était importante aux yeux de Sabrina, elle voulait me dire que j'avais des choix à faire.

Mais bizarrement, les seules questions que je me posais concernaient le physique de l'embryon-fœtus-bébé. Ses cheveux seront-ils bouclés et blonds comme ceux de Griffen ou raides et bruns comme les miens ? Aura-t-il les yeux bruns lumineux de Griffen ou mes yeux bleus ? Avec ou sans fossettes ? Le nez des Solomon ou celui des Maxwell ?



Rêveusement, je fis part de mes réflexions à mes amies.

– Les embryons n’ont ni cheveux ni yeux, dit Sabrina péremptoirement.

C'est alors que je me mis à pleurer. Des torrents de larmes. Je n’avais qu’un désir, que ma mère soit encore vivante pour que je me réfugie dans ses bras pour me faire consoler comme un petit bébé.

Un bébé.

Moi, Sarah, je vais avoir un bébé ?

Oui. Je vais avoir un bébé, je suis enceinte, enceinte, enceinte... Les mots dansaient dans ma tête. Sans fin.

– Je pense qu’il n’est pas question d’aller au Princess boire une de leurs super Margarita, a déclaré Lisa sur un ton de regret.

Nous avons alors poussé un soupir en pensant à notre bar préféré, de l’autre côté du parc.

– On peut y aller si Sarah décide de se faire avorter, a fait remarquer Sabrina.

Deux paires d’yeux m’ont dévisagée.

Je me suis mordu les lèvres et j’ai secoué la tête en signe de dénégation.

– Bon anniversaire, Sarah !

De l’autre côté de mon filet mignon béarnaise, Griffen Maxwell me sourit. C'est à cause de ce sourire ravageur que j’ai craqué et que je me suis retrouvée dans son lit dès notre deuxième rencontre.

– Tu es à des milliers de kilomètres de moi, Sarah. Allez, essaie de deviner quel est mon cadeau.

Il désigne le paquet rouge posé sur la banquette près de lui.

– C'est quelque chose dont tu avais envie, je m’en suis souvenu.

Là, je suis bluffée, plus encore que par le fait qu’il a pensé à m’offrir un cadeau.

Ça me rappelle le quiz que nous avons pondu Lisa et moi il y a quelques années pour un article dans *Woman*. Il s’intitulait : « A-t-il la carrure d’un petit ami, ou n’est-ce qu’une aventure sans lendemain ? »

Question : Vous sortez ensemble depuis six semaines, mais vous ne vous êtes pas encore juré fidélité. Pour votre anniversaire, il vous offre :

Rien.

Un bracelet en or.

Un dîner et une séance de cinéma.

Un livre.

Je me souviens que j’avais choisi la réponse c), qui signifiait : « Il a la carrure d’un petit ami sérieux. »

La réponse a) donnait : « C'est un vrai con. »

La réponse d)n’était pas trop nulle. En fait, tout dépendait du bouquin en question. Bien sûr, si

c'était *L'Histoire des civilisations de l'Ouest lointain* acheté en solde, il n'avait plus qu'à faire une croix sur la partie de jambes en l'air qui devait suivre. Mais s'il vous offrait le bouquin que vous aviez vu ensemble chez Barnes and Noble, en mentionnant que vous aviez très envie de le lire, c'était très bon signe. Parce que non seulement il voulait vous faire plaisir, mais qu'en plus, il était à votre écoute. De toute façon, ce n'était pas notre cas, Griffen et moi ne sommes jamais allés ensemble dans une librairie.

La réponse b), à l'évidence, vous étiez tombée sur un taré.

J'avais une partie de la réponse c), puisque Griffen m'avait invitée au restau, mais pas au cinéma, et j'avais droit en plus à un cadeau.

Peut-être que Lisa a raison, peut-être qu'il est plus impliqué dans notre relation que je ne le pensais.

*Dis-lui, dis-lui tout de suite*, répète la petite voix dans ma tête.

J'ouvre la bouche, mais c'est pour avaler un morceau de steak.

J'ouvre la bouche une nouvelle fois, mais c'est le moment que choisit le serveur pour apparaître. Ça me donne un répit de douze secondes, le temps pour Griffen de commander une bouteille de Pellegrino. Je zoome sur son nez, j'espère que le bébé en héritera.

J'ai le cœur serré. Comment va-t-il réagir ? Je suis sûre qu'il ne va pas se barrer en courant et disparaître à jamais, comme Ally le prédit.

Je ne crois pas non plus qu'il va se mettre à genoux et me passer la bague au doigt. Une bague que j'aurais choisie chez Tiffany (j'ai loué récemment Diamants sur canapés, d'où la référence...).

Je suis dans le noir total.

Mais je nous imagine très bien tous les deux dans la nursery de notre bel appartement de l'Upper West Side ou, pourquoi pas, au vingt et quelque étage d'un gratte-ciel ultramoderne de l'Upper East Side. Je nous vois en train de discuter de la couleur du mobile à suspendre au-dessus du berceau, et du choix de la frise. Des petits lapins ou Peter Pan ?

*Dis-lui, dis-lui !*

– Je meurs d'envie de savoir ce qu'il y a dans ce paquet.

Merde et remerde !

Avec un sourire de séducteur sûr de son charme, il me tend le paquet cadeau.

Empaqueté dans de nombreuses feuilles rouges et argent, je découvre la biographie de Theodore Roosevelt en livre de poche.

Dans notre quiz, il figurait juste au-dessus de *L'Histoire des civilisations de l'Ouest lointain*.

– Est-ce que tu sors avec une autre fille que moi ?

Nous nous figeons tous les deux. Sa fourchette reste en l'air, à mi-chemin de sa bouche et de son assiette. Je suis tétanisée. Ma question n'était pas prévue au programme, déjà bien chargé, compte tenu de ce que j'ai à lui dire !

Puis le temps reprend son cours. Le morceau de saumon aux herbes atteint sa destination. Il mâche pensivement.

– Le livre ne te plaît pas ? m’interroge-t-il avec un sourire pincé. J’aurais dû t’offrir le foulard, je m’en doutais.

Le foulard, c’était mieux, en effet, ou une biographie d’Eleonor Roosevelt, plutôt que celle de Theodore.

Merde.

C’est évident, il ne m’aime pas. Quand un mec vous aime vraiment, ça se voit. Il y a des nuances entre aimer vraiment et aimer faire l’amour avec vous.

Depuis le premier jour, j’ai l’impression que Griffen se situe entre les deux, mais je me disais que ça pouvait évoluer. De toute façon, si l’on en croit les articles bien informés de *Woman*, il ne faut rien attendre d’une relation qui débute, sauf s’amuser et vivre l’instant à fond.

Ally me l’a répété cette nuit durant dix minutes :

– Il ne t’épousera jamais. Il y a des signes qui ne trompent pas. Tu devrais faire attention aux signes ! Un homme qui t’aime ne part pas de chez toi en pleine nuit, à 3 heures du matin. Un homme amoureux ne dispute pas une partie de raquetball tous les dimanches matin alors qu’il devrait être en train de prendre son petit déjeuner avec toi au lit. Ça me rappelle la chanson de Fleetwood Mac, s’il ne t’aime pas aujourd’hui, il ne t’aimera jamais.

Je lui ai répondu que c’était la chose la plus déprimante que j’ai jamais entendue, et que nous ne sortions ensemble que depuis deux mois.

– Cesse de vivre dans un conte de fées. Ce mec ne dort même pas chez toi. Tu ne crois quand même pas qu’il va arrêter de fumer quand tu vas lui apprendre que tu es enceinte !

Comment Ally, qui a épousé son mielleux petit mari à 23 ans, en sortant de la fac de droit, se permet-elle de me donner des leçons sur les hommes et la drague ?

J’aurais mieux fait de demander conseil à mon autre sœur, Zoé. Elle est plus qualifiée puisqu’elle fait profession de gourou amoureux. J’aurais dû l’engager pour mes premiers rendez-vous avec Griffen. Le problème, c’est qu’elle habite Los Angeles et que nous ne nous entendons pas si bien que ça.

Griffen feuillette mon cadeau.

– J’étais sûr que tu adorerais ce bouquin. Teddy Roosevelt est l’un de mes héros. La chaîne va lui consacrer un documentaire la semaine prochaine. Je programmerai ton magnétoscope pour l’enregistrer, si tu veux.

Avant la ligne rose, une telle proposition m’aurait fait grimper aux rideaux. Ça aurait signifié :

J’ai envie de te revoir.

J’ai envie de retourner chez toi.

J’ai envie de partager des trucs avec toi.

J’ai envie de parler de mon boulot avec toi.

J’ai envie de faire un bout de chemin avec toi.

Mais aujourd’hui, il n’y a pas de magie, je n’entends que ce qu’il me dit.

Je bois une gorgée de mon Pellegrino en me demandant s’il maintiendra sa proposition après

l'annonce que je m'apprête à lui faire. Je le remercie néanmoins poliment.

– C'est super, merci beaucoup.

– Donc, tu aimes mon cadeau, je suis content ! C'est tellement difficile d'acheter un cadeau d'anniversaire pour quelqu'un qu'on connaît si peu.

Mauvais signe numéro deux.

Il se lance dans un monologue sur Teddy Roosevelt et sur son influence sur le cours du siècle. Pendant qu'il disserte indéfiniment sur le vieux New York, la corruption, les quartiers délabrés du Lower East Side, j'ai une intuition fulgurante : il parle ainsi pour noyer le poisson. Il ne veut pas répondre à la question que je lui ai posée plus tôt.

– Euh, Griffen ?

Il s'interrompt et joue machinalement avec la salière puis boit une gorgée de champagne, chipote dans son assiette, bref s'occupe nerveusement.

– Ma question était tout à fait sérieuse. J'ai besoin de savoir si tu vois quelqu'un d'autre que moi.

– Sarah...

Il sourit et attrape soudain mes deux mains sur la table.

– Et sais-tu ce que moi, je veux ? Si tu as fini ton repas, j'ai une demande à te faire, je voudrais porter un toast.

Il prend aussitôt son verre et en le levant :

– A toi et à tes vingt-neuf ans.

Les mots : « j'ai une demande à te faire » dansent dans ma tête. *Une demande, une demande, une demande...*

Je ne trinque pas avec lui. Il me fixe, boit une gorgée.

– Griffen...

Silence. Son visage reflète une totale incompréhension.

– Sarah...

Je me mets à rougir.

– Ecoute, Griffen, on sort ensemble depuis deux mois, et j'aimerais savoir où nous allons. Ça ne me paraît pas dément de te le demander.

Ce n'était peut-être pas la meilleure façon de dire les choses mais au moins elles étaient dites !

– D'accord, tu as raison, parlons-en.

J'attends.

Il boit une nouvelle gorgée de champagne, puis reprend mes mains sur la table, me sourit.

– Sarah, je t'aime vraiment beaucoup, et on passe de bons moments tous les deux. Pourquoi ne pas s'en contenter et profiter d'une bonne soirée tous les deux ?

Et vlan !

Pourquoi est-ce que les mecs disent toujours ça ? Ça signifie tout simplement que oui, il voit une

autre nana, ou qu'il se garde la possibilité d'une rencontre, qu'il m'aime bien mais pas plus.

Les larmes arrivent, je les refoule avec force.

Il me regarde dans la lumière des bougies sur la table.

– Oh, merde, mais tu pleures !

– Je veux seulement savoir si oui ou non nous avons un avenir ensemble.

Ma voix est rauque.

Il grogne sa réponse.

– Ecoute, je ne sais pas quoi te dire. J'aime bien être avec toi. C'est tout ce que je sais.

Une larme coule sur ma joue. Il prend une profonde inspiration.

– O.K., j'ai l'impression que tu attaches plus d'importance que moi à notre relation. Pour être tout à fait honnête avec toi, je n'ai pas envie d'un truc sérieux pour l'instant. Si tu voulais la vérité, la voilà.

Alors, sans que je puisse les contrôler, les larmes arrivent, coulent, débordent. Un flot incontrôlé.

Au même moment, du fond du restaurant, une voix commence à chanter : « Happy Birthday to you... » La voix se fait plus forte et, finalement, notre serveur arrive à notre table, avec un grand sourire niais. Il porte un tout petit gâteau surmonté d'une petite bougie plantée en son centre.

– Fais un vœu, dit Griffen.

Il sourit et me regarde avec la tête du type qui pense que ce serait bien de se faire un bisou et de passer à autre chose. Pour ma part, je me retiens de lui casser la bouteille de Pellegrino sur la tronche. Il est con ou quoi ?

– C'est un gâteau au chocolat avec un glaçage au sucre dessus.

Non, il n'est pas con. Un con ne se serait pas souvenu de ces détails et n'aurait pas parlé avec une telle franchise.

Il me regarde, attendant que je sorte une phrase enthousiaste du genre : « Tu as raison, allez, amusons-nous. »

Je baisse la tête si bas que je touche presque le glaçage avec mon menton.

– Ecoute, Sarah, je crois qu'il est temps de te parler clairement.

*Je t'aime, Sarah, je t'aime, je t'aime...*

Il se racle la gorge.

– Je t'aime beaucoup mais je ne voudrais pas te donner de faux espoirs. Je pense que nous pourrions rester bons copains.

Voilà, et moi je deviens mère célibataire.

Je suis hébétée par cette bonne blague. Mais ce n'est pas une blague.

Je suis enceinte. Ce n'est déjà pas facile à accepter.

Depuis une semaine, je tourne ça dans ma tête : « Je suis enceinte, je prends des vitamines, je ne bois plus d'alcool ni de café. Si j'ai un rhume ou mal quelque part, je me soigne. Je suis une

femme enceinte. »

Mais je n'ai jamais envisagé d'être une mère célibataire. Je pleure à chaudes larmes devant mon petit gâteau d'anniversaire. L'homme et la femme assis à la table voisine me dévisagent.

– Sarah, dit Griffen à travers ses dents serrées, pourquoi ne bois-tu pas ton champagne ? Ça te ferait du bien.

Dans un murmure, je lui réponds :

– Je ne peux pas boire de champagne.

– Allez, bois une petite goutte, continue-t-il comme s'il ne m'avait pas entendue.

Il regarde autour de lui avec inquiétude.

– Une petite gorgée, ça te fera du bien, fais-moi confiance.

– Je ne peux pas boire d'alcool, espèce d'idiot ! Je suis enceinte !

Griffen n'appelle pas le serveur pour avoir l'addition.

Il ne part pas non plus ventre à terre comme ma sœur l'avait prédit.

Il reste assis, en face de moi, comme un boxeur sonné.

– Félicitations, chérie, me dit notre voisine de table, la prunelle mouillée.

## 2 Ally

Heureusement que je n'ai appris la grossesse de Sarah qu'à 3 heures du matin. Si je l'avais su plus tôt dans la soirée, j'aurais été incapable de faire des galipettes avec Andrew dans les toilettes de Palm Steakhouse, en plein milieu de son dîner d'affaires avec ses actionnaires.

Ça aurait été dommage. Je suis en pleine ovulation. Alors que ma sœur, *ma plus jeune* sœur est enceinte.

J'ovule, ma plus jeune sœur est enceinte, et mon mari n'est jamais là. Il travaille tard, se lève tôt pour rencontrer des clients, passe son temps libre sur internet, bosse comme un dingue. Il est partout, sauf au lit avec moi.

Je suis coincée sur la voie express, en plein embouteillage et je me venge furieusement sur le Klaxon. Alors que mes ovules vieillissent inexorablement, je m'interroge sur mon mariage. Mes relations avec mon mari ne sont pas ce qu'elles devraient être.

– Ton mari ? Tu as un mari, toi ? De qui tu parles ? m'a demandé ironiquement aujourd'hui ma copine Kristina.

A l'heure du déjeuner, nous nous étions retrouvées dans le salon de beauté à côté de notre cabinet d'avocat. Nous faisons notre habituelle injection de Botox.

– Le sexe devient moins important dans le couple dès la deuxième année de mariage.

Je voulais nier, mais une femme en blanc penchée sur moi, une aiguille à la main, s'apprêtait à faire disparaître la griffe du lion entre mes deux yeux.

– Nous avons continué à faire l'amour bien après ces fameux deux ans, c'était même très bien. Aujourd'hui aussi, c'est pas mal.

Kristina ricane.

– Ouais, tu trouves que c'est bien parce que ça ne se passe qu'une fois par mois. C'est forcément bien, mais crois-moi, si vous n'essayiez pas d'avoir un bébé, vous ne feriez l'amour qu'une fois tous les trois mois.

Comment savoir ? Ça fait cinq ans que nous essayons d'avoir un enfant. Il reste six ans. Si on enlève les deux premières années, ça nous laisse quatre ans de rapports sexuels satisfaisants et plus fréquents qu'une fois par mois.

– Franchement, Kris, tu connais un mec qui pourrait se passer de sexe durant trois mois ?

Elle s'assied et me regarde comme si je débarquais de la Lune.

– Non. Pas un seul. Ils donnent un petit coup de canif dans le contrat de temps en temps, ce n'est pas bien méchant.

Je m'assieds à mon tour et je la regarde comme si elle débarquait de la planète : « Est-ce que tu te foutrais pas de moi par hasard ? »

– Et depuis quand ce n'est pas bien méchant, comme tu dis, de tromper sa femme ?

Je contemple au passage dans le miroir l'espace entre mes deux yeux désormais vierge de toute

ride.

– Attends une minute, est-ce que tu es en train de me dire que Jack te trompe, que tu le sais et que tu t'en fous ?

Elle roule ses yeux.

– Je ne m'en fous pas. Seulement, je ne tiens pas trop à connaître la vérité. Nous sommes un bon couple, un mariage solide, nous adorons notre petit Ben, nous avons un passé auquel nous tenons. C'est le plus important.

Kristina est mariée depuis deux ans.

Deux. Elle sortait avec Jack depuis sept ans. Elle lui a posé trois ultimatum en six mois. Le troisième a été le bon. Elle s'est retrouvée enceinte pendant sa lune de miel.

Nous nous remettons un peu de rouge à lèvres et nous nous recoiffons devant le grand miroir rond accroché au mur.

– Fais-moi confiance, Kristina, si Andrew envisageait, ne serait-ce qu'en pensée, de me tromper, je le saurais tout de suite. Ça fait onze ans que nous sommes mariés, et nous sommes sortis ensemble deux ans avant de nous marier, crois-moi, je le connais bien !

– O.K., O.K. Il y a une autre catégorie de mecs. Ceux qui comme Andrew ont entre trente et quarante ans. Le sexe les intéresse moins qu'avant. Il faut dire qu'ils l'ont toutes les nuits, dans leur propre lit à portée de main, mais ils sont comme nous, ils sont crevés. On bosse tous douze heures par jour, plus trois heures d'embouteillages. Nous remplaçons la pause déjeuner par des séances de Botox ou nous courons sur des tapis roulants dans une salle de gym. Il ne reste plus ni temps ni énergie pour faire l'amour. Les couples mariés veulent rentrer chez eux, dîner, regarder la télé, lire un chapitre ou deux, et se faire un baiser avant d'éteindre la lumière. C'est chiant mais c'est confortable. Vous avez passé le cap des sept ans de mariage, votre couple est solide. Et un beau jour, tu te réveilles et tu réalises que tu es devenue comme tes parents.

Comme c'est romantique !

Et complètement faux, ça n'a rien à voir avec mes parents. Ce n'est pas le cap des sept ans de mariage qui a détruit mes parents, c'est l'arrivée inopinée d'une autre femme.

Mais je reconnais que cette description correspond tout à fait à mon propre mariage. C'est pourquoi je viens d'attaquer l'insipide bouquin intitulé *Comment pimenter votre couple*. Un livre écrit par un couple ridicule et aussi insipide que leur bouquin, le Dr Joan et le Dr Jake.

J'en suis déjà au chapitre quatre, qui traite de l'importance des relations bucco-génitales, autrement dit du sexe oral pour rallumer la flamme.

Le Dr Jake demande : « Mesdames, interrogez-vous. Depuis quand avez-vous pratiqué une fellation sur votre époux ? Rendez-vous au magasin de vidéo le plus proche et louez de toute urgence le film *Gorges profondes*. C'est exactement ce qu'il vous faut ! »

« Idiot ! », lui répond le Dr Joan dans le paragraphe suivant, avant d'incendier son collègue et mari. C'est le principe même du livre. Pour faire de l'humour, sans doute. Elle, elle sait ce qu'il faut faire. Suit une description, étape par étape, de la meilleure façon de tailler une pipe à votre mari.



Andrew n'est pas très porté sur le sexe. Mais quand je commence à le caresser avec ma bouche, il réagit et j'obtiens ce que je suis venue chercher.

Une chance de tomber enceinte.

Désolée, Dr Joan et Dr Jake, mais j'en ai besoin !

– Bougez-vous de là, bon sang ! je crie à l'intention de tous ceux qui autour de moi contribuent à bloquer la circulation.

Il faut que je me calme. C'est impératif, le gynéco a bien dit : « Il ne faut pas de stress quand on veut faire un bébé. »

Je n'ai plus de temps à perdre, surtout pas dans les embouteillages. Il est 17 h 30 et je veux être rentrée au plus tard à 18 h 30 pour avoir le temps de me préparer pour Andrew. Ce sera juste. D'après sa secrétaire, une snobinarde à l'air pincé, il ne passera qu'une demi-heure à la maison vers 19 h 30, avant de repartir pour un match de tennis avec un client.

Je dispose donc de trente minutes du précieux temps d'Andrew Sharp. Je n'ai besoin que de trente secondes.

J'ai fait quelques achats, en prévision de ces trente secondes, attendues par des hormones tout à fait émoussées. J'ai quitté le bureau à 17 heures – la première fois dans toute ma carrière d'avocate – alors que j'ai déjà pris deux heures à midi pour mes injections de Botox avec Kristina. Cap sur Victoria's Secret, où j'ai acheté le joli sac rose posé sur la banquette à côté de moi.

Je suis passée maître dans l'art des accessoires qui excitent les hommes. J'aurais même pu écrire le chapitre sur le sujet dans le bouquin de Dr Joan et Dr Jake.

Dans le paquet rose, il y a une combinaison transparente en dentelle rouge très décolletée dans le dos et le string assorti. Il y a aussi un sac en plastique contenant une canette de Cool Whip sans sucre.

J'ai suffisamment de lingerie coquine, de sous-vêtements comestibles, d'huile de massage Kama Sutra et d'attirail de chez Sex Boutique, un magasin d'accessoires pour adultes, pour attirer l'attention de mon mari. Il y en a assez pour faire une douzaine de bébés. Un seul me suffira.

Lors de ma dernière visite, mon gynéco m'a dit :

– Vous aurez trente-cinq ans le mois prochain, Ally, vous avez encore une chance de tomber enceinte avant quarante ans. C'est encore possible. Ça arrive, parfois. Mais la probabilité est mince, infime. La meilleure période pour avoir un bébé était quand vous aviez vingt-sept ans. Vos ovules ne sont plus d'aussi bonne qualité aujourd'hui. Entre nous, Al, ou vous êtes enceinte très rapidement, ou vous vous inscrivez sur une liste d'attente pour adopter un enfant.

Ça fait cinq ans que mon médecin me rassure en me disant que je n'ai aucun problème et que le sperme d'Andrew est tout à fait normal.

– La seule chose à faire est de faire l'amour avec votre mari. Le plus souvent possible, le plus régulièrement possible. Oh, et puis décompressez, vous êtes vraiment à cran.

D'accord, docteur, réduire le stress. Plus facile à dire qu'à faire quand on travaille plus de soixante heures par semaine, ce qui fait environ deux cent cinquante heures par mois, entourée de cinq mâles débiles. S'il n'y avait pas Kristina, une autre avocate associée et une assistante

juridique que j'aime bien, ça fait belle lurette que j'aurais quitté Funwell, Funwell et Longworth. Onze ans exactement.

Côté stress, je suis servie.

Que dire de l'enveloppe tape-à-l'œil reçue il y a deux semaines par la poste et annonçant les fiançailles de mon père et de sa copine ? Au passage, il aurait pu me l'annoncer lui-même... A l'intérieur, une invitation à la réception suivant le mariage Archweller-Solomon.

Toute la famille proche est invitée aux incroyables noces de mon père et de sa troisième femme. Parmi les convives, il y aura les trois sœurs Solomon, le bébé de la fiancée et la mère de la fiancée. Une carte est jointe mentionnant les noms et adresses de différents fournisseurs. Il y a tous les renseignements pour les robes des demoiselles d'honneur, pour la musique et les chants, le choix des fleurs, le meilleur photographe avec les horaires d'ouverture. Cela doit permettre aux sœurs Solomon et à leur père, qui travaillent pour vivre, de s'y rendre sans bousculer leur emploi du temps. Toutes les sœurs Solomon bossent pour vivre, sauf une, Zoé, notre demi-sœur, car (excuse-moi, Zoé) mais être « la diva des marieuses de L.A. » n'est pas un job à proprement parler.

De toute façon, je doute fort que notre Zoé fasse le déplacement de Los Angeles à New York, pour sentir le parfum des fleurs et choisir le tissu de sa robe. Il est vrai que la jeune mariée est une de ses ex-copines qui est à l'origine du divorce de sa mère d'avec notre père.

Mon père a perdu la tête. Si tant est qu'il en ait eu une. Et ma future belle-mère a vingt-cinq ans. Ça me rappelle que je peux rajouter à la liste des choses qui me procurent du stress le fait qu'elle est plus jeune que mes sœurs et moi.

Et l'une de ces sœurs est enceinte, sans même le vouloir. Au contraire. Elle faisait ce qu'il faut pour ne pas l'être.

C'est pas juste !

*J'ai appris beaucoup de choses grâce à Ally, mais son vocabulaire me choque énormément, elle jure tout le temps. Je ne trouve pas cette attitude très professionnelle...*

*Ally m'a crié dessus à quatre reprises le mois dernier, et pour des fautes infimes. Je me suis permis de noter tous les détails dans ce document...*

*Ma chère Ally, les membres associés du cabinet ont décidé de vous recommander auprès d'une revue spécialisée sur les jeunes professionnels qui grimpent. Cela dit, entre nous, ce serait bien que vous revoyiez vos méthodes de management, certains de vos collègues se sont plaints de se sentir, euh... comment dire ? Castrés !*

« Et c'est sans doute parce que je n'ai pas de pénis, espèce de mauviette ! » Voilà ce que j'ai failli crier ce matin à M Funwell numéro deux. M Funwell numéro un est mort depuis un bout de temps.

La liste est longue de tout ce que je supporte ces temps derniers, et le fait que moi, je n'aie pas le droit de passer ma colère et mon stress sur mes collègues, sous le prétexte que je suis une femme, alors que mes confrères hommes ne s'en privent pas, me fait sortir de mes gonds.

– Et pourquoi diable as-tu envie de casser la figure de quelqu'un ? m'a demandé ma sœur Sarah la semaine dernière.

Nous venions de nous retrouver pour le déjeûner afin de discuter du mariage à venir. Elle ignorait encore qu'elle était enceinte et la grande question du jour était de savoir si nous allions participer à tous les préparatifs du mariage.

Nous sommes convenues que c'est à Zoé, notre troisième sœur, que reviendra l'honneur d'aller choisir l'habit du marié, puisqu'elle est la chouchoute de notre père. Quoique Sarah doute qu'elle vienne au mariage.

– Moi, ma patronne est tarée, elle nous traite comme des esclaves, a dit Sarah.

– Mais non, lui ai-je dit en pointant mon sandwich sur elle, l'intimidation est une bonne méthode de management, car on obtient toujours des résultats, crois-moi ! Si tu ne ménageais pas toujours la chèvre et le chou, je te jure que tu serais déjà rédactrice en chef.

Sarah faisait les gros yeux en buvant son Coca, je me suis demandé si un jour elle commanderait de l'ice tea dans un vrai restau.

– Je préfère être une rédactrice en chef adjointe sympa, qu'une rédactrice en chef peau de vache !

– Et ça te rapporte quoi d'être si sympa ?

– J'ai des bonnes copines, j'aime mon boulot, tu viens de m'offrir une super veste en cuir noir, et si je n'étais pas si sympa, tu ne me l'aurais jamais donnée pour mon anniversaire avec une semaine d'avance.

– Tu as tort. Je ne t'ai pas offert cette veste parce que tu es sympa, mais parce que tu en as besoin. Et tu en as besoin maintenant, pas dans une semaine. Je ne pouvais plus te voir dans le vieux manteau tout pelé couvert des poils du chat de ta colocataire et que tu portes depuis trois saisons maintenant. Comment veux-tu avoir une promotion si tu te pointes fringuée comme ça dans ton magazine pour dames ?

– Super gentille, la sœur, a-t-elle chantonné en réponse à ma sortie.

J'ai dirigé mon sandwich une nouvelle fois sur elle.

– Ce n'est pas parce qu'on est gentil que les gens font des choses pour vous. L'année dernière, tu as bien fait la queue pendant deux heures dans un froid polaire pour m'acheter des places pour le Rockettes' Christmas show pour mon anniversaire. Et ce n'est pas parce que je suis gentille.

– Tu as raison, je l'ai fait parce que moi, je le suis, a dit Sarah en saisissant le bout de mon pain.

Elle en a coupé un morceau qu'elle a mangé aussitôt puis elle a ajouté :

– Maman était gentille.

Je me suis mordu l'intérieur des joues en me demandant si elle l'avait fait exprès. Chaque fois qu'elle parle de maman, j'ai tellement mal que je ne peux plus rien dire. Est-ce pour me faire taire ? Ou bien ne s'en rend-elle pas compte ?

C'est vrai que ma mère était vraiment quelqu'un de gentil. Pour ce que ça lui a servi !

Sarah est aussi quelqu'un d'adorable. Et elle est enceinte. Peut-être que je n'arrive pas à faire un bébé parce que je suis un peu garce au boulot ?

Une garce.

Il y a dix ans, alors que nous étions jeunes mariés, Andrew et moi, et que nous faisons l'amour au bas mot trois fois par jour, Sarah m'a traitée de garce. C'était au cours d'un dîner de Thanksgiving. Je venais de dire un truc à Zoé qui ne lui avait pas plu. C'était du reste la dernière fois que nous fêtions Thanksgiving en famille. Les mots font mal parfois.

Notre mère, à Sarah et à moi, était morte quelques mois plus tôt. Nous ressemblions à deux Cendrillon complètement paumées, assises à la table de notre père, à mille kilomètres de chez nous, dans un Los Angeles au climat étrangement doux. En face de nous, notre dingue de belle-mère, Judith, notre demi-sœur, la Princesse Zoé, seize ans à l'époque, sa tante anorexique, son oncle pontifiant, leur gosse mal élevé, et le chat persan de Zoé qui avait fait ses griffes sur mon pantalon noir tout neuf.

C'était la première fois que nous passions cette fête sans notre mère. La seule personne que nous connaissions était notre père. Je n'avais que Sarah et elle m'a traitée de garce.

Est-ce que je le méritais ? Sans doute. Mais venant d'elle, je me suis sentie terriblement blessée. Ma sœur. Mon seul lien sur terre.

Ce soir-là, j'ai pleuré. J'ai pleuré dans le noir dans cette chambre d'amis de la maison de mon père. J'étais dans les bras d'Andrew, nous venions de faire l'amour, nous étions encore imbriqués l'un dans l'autre, bras et jambes mêlés, ma tête sur sa poitrine, écoutant sa respiration se calmer, sentant son corps se détendre. J'ai demandé de la voix la plus neutre possible s'il croyait que j'étais une garce. Il m'a embrassée sur le front avant de dire :

– Tu es la plus gentille et la plus douce personne qui existe au monde, Allison Solomon Sharp.

Et il a sombré dans le sommeil.

J'en ai fait autant, et le lendemain j'allais beaucoup mieux.

Ce jour-là, j'ai décidé de voir les bouteilles à moitié pleines et pas à moitié vides.

A quelle époque les choses ont-elles changé ?

– *Honkkkkkkkkkkkkkkkkkkkkkkkk !*

Je me joins à la cacophonie ambiante en appuyant longuement sur mon Klaxon.

Calme-toi, calme-toi, le stress est très mauvais quand on veut avoir un bébé.

Patience, dans quelques minutes je vais me plonger dans un bain moussant à la lavande, en me régaland du dernier magazine *In Style*. Puis je vais me glisser dans ma nouvelle petite tenue et me coiffer pour me faire belle. Malgré l'avis d'Andrew, j'adore mes boucles auburn. La semaine dernière, il m'a dit qu'il préférerait que mes cheveux soient plus longs et moins foncés. Pourtant, d'après *Vogue* et mon coiffeur, ma coupe est hypertendance.

Nous boirons un verre de vin, nous grignoterons un ou deux crackers avec un morceau de fromage et nous ferons l'amour. En moins de vingt-cinq minutes.

Mon Dieu, faites que nous concevions un bébé !

Les voitures avancent à une allure d'escargot, j'ai largement le temps de détailler l'autocollant qui me nargue sur la vitre arrière de la voiture qui me précède : « Bébé à bord. ». Pourquoi ai-je cédé à Andrew qui ne voulait pas d'enfant pendant les cinq premières années de notre mariage, alors que c'était justement la bonne période pour en faire ?

« Nous sommes beaucoup trop jeunes ! Je veux profiter de ma magnifique femme, je veux pouvoir te faire l'amour à 2 heures du matin, sans penser aux couches sales, sans entendre les pleurs d'un bébé. Je veux voyager avec toi. Ally, tout nous sourit, nous sommes jeunes et ambitieux, nous sortons beaucoup, profitons-en durant quelques années, et un jour nous fonderons une famille. Pourquoi se précipiter ? »

Nous ne nous sommes pas précipités ! Nous avons voyagé et nous avons bien profité de la vie. Nous avons une splendide maison dans Great Neck, Long Island, Nous partons en vacances régulièrement. Je dépense beaucoup d'argent pour être belle, Andrew a des clubs de golf hors de prix. Nous avons une Jaguar, une Mercedes et une Volvo pour les jours de pluie.

Mais il y a trop longtemps qu'on vit très bien !

Et la nursery aménagée dans une partie de la maison, avec tout ce qu'il faut pour un petit bébé, reste désespérément vide.

*Soupir.*

Dès le lendemain de notre retour de lune de miel dans les îles grecques, j'ai foncé chez Baby Central où j'ai fait une razzia qui m'a coûté trois mille dollars. J'ai pris le berceau italien de bois, des nounours, une douzaine de couvertures pastel, plus celle en cashmere achetée lors du voyage de noces, des couches en deux tailles, au cas où j'aurais un gros bébé (Andrew mesure un mètre quatre-vingt-dix et il est très musclé).

J'ai acheté des mobiles à accrocher au plafond, le siège pour la voiture, le landau, un fauteuil à bascule pour la tétée, une pompe pour tirer mon lait, une table à langer.

J'avais tout ! Sauf le bébé.

C'était il y a onze ans. Depuis, j'ai fait de nombreux allers et retours au magasin pour changer ce que j'avais pris, contre des couleurs et des formes plus modernes ou simplement parce que la sécurité s'était améliorée.

J'ai donc échangé le lit de bébé italien marron contre un berceau blanc de chez Pottery Barn Kid, le siège voiture avec trois points de fixation contre un autre avec cinq points. Adieu aussi le mobile coloré, je venais de lire que les bébés préféraient le noir et blanc.

Et finalement, j'ai commencé à donner des choses à Allison, la petite fille de six mois qui vit à deux maisons de chez nous. Je ne suis pas très proche de la maman d'Allison, et je ne connais pas du tout son père, mais ce prénom qui est le mien nous a rapprochées toutes les deux, même si ses parents refusent absolument qu'on l'appelle Ally comme moi.

Quand elle est née, elle avait toujours mal au ventre, elle pleurait sans cesse, remuant ses bras et ses jambes minuscules dans tous les sens, le visage rouge et plissé de douleur.

Je lui ai rendu visite avec un cadeau de chez Baby Gap, une semaine après leur sortie de l'hôpital. Tara, la maman, était au bord de la crise de nerfs.

Elle m'a demandé de lui accorder cinq minutes pour se rafraîchir le visage, elle avait visiblement pleuré.

Je l'ai envoyée faire une bonne sieste. Pendant ce temps, j'ai bercé la petite dans mes bras pour la calmer. Je lui ai chanté des comptines, je lui ai donné son biberon, je lui ai tapoté le dos et caressé les joues.

Je l'ai aimée tout de suite, sans m'en rendre compte. Tara et moi ne sommes jamais devenues amies à proprement parler. Nous sommes trop différentes l'une de l'autre, mais elle a suffisamment confiance en moi pour me permettre de garder sa fille quand elle en a besoin. Je me souviens qu'un samedi après-midi, Andrew est rentré alors que j'étais en train d'essayer de calmer Allison, mon ensemble Dona Karan fichu, couvert de vomi. Je n'ai jamais oublié l'expression de son visage. Ce n'était pas l'homme ému de voir un bébé dans les bras de sa femme, ce n'était pas de l'horreur, cela ressemblait plutôt à de la terreur.

C'est aussi la terreur qui m'a empêchée de lui en parler. J'avais trop peur de l'entendre me dire qu'il ne voulait pas d'enfant.

Alors j'ai continué à m'occuper d'Allison, je lui ai montré ma nursery, je lui ai parlé de ses futurs petits occupants, je l'ai laissée jouer avec les jeux d'enfants, je l'ai bercée dans le fauteuil à bascule. J'avais décidé d'appeler mes enfants du nom de ma mère, Leah. Ce serait donc Leigh pour une fille et Lee pour un garçon.

Ne soyez pas si désespérée, Ally, m'a dit mon gynéco, vous devez être détendue. Tous les jours, on voit des femmes qui ont dépensé des fortunes en produits censés accroître la fertilité, et du jour où elles arrêtent de courir après une grossesse, elles se retrouvent enceintes !

Je suis désespérée !

C'est dans cet état de déprime que j'arrive enfin chez moi. Il fait déjà sombre et je ne distingue pas grand-chose. Je trébuche même sur une branche d'arbre tombée dans la nuit de mercredi. Je tords le cou pour tenter d'apercevoir la maison de Tara et Allison, derrière le gros chêne qui est devant la maison, mais chez elles, tout est éteint.

Allison n'a plus ses douleurs au ventre qui la faisaient tant pleurer, mais maintenant, elle fait ses dents. J'ai acheté pour elle un hochet à mâcher au drugstore où j'ai refait le plein de la semaine.

C'est aussi bien qu'elles ne soient pas là, car je n'aurais pas résisté à l'envie de lui faire un gros câlin alors que j'ai à peine le temps de me préparer pour Andrew.

Etre prête pour Andrew. Autrefois je n'avais pas besoin de cette mise en scène. Je n'avais qu'à m'approcher de lui. Avec de la lingerie ou nue, peu importe. Maintenant, j'ai du boulot pour le séduire !

Cinquante minutes de gym deux fois par semaine. Kundalini yoga, censé faire monter l'énergie sexuelle dans le corps, trois fois par semaine.

Dix kilomètres de footing quatre fois par semaine. Mais mes efforts sont payants, pour une fille qui va sur ses trente-cinq ans, j'ai le corps d'une femme de vingt.

« Un corps de rêve », comme Andrew aime à le répéter.

Voyons, quand l'a-t-il dit pour la dernière fois ? Plus de six mois ? Un an ? Deux ans ? Cinq ? Depuis quand Andrew Sharp a-t-il cessé de saliver en me regardant ?

« Tu es une très jolie garce », Ally ! Il l'a dit plusieurs fois cette année... Autrefois, j'étais la personne la plus gentille et la plus douce qu'il connaisse, désormais je suis une « jolie garce. »

Pourquoi ? Parce que je lui dis ce que j'aime et ce que je désire plus que tout ? Parce que je ne lui refuse jamais un câlin ?

*Ouah, ouah, ouah.*

Mary Jane, mon terrier maltais, essaie de me sauter dans les bras au moment où j'ouvre la porte.

– Salut, toi.

Je jette mon sac, ma veste et mes clés sur le divan. Je prends la petite chienne contre moi en caressant sa douce fourrure blanche. Elle me lèche les joues.

« Et tu espères que je vais t'embrasser après ? », me demande Andrew chaque fois qu'il est témoin de nos effusions. Quand elle en a assez, elle s'échappe de mes bras et passe par la porte qui lui est réservée pour aller dans le jardin derrière la maison. J'entends sa course folle dans les feuilles mortes ramassées par Andrew dimanche dernier. Super. Il va hurler !

– Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

C'est la voix d'Andrew. Que fait-il ici à cette heure ?

Je me dirige vers la terrasse, et là, à travers l'obscurité, je distingue Mary Jane juchée sur le hamac tendu entre deux chênes. Apparemment, elle est assise sur le dos d'Andrew.

Je m'apprête à lui demander pourquoi diable il fait une sieste nu comme un ver, à la tombée du jour. Bon d'accord, il ne fait pas un froid polaire, mais quand même. C'est alors que j'aperçois une longue jambe fuselée enroulée autour des reins de mon mari.

Tétanisée, dans l'ombre, je vois Andrew se relever pour tenter de faire partir la chienne du hamac. Il est nu, et son sexe est dressé. Il y a quelque chose en dessous de lui.

– Fais partir ce fichu cabot, dit une voix féminine.

Que je connais très bien, mais que je ne situe pas. La main de la femme agrippe les fesses d'Andrew et l'attire contre elle. Il plonge en elle avec volupté, et je vois son postérieur aller et venir en rythme, accompagné de grognements sourds.

Une longue queue-de-cheval blonde dépasse du hamac, Andrew l'agrippe, elle gémit de plaisir.

Ça fait un bail que je n'ai pas gémi comme ça.

Je connais ces cheveux. Très bien. Je les fréquente deux fois par semaine.

Mon mari est en train de sauter ma prof de gym.

Très loin, la vieille pendule du grand-père égrène les secondes. En rythme, les fesses d'Andrew montent et descendent. Marnie, ma prof, geint de plus en plus. Andrew lui demande de crier moins fort, à cause des voisins... Mary Jane se roule dans les feuilles mortes sous le hamac.

Je suis toujours là quand ils sortent du hamac, nus comme des vers. Ils entrent dans le salon.

A ma vue, Andrew écarquille les yeux. Marnie glapit :

– Oh, merde.

Elle fonce vers l'entrée, attrape ses affaires et disparaît.

Andrew est nerveux et en colère d'être nerveux.

Nous nous dévisageons en silence durant trente secondes.

– Je pensais que tu rentrais vers 19 h 30. Tu ne rentres jamais plus tôt d'habitude, dit-il en passant une main dans ses cheveux bruns épais.

– C'est tout ce que tu trouves à dire ?

Deux taches rouges sur ses joues indiquent qu'il tente de se contenir.

– Ce que je veux dire, c'est que si j'avais su que tu rentrais à cette heure-là, je n'aurais pas...

– Tu n'aurais pas pris le risque d'attraper un bon rhume. C'est ça ?

Il me jauge de son regard vert, il tente de mesurer ma douleur et ma colère. Je devine toujours quand il tente de savoir s'il peut ou non me manipuler.

– Ally, je ne voulais surtout pas te faire de mal, ce n'est que du cul, rien d'autre.

Il cherche ses vêtements qui sont répandus sur le sol, il y en a même dans le panier du chien.

Il enfle son caleçon et son pantalon, puis s'approche de moi.

Je recule.

– Ally, tu sais très bien que cela n'a aucune importance. Je t'aime.

Est-ce que par hasard il se foutrait de ma gueule ?

– Ally, je suis désolé, vraiment. Je te jure que ça ne représente rien pour moi.

Un petit coup sans importance ?

Je me laisse glisser sur le sol et j'enfouis mon visage dans mes mains. C'est vrai, c'est une réalité, c'est en train de m'arriver, à moi.

– Al, ma chérie.

Il se laisse tomber sur le sol près de moi. Je sens le parfum de Marnie et la crème qu'elle se met sur le corps.

– Allez, on va pas en faire une histoire. Cela ne signifie rien.

– Bien sûr que si ! Ne me touche pas !

Il ne bouge pas.

– Ce n'est que du sexe, du cul, je te le jure. Je n'ai aucun sentiment pour elle. Je n'ai jamais rien ressenti. Et je rentre tous les soirs à la maison, n'est-ce pas ?

En plus, ce n'est pas la première fois ?

– Ecoute, il faut qu'on parle, tous les deux. C'est vrai que ce n'est pas terrible ces derniers temps entre nous. On est tellement débordés qu'on n'a même pas le temps de s'asseoir et de discuter. Il faut qu'on reparte sur de bonnes bases.

– Dans le genre union libre ?

Je me relève en le dévisageant. Il secoue la tête comme s'il appréciait la bonne blague.

– J'ai seulement tiré un coup, O.K. On va pas en faire toute une histoire ! Tu sais que je t'aime.

Il pose sa main sur mon cou, et me caresse le visage, puis il repousse une mèche derrière mon oreille.

– Je t'aime. Tu le sais, n'est-ce pas ?

J'attrape Mary Jane, me retourne vers lui. Le regardant droit dans les yeux, je le gifle violemment, et m'enfuis en courant.



### 3

## Zoé

– Mon plus gros problème avec les hommes, c'est que je couche trop vite avec eux.

Je regarde Amber, ma cliente, qui est en train de raconter sa vie au garçon avec qui elle a rendez-vous. Un type pas mal, dans les trente ans.

– D'après mon psy, ce que je recherche en réalité, c'est l'intimité, pas vraiment le sexe.

A l'instant précis où ses lèvres fardées ont dit : « Je couche trop vite », j'ai vu les yeux de l'homme plonger dans son décolleté. Evidemment, tout ce qu'elle lui raconte ensuite n'a plus la moindre importance. Le type fantasme en la regardant.

Juchée sur mon tabouret de bar à proximité de leur table, j'entends tout, j'observe tout, le langage de leurs corps, leurs regards. Je rajoute ce qu'elle vient de dire aux trois pages déjà bien remplies de mon cahier depuis le début de leur rencontre. C'est un compte rendu du comportement de ma cliente lors d'un rendez-vous. En deux phrases, elle a déjà utilisé quatre mots interdits : « problème », « psy », « intimité » et « sexe ».

– Tu aimes Los Angeles ? demande Amber. Je vivais à Chicago, mais j'ai suivi un ancien petit ami que j'ai quitté pour un autre. Tout est tellement facile ici, tu ne trouves pas ?

*Surtout toi !*, a l'air de penser le type en face d'elle. Je griffonne cette dernière phrase rapidement avant de fermer mon cahier en soupirant. Quand j'ai une cliente comme celle-ci, je trouve que je ne vole pas les deux cent vingt-cinq dollars que je demande pour le premier rendez-vous, et les cent soixante-quinze dollars pour les suivants. Je suis en quelque sorte un coach amoureux. Heureusement, ou malheureusement, j'ai du succès ! Comme la plupart de mes clients, Amber a loué mes services pour tenter de comprendre pourquoi les types avec lesquels elle sort ne la rappellent jamais après le premier rendez-vous. Elle ne comprend pas pourquoi ces hommes si empressés et caressants quand ils lui font l'amour dès la première fois disparaissent de sa vie à l'aube.

Cet après-midi, j'ai proposé à une de mes clientes de lui rendre son argent. Elle n'a pas de problèmes de comportement, elle ne rit pas bêtement dès qu'elle ouvre la bouche, n'a rien d'une allumeuse, ne se soûle pas, ne parle ni de cul, ni de politique, ni de psychanalyse, ni de religion, ni de sa mère. En fait, elle ne souffre que de timidité aiguë. Elle ne dit rien. J'ai vu son interlocuteur tenter de la faire sortir de sa coquille, mais à part hocher la tête, elle est restée muette, ou presque. Entre le début du rancard et le moment où, sous un prétexte fallacieux, le type s'est levé, à peine vingt-cinq minutes plus tard, elle a réussi à prononcer quatre phrases.

Elle n'a pas besoin de moi pour lui révéler qu'elle est timide, elle le sait parfaitement et je ne vais pas broder autour du fait que les hommes passent à côté d'une personnalité attachante, qui a sûrement beaucoup de qualités. Les timides, je ne peux pas grand-chose pour eux, c'est pourquoi je voulais lui rendre son argent. Je lui ai appris quelques phrases clés à dire lors d'un premier rendez-vous. Des questions ouvertes sur son job – elle est sténo juridique – cela peut permettre à son interlocuteur de relancer la conversation. Petit à petit, elle se décroîcera peut-être.

Bon, revenons à Amber qui ne comprend pas pourquoi on ne la rappelle jamais. En fait, je ne

suis pas sûre qu'elle soit si innocente que ça. Au contraire, je pense de plus en plus qu'elle manipule les mecs et qu'avec son petit air naïf, elle les amène exactement où elle veut : dans son lit. Le *hic*, c'est que ça ne lui suffit pas.

– Aidez-moi à changer, Zoé. Surtout, dites-moi la vérité, je suis prête à tout entendre. Ne soyez pas franche et directe. Soyez pire !

C'est ce qu'elle m'a dit l'autre jour quand elle m'a appelée pour prendre rendez-vous.

« Franche et directe », c'est comme ça que le *L.A. Magazine* a décrit ma méthode dans l'article qu'ils m'ont consacré l'année dernière.

Le titre était : « La Diva des marieuses de Los Angeles. »

Extrait : « ... tous les célibataires désespérés font appel à Zoé Solomon, le gourou de la première rencontre. Ils la paient pour qu'elle les espionne d'une table voisine, qu'elle note tout ce qu'ils disent et font, les moindres mots, les moindres gestes. Le but est de corriger les mauvaises habitudes : il y a ceux qui ont des tics de langage, qui gardent les bras croisés, qui se passent la main dans les cheveux, qui ne parlent que d'eux, qui boivent trop, qui ne parlent que de sexe, de politique, ou de leurs anciennes histoires de cœur. Elle est franche et directe avec l'apprenti amoureux, et reçoit souvent des lettres et des cartes postales de remerciement de la part d'anciens clients qui ont changé de vie et qui sont devenus, grâce à elle, des adeptes du mariage réussi... »

Cet article m'a fait une telle publicité que j'ai croulé sous les appels.

J'ai alors quitté la fac et mon petit job de démonstratrice en parfums chez Neiman Marcus. Cela consistait à asperger toutes les bonnes femmes qui passaient – une soixantaine par heure environ – pour qu'elles achètent un flacon.

Quant à la fac...

J'ai vingt-six ans et je cours toujours après mon doctorat, commencé il y a quatre ans. Il me reste un an, sinon je perds tout ce que j'ai fait jusqu'à présent.

Ma mère me dit toujours :

– A quoi ce diplôme va-t-il te servir ? Tu es la célèbre marieuse de L.A. Tu devrais t'amuser au lieu de plonger ton joli visage dans les bouquins.

D'après ma mère, dans la vie, il y a des choses secondaires comme les études, et des choses essentielles, comme sauver les apparences et être avec un homme bien. Le problème, c'est que dans sa vie, l'homme bien, c'est mon père.

Quand elle a lu l'article du *L.A. Magazine*, elle a dit :

– Si j'avais ton visage et ton corps, je ne perdrais pas de temps : je chercherais un petit mari sexy. Cela dit, tu vas peut-être avoir le coup de foudre pour l'un des types avec lesquels tes clientes ont rendez-vous. Tu leur piqueras leur mec !

– Je te rappelle, maman, que j'ai déjà un petit ami.

Elle a aussitôt changé de sujet. Charlie est beau et élégant mais elle ne l'aime pas.

– Ce n'est pas le bon, mon ange.

J'adore ma mère mais je me garde bien de suivre ses avis.

Peut-être que Charlie est le bon. Ou peut-être pas.

Quand le journaliste du *L.A. Magazine* a compris que je n'étais ni mariée ni engagée dans une relation durable, je venais tout juste de rencontrer Charlie. Je n'avais alors qu'une licence de psycho, un job de démonstratrice en parfumerie et une étonnante expérience sentimentale. Je lui ai raconté que je suis tombée dans le coaching amoureux grâce à une amie qui m'a demandé de lui donner des conseils. Après plusieurs échecs sentimentaux, elle avait rencontré quelqu'un qui lui plaisait beaucoup, mais elle avait peur de se planter dès la première soirée. J'ai commencé par rire à l'idée d'espionner Cara pendant son dîner.

– Tu te moques de ne pas avoir de mec dans ta vie, Zoé, tout simplement parce que tu n'en as pas envie pour l'instant, et puis parce que tu sais très bien que tu as un charme fou. Ils te rappellent toujours le lendemain et t'envoient des fleurs. Toi, tu sais ce qu'il faut dire et faire. Ou ne pas faire. Tu restes toi-même. Parfois, je te regarde et j'aimerais beaucoup avoir ton naturel, ta façon de parler sans en dire trop et aussi d'être attentive. Tu n'es pas intimidante, tu es chaleureuse, drôle, intelligente. Je veux apprendre à être comme toi.

Je ne résiste pas à la flatterie. Donc, malgré le côté à la fois drôle et impudique de la situation, je suis arrivée au bar où elle devait rencontrer Mr Right, avec dix minutes d'avance. Au fait, il était courtier et s'appelait Mike.

Nous étions convenues que je devais m'asseoir sur un tabouret au bout du bar et eux à une petite table ronde juste à côté pour me permettre de les voir et de les entendre.

– Je t'interdis de te faire draguer, m'a-t-elle dit en me menaçant de son doigt, je suis sûre que si un mec te voit seule au bar, il va se jeter sur toi ! Tu apportes un cahier et un livre pour faire comme si tu étudiais, c'est assez intimidant en général.

Toute cette préparation m'a fait rire, mais je suis allée demander à mon voisin de palier un cahier utilisé par les étudiants en droit. Au passage, je signale que je vis toujours sur le campus de la fac. J'ai gardé l'appartement que je partageais au début avec une colocataire. Je m'y suis installée quand j'avais dix-neuf ans, et j'y suis toujours aujourd'hui, mais toute seule.

Habillée pour la circonstance – casquette de base-ball, pantalon de treillis et lunettes factices achetées cinq dollars au drugstore – je me suis assise comme convenu au bar et j'ai plongé le nez dans mon cahier tout en lançant des regards furtifs à Cara.

Et puis une chose étrange s'est produite. Dès qu'ils ont commencé à parler tous les deux, j'ai été comme aspirée. J'ai noirci cinq feuillets, notant tous ses défauts. Ou plutôt son défaut majeur : elle n'a parlé que d'elle, depuis le jus de fruits qu'elle a bu au petit déjeuner jusqu'au film qu'elle a vu la veille, en passant par un nombre incroyable de choses qui ne concernent qu'elle et sa petite vie. Le genre de truc qui donne envie à un type normalement constitué de se barrer en courant. J'ai eu peur d'aller trop loin dans mon rôle. Pourtant, quand je lui ai donné mon point de vue, elle a été tellement ravie de ma franchise qu'elle m'a invitée à dîner. Et elle m'a suggéré d'ouvrir un cabinet et de poser ma plaque. J'ai été très heureuse d'apprendre la semaine suivante qu'elle avait rencontré un deuxième Mr Right. Au milieu de la première soirée, totalement séduit par la « nouvelle » Cara, il lui a proposé de dîner avec lui le lendemain soir.

Cara ne parlait plus de son nombril à qui voulait l'entendre, non, désormais elle ne parlait que de « son amie géniale, Zoé Solomon ». Celle qui analyse votre comportement lors de vos rendez-

vous galants, qui vous permet de comprendre ce qui ne va pas, et qui vous aide à vous corriger afin que vous rencontriez enfin l'âme sœur.

Voilà comment tout a commencé.

Ensuite, des amies de Cara – essentiellement des copines de fac et de son groupe de thérapie – sont venues tester mes capacités. Elles ont été vraiment emballées. Et le bouche à oreille a fait le reste.

C'était il y a quatre ans.

Puis après l'article, l'année dernière, c'est devenu un job à plein temps. Matin, après-midi et soir.

Je prends mon petit déjeuner à la table voisine de celle de ma cliente tout en l'observant... Je joue au tennis, et même parfois au badminton, sur le cours à côté duquel joue la sportive qui a besoin de mes conseils... Je me suis retrouvée en haut d'une grande roue – quelle trouille ! – au-dessus d'une cliente... Je ne parle pas des grandes balades sur la plage, des joggings au parc, des glaces, des dîners et des tonnes de sandwiches avalés...

Et aucun de ces messieurs n'a jamais soupçonné que Zoé Solomon, célibataire et ex-parfumeuse, espionnait tous leurs faits et gestes pour les décortiquer ensuite avec la charmante personne qu'ils avaient invitée, pour passer un bon moment et plus si affinités...

C'est justement lors d'un dîner que j'ai rencontré mon petit ami. J'étais en train de prendre des notes en observant ma cliente qui dînait avec un type dans une célèbre pizzeria.

Assise au bar, je grignotais ma pizza en travaillant, mon cahier ostensiblement ouvert devant moi.

– Vous êtes une espionne.

La voix virile m'a fait sursauter. J'ai détourné mon attention de la table de ma cliente. Ce n'était pas une grosse perte, le rendez-vous ayant l'air aussi laborieux pour elle que pour lui. Apparemment, c'est lui qui n'arrivait pas à parler et elle avait l'air de s'ennuyer.

– Pardon ?

– Vous l'espionnez.

J'ai regardé attentivement celui qui m'accusait ainsi. Un type super mignon en T-shirt noir et jean délavé qui tentait de se faire une place au bar à côté de moi.

– Je suis son cousin et je vois bien que vous écoutez tout ce qu'ils disent.

– Le cousin de qui ? L'homme ou la femme ?

– L'homme.

Il a commandé un verre au barman.

– Cela se voit, non ? On se ressemble, vous ne trouvez pas ?

Il a tourné la tête et j'ai vu une fossette sur sa joue quand il a souri. Il m'a donné envie de rire aussi, mais je me suis retenue. Je bossais !

La conversation du cousin attablé était d'un ennui mortel. Il était en train de raconter à ma cliente combien de temps il pouvait retenir sa respiration sous l'eau – il est surfeur. Il lorgnait au

passage toutes les femmes assises autour de lui.

J'étais embarrassée, je ne pouvais pas travailler correctement et papoter avec le cousin mignon à fossettes. Je n'ai pas eu le temps de tourner le dilemme dans ma tête, la copine du mignon à fossettes est arrivée à cet instant précis, m'a toisée des pieds à la tête, et suggéré à son copain de s'installer plutôt à une table à l'autre bout du restaurant.

Il m'a lancé un regard du genre : « Ça aurait pu être bien nous deux. »

Le regard de sa copine m'a dit : « Je t'arrache les yeux si un seul de tes pas croise, même par hasard, la route de mon mec ! »

J'ai repris mon travail où je l'avais momentanément laissé, et j'ai écrit à l'intention de ma cliente que celle-ci avait été extrêmement polie et patiente, qu'elle avait donné le meilleur d'elle-même, qu'elle était restée à l'écoute, et qu'elle ne devait surtout pas se sentir responsable s'il ne la rappelait pas. Au contraire, elle devait s'en réjouir car c'était un sale con. Si par hasard il la rappelait, je lui conseillais de changer de numéro de téléphone.

Quinze minutes plus tard, Mr Mignon à la fossette s'est levé, a traversé le restau, est passé à côté de moi avec un sourire mystérieux et a disparu dans les toilettes pour hommes.

Il est ressorti après quelques instants, et en repassant devant moi, il a discrètement glissé une carte de visite sous le bol de cacahuètes posé sur le bar.

Je l'ai retournée : « Je m'ennuie à mourir. C'est la première fois que je sors avec cette fille, et c'est aussi barbant que le rendez-vous de mon cousin. Cela dit, je pense que dans son cas, c'est sa faute. Je ne voudrais pas vous paraître collant ou lourd, mais j'aurais adoré avoir rendez-vous avec vous. Si vous dites oui, je vous promets que je donnerai le meilleur de moi-même ! »

J'ai mis ma main devant ma bouche pour ne pas éclater de rire, j'ai glissé la carte au fond de mon sac, et j'ai tenté de me concentrer sur la table de ma cliente.

Cela n'a pas duré longtemps, une minute plus tard, elle bondissait de sa chaise en attrapant son sac à main. Le cousin de Mr Carte de visite a eu l'air de s'en moquer totalement, il draguait déjà deux nanas à une table voisine.

Ma cliente leur a jeté au passage :

– Je vous le laisse bien volontiers.

Plus tard, ce même soir, je l'ai appelée et je lui ai dit que je voulais lui rendre son argent, car elle n'avait pas à payer pour des conseils que je ne pouvais lui donner. C'était un con, point barre. On a rigolé un bon moment en se racontant des soirées similaires, ça lui a fait du bien.

Quand elle a raccroché, j'ai appelé Charlie.

Quatorze mois et une vingtaine de demandes en mariage plus tard, nous sommes toujours ensemble. Il m'a demandé de l'épouser à notre cinquième rencontre. Je lui ai répondu que je n'étais pas prête.

Pourquoi ? Est-ce que je ne l'aime pas ? Est-ce que j'attends d'en rencontrer un autre ? Si c'est le bon, pourquoi est-ce que je tombe malade chaque fois qu'il me fait sa demande ?

Quand ma tête dit : « Pourquoi pas ? », on dirait que mon corps tout entier dit « Non ! ». J'ai des palpitations, mal au ventre, mal à la tête et des bourdonnements dans les oreilles.

Je ne veux pas me marier avec lui, et je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas non plus si c'est un « Non, pas encore », ou un « Non, jamais ».

Cela me rend dingue et je le vois qui s'éloigne de moi.

Il y a deux semaines, il m'a emmenée faire une balade en calèche. A un moment, il s'est tourné vers moi et m'a fait une nouvelle fois sa demande. Il m'a offert une bague de famille. Un diamant de deux carats sur une monture en platine. J'ai encore refusé en lui disant que je n'étais toujours pas prête. Il a sauté de la calèche, a remis la boîte contenant la bague dans sa poche et m'a crié qu'il en avait marre d'attendre. Si je l'aimais, je devais l'épouser.

Est-ce que c'est vraiment de cette façon que les choses doivent se passer ?

Dans sa tête, le mariage ne doit pas me faire peur puisque mes parents ont été mariés pendant vingt-cinq ans.

Erreur ! Ils ont divorcé après vingt-cinq ans. Mon père est tombé amoureux d'une fille de vingt-cinq ans. Une étudiante. Il y a un peu plus d'un an, il a annoncé à ma mère qu'il la quittait pour une autre femme.

Ma mère m'a téléphoné et, complètement hystérique et paniquée, j'ai appelé mon père pour essayer de comprendre. J'ai roulé toute la nuit pour pouvoir lui parler. Voilà ce qu'il m'a répondu : « Zoé, j'ai rencontré la femme de ma vie. Elle est tout ce que j'ai toujours attendu. Ne me juge pas, je t'en prie. C'est une belle histoire d'amour, et du reste, c'est tout le bonheur que je te souhaite, ma chérie. »

Sauf que ce que vous ne savez pas, c'est que le grand amour de sa vie est ma copine Giselle. Oui, ma copine, que je lui ai présentée moi-même en toute innocence, un jour sur la plage de Santa Monica.

– Papa, je te présente mon amie Giselle Archweller.

– Giselle Archweller ? Quel joli nom ! a-t-il dit.

Tellement joli qu'il s'en est souvenu, et comme il ne devait pas y avoir une foule de Giselle Archweller à L.A., il n'a eu aucun mal à la retrouver.

On connaît la suite. La fin du mariage de mes parents.

Giselle n'était pas ma meilleure amie, c'était juste une copine. Aucune de nous deux n'aurait imaginé que le hasard aurait le visage de mon père. Mais est-ce le hasard ?

Une bonne copine. Comme je n'en avais plus depuis le collège. Mes trois meilleures amies sont parties crapahuter à travers le monde : Lauren vit en France avec le Chef rencontré lors de son cours de cuisine à Paris, Deb est en Suisse, où elle partage son temps entre le ski et un job dans une banque, et Debbie est en Afrique, où elle bosse dans l'humanitaire avec *Peace Corps*.

J'avais un besoin vital de trouver une copine pour papoter.

J'ai rencontré Giselle chez Neiman Marcus, vous savez, le parfum. Nous étions toutes les deux préposées à la vaporisation de ces dames. Deux démonstratrices bardées de diplômes de psychologie de l'Université de Californie et qui ne savaient pas, ni l'une ni l'autre, ce qu'elles voulaient faire de leur vie.

De pause-café en pause déjeuner, on s'est mises à parler. Giselle avait une petite fille d'un an

qu'elle adorait. Elle était le fruit d'une relation tumultueuse avec un apprenti rocker qui refusait l'idée d'avoir conçu un enfant. Nous passions du temps ensemble toutes les trois le samedi, au parc ou à la plage. Jusqu'au jour où, quelques mois après notre rencontre, Giselle m'a dit qu'elle n'avait plus le temps de se balader avec moi.

Au début, je me suis dit que j'avais dû la blesser involontairement, mais elle a fini par m'avouer qu'elle sortait avec quelqu'un, qu'elle était hyperamoureuse, mais qu'elle ne voulait pas en parler.

Mon père et elle ont en effet été très prudents. Je n'ai jamais rien deviné, jusqu'au jour où ma mère m'a appelée en larmes.

– Nous voulions te le dire nous-mêmes plus tard. Nous voulions que ta mère le sache la première et nous n'avons pas imaginé une seconde qu'elle allait t'appeler. Nous avons décidé de venir chez toi, de nous asseoir et de tout t'expliquer. Nous sommes tombés amoureux. Nous ne voulons blesser personne.

On ne peut rien contre l'amour.

Ça faisait deux mois qu'ils sortaient ensemble.

Deux mois.

C'est ça l'amour de sa vie ? Un amour assez solide pour gâcher vingt-cinq ans de mariage. Et pour perdre la confiance de sa fille.

– Je t'assure, ma chérie, que nous nous aimons. C'est vraiment sérieux. Je suis tellement désolé de te faire de la peine et de faire souffrir ta mère. Tu sais, la question de l'âge n'est pas vraiment un problème. Et crois-tu que je ferais tout ça si ce n'était pas sérieux ? Je sais très bien ce que je fais, je suis responsable, tu penses ! Une jeune femme de la moitié de mon âge et un bébé d'un an !

Je n'ai plus parlé à mon père durant les deux mois qui ont suivi. J'ai refusé tous les appels et toutes les propositions de rencontre avec Giselle.

Au début, ma mère disait que ce n'était qu'un nouveau coup de cœur de mon père. J'ignorais qu'il y en avait eu d'autres et que ma mère le savait. Elle s'est fait faire des injections de Botox, a pris rendez-vous chez son coiffeur pour changer de tête et engagé un prof de gym à domicile quatre fois par semaine.

Elle a fréquenté des groupes de thérapie, elle a vu un psy et a même voulu m'engager pour que je la coache moi-même. Elle a investi dans des soutiens-gorge à balconnet, des bas avec couture et des porte-jarretelles, elle s'est mise à porter du cuir, des fringues sexy et des jeans ajustés.

Quand il l'a vue, mon père l'a félicitée pour sa bonne mine et lui a dit qu'elle allait sans doute très vite rencontrer un petit étudiant sympa.

Il a toujours été à côté de la plaque mais là c'était le comble !

Alors ma mère a complètement péti les plombs. Au début, c'était :

– Je n'accorderai jamais le divorce à ce salaud !

Puis :

– Pourquoi, pourquoi, pourquoi, pourquoi, etc.

Et finalement :

– Tant que je serai en vie, ce salaud n’aura plus une minute de tranquillité.

Comme je la savais capable de tout, j’ai sauté dans le premier avion pour New York. Prix à payer : mille dollars et une bonne nuit blanche.

Quelque part, ma mère était en perdition dans Manhattan. Du moins, c’est ce que m’a appris mon répondeur une heure avant mon départ.

« Zoé, ma chérie, c’est maman. Surtout, ne t’inquiète pas pour moi, je pars pour New York pour faire bouffer son fichu faire-part de mariage à ton père. Il a osé m’en envoyer un. Et tu sais ce qu’il a écrit à l’intérieur ? “Tu vois bien, Judith, que c’est sérieux! ” Eh bien, tu peux me croire, je vais gâcher leur cérémonie et leur vie entière par la même occasion ! »

Elle a dû jeter le téléphone parce que soudain, tout s’est tu. Elle m’a laissé un second message, quelques instants plus tard.

« Zoé, chérie, je voulais te dire que je ne suis pas du tout en colère contre toi. Tu le sais, hein ? »

Ma mère est folle.

Mon père est fou.

Giselle doit être folle pour être tombée amoureuse de mon père.

*Soupir.*

Ils sont ensemble depuis un an maintenant et ils ont décidé de se fiancer le jour anniversaire de leur rencontre. Ils ont acheté un Penthouse sur Park Avenue, l’ont entièrement décoré et aménagé. Puis, il y a deux semaines environ, nous avons reçu leurs cartons d’invitation.

Il aurait pu me l’annoncer lui-même. Lors des deux déjeuners que nous avons partagés depuis la séparation de mes parents, il s’est contenté de me faire la morale. Impossible de deviner son degré de sincérité derrière ses lunettes miroir.

– Zoé, il est temps de pardonner et de tourner la page. Giselle est effondrée parce que tu ne veux plus lui parler. Elle n’a pas seulement perdu une amie, elle se sent responsable d’avoir brisé notre relation à tous les deux.

Mon cher père, tu es aussi responsable qu’elle !

– Zoé, je lui ai dit que rien ne pourrait jamais nous séparer, toi et moi. Mais elle reste persuadée que tu es en colère contre elle.

En plein dans le mille !

Je ne connais pas d’homme plus positif que Bartolomé Solomon, mon père. Il a toujours le moral, il est toujours partant pour faire des tas de choses et quand vous avez le cafard, il se débrouille pour vous faire voir le bon côté des choses. Le monde est beau et riche, selon lui, et on n’a pas de temps à perdre en déprime !

– Un divorce ? Une famille déchirée ? Où est le problème ? Tu n’as qu’à faire une thérapie.

Voilà ce que ma mère a répondu sèchement un jour à Ally qui lui téléphonait et lui disait qu’elle n’était pas en forme. Ally devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans et moi dix ou onze ans.

Après un silence, ma mère a repris :



– Ça ne m'étonne pas que tu consultes le psy du collègue, tu en as besoin. Il est indispensable que tu saches ce que tu veux faire de ta vie, Allison. Tu es une adulte, désormais, il est temps de grandir et d'arrêter de compter toujours sur ton *papa*.

Il y a un moment clé dans la vie de chacun. C'est quand on se rend compte pour la première fois qu'on n'est pas d'accord avec sa mère sur une question fondamentale. Quand on réalise qu'on ne partage pas les mêmes valeurs.

Et pourtant le mariage de mes parents me semblait solide, ils étaient aussi assortis que des petits pois dans une boîte. Ils cachaient bien leur jeu.

Je me demande bien ce que Giselle trouve à mon père.

C'est un vrai mystère. Elle n'est ni idiote ni manipulatrice et elle ne veut pas devenir une vedette de cinéma (mon père est producteur de films).

A part le fait qu'elle est jolie, intelligente et sympa, je me demande ce que mon père peut trouver à cette fille qui a la moitié de son âge.

– *C'est l'amour de ma vie*, répète-t-il tout le temps.

– Elle est plus jeune que moi, je lui réponds.

– L'âge n'est qu'un nombre, Zoé.

C'est comme une rengaine dans sa bouche.

Et dans celle de ma mère également. Quand je lui ai demandé pourquoi elle était devenue aussi accro à la chirurgie esthétique, elle m'a parlé de cette émission qu'elle a vue à la télé où une femme s'est fait opérer vingt-cinq fois parce qu'elle voulait ressembler à une poupée Barbie.

– Pourquoi n'aurais-je pas le droit de remonter le temps et de redevenir aussi jolie qu'autrefois ? Qui pourrait croire que j'ai participé à l'élection de Miss Orange County ?

Un an. Mon père vit avec Giselle depuis un an, et maintenant, ils vont se marier.

Je vis avec Charlie depuis plus longtemps et j'ai aussi peu envie de me marier qu'au premier jour de notre rencontre !

Alors que je regarde Amber qui se rapproche de plus en plus du garçon en face d'elle, je m'interroge : elle me paie deux cent vingt-cinq dollars pour lui dire quoi ? Qu'elle est à côté de la plaque ?

Ma mère a passé vingt-cinq ans de sa vie à aimer mon père et à tout faire pour qu'il l'aime aussi, et il l'a plaquée pour une femme de la moitié de son âge.

Je suis incapable de dire oui à mon mec.

Où est la logique dans tout ça ?

Rêveusement, je regarde Amber et le type avec lequel elle avait rendez-vous ce soir quitter le bar la main dans la main.

## 4 Sarah

On dirait une scène filmée au ralenti.

Griffen et moi prenons nos doggy bags, contenant chacun une part de gâteau d'anniversaire. Nous enfilons nos manteaux et nous nous dirigeons vers la sortie du restaurant.

Complètement sonné par ce que je viens de lui annoncer, Griffen ne se rend pas compte que sa route croise celle d'une poussette d'enfant contre laquelle il se cogne la cheville.

A la vue du bébé qui le dévisage depuis l'intérieur, il manque de lui vomir dessus. Il murmure un « désolé » inaudible à l'intention de la mère et jette un regard aux deux autres enfants qui encombrant le passage et refusent d'enfiler leurs manteaux. Le père de famille tente désespérément de passer le bras de sa fille dans sa veste en jean, alors que celle-ci se débat pour glisser un morceau de pain dans la poche du pantalon de son frère. Le père attrape le morceau de pain, gronde la petite fille qui se met aussitôt à hurler.

C'en est trop pour le couple attablé à côté d'eux. Après une dernière gorgée de vin, ils posent quelques billets sur la table et se lèvent en leur jetant un regard noir. Pendant tout ce temps, Griffen ne dit pas un mot.

Aucun commentaire à la vue de cette bruyante famille, du genre :

– Et c'est vraiment ce que tu veux ?

Aucune question comme :

– Tu es sûre qu'il est de moi ?

Rien.

Il porte son doggy bag dans son emballage blanc, tient la porte poliment devant moi, et sort dans la douce nuit d'octobre.

Il ne se précipite pas dans le métro, n'appelle pas un taxi, ne s'enfuit pas en courant à travers Central Park.

Il est sonné et marche à mon côté la tête baissée. Il s'arrête enfin quelques blocs plus loin, à l'angle de la 84<sup>e</sup> rue.

– Tu es vraiment sûre ?

Il me regarde, détourne les yeux, contemple le sol, puis me regarde de nouveau.

– Je veux dire, est-ce qu'un docteur l'a confirmé ?

Je fais signe que oui. Il y a quatre jours, voilà ce que m'a dit le Dr Scharf :

– Nous pouvons attendre les résultats du test sanguin pour plus de sécurité, mais je suis certain que vous êtes enceinte. Toutes mes félicitations.

C'est bizarre, pour l'instant, les seules personnes qui m'ont félicitée sont le Dr Scharf, que je ne vois que tous les deux ans pour contrôler ma contraception (et si je le poursuivais en justice ?) et ma voisine de table tout à l'heure au restaurant, une parfaite étrangère.

En sortant de chez le médecin en compagnie de Lisa, les mots « vous êtes enceinte » n'arrêtaient pas de tourner dans ma tête. Lisa m'a entraînée chez Barnes & Noble, nous nous sommes assises dans des fauteuils club en cuir vert dans le coin lecture. Elle s'est absentée quelques instants et est revenue avec trois livres :

*A quoi s'attendre quand on attend un enfant, Le guide de la femme enceinte et Je suis enceinte et je suis perdue.* Nous sommes allées à mon bar favori, celui où j'ai rencontré Griffen pour la première fois, elle m'a commandé un grand cappuccino décaféiné et une tarte aux fruits (il faut faire gaffe à la caféine, il y en a même dans le chocolat, m'a-t-elle mise en garde). Nous nous sommes assises et elle m'a tendu *Je suis enceinte et je suis perdue* et elle a commencé *A quoi s'attendre...*

J'ai bu, j'ai mangé, j'ai lu. Nous sommes restées deux heures, terrifiées par les images du développement fœtal. J'ai tout appris sur les échographies et le placenta, sur le régime alimentaire : boire du lait mais éviter l'aspirine, les médicaments contre le rhume, les fromages au lait cru et les poissons qui contiennent du mercure.

Interdiction de boire du café et de l'alcool. Idem pour les hot dogs, le bacon et tout ce qui de près ou de loin contient des nitrates.

– On peut y aller ?

Je redescends sur Terre, Griffen me dévisage, il ne parle pas de ma grossesse, il attend que je me remette en route. Nous tournons au coin de la 84<sup>e</sup> rue et nous descendons jusqu'à la 1<sup>re</sup> avenue. En silence.

Comme si le destin s'acharnait sur lui, Griffen manque une nouvelle fois de tomber à cause d'une poussette. Il est vrai qu'il y en a beaucoup dans mon quartier. Je ne m'en étais jamais souciée jusqu'à présent, sauf quand elles m'empêchaient de passer. Maintenant, je voudrais arrêter toutes les mamans pour leur poser des questions.

Griffen stoppe en bas de chez moi.

La dernière fois que je l'ai vu à cet endroit, c'était la première fois que nous sortions ensemble.

– Tu as pris ta décision ?

Je m'interroge anxieusement sur la suite. Je voudrais tant qu'il me demande de le garder, qu'il en ait envie. Je voudrais qu'il me dise qu'il est prêt à assumer le bébé et toutes les dépenses de la grossesse.

– D'après mon docteur, j'accoucherai vers le 15 mai.

Il est verdâtre. Il a l'air malade. On dirait qu'il va vomir dans la rue. Je continue à parler fébrilement :

– Ce qui fait que ce sera une petite ou un petit taureau ! Ma mère était taureau et je peux t'affirmer que ce qu'on dit des taureaux, qu'ils sont butés et obstinés, est tout à fait faux...

Je m'interromps, il regarde au loin. On dirait qu'il va pleurer. Quand il reprend la parole, sa voix est désespérée.

– Alors tu vas vraiment le garder ? Je ne peux pas le croire ! Je ne peux pas !

Il couvre sa figure de ses deux mains, puis il enfouit celles-ci dans ses poches et se laisse

tomber sur la première marche de l'escalier en pierre de l'immeuble voisin.

J'acquiesce.

Il serre les dents puis souffle rageusement.

– C'est pas vrai, je ne peux pas le croire ! Elle est décidée !

*Souviens-toi dans quel état tu étais toi-même quand tu as appris la nouvelle, ne lui en veux pas, il est sonné. Sois très gentille avec lui.*

– Je vais mettre ce bébé au monde, Griffen.

Je tends la main et la pose sur son épaule. Il la repousse.

– Je sais que c'est un choc. Je ne sais pas moi-même quoi dire, à part que je suis enceinte et que je suis décidée à le garder.

Il se recroqueville et cache sa tête entre ses genoux en poussant un grand soupir.

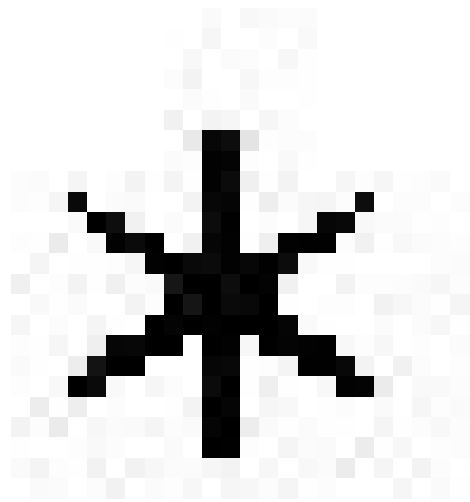
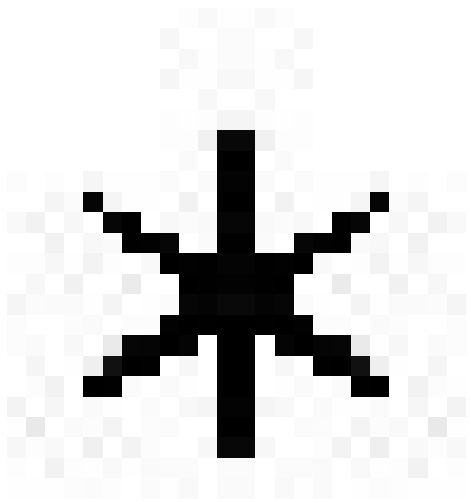
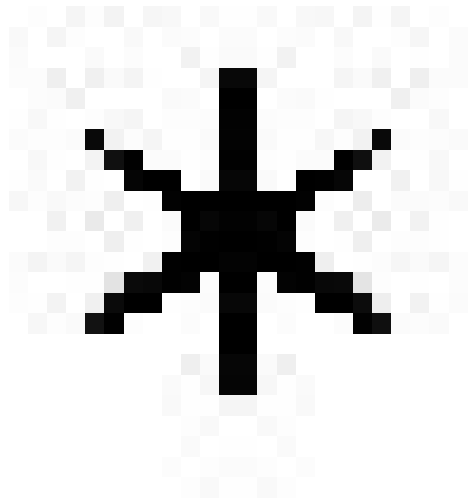
– Laisse-moi le temps de digérer tout ça, O.K. ?

– O.K.

– Je t'appelle.

Et il s'en va.

Je l'imagine arrivant au coin de la rue et vomissant dans son doggy bag.



*Je t'appelle. Je t'appelle. Je t'appelle...*

Il y a un mois, avant de savoir que j'étais enceinte, j'ai proposé un supersujet d'article à Astrid. Signe de son intérêt, elle m'a adressé son fameux regard avec le sourcil relevé. Un coup d'œil suivi d'un « Tu as carte blanche » encourageant. Il faut dire que le sujet en valait la peine : « Que veut-il dire quand il vous dit : *je t'appelle*. »

J'avais arrêté environ vingt-cinq types dans la rue, des supercanons et des très moches, entre la vingtaine et la quarantaine, et je leur avais collé un micro sous le nez pour ne rien perdre de leurs réponses.

Ce que je peux dire en m'appuyant sur ma propre expérience, c'est que la probabilité qu'un mec vous appelle quand il vous l'a promis est de moins de cinquante pour cent.

Ce n'est donc pas désespéré.

D'un autre côté, je ne leur avais pas donné toutes les infos concernant ma propre situation, du genre : « Imaginons qu'une nana avec laquelle vous êtes sorti durant deux mois vous annonce qu'elle est enceinte. Vous lui demandez un délai de réflexion et vous lui promettez de la rappeler, le ferez-vous ? »

Non. Evidemment, je n'avais pas présenté les choses de cette façon.

Voilà ma question : « Vous avez fait une rencontre, à la fin de la soirée vous lui dites : “Je te téléphone”. Le ferez-vous vraiment ? »

*Mark, 30 ans* : « Si elle me plaît, je la rappelle. Sinon, je laisse tomber. »

Moi : « Alors pourquoi lui dire que vous la rappelez si vous n'en êtes pas sûr ? »

*Mark* : « Parfois, ça permet de se barrer sans faire d'histoire avec la fille. »

Moi : « Avec la femme, vous voulez dire ? »

*Mark* (il fait les gros yeux) : « Vous pouvez être sûre que je ne vous rappellerai jamais si vous me sortez un truc pareil lors de notre première soirée ! »

Moi : « Très bien. »

*Jim, 34 ans* : « On dit ça comme ça. Ça n'engage à rien. Pour moi, c'est comme demander : “Salut, comment ça va ?” Personne n'attend de réponse à cette question. »

Moi : « Sauf que la femme attend votre appel. »

Jim me lance un regard ahuri.

*John, 29 ans* : « Si je promets d'appeler, je rappelle. Je pense que les mecs qui ne tiennent pas leurs promesses font un tort considérable aux types réglos comme moi. »

*George, 21 ans* : « Je jure de vous rappeler, j'aime les femmes plus vieilles que moi. Vous sortez avec quelqu'un ? »

Moi avec un grand sourire fier : « Absolument ! »

*Paul, 37 ans* : « J'appelle systématiquement trois jours plus tard. Je ne veux pas qu'elle croie que je ne pense qu'à elle. Les femmes aiment les hommes qui savent se tenir. »

*Robert, 28 ans* : « Je le dis, mais je ne m'en rends même pas compte. » (Un peu comme Jim).

*Griffen* (Oui, mon Griffen), *32 ans* : « Je te promets de t'appeler. »

Moi (souriant) : « Mais quand ? Demain ? Dans trois jours ? Deux semaines ? Si tu n'as rien de mieux à faire ? Quand tu auras envie de faire l'amour ? »

*Griffen* (il me sourit à son tour et me donne une petite tape sur le nez) : « Te souviens-tu quand je t'ai rappelée après notre premier rendez-vous ? »

Moi : « Le lendemain au boulot. Tu m'as dit que tu avais passé une supersoirée et tu m'as demandé si j'étais libre le week-end suivant. »

Lui: « Je suis un mec de parole. Tu as de la chance. »

Moi (en l'embrassant dans le cou) : « Oh ! oui, oui, oui... »

Et là nous avons fait l'amour.

Géant !

Cette petite conversation sur le thème « Je te rappelle, vrai ou faux », se passait il y a un mois. C'était une soirée fondue au chocolat, fraises, vin blanc frais et amour.

J'étais déjà enceinte et je ne le savais pas. En fait, je me suis retrouvée enceinte dès le début. Ce n'est pas à cause du chocolat, ni des fraises mais d'un moka glacé.

Et de la énième panne de mon climatiseur.

Et accessoirement à cause de ma sœur Ally et de son fameux : « Ne t'avise pas de faire ça ».

Deux mois plus tôt, par une fin de matinée chaude et humide du mois d'août, un de ces jours où on a l'impression d'être poisseux et collant, je me suis dit que j'allais me rafraîchir pendant les heures les plus chaudes chez Doug, un bar sympa au coin de ma rue.

J'ai pris une douche froide, j'ai mis un bustier, un jean et des tongs dont, je l'avoue, le clac-clac m'énerve moi-même, mais passons. J'ai noué mes cheveux en chignon, attrapé un paquet de magazines, un bloc pour écrire et en route. Je voulais en profiter pour écrire un article sur le thème : « Que fait la concurrence ? » et « Que doit faire *Woman* face à la concurrence ? » C'était moi qui avais la charge ce mois-ci de rendre compte à Astrid de l'éditorial des autres magazines féminins.

Après l'étouffante chaleur de mon appartement et le sauna de la rue, je trouvais que l'air dans le café était presque trop froid. Je suis rentrée chez moi pour prendre une veste.

Je faisais la queue avec sur mon plateau un énorme moka glacé, lorsque quelqu'un m'a poussée dans le dos.

Le mec le plus canon que j'ai vu depuis une éternité.

– Oh, je suis désolé, a-t-il dit en me tendant des serviettes en papier pour que je me nettoie. J'espère que votre gilet n'est pas mort, il est très joli.

J'halluciniais.

Une tache ? Quelle tache ? Etais-je bien dans un bar ? Non, j'étais transportée au pays des rêves. Je crois que tout s'est enclenché inexorablement dès cet instant.

J'ai regardé mon pull. Mon si joli gilet rose pâle de chez Banana Republic, celui qu'Ally m'avait offert parce qu'elle en avait assez de me voir toujours avec le même truc noir informe sur le dos. Il était couvert d'un mélange de café, de chocolat et de crème. Taché de la poitrine à la taille.

Il fixait la tache. Ou mes seins ?

– Tenez, a-t-il dit en me tendant sa carte de visite. Appelez-moi quand vous aurez la note du teinturier. Je vous rembourserai. C'est un gilet de belle qualité.

– Je vous en prie. Je vais trouver son petit frère à deux pas d'ici.

Il a souri.

Mes jambes flageolaient.

Cheveux blonds épais. Un vrai blond, un blond de bébé. Et des yeux bruns avec de grands cils. Avec une fossette sur la joue gauche. Grand et élancé, les épaules larges, il portait un treillis de chez Gap, un T-shirt blanc et des tennis.

Je me suis rendu compte que je le détaillais avec avidité. Je devais saliver d'envie !

– Vous pourriez...

– Désolé, je suis très en retard, je dois y aller.

Désignant la carte qu'il venait de me donner :

– N'hésitez pas à me téléphoner dès que votre pull sera prêt, je m'engage à prendre en charge le coût du nettoyage, c'est sérieux.

Avant que j'aie pu dire un mot, il est sorti en vitesse du café et a disparu dans la rue avec son café glacé.

J'ai regardé sa carte. Griffen Maxwell. Réalisateur à Fox News.

Je me suis précipitée sur mon portable et j'ai appelé Lisa.

– Ne perds pas de temps, inutile d'attendre que ton gilet revienne du pressing, il a l'air génial, appelle-le dès ce soir.

– Mais...

– Pas de mais, a coupé Sabrina, appelée juste après. Il te plaît, tu lui téléphones. C'est bien pour cette raison qu'il t'a donné sa carte, non ?

Pour une fois qu'elles étaient d'accord toutes les deux !

– Allez, dis-moi tout, a insisté Lisa, surexcitée. Tu pourrais écrire un article sur le thème : « Vous l'avez rencontré au bar du coin. »

– Ne t'avise pas de le rappeler, m'a dit ma sœur Ally.

Elle me téléphonait pour s'assurer que j'avais bien reçu le faire-part de mon père. Je l'avais bien reçu, *merci !*

– Sarah, si tu avais vraiment fait une touche avec ce mec, il ne serait pas parti aussitôt en courant. Il ne t'a même pas demandé ton numéro de téléphone. Quand un homme est attiré sexuellement par une femme, il fait tout pour obtenir un rendez-vous. Tu connais les hommes, ils distribuent leurs cartes de visite pour faire étalage de leurs fonctions et de leur pouvoir. Ne t'avise pas de rappeler ce mec.

Rappelez-moi comment on épelle « rabat-joie » ?

– Bon, après tout, fais ce que tu veux mais je t'aurais prévenue ! Il va se dire que c'est du tout-



cuit, tu vas tomber raide dingue de lui et tu n'en tireras rien de sérieux !

Que répondre à ce genre de discours ? Lui raccrocher au nez ou lui demander de la fermer ?

J'ai choisi une autre option : celle qu'elle déteste. Elle sait très bien que quand je lui réponds de cette façon, je vais faire exactement le contraire de ce qu'elle m'a suggéré :

– On verra bien, Ally.

Le soir venu, j'ai décroché le téléphone. J'ai soulevé le combiné et je l'ai reposé. Au moins cinq fois de suite.

Et enfin je me suis décidée.

– Salut, Griffen, c'est Sarah. Nous nous sommes rencontrés chez Doug ce matin.

– Sarah ?

J'attendais. Le silence à l'autre bout du fil était palpable. Panique à bord. Comme d'habitude, je me suis dit trop tard que j'aurais dû écouter les conseils d'Ally.

Bon sang, il a rencontré combien de nanas ce matin chez Doug ?

– Vous avez renversé votre café sur moi.

Silence.

– Ah ! oui, je vois, la femme au joli pull. Alors, dites-moi, combien je vous dois ?

Il n'a pas dit « la jolie femme dans le joli pull ». Seulement « le joli pull ».

Bon, Sarah, vas-y.

– Mon pull est toujours au pressing, mais je voulais vous rassurer : d'après le teinturier, la tache partira sans aucun problème.

– Super.

Silence. Merde.

– Il sera prêt demain, je me suis dit que nous pourrions nous retrouver chez Doug et que vous pourriez m'offrir un café pour vous faire pardonner.

Tu dragues, Sarah ! Wahou !

Silence. Re-merde.

– Bon, ou une autre fois, dis-je, déçue.

Je repense aux sages conseils de ma sœur avec amertume.

– Non, demain je ne suis pas libre. Je préfère jeudi, un petit café rapide. Vers 19 heures, ça vous va ?

Oh, oui, oui, oui !

Ally avait tort sur toute la ligne. S'il n'avait pas été intéressé, il ne m'aurait pas donné de rendez-vous ! Il se serait contenté de me dire de lui envoyer la note.

Je reconnais qu'un « petit café rapide », ce n'est pas exactement une invitation à dîner, mais c'est un début. Voilà pourquoi, jeudi soir, je me suis préparée et pomponnée durant une heure pour un petit café rapide. Une tenue chic et sexy, pas évident ! En tout cas beaucoup moins qu'un tailleur ou une tenue branchée.

Il ne m'a absolument pas reconnue. Mais après les premiers moments, nous nous sommes assis et nous avons commencé à parler de boulot, comme nous travaillons tous les deux dans la même branche, puis de cinéma. Il nous est apparu très vite que nous avons les mêmes goûts dans de nombreux domaines : tous les deux fans de Woody Allen, de Chris Rock, des Yankees et de cuisine indienne. Si bien que vingt minutes plus tard, nous étions assis dans un restau indien de l'East Village. Dans un décor éclairé de milliers d'ampoules, nous avons bu de la bière Taj Mahal, mangé du poulet Tikka et du saumon tandoori. Deux heures plus tard, comme nous remontions vers le nord en cherchant un taxi, nous sommes passés devant Veniero, le célèbre pâtissier. C'est alors que je lui ai parlé de ma passion pour les gâteaux au chocolat avec un glaçage au sucre.

Il m'a rappelée le lendemain et m'a invitée pour le samedi suivant. C'était très réussi : nous avons mangé mexicain, bu des margaritas, et vu un film avec Jennifer Lopez. Puis nous sommes rentrés chez moi et accessoirement nous avons fait un bébé.

– Il a dit : « Je t'appelle », c'est tout ? Et après il est parti ?

Sabrina est tellement indignée qu'elle donne une grande claque sur la table de chez Starbucks où nous nous sommes retrouvées.

Je dirais plutôt qu'il s'est enfui. Mais, bon, inutile d'en rajouter. Sabrina prononce en silence à l'intention de Lisa le mot « lâche ». Je fais celle qui ne voit rien. Je regarde par la fenêtre les landaus qui passent. Huit jusqu'à présent, depuis que je suis assise dans ce café en face d'une tarte aux fruits qui me tentait terriblement il y a dix minutes et dont je peux à peine supporter la vue maintenant. Mon exemplaire de *Je suis enceinte et je suis perdue* est posé devant moi. Le neuvième landau est en train de passer. Hier, juste avant de me rendre au fameux dîner où je devais annoncer la grande nouvelle à Griffen, nous avons décidé, Lisa, Sabrina et moi, de nous retrouver ce matin dans ce café au coin de chez moi. L'idée, c'est que je devais laisser mijoter tout ce qui allait se dire avant de demander leurs commentaires à mes copines. Qu'il parte en courant ou qu'il mette un genou en terre pour me demander ma main, je me donnais ainsi le temps de la réflexion.

Et voici mes conclusions.

Je m'attendais à un coup de fil de sa part dans la nuit. Je l'imaginai à Central Park, frissonnant dans son blouson en jean, marchant le long de l'eau, plongé dans ses réflexions et finalement m'appelant sur son portable pour qu'on se retrouve pour boire un verre et pour qu'on parle. Mais il n'a pas appelé, ni une heure, ni deux heures, ni dix heures plus tard. Vers 4 heures du matin, je me suis endormie avec le téléphone sur l'oreiller. Rebelote ce matin, j'ai attendu son appel en vain.

Mes pensées ne le quittent pas alors que Sabrina feuillette *Je suis enceinte et je suis perdue*. Elle s'interroge sur l'aspect d'un cordon ombilical. Lisa se souvient alors que lorsque sa sœur aînée a accouché, elle avait manqué s'évanouir à la vue du cordon qui s'était détaché du ventre de son neveu.

Nausée.

J'imagine Griffen effondré, les yeux rivés au plafond et répétant sans cesse : « Pourquoi ? Pourquoi ? »

Lisa pose sa main sur la mienne.

– Ça va, Sarah ?

Je dois avoir une tête affreuse car aussitôt, Sabrina passe un bras protecteur autour de mes épaules et Lisa me tapote la main.

– Il va t'appeler, rassure-toi, dit-elle en buvant une gorgée de thé. Je suis sûre qu'il te téléphonera quand il aura digéré la nouvelle. Tu as eu quatre jours pour t'y faire, lui n'a eu que cinq minutes. Il va appeler.

*Il va appeler, il va appeler, il va appeler.*

– Oui, mais s'il n'appelle pas ? demande Sabrina, toujours pragmatique. Ou alors s'il appelle pour dire qu'il n'est pas d'accord, et qu'il ne veut rien avoir à faire avec le bébé ? T'es-tu préparée à cette éventualité, Sarah ?

– Enfin, Sabrina, tu es folle, tu vas la faire mourir avec tes idées ! Elle a déjà eu assez d'émotions !

– Oui, peut-être, mais que tu le veuilles ou non, l'attitude de Sarah dépendra tout de même de celle de Griffen. Il est important que tu te prépares à toutes les éventualités, Sarah. Soyons honnêtes, il te faudra peut-être faire face toute seule.

*Toute seule.* Ça fait si longtemps que je fais face toute seule que je ne ressens pas de peur. J'honore mes factures, je gagne ma vie, j'essaie d'avoir assez d'argent pour me payer ma carte de métro. Mais je n'ai aucune idée de ce que signifie concrètement avoir un enfant.

– Avoir un enfant signifie devenir monstrueusement grosse. Comme une tour. Ne plus boire de café, d'alcool ni même de médicaments contre la toux quand tu es enrhumée. Ça signifie être crevée en permanence, perdre la mémoire, devenir folle, se lever cinq fois par nuit pour nourrir un bébé hurlant de faim, avoir les seins en sang. Ça signifie « toute ta vie » sans espoir de retour en arrière.

– Mon Dieu ! Sabrina, tais-toi, laisse-la tranquille !

– Je pense que c'est important qu'elle sache où elle va. Il ne s'agit pas d'un joli poupon rose. On parle de réalité, pas d'un rêve.

J'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes. Je me lève et je me précipite vers les toilettes qui sont fermées à clé. Je me laisse glisser sur le sol, le dos contre la porte. Je sanglote. Elles sont près de moi en deux secondes, Sabrina ne sait plus quoi dire.

– Ecoute, Sarah, ne m'en veux pas. C'est seulement que j'ai peur pour toi.

Moi aussi.

Une fois calmée, je ressens un besoin urgent d'avoir des réponses aux questions que je me pose. Je prends avec moi *Je suis enceinte et je suis paumée* et *A quoi s'attendre quand on attend un enfant* et direction le parc Carl Shurz. Je veux voir de plus près ce monde de mamans, de nounous et de bébés auquel j'appartiens désormais.

Deux heures plus tard, j'en suis au quatrième mois de grossesse, décrit dans *A quoi s'attendre...* Je passe à *Je suis enceinte et je suis perdue*. Je tombe sur le chapitre du budget de la première année.

*Siège auto : soixante-dix dollars.*

C'est un bon début, dans la mesure où je n'ai pas de voiture, je peux faire l'économie du siège auto. Sauf qu'en dessous, entre parenthèses, l'auteur signale qu'on ne vous laisse quitter l'hôpital que si vous avez un siège auto pour le bébé.

*Couches : treize dollars pour un paquet de 48.*

Dans la mesure où l'on change un bébé environ six à dix fois par jour... Six à dix fois par jour ?

*Biberons : dix dollars.*

Tout dépend du modèle. Il y en a de toutes sortes, sans parler des tétines.

*Tire-lait : cent quatre-vingts dollars.*

Tire-lait ? Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ? Et comment ça marche ? Suit tout un paragraphe sur les différentes pompes à lait, électriques ou manuelles ? Oh, mon Dieu !

*Berceau : deux cents à cinq cents dollars.*

Bon, là c'est plutôt simple. Une poussette est une poussette.

Certains parents utilisent un couffin, d'autres préfèrent un lit à barreaux pour que l'espace du bébé soit mieux délimité.

Est-ce que ça veut dire qu'il me faut un couffin et un berceau ? Les deux ? Mais où vais-je mettre tout ce matériel ?

*Thermomètre (rectal), pompe aspirante pour le nez, ciseaux à ongle, gouttes contre les coliques : vingt-cinq dollars.*

Je sais ce qu'est un thermomètre, mais pourquoi un thermomètre rectal ? Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas le lui mettre dans la bouche ? Quant à la pompe aspirante pour le nez, je n'ai vraiment aucune idée de ce à quoi ça peut ressembler !

*Couverture pour recevoir : cinquante dollars.*

C'est ce qui est écrit. Pourquoi « pour recevoir », alors que ce sont de simples couvertures dans lesquelles on enveloppe le bébé pour qu'il n'ait pas froid ? Mystère.

Baignoire et accessoires pour le bain : quarante dollars.

Pendant les deux premières semaines, il faut laver le bébé avec une éponge.

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

*Poussette : deux cents à trois cents dollars.*

Là, je vois de quoi on parle. Mais d'après la page 200, il y a une telle infinité de modèles et de marques que je reste pensive. Il y a même un modèle avec parasol, mais celui-ci ne semble pas livré avec.

*Layette : cent à deux cents dollars.*

Ça va des couvertures « pour recevoir », dont on a parlé plus haut, jusqu'aux grenouillères, en passant par les bodys, les pyjamas avec pieds, et toute une série de pantalons et de T-shirts.

*Moniteur : vingt dollars.*

Pour ne rien rater de tous les cris, soupirs et pleurs de votre bébé.

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

*Fauteuil à bascule : cent dollars.*

Voilà qui me plaît davantage.

*Bouncy seat, le siège à sangles élastiques que vous accrochez au plafond et dans lequel votre bébé sautille tout seul : trente dollars.*

Vous en offrez un à votre bébé, et il sera tonique et en parfaite santé !

*Table à langer : cent dollars, plus le matelas : vingt dollars.*

Vous pouvez aussi aménager un espace dans votre salle de bains avec un point d'eau à proximité.

*Oreiller pour bercer : vingt-cinq dollars.*

On dirait un airbag découpé au centre pour le mettre autour du corps.

*Porte-bébé : quatre-vingt-neuf dollars.*

« La première poussette de votre enfant ». Emmenez bébé partout avec vous, il sera contre votre corps et profitera de votre contact, vous aurez les mains libres !

*Poubelle pour couches : vingt dollars.*

Posez la couche sale sur le couvercle, tournez la manette et hop, elle disparaît, et il n'y a aucune odeur !

*Literie pour le berceau : cent à trois cents dollars.*

Les draps doivent être de belle qualité avec un prix pareil !

*Bavoirs : vingt dollars.*

Vous pouvez en acheter une bonne douzaine, car bébé crachouille souvent !

*Tétines : cinq à dix dollars.*

Tous les bébés aiment téter, mais sur ce sujet, les avis sont partagés, certains pensent que si vous leur donnez une tétine, ils risquent de la garder jusqu'au collège ! Attendez-vous à recevoir les conseils de vos proches sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres concernant l'éducation de votre enfant.

A propos de nausées (de terreur, et non pas dues à la grossesse, encore que celles-ci aient déjà fait une nouvelle victime : moi), je décide d'entamer mon *Journal de grossesse*, que Sabrina m'a offert.

Je commence à y reporter quelques chiffres :

Mon salaire : trente et un mille dollars par an.

Dépenses mensuelles :

Loyer : huit cent douze dollars.

Gaz et électricité : trente dollars (en été soixante dollars).

Téléphone : trente dollars.

Câble : trente-cinq dollars.

Méto : quarante-cinq dollars.

Café et déjeuner : deux cents dollars.

Épicerie : cinquante dollars.

Pressing : trente dollars.

Carte Visa : cinquante à soixante dollars.

Prêt étudiant : cent quinze dollars.

Total : HORREUR !

Sans compter que je vis avec une colocataire. Dès que je serai chez moi, ça me coûtera le double. J'ai donc le choix entre :

Gagner au loto.

Piller une banque.

Demander de l'aide à mon père.

Obtenir une promotion et devenir rédacteur en chef. Cela représente une augmentation de dix mille dollars par an. Les rédacteurs en chef sont mieux payés parce qu'on considère qu'ils ont des responsabilités d'encadrement, même s'ils ne dirigent personne à part eux-mêmes !

Prier pour que Griffen ne disparaisse pas dans la nature.

Choisir a) est hors de question. Je n'ai pas les moyens de m'offrir des billets de loterie et en plus, je n'ai jamais eu de chance aux jeux d'argent.

Le b) est impossible. Ma mère a découvert un jour que j'avais volé un chewing-gum à l'épicerie du coin, elle m'a obligée à le rapporter en m'excusant et m'a punie sévèrement : j'ai balayé la maison quatre samedis après-midi de suite. Cette expérience m'a à jamais détournée de vocations criminelles.

Le c) n'a pas plus de chance de réussir. Vous devez vous dire qu'un producteur de cinéma, pour qui forcément l'argent coule à flots, doit être quelqu'un de très généreux qui glisse quelques gros billets dans vos cartes d'anniversaire. Eh bien non, pour la simple raison qu'il n'y a jamais de cartes d'anniversaire !

« Ce n'est pas mon truc, les anniversaires et les vacances, chérie, tu le sais. Tiens, voilà cinquante dollars, tu t'achèteras ce que tu voudras. »

Avec une petite tape sur la tête et un regard du genre « Bon, maintenant, vas voir là-bas si j'y suis. »

Ma mère est morte il y a onze ans d'une soudaine rupture d'anévrisme. Chaque année, depuis sa mort, Ally m'offre un cadeau que ma mère, dit-elle, aurait voulu que j'aie. Accompagné d'une carte disant :

« Je suis sûre que maman aurait aimé te voir porter cette robe ou ce pull. »

C'est chaque fois quelque chose dont je rêvais mais que je n'aurais jamais eu les moyens de m'offrir, comme un imper. Peu importe qu'elle soit un peu rigide et directive, elle est la seule personne que j'ai au monde.

C'est pourquoi je me refuse à lui demander une aide financière. Elle me l'accorderait évidemment, parce qu'elle en a les moyens et aussi parce que je suis sa sœur. Je pense qu'elle

ferait n'importe quoi pour moi.

La seule solution, c'est la réponse d), la promotion.

La e), c'est à pile ou face. Donc, comme ça ne dépend pas de moi, je laisse tomber. Je n'imagine pas Griffen refuser de m'aider financièrement mais il ne roule pas sur l'or lui non plus. Si par hasard, il me proposait le mariage, nous ne serions pas riches pour démarrer, compte tenu de la liste des choses à acheter pour un bébé.

d) est bien la seule option possible.

Finalement, j'ai quand même de la chance : je n'ai pas de nausées matinales et donc personne au boulot ne va deviner que je suis enceinte jusqu'au moment où ça se verra. Je vais me défoncer pour avoir cette promotion. Si j'en crois *Le guide de la femme enceinte*, j'ai environ quatre à cinq mois avant que mon ventre ne soit visible.

Une femme poussant un landau s'assied à côté de moi sur le banc. Je pose mon livre et je jette un coup d'œil au résultat d'une grossesse. Le bébé dort à poings fermés dans une espèce de sac de couchage bleu marine, j'en déduis que ça doit être un garçon. Il a l'air très calme. Pas de hurlements, de coliques ou de colère incompréhensible. Elle me sourit et sort un livre du sac accroché à la poussette. Ce n'est pas un livre de conseil sur l'éducation ni un guide sur la façon de gérer votre argent après l'arrivée d'un bébé, c'est un roman. Elle berce la poussette d'une main et tient le livre de l'autre.

Un grand calme m'envahit.

Une paix, un sentiment de douceur. Je pose ma main sur mon ventre et je me sens bien.

C'est alors que, venu de l'autre côté du square, un hurlement d'enfant nous vrille les tympanes, et réveille le bébé endormi dans sa poussette.

La femme pose son livre, prend le bébé et le presse contre elle en le berçant et en chantonnant.

Mais le bébé ne veut pas s'arrêter de crier.

– Tu as faim ? Tu as sommeil ? Tu as trop chaud ? Qu'est ce que tu as ? Dis à maman, mon bébé.

Le bébé hurle. La femme fait une tentative avec un biberon. Le bébé devient tout rouge. Elle lui tapote le dos.

Il crie encore plus fort.

– Si tu as trop chaud, Nicolas, nous allons rentrer à la maison, je ne peux pas te déshabiller ici, tu attraperais froid.

Et la voilà qui repose le fameux Nicolas toujours hurlant dans le landau. Au moment où celui-ci commence à rouler, le bébé s'arrête de crier.

– Ah, c'est ça ! Tu voulais que la poussette roule, mon poussin, gazouille la maman en s'en allant.

Elle a oublié son livre sur le banc. Je cours derrière elle. Elle se retourne et regarde le livre comme si c'était un objet étranger.

– Gardez-le, de toute façon, je n'ai jamais le temps de lire.

Après un sourire, elle s'en va en promenant sa poussette autour du square.

Surtout, respirer profondément !

Je fouille dans mon sac à la recherche de mon portable, j'appelle Lisa pour lui dire que la première année de mon bébé va absorber un tiers de mon salaire.

– C'est à cela que sert la traditionnelle fête avant la naissance du bébé. Ma sœur a été très gâtée, on lui a offert deux sièges auto et deux parcs à jouets et elle n'a pas acheté de vêtements la première année tellement elle a reçu de cadeaux. Ne t'inquiète surtout pas !

Je retourne à mon *Guide de la femme enceinte* pendant une petite demi-heure. Je saute délibérément le passage sur l'allaitement, séance de torture et pure barbarie d'après moi, jusqu'à ce que je réalise que le lait maternel est totalement gratuit.

Alors je reviens en arrière et je me plonge dans mon livre.



## 5 Ally

C'est toujours après coup qu'on réalise qu'on a été vraiment aveugle pour ne pas voir que votre mari vous trompait sous vos yeux.

Aveugle, idiot, ou complice.

Il y en a partout, des preuves de sa turpitude.

Dans la chambre, dans son bureau et même dans la poubelle de la salle de bains du bas où j'ai trouvé un préservatif usagé.

Si mes souvenirs sont bons, la dernière fois que nous nous sommes servis d'un préservatif, c'était il y a treize ans.

Salaud, salaud, salaud !

Et moi, quelle parfaite idiote je fais ! Comment ai-je pu passer à côté ?

Sans parler du reste : une culotte en dentelle qui n'est pas à moi, des traces de rouge à lèvres sur ses chemises. Du rouge, une couleur que je ne porte jamais.

J'ai vidé le sac de linge sale dans la buanderie. Au fond des poches de quatre de ses pantalons, j'ai trouvé :

Les numéros de téléphone de six femmes, dont une Ginger qui a écrit son nom avec un petit visage souriant à la place du i.

Trois reçus d'hôtels, deux en ville et un à Great Neck.

Deux factures de chez Victoria's Secret, alors qu'il ne m'a pas offert de lingerie depuis des années.

Six factures de fleuriste. Des roses. Rouges.

Sous notre lit, à côté de quelques moutons, d'un exemplaire de *Woman* et un autre de *Vanity Fair*, une paire de bas noirs, taille S. Je fais du médium.

Dans son bureau, sur la table même, des factures de bar et de restaurant, toutes au-dessus de cent dollars.

Ses chemises portent un autre parfum que le mien. Son T-shirt Armani que je lui ai acheté sans raison particulière, un jour où j'avais envie de lui faire un petit cadeau, porte une tache de rouge à lèvres fuchsia sur le M.

J'ai une pulsion soudaine, l'envie de tout prendre, de jeter l'ensemble dans sa Jaguar et d'y mettre le feu comme Angela Bassett dans *Waiting to Exhale*.

Mais je me retiens à temps, me souvenant de l'affaire que mon cabinet d'avocats a gagnée il y a quelques années, Arnock contre Arnock. Mme Arnock avait supprimé de cette manière les affaires de M. Arnock. La valeur de tout ce qui avait été détruit avait été facturée à Mme Arnock.

Bon, finalement, je garde mon sang-froid, je ne suis pas si tarée que ça !

Merde. Merde. Merde.

Si, je suis tarée !

*Fais-moi confiance, Kris, si Andrew envisageait ne serait-ce qu'en pensée, de me tromper, je le saurais tout de suite. Ça fait onze ans que nous sommes mariés, et nous sommes sortis ensemble deux ans avant de nous marier, crois-moi, je le connais bien.*

Je secoue la tête et je me laisse tomber sur le lit. Mon mari se moque de moi depuis des années et personne ne m'a rien dit.

– Mais qui aurait pu te parler ?

Marnie, la prof de gym traîtresse, a l'air étonné quand je lui dis le fond de ma pensée. J'ai débarqué chez elle pour avoir des explications, après avoir tourné des heures en me torturant l'esprit.

Mon mari me trompait sous mes yeux, sous mon toit, dans le hamac qu'il m'a offert lors d'une fête des mères « pour le jour où tu liras une histoire à nos enfants, couchée avec eux dans le hamac ! »

J'ai plus que de la colère, j'ai une peine infinie.

Après la gifle, la nuit dernière, j'ai pris mon chien sous le bras et je me suis enfuie. J'ai conduit dans la nuit jusqu'à un hôtel près de l'aéroport de La Guardia. J'ai pris une chambre sous le nom de Polly Smith. J'ai donné un billet au porteur pour qu'il m'apporte des canettes d'Alpo. Je suis entrée dans une horrible chambre standard, et de rage, ou de désespoir, j'ai attrapé une lampe qui se trouvait là et je l'ai balancée à travers la pièce. Moins de cinq minutes plus tard, j'avais un coup de fil de la réception me demandant si tout allait bien. J'ai répondu tout à trac que non, je n'allais pas du tout, que mon mari était un sale con et un supersalaud, avant d'envoyer valser le téléphone.

Un instant plus tard, j'ai repris le combiné et j'ai rappelé la réception pour leur dire que j'avais un appel à passer. Je me suis laissée tomber sur le lit en larmes.

Qui appeler ?

Ma mère n'est plus là. Mon père, qui a lui-même trompé sa femme, prendra sans doute le parti d'Andrew.

Ma sœur Sarah a déjà assez de problèmes, et du reste je n'ai pas l'intention de lui dire que ma vie part en lambeaux.

Je ne veux le dire à personne. Surtout pas à mes copines. Tous leurs maris jouent au golf au Country Club avec Andrew.

Impossible de l'avouer à Kristina. Nous sommes collègues et nous nous entendons bien, mais je ne supporterais pas de l'entendre me dire : « Je te l'avais bien dit ! », tombant ainsi dans la grande catégorie des épouses trompées dont elle parlait l'autre après-midi.

Je me suis recroquevillée sur le sol de cette chambre d'hôtel anonyme, j'ai serré Mary Jane contre moi, j'ai fixé le mur devant moi, sans le voir. Et soudain les larmes ont coulé.

Je me suis relevée une heure plus tard, je me suis glissée dans le lit et enfin le sommeil m'a engloutie.

Je me réveille à 6 heures. Je commande deux grandes tasses de café et pendant quelques heures,

comme hypnotisée, je regarde les avions atterrir et décoller.

Quand je me lève enfin, je suis prête à affronter ce salopard. Mais au lieu de me rendre directement à la maison, je fais un détour par l'appartement de Marnie. Un lieu que je fréquente toutes les semaines pour mes séances de musculation et de yoga.

Je fais volontairement le vide dans mon esprit, je me concentre sur la conduite. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que je vais avoir ici plus de réponses à mes questions qu'Andrew ne m'en donnera jamais.

Je veux dire des vraies réponses.

Je laisse Mary Jane dans la voiture avec la fenêtre entrouverte et son jouet favori. Je sonne à la porte de Marnie, je vois sa silhouette à travers la baie vitrée, mais elle s'immobilise et fait demi-tour dès qu'elle m'aperçoit.

Espèce de trouillarde. Je sonne de nouveau. Une minute passe.

Je vois son ombre à travers les rideaux.

Une autre minute. Deux. Cinq. Je m'assieds sur le seuil, je regarde la pluie tomber. Elle attend que je m'en aille.

A la fin, elle ouvre. Elle porte sa tenue de sport habituelle, un minuscule soutien-gorge sur sa poitrine gonflée, et un collant qui moule ses fesses. Ses cheveux blonds sont attachés hauts sur sa tête, ils tiennent à l'aide de deux tiges de bois.

– Je te comprends, Ally. Si tu es venue m'engueuler, ne te gêne pas.

Elle retient la porte d'une main, l'autre est posée sur sa hanche.

C'est mon entraîneur, elle a couché avec mon mari et elle s'attend à en payer le prix, comme un courageux petit soldat qui a fait une connerie et qui est prêt à assumer.

Touchant !

– Arrête ton char. Je veux seulement la vérité. Entre femmes. Depuis quand ça dure avec mon mari ?

*Entre femmes*, c'est l'expression favorite de Marnie.

« Entre femmes on peut en parler, Ally, tu devrais faire quelque chose pour ton estomac, une petite liposuction. Il est plat, d'accord, et tu es bien foutue mais ce petit pli est en trop. Entre femmes, Ally, tu ne devrais pas porter autant de beige, je sais que c'est classique et élégant, mais c'est trop fade sur toi. »

Elle me dévisage quelques secondes, mesurant le danger potentiel que je représente pour elle. Puis, silencieusement, elle me désigne le canapé.

Je me suis si souvent assise sur ce canapé bleu et blanc, pour boire le traditionnel verre de jus de légumes qui entamait chaque séance avec Marnie. Et mon mari ? Combien de fois s'est-il assis ici ?

– Tu veux vraiment tout savoir, Ally ? Si c'est la vérité que tu es venue chercher, je vais te la dire. Mais je veux être sûre que tu es vraiment prête à l'entendre. Parfois, il est plus prudent de faire l'autruche.

Elle ne va quand même pas me faire la morale !

– Je suis avocate, je sais ce que la vérité signifie.

– D'accord.

Une nouvelle fois, elle désigne le canapé. J'accepte de m'asseoir mais je refuse le verre de vin qu'elle me propose,

Parce que je conduis.

Parce que je ne veux perdre ni mes moyens, ni ma colère.

Parce que, merde ! Ce n'est pas ma copine !

Alors je l'écoute et j'ai honte de mes diplômes.

Personne ne pourrait croire que je suis sortie de Cornell avec une mention très bien, ni que j'écris dans une revue de Droit à Stanford. Je gagne deux cent trente mille dollars par an pour mes qualités de jugement, d'analyse et de perspicacité dans mon travail et je n'ai rien vu des agissements de mon mari qui, d'hôtels en clubs de remise en forme, me trompe sous mon nez depuis des années avec tout ce qui a des fesses et des seins.

D'après Marnie, il a beaucoup de succès avec les nanas parce qu'il est beau, sportif et que c'est un chaud lapin. En plus, il est marié, riche et très généreux, dans le genre paquets enrubannés de chez Victoria's Secret et boucles d'oreilles en diamants (Pas de panique il les a pratiquement gratuitement car son frère est courtier en diamant). Enfin, dernière qualité et pas la moindre, il est discret.

– Je voudrais comprendre pourquoi un homme marié a autant de succès.

Elle me sort une tirade sur l'excitation du danger, je trouve sa réponse complètement idiote. Faire l'amour dans un hamac à poil au mois d'octobre, dans un jardin rempli de crottes de chiens avec ledit chien qui vous aboie dessus, c'est tout sauf excitant.

Je la remercie de sa franchise, la traite de garce au passage. Elle grimace et me conseille de garder ma colère pour mon mari. Elle me déconseille également de lui faire du tort professionnellement :

– Parce que je suis certaine que tu ne tiens pas à ce que tout le monde sache que ton mari est un coureur !

Et c'est moi la garce ?

Elle claque la porte dans mon dos, je me retourne et je lui crie :

– Va te faire foutre.

Je remonte en voiture, je suis prête à affronter mon mari.

Malheureusement, la maison est vide quand j'arrive. L'espace d'un instant, je me dis avec naïveté qu'il est en train de me chercher à travers toute la ville. Mais depuis que j'ai découvert sa vraie nature, je pense qu'il doit plus sûrement être en train de draguer une serveuse de bar. Je reste assise sur le canapé sans bouger pendant un quart d'heure. La maison dans laquelle j'ai vécu ces quinze dernières années, mon havre, mon sanctuaire, cette maison que j'aimais tant, m'est devenue totalement étrangère. A cause d'une partie de jambes en l'air dans un hamac, je ne suis plus chez moi.

Ce sont les aboiements de Mary Jane qui me sortent de l'espèce d'engourdissement dans lequel je suis tombée. Soudain, je suis prise de frénésie, il me faut des preuves concrètes de l'infidélité d'Andrew. J'ai besoin de répondeur au cas où il me jouerait la scène de l'homme qui a fauté une seule fois, et qui jure que cela ne se reproduira plus. J'entends déjà sa voix de menteur, celle qu'il prend si souvent avec un client quand il veut lui faire avaler une grosse couleuvre.

« Marnie n'est qu'une femme jalouse, Ally, elle t'a menti, elle m'a offert à boire, je me suis laissé aller, je ne sais pas ce qui m'a pris. Tu ne vas quand même pas croire cette fille plus que moi, ton mari ? Ally, je t'aime. »

Je vous jure que je vous dis la vérité, il me faut à peine quinze minutes pour trouver les factures d'hôtel, de bar et de chez Victoria's Secret dans les poches de ses pantalons. Puis je tombe sur le T-shirt maculé de rouge à lèvres, sur le soutien-gorge qui n'est pas à moi, derrière la poubelle de la salle de bains du bas. Je la dépose soigneusement sur l'oreiller d'Andrew, bien en évidence.

A ce moment-là, j'ai envie de tout brûler. Mais je me retiens à temps.

Si une de mes amies était dans ce cas, je lui conseillerais aussitôt de rassembler le maximum de preuves, comme les factures, au cas où le salaud rendrait la suite des choses difficile.

Je prends dans mes mains notre photo de mariage qui trône sur son bureau. J'ai du mal à reconnaître ce jeune couple souriant à la vie et à son avenir. Quelle innocence !

Nous nous sommes aimés. Vraiment aimés.

Nous n'avions pas voulu d'un mariage classique avec tralala, invités et pièce montée. Nous nous sommes mariés sur une plage de sable blanc. Le plus blanc qu'on puisse imaginer donnant sur une mer couleur turquoise. Je me souviendrai toujours de notre nuit de noces, quand nous avons fait l'amour sur le sable, je sais qu'il m'aimait alors.

C'était pour toujours, pas comme nos parents. Nous voulions être heureux.

Que s'est-il passé ? Je repose le cadre sur le bureau, la face cachée. Je passe ma main le long du tiroir. Il est fermé à clé.

Je force la serrure avec une paire de ciseaux et je jette la photo à l'intérieur en hurlant :

– Espèce de salaud !

La photo atterrit sur une boîte de préservatifs. « Avec du relief, pour que vous lui donniez plus de plaisir ».

Salaud !

Ça fait des années que nous n'avons plus utilisé de préservatifs puisque nous voulions des enfants. J'attrape la boîte, il en reste trois sur seize. Je les jette dans la pièce et je me mets à inventorier le contenu du tiroir.

Au milieu d'une liasse de papiers sans importance, je trouve un formulaire de prise en charge pour une vasectomie pratiquée cinq ans plus tôt.

Lorsque Andrew rentre à la maison, je suis en train de faire mes bagages.

– Al, je t'en prie !

Il enlève sa veste et me regarde ranger mes vêtements dans la valise ouverte sur notre lit.

Notre lit ! C'est son lit désormais ! Je le lui laisse.

Je me retourne pour le regarder. Je veux voir s'il a changé depuis que je connais la vérité sur ses agissements.

C'est le même, beau et charmant, un peu plus vieux qu'il y a onze ans évidemment, mais toujours aussi bel homme.

– Ally ! Allez, ma chérie, assieds-toi à côté de moi, viens, on va parler.

Il prend une voix douce et charmeuse pour m'attirer vers lui. Mais je continue à faire mes bagages.

– Ally, tu ne crois pas que tu exagères ? Tu en fais un peu trop, c'est vraiment disproportionné. Ecoute, nous sommes des adultes toi et moi, parlons en adultes.

– Tu n'es pas un adulte, Andrew. Tu es un mari qui a commis un adultère et dans cette pièce tu n'as pas ta place.

– J'étais sûr que tu tirerais des conclusions trop hâtives. Je me demande ce que tu as appris à la fac de Droit !

– Andrew, ne me prends pas pour une idiote, je ne suis pas aussi écervelée que les minettes que tu sautes. Tu me fais perdre mon temps.

– Alors comme ça, tu crois ce que Marnie t'a raconté ? Tu as couru chez cette fille et elle t'a bourré le crâne de mensonges parce qu'elle est jalouse. Et tu préfères la croire plutôt que ton mari ? Elle m'a dit que tu étais allée la voir et elle m'a demandé également de divorcer et de l'épouser. Elle essaie de nous séparer.

Que répondre à un tel tissu de mensonges !

– Très bien. Je vois que tu lui accordes ta confiance plutôt qu'à moi. Cela me déçoit énormément.

– Oh, mon pauvre chéri, tu es en effet bien à plaindre.

Il écarquille les yeux d'un air surpris. Je me rends compte que mon mari ne sait pas que je peux être sarcastique quand je le veux.

– Attends une minute, est-ce que par hasard tu ne serais pas...

– Oui, je m'en fous. Et juste pour te rafraîchir la mémoire, te voir sauter une nana sous mon propre toit m'a aidée à « tirer des conclusions ».

– Ally, tu te trompes complètement. Ce n'est pas du tout ce que tu crois.

Parle-t-il la même langue que moi ?

– Entre l'apparence et la réalité, il y a une grande différence.

– Très bien. Donc tu n'étais pas en train de faire l'amour avec une femme sur le hamac ?

– Non.

Incroyable !

L'une des choses qu'on apprend dès le début des études de Droit, c'est que les pires menteurs peuvent prendre des airs d'innocents extrêmement convaincants, mais j'ai appris à démasquer les meilleurs comédiens, en particulier le mari à qui vous aviez donné toute votre confiance et qui

vient de détruire votre mariage.

– Ally, ma douce, fais-moi confiance. Tu le peux. Je suis triste depuis hier soir et j’ai laissé au moins dix messages sur ton portable.

Il commence à faire le tour du lit pour tenter un rapprochement. Il porte un pantalon noir et un pull gris foncé, la tenue décontractée qu’il affectionne quand il sort dîner en ville. Cela signifie qu’il a quitté la maison après moi hier soir et qu’il vient juste de rentrer après avoir passé la nuit dehors. Et il voudrait me faire croire à son repentir et à sa bonne foi, alors que de toute évidence il était encore avec une femme ?

– Ally, chérie, asseyons-nous et parlons.

Il touche mon bras, je le retire aussitôt.

– Lâche-moi !

Je brandis devant moi le document mentionnant la vasectomie.

J’observe les changements d’expression. Il change immédiatement de tactique. Théâtralement, il va s’asseoir dans le fauteuil près de la fenêtre.

– Ecoute, je vais t’expliquer.

– Non, toi, tu m’écoutes. Tu es un salaud et un menteur.

Il fait un mouvement de recul comme quand il en a assez de discuter.

– Tu voulais tellement avoir un enfant ! Depuis la première minute de notre mariage tu n’avais que ça à la bouche, alors que je n’étais pas prêt.

– Mais tu me disais que tu étais d’accord ! Quand je pense au nombre de fois où nous avons fait l’amour sans prendre de précaution ! Tu savais bien que j’espérais chaque fois que ça allait marcher.

– Je t’ai dit oui, parce que je n’avais pas le choix. Tu ne parlais que d’avoir un bébé ! Tu n’écoutais jamais mes arguments, je voulais te faire comprendre que ce n’était pas encore le moment pour moi. J’ai fait ce qu’il fallait pour que cela n’arrive pas. Mais c’est tout à fait réversible tu sais. Nous pourrons avoir un bébé lorsque nous serons prêts tous les deux.

Je lui ris au nez.

– Parce que tu crois que je vais continuer ce simulacre de mariage, alors que tu me mens depuis au moins cinq ans sur ce qui compte le plus pour moi !

– Le problème est là, en effet. Ce n’est pas moi qui compte le plus à tes yeux, Ally, c’est avoir un enfant !

Je le dévisage calmement.

– C’est faux, enfin, c’était faux. Maintenant cela n’a plus d’importance, notre couple n’existe plus de toute façon.

– Je t’en prie, arrête ton mélo, je déteste quand tu t’énerves.

– Moi, je te hais tout court.

– Je sais que tu n’en crois pas un mot.

– Oh, mais si.

Et c'est tout à fait vrai. C'est exactement ce que je ressens à l'égard d'Andrew Sharp, de la haine.

Depuis que nous sommes installés à Great Neck, nous sommes connus dans le voisinage comme le couple qui a des difficultés pour avoir un bébé. Je ne compte pas le nombre de fois où une de mes voisines m'a demandé sur un ton à la fois gentil et un peu gêné où nous en étions. Je me lançais dans un monologue où il était question de courbe de température et autre ovulation.

– Alors, quand allez-vous commencer votre petite famille ? nous demandait-on à chaque dîner en ville ou à chaque réunion du club de sport.

J'avais envie d'hurler :

– Nous nous y mettrons quand les gens comme vous auront disparu de la surface de la Terre.

Qu'est-ce que je vais devenir si je n'ai pas d'enfant ?

Vous savez ce que je ressens en me posant la question ? Exactement ce que j'ai ressenti à l'âge de six ans quand ma mère est revenue de l'hôpital avec un bébé tout neuf dans les bras et que mon père nous a annoncé qu'il nous quittait.

J'ai ressenti le même vide quand, dix-huit ans plus tard, ce bébé devenu jeune fille m'a annoncé que notre mère venait de mourir d'une rupture d'anévrisme alors qu'elle était en train de repeindre le salon.

J'étais comme anesthésiée. C'était comme un grand vide intérieur tellement profond que je savais que je ne pourrais jamais le combler, même avec du chocolat, de l'alcool, des somnifères ou des heures de sport.

J'ai ressenti le même vide en voyant Andrew faire l'amour avec une autre femme et en découvrant qu'il s'était fait faire une vasectomie.

Il se lève, fait un pas vers moi et s'arrête en voyant l'expression de mon visage.

– Bon, Ally, je te promets que je ne recommencerai pas. Jamais plus de ma vie je ne regarderai une autre femme. Tu te rends compte à quel point je t'aime ?

Je pose ma trousse de toilette sur le dessus de ma valise avant de fermer le tout.

– Andrew, tu pourras désormais regarder toutes les femmes que tu croiseras. Voilà, j'ai fini, salut, et bon vent.

Il avance vers moi et prend la valise de mes mains.

– Enfin, ce n'est pas la peine de faire toutes ces histoires, tous mes copains trompent ou ont trompé leur femme. Ça ne veut rien dire, ce ne sont que des histoires de cul, il n'y a aucun sentiment, c'est comme de regarder un film porno. Tu ne vas quand même pas jeter onze ans de mariage, et treize années de vie commune sur un coup de tête ?

Décidément, il y a un truc qui ne tourne pas rond chez lui !

– Tu peux me dire qui de nous deux vient de briser notre mariage ?

Je lui reprends ma valise et je descends l'escalier.

– Ally, Ally, reviens, je peux me faire ré-opérer. L'année prochaine, quand je serai prêt.

Je me précipite vers la porte en criant :



– Ferme-la immédiatement !

Il est en haut de l'escalier, les mains sur les hanches, il me jette :

– Si tu franchis cette porte, c'est que tu ne veux pas que les choses s'arrangent entre nous. C'est toi qui pars, pas moi. Malgré nos problèmes, je t'aime encore, j'ai promis de t'aimer toute notre vie, mais j'ai l'impression que tu as oublié que c'était pour le meilleur mais aussi pour le pire !

Je ne suis ni folle ni aveugle, je comprends que je me suis fait avoir par le roi des manipulateurs.

Il mérite une médaille !

Au moment de notre mariage, mon père m'avait demandé si j'avais l'intention de garder mon nom ou de prendre celui de mon mari, j'ai répondu que je souhaitais porter les deux.

Sarah m'a dit :

– Je réfléchirais deux minutes si j'étais à ta place, ça va donner Ally Solomon-Sharp, ce qui en abrégé donne : ASS <sup>1</sup>.

Compte tenu de ce que je viens de découvrir de la vie cachée de mon mari, je trouve que cela me serait très bien allé !

<sup>1</sup>.Note de l'éditeur : Les initiales forment le mot *ass* qui en anglais, signifie ici « idiote ».

## 6 Zoé

Mon avion pour New York décolle dans moins de trois heures et le rendez-vous de ma cliente n'est toujours pas arrivé. Pourvu qu'il ne lui pose pas un lapin !

Je suis assise devant le long comptoir en Formica du bar-restaurant où nous avons rendez-vous. Mon stylo en main, mes dossiers juridiques posés devant moi. C'est toujours mon paravent idéal pour ne pas être importunée pendant que j'observe les travaux d'approche de ma cliente.

Ce qu'il me faudrait en réalité, c'est un guide intitulé : « Dans quel coin de New York rechercher une mère qui a pété les plombs. »

Depuis qu'elle m'a annoncé hier après-midi qu'elle allait régler ses comptes avec mon père et refaire le portrait de « la fiancée », j'ai laissé cinq messages sur son portable.

Je n'arrive pas à la joindre. Elle, en revanche, a laissé un autre message sur mon répondeur à une heure où elle sait que je ne suis pas chez moi, pour me dire qu'elle s'était posée à l'aube à LaGuardia. Elle a beaucoup aimé le repas végétarien servi à bord, et elle s'est engueulée avec le chauffeur de taxi qui lui a demandé soixante-dix dollars pour aller à Manhattan, alors que le trajet n'en valait que trente-cinq.

Aucune indication sur le nom de son hôtel, sur la durée de son séjour ou sur la façon dont elle compte s'y prendre pour ficher la vie de mon père en l'air.

Sur un ton enthousiaste elle m'assure que tout va bien, que le trafic à New York est toujours aussi épouvantable le samedi, et que surtout je ne m'inquiète pas, elle m'appellera dans quelques jours pour me faire un petit coucou.

Je l'imagine espionnant Giselle et la suivant chez elle à la tombée de la nuit, attendant le bon moment pour se jeter sur elle et la pousser sous une voiture.

Non !

Ma mère est folle mais elle n'est tout de même pas psychopathe.

J'ai appelé mon père pour le prévenir de mon arrivée très tôt demain matin avec les yeux rouges à cause du manque de sommeil.

– Ne te fais pas de souci pour ta mère, ma chérie. Moi, je ne suis pas du tout inquiet.

Je me retiens de dire le fond de ma pensée. Depuis quatre ans que j'officie en tant que « Diva des marieuses », j'ai appris à me taire quand il le faut. Mon père ne s'est en réalité jamais soucié de ma mère. Du reste, par nature, il ne se pose pas beaucoup de questions. Il dit toujours :

– Je suis fait pour vivre à L.A. où on est plus cool qu'à New York. Le soleil vous rend plus zen.

Maintenant qu'il est de nouveau New-Yorkais, il va peut-être devenir plus stressé. Je voudrais voir sa réaction quand ma mère va l'attaquer sous sa douche avec une paire de ciseaux à ongles, le menaçant de le délester de ses bijoux de famille !

Maman ! Où es-tu ?

Elle ne connaît personne à New York. Elle y a passé très peu de temps quand elle était

étudiante, c'est du reste là qu'elle a connu mon père, mais elle a depuis perdu tous ses contacts. Il y a tellement d'hôtels à New York que je ne sais pas par où commencer.

Je jette un coup d'œil à ma montre : 19 h 15. Ma cliente avait un rencard à 19 heures et j'avais prévu de partir à l'aéroport à 20 heures.

Allez, mec, grouille-toi !

Tammy, ma cliente, se mord les lèvres nerveusement. Installée à quelques mètres de moi, elle aussi regarde sa montre.

A vingt et un ans, Tammy exsude un ennui mortel. Et pourtant elle est vraiment très belle. Blonde aux yeux bleus avec une poitrine voluptueuse mise en valeur par un pull très ajusté en cashmere, dont le profond décolleté en V se termine sur une taille de guêpe, elle a de longues jambes moulées dans des cuissardes en cuir.

Elle est supercanon mais contrairement à Amber elle n'abuse pas de son charme et ne se jette pas à la tête des hommes.

Le problème de Tammy, c'est qu'elle parle trop, comme elle me l'a expliqué il y a quelques jours.

– Je me souviens d'une fois, c'était pendant un film. Peut-être bien *Harry Potter*. Oh, attends une minute, c'était peut-être *Le Seigneur des Anneaux*. Tu as lu le livre ? Sympa, hein ? La vache, j'ai adoré ! Je sais que quand on me voit on pense que je ne lis que *Cosmopolitan*, mais j'adore lire, je passe mon temps sur Amazon pour commander des bouquins. Ma mère n'aime pas trop passer des commandes sur internet, elle pense que des gens malhonnêtes peuvent piquer le numéro de votre carte bancaire. J'ai déjà commandé des cadeaux de Noël sur internet, c'est très pratique et...

– Tammy, je suis sûre que je peux t'aider avec les hommes.

– Ouais ! O.K. ! Oh, c'est drôle, ça rime ! Tiens, à propos, je t'ai dit que j'écrivais des poésies ? Mon dernier mec m'a dit que je n'étais pas Wordsmith. Attends, je me trompe, ce n'est pas ça, c'est Woodsworth. Oui, Woodsworth. Tu aimes la poésie, Zoé ? Le type avec qui j'ai rendez-vous ce soir était en train d'acheter un livre de poésie à sa mère au moment où je l'ai rencontré. C'est mignon, non ? C'est un livre sur les poètes romantiques. Non, victoriens...

J'adore la poésie. Surtout l'école victorienne. Mais j'ai compris que c'est impossible d'avoir la moindre discussion avec Tammy. Même si elle est canon et sexy, elle bousille ses rendez-vous en les soûlant de paroles.

Mon plan d'action, comme je le lui ai expliqué, est d'observer l'homme en face d'elle. Dès qu'il manifera des signes de nervosité, comme de regarder sa montre, elle a l'ordre de s'éclipser aux toilettes pour m'y retrouver afin que je lui explique comment rectifier les choses. Je sens que si elle veut un deuxième rendez-vous, elle doit en dire le moins possible lors du premier. J'ai souvent remarqué, en effet, que face à une femme magnifique, les hommes ont tendance à vouloir l'impressionner et à beaucoup parler. Il faut leur laisser le champ libre, stratégiquement, c'est payant !

Quoi qu'on dise, mon job est de lui faire obtenir un deuxième rendez-vous, pas une demande en mariage !

Le type qu'elle attend ce soir avec autant d'impatience a vingt minutes de retard. Il lui a fait une telle impression qu'elle lui passerait bien la corde au cou.

Le poète a maintenant vingt-cinq minutes de retard. Tammy me regarde en se mordant les lèvres, on dirait qu'elle va pleurer. Un premier rendez-vous un samedi soir, c'est une grosse pression à supporter, parce que si ça ne marche pas, on va ressasser pendant tout le week-end, alors qu'en semaine, on peut rentrer à la maison et se réconforter en regardant un navet comme *Will et Grace* et se dire que demain on pourra penser à autre chose au boulot. Je meurs d'envie d'appeler un taxi et de me jeter dedans, mais je fais signe à Tammy de patienter encore quelques minutes. Elle se rassied, un peu rassurée par ma patience. Au bout de trente minutes, elle sourit gracieusement et se lève. Elle doit en avoir marre et a décidé de lever le camp. Alors, je n'y comprends rien : j'avais l'impression que c'était l'affaire de sa vie et la voilà qui s'en va comme si de rien n'était. Je fais signe au barman de me donner l'addition, lorsque soudain, j'entends :

– Ah, vous êtes quand même venu ! J'allais partir, mais je me suis souvenue de ce film avec...

Comprenant que le type vient enfin d'arriver, je m'apprête à lui faire signe qu'elle doit se taire et me rejoindre immédiatement aux toilettes pour une mise au point, mais quand je me retourne pour lui faire le signal convenu, je reste tétanisée.

Le mec avec qui elle a rencard ce soir-là, le Poète, le beau, le grand, le type supercanon, M. Sexy, M. trente minutes de retard, c'est... Charlie !

*Mon Charlie. Mon petit ami depuis plus d'un an.*

Vêtu pour un rendez-vous, pantalon noir, chemise gris foncé, un super look Banana Republic.

– Excuse-moi, je suis en retard, je...

– Charlie ? dis-je d'une voix rauque.

Il se retourne et m'aperçoit. Il pâlit, regarde Tammy, se mord les lèvres.

– Oh, merde.

– Vous vous connaissez ? demande Tammy. C'est dingue, le monde est vraiment petit. Cela m'est déjà arrivé une fois, j'avais rencard avec un type, et devinez qui s'est assis à la table à côté ? Mon ancien prof d'anglais dont j'étais raide dingue quand j'étais étudiante. Je l'ai raconté au mec avec qui j'étais, il était énervé...

– Tammy, c'est justement l'occasion de la fermer, pour une fois. Regarde-moi, et regarde l'expression du monsieur en face de toi, tu comprendras que pour une fois ce serait bien de ne rien dire.

Très mal à l'aise, elle me regarde, regarde Charlie. Et se tait enfin. Charlie est dans ses petits souliers :

– Zo, je... c'est incroyable !

Comment ça, c'est incroyable ? Il se croit à la caméra cachée ? Pourtant l'hésitation ne lui ressemble pas.

– Coucou, coucou ! C'est moi ! dit Tammy qui sent confusément qu'il se passe quelque chose entre Charlie et moi. Est-ce que l'un d'entre vous peut m'expliquer ce qui se passe ?

– Oui, Tammy, c'est très simple, c'est avec mon mec que tu as rendez-vous ce soir. Il est en

train de me tromper sous mes yeux.

Tammy fait les yeux ronds sous l'effet de la surprise et met sa main sur sa bouche.

– Ne me dites pas que vous aviez l'intention de tromper la Diva des marieuses avec moi ?

Mon Dieu ! ça va faire le tour de L.A.

– Zoé, j'ai besoin de te parler, seul à seule.

– Parce que tu crois que je vais vous laisser vous en tirer sans une explication ? demande Tammy qui n'a pas l'intention de lâcher le morceau. Elle croise ses bras sur sa poitrine en signe de détermination.

Charlie reprend ses esprits :

– Ecoutez, Tammy, pour l'instant j'ai besoin de parler à Zoé, laissez-nous un instant s'il vous plaît.

– Espèce de salaud, j'espère qu'elle ne va pas vous louper ! Elle attrape son sac et s'en va très en colère.

– Zoé, tu dois m'écouter, s'il te plaît.

Je n'y comprends rien.

Je le connais. Ou plutôt, je croyais le connaître. Mais d'habitude on repère quand même les types qui sont potentiellement capables de vous mentir. Charlie n'est pas comme ça, j'en jurerais.

Et pourtant, c'est bien lui qui avait rendez-vous ce soir avec Tammy.

– Ça fait huit mois que je te demande de m'épouser, mais tu refuses chaque fois, comme il y a deux semaines.

L'air effondré, il s'assied au bar. Je m'assieds près de lui.

– Et c'est une bonne raison pour sortir avec une autre fille ?

Il prend ma main, mais je la retire.

– Je l'ai invitée parce que, justement, elle n'est pas du tout mon genre. Elle m'a parlé d'astrologie pendant dix minutes quand je l'ai rencontrée. J'ai compris qu'avec elle je ne risquais rien.

– De quoi parles-tu bon sang ?

– Si tu n'es pas prête à t'engager, je suis décidé à sortir avec d'autres filles. Je pensais que tu avais une phobie de l'engagement, et j'espérais te convaincre. Mais j'ai compris que le problème ne venait pas de toi mais de moi. Je crois que je ne suis pas celui qui te convient.

*Je t'aime, je ne t'aime pas, je t'aime, je ne t'aime pas ...*

– Zoé, est-ce que tu m'aimes ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas !

Pourquoi est-ce que je déconne comme ça ?

– Je n'y comprends rien moi-même, Charlie. Je sais seulement que je ne suis pas encore prête. Je n'ai que vingt-six ans, c'est peut-être le problème ?

– Non, je crois que c'est ma faute, je ne suis pas celui qu'il te faut. Et tu n'as pas répondu à ma

question.

– Ce n'est pas toi, je suis partagée.

– Je ne veux pas que la femme que j'aime ait des sentiments partagés. Je veux qu'elle m'aime autant que je l'aime. C'est maintenant ou jamais.

– Je suis incapable de te donner une réponse maintenant, je vais à New York dans deux heures, il faut que j'aille à l'aéroport.

Il secoue la tête, l'air interloqué.

– Tu es en train de m'annoncer que tu pars pour New York immédiatement et je ne le savais même pas ?

Merde.

– Ecoute, je me suis décidée à la dernière minute et je n'ai pas eu le temps de t'appeler.

– Hier soir, tu n'avais pas le temps de me voir parce que tu bossais, ce soir, même topo, et maintenant, tu pars à l'autre bout du pays, pour une période indéterminée et sans m'en avertir. J'en ai marre. Connais-tu le nombre de femmes qui me font des avances chaque jour ? Entre le boulot, la gym et les amis d'amis, ça fait un certain nombre, je t'assure !

– J'en suis ravie pour toi.

– Tu peux, parce que maintenant que je suis libre comme l'air, je compte bien en profiter !

– Je t'en prie, tu peux commencer tout de suite, ne te gêne surtout pas, le bar est plein de femmes seules.

– Je m'en occupe.

– Parfait.

– Ne me fais pas passer pour le sale type, tu sais très bien que si tu avais voulu, les choses auraient pu être totalement différentes. Ce n'est pas moi qui assume la responsabilité de notre rupture.

– C'est quand même toi qui as donné rendez-vous ce soir à une autre femme que moi !

Mais je sais qu'au fond il a raison.

– A la prochaine, Zoé.

Et il s'en va.

Il fait très beau ce dimanche matin quand j'atterris à New York. Effet du hasard, la première personne sur laquelle je tombe en arrivant à l'aéroport de LaGuardia est Danny Marx. Un ancien copain de collège puis de lycée qui me courait après.

Je n'ai jamais cédé à ses avances.

– J'ai toujours placé la barre très haut, dit-il en attrapant ma valise au moment où je m'apprête à la saisir sur le tapis roulant. Je n'ai jamais vu une nana aussi belle que toi, même ma petite amie ne t'arrive pas à la cheville, et pourtant elle est canon !

Je le regarde en essayant d'étouffer un bâillement. La traversée du pays est déjà crevante, ajoutez une nuit de larmes, je suis vidée !

– Comment as-tu deviné que j’ai besoin qu’on me remonte le moral ?

Je ne sais même plus pourquoi j’ai pleuré durant six heures. Est-ce parce que nous avons rompu, Charlie et moi, ou bien parce que je sens qu’il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez moi ? Je sortais avec un mec génial. Vraiment un type bien. Pourquoi l’ai-je largué ?

Parce que tu ne tournes pas rond, ma vieille !

– Bon sang, mais tu transportes du plomb ! dit Danny en soulevant ma valise. Ce sont tous tes manuels de « Diva des rencontres » qui pèsent si lourd ?

Il rit.

– Allez, tu te moques de moi, je ne peux pas croire que Zoé Solomon ait besoin qu’on lui remonte le moral ! C’est impossible.

Voilà pourquoi je ne suis jamais sortie avec Danny. Il m’a posée une fois pour toutes sur un piédestal et j’ai très peur d’en redescendre en le décevant.

Ça signifie aussi qu’avec lui je n’ai jamais été naturelle. Et donc que je ne suis jamais sortie avec lui. Il roule des yeux comme Groucho Marx.

– Le coach amoureux en chair et en os ! Tu sais, j’ai lu un article sur toi dans *L.A. Magazine* l’année dernière, je voulais t’appeler… Mais il y avait un passage sur ton copain, tu me connais, je suis assez trouillard, j’ai eu peur qu’il me casse la gueule si je te téléphonais.

Il y a huit heures encore, il aurait pu le faire.

Cela dit, Danny n’est pas du tout trouillard, il est grand et baraqué. Il est très mignon avec ses bons yeux de chien fidèle et ses cheveux châtain.

Mais il m’a toujours fait penser à Anthony Michaël Hall dans *Sixteen Candles*. Doux, brave et immature, très sage et policé.

– Surtout ne crains rien, avec mon copain, c’est fini.

Je le dis sciemment pour voir ce que ça fait, et pour me persuader que c’est vrai.

Ça fait drôle. Une année entière à deux et soudain, on est seule.

Il y a quelques mois, ma mère disait sans arrêt en parlant d’elle-même :

– Tout va bien, tu es mariée et heureuse, ou tout comme et soudain, sans crier gare, ton mari se barre avec une nana qui n’était même pas née quand lui-même est devenu père pour la première fois.

Il y en a qui disent que c’est la fatalité. Moi, je n’en crois pas un mot, je pense que chacun est responsable de sa vie.

Parfois ma mère ferait mieux de tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler !

– Chacun serait donc responsable de sa vie et de ses actes ?

– Je vais t’expliquer mon point de vue, Zoé. Imagine que quelqu’un mette ta vie en miettes, qu’est-ce que tu fais ? Tu vis dans les ruines en ressassant tes souvenirs ? Ou tu te bats et tu rends coup pour coup ?

Je lui ai répondu alors :

– Et te battre contre qui, maman, s’il n’y a personne en face de toi ? Parfois, il faut se rendre à

l'évidence : tu as perdu la partie, point.

– Ma chère Zoé, la vengeance est un plat qui se mange froid !

J'ai compris dès cet instant qu'elle ne trouverait pas de répit tant qu'elle ne lui aurait pas rendu la monnaie de sa pièce. Du reste, connaissant mon père, il n'a certainement aucune envie d'avoir la moindre discussion avec son ex-femme. Donc, ma mère est partante pour appliquer son châtiment.

Quel genre ? Des appels téléphoniques anonymes en pleine nuit ? Une scène avec Giselle pour exiger qu'elle lui rende son mari ?

Daniel me regarde en faisant une mimique exagérée :

– Zoé Solomon est donc un cœur à prendre ? Je ne le crois pas ! Heureusement que je suis pris, sinon tu serais capable de me draguer !

Je rigole. Danny vient de réussir l'exploit de me faire rire. Le premier rire en huit heures !

– Ah oui, au passage, je te signale qu'on ne m'appelle plus Danny mais Daniel et ce depuis que j'ai quitté le collège.

– Oh, excusez du peu, mon cher Daniel ! dis-je d'un ton très snob.

– Mon cher Daniel, comme tu dis, est architecte ! Ça t'en bouche un coin, non ? Daniel, le dernier de la classe s'en est pas mal tiré, tu ne crois pas ? Ma boîte a ouvert une agence à New York, j'ai demandé à y être muté, et *me voilà* !

– Je suis très impressionnée. Je me souviens en effet que tu passais ton temps à dessiner des immeubles. De très grands immeubles, comme les buildings de New York.

– Wahou ! Zoé Solomon se souvient de cela ? C'est incroyable ! Dans deux secondes tu vas m'avouer que tu étais raide dingue de moi en secret quand nous étions au lycée !

– Non, quand même pas ! Je m'en souviens parce que tu dessinais tout le temps New York et que je rêvais d'y vivre !

– Oh ! C'était des gamineries. Alors maintenant tu es là ?

– Pas vraiment. En fait, je recherche ma mère... C'est une longue histoire !

Il regarde sa montre alors que nous suivons la foule vers la sortie.

– J'ai tout le temps d'écouter une longue histoire.

– Mes parents ont divorcé l'année dernière. A cause d'une autre femme.

– Mes parents ont fait la même chose, dit-il en soupirant. C'était il y a longtemps.

– Mon père va donc se remarier et ma mère a pété les plombs en recevant le faire-part de mariage. Il a eu le culot de lui en envoyer un. Après vingt-cinq ans de mariage, il ne la connaissait pas assez pour savoir qu'il allait déclencher des envies de meurtres chez ma mère.

– Tu sais, il doit être tellement focalisé sur son histoire d'amour qu'il ne doit plus réfléchir à rien d'autre. Cela dit, c'est plutôt moche d'avoir fait ça !

– Ma mère est du même avis. C'est pourquoi elle a pris un billet d'avion pour venir lui bousiller ses plans. En tout cas, c'est ce qu'elle prétend.

Daniel rit.



– J’ai toujours bien aimé ta mère, elle est tellement théâtrale !

– Comment connais-tu ma mère ?

– Tu as oublié que j’ai été un membre éminent de la troupe d’art dramatique du lycée Desmond Hills ?

Mon Dieu ! J’avais oublié à quel point ma mère se mêlait de la vie du lycée quand j’y étais moi-même. Elle était l’assistante du directeur et la décoratrice du club de théâtre, dont je n’ai jamais fait partie pour cette raison. J’étais totalement incapable de jouer, de chanter, de danser et de mémoriser la moindre ligne à cause de son omniprésence. Ça fait huit ans que j’ai quitté le lycée, elle y exerce toujours ses talents.

– Sais-tu à quel hôtel elle est descendue ? Je suis sûr que tu vas lui faire entendre raison. Elle est peut-être théâtrale mais elle n’est pas folle. Je me souviens de l’année où nous avons monté *Roméo et Juliette*, elle a passé des heures à tenter de convaincre le metteur en scène de laisser vivre les deux héros à la fin. Tu sais, Zoé, c’est une grande romantique, peut-être que quand elle aura vu que ton père est vraiment heureux, elle s’en retournera chez elle.

– Je n’en sais rien. Le bonheur de mon père ne fait pas particulièrement partie de ses préoccupations. Et le pire, c’est que j’ignore absolument où elle est, je ne sais même pas où la chercher.

– Tu as regardé dans les placards chez ton père ?

Je ris.

– Tu as raison, c’est sans doute là qu’elle s’est cachée.

– Dis-moi, j’ai un truc à te demander, est-ce que je peux louer tes services ?

– Pourquoi ? J’avais cru comprendre que tu étais casé ?

– Oui, en quelque sorte. En fait, elle est sur le point de devenir ma petite amie, mais elle ne l’est pas encore.

– Qu’est-ce qui la retient ?

– Un manque d’intérêt pour ma personne.

Je ris encore une fois.

– Evidemment, c’est gênant !

– On est sortis ensemble plusieurs fois et je la trouve vraiment super, mais je la sens ambivalente, elle n’est pas vraiment accroc. Même un type comme moi s’en rend compte.

A ces mots, les reproches de Charlie trottent dans ma tête :

– Ton ambivalence à l’égard de notre relation est palpable, Zoé, tu n’es pas vraiment amoureuse...

Je lui avais répondu :

– Tu exagères, je n’ai pas une nature enthousiaste, c’est tout.

– Oh, si, Zoé, je t’ai déjà vue enthousiaste, et même folle de joie, mais pas en ce qui me concerne.

– Je ne comprends pas ce qui cloche chez moi, poursuit Daniel sans remarquer mon trouble. Une

fois ou deux, bon d'accord, plus d'une fois ou deux, j'ai vu ses yeux se détourner. On peut me reprocher des tonnes de trucs, mais je ne suis pas un mec ennuyeux, j'ai toujours des choses à dire.

Je retiens un sourire, j'imagine très bien la scène, Danny essayant par tous les moyens d'impressionner la jeune femme en face de lui, en en faisant des tonnes, justement.

– Ça fait combien de temps que tu la connais ?

– On a dîné ensemble cinq ou six fois. Je crois que maintenant, c'est tout ou rien, tu vois ce que je veux dire. Enfin, je pense qu'il est temps de passer aux choses sérieuses !

Je lui jette un regard. Le mot sexe ne semble pas faire partie du vocabulaire de Danny Marx. Je ne l'imagine pas une seconde en train d'embrasser une femme. Il passe ma valise dans son autre main et nous nous avançons vers la file de taxis.

– Je suis sûr que si nous devenons plus intimes, elle va tomber amoureuse de moi. C'est toujours plus facile quand on a couché ensemble.

– Qui t'a raconté cette connerie ?

– C'est connu.

Il me jette un coup d'œil. Hésite, puis :

– Tu vois bien que j'ai besoin de ton aide !

– Je vois. D'accord.

Je lui donne une tape sur le bras, puis je défais le nœud de mon gilet que j'avais posé sur mes épaules. J'enfile les manches avant de reprendre :

– Tu as énormément besoin d'aide, monsieur Marx. Alors que veux-tu ? Que je te dise ce que je pense de cette relation ?

– Je veux que tu corriges ma façon de faire, mon comportement en face d'une femme. Je veux que tu sois franche et directe. Gentiment directe !

Je me mets à rire, décidément, je ris beaucoup depuis que je suis tombée sur lui.

– J'ai l'impression que tu ne te débrouilles pas si mal que ça !

– Tu parles ! Si c'était vrai, ça ferait belle lurette que je l'aurais séduite !

Je lui redonne une petite tape sur le bras :

– Ce n'est peut-être tout simplement pas la bonne ! Tu y as pensé ?

– Je suis sûr que si, je l'adore, elle est géniale, tu sais !

– Tu as l'air vraiment mordu, en effet. Bon, écoute, je ne connais pas encore très bien mon emploi du temps, je risque d'être assez prise les jours qui viennent, mais je te promets de m'occuper de toi, en souvenir du bon vieux temps.

Il grimace.

– Quelle horreur ! Le bon vieux temps, tu parles ! J'étais le meilleur ami des filles. Elles me faisaient toutes leurs confidences : « Tu es si gentil, Danny, je ne voudrais pas gâcher notre si belle amitié ! Restons amis, tu es tellement adorable. » Beurk, arrête avec ces conneries, depuis cette période, j'ai décidé de devenir un sale type !

– Je te donne le numéro du portable de la Diva des rencontres, dis-je en lui tendant ma carte. Je ferai le maximum, je te le répète, mais je ne suis pas du tout certaine d’avoir beaucoup de temps à te consacrer. Je ne suis plus sûre de rien maintenant.

– Je comprends ce que tu ressens, je ne voudrais pas être indiscret, mais je pense que c’est tout à fait normal de se sentir déprimé en voyant ses parents divorcer. Je ne sais pas ce qui s’est passé avec ton mec, mais je ne me fais aucun souci pour toi, tu ne vas pas rester seule très longtemps !

– Merci, mais ce n’est pas ma préoccupation première. Pour l’instant, je vais essayer de trouver ma mère avant qu’elle ne trucidé mon père. Encore merci pour ton aide, j’espère qu’on se reverra bientôt, et bonne chance avec ta copine.

Quelques instants plus tard, je m’engouffre dans un taxi jaune, Danny colle son visage à la vitre et me fait une grimace comique d’encouragement. Le taxi démarre. Je me retourne, Danny est toujours là, il me regarde m’éloigner.

Mon père habite dans un appartement extraordinaire. Il ressemble à celui que l’on voit dans les films, comme *Hannah et ses sœurs* de Woody Allen. C’est un appartement de très grand standing qui donne sur Park Avenue, il y a même un petit appartement pour Zalla, la gouvernante et cuisinière. C’est elle qui m’ouvre la porte et qui prend ma valise avant de disparaître dans le couloir au bout du hall d’entrée. Mon père fait son apparition quelques instants plus tard, un clone de Ralph Lauren. Mon père donne toujours l’impression de revenir de vacances dans les Caraïbes. Il est grand, bronzé, il a des cheveux bruns épais aux tempes argentées. Il a vraiment une allure folle.

Je le regarde s’avancer vers moi et j’imagine ma mère surgissant soudain, un rasoir électrique à la main pour lui faire une coupe au carré.

Les derniers mots de ma mère me reviennent à l’esprit :

– Des cheveux bien coiffés, un bronzage permanent et du clinquant, tu lui coupes les cheveux, tu lui enlèves son bronzage et sa Rolex, il ne reste qu’un vieil homme. Un vieil homme dégueulasse.

Le psy de ma mère a bien bossé, il manque peut-être un jour ou deux... Il faudrait qu’elle arrive à dire :

– C’est le seul homme que j’ai aimé, il reviendra à la raison quand il se sera rendu compte que c’est une gamine. Nous avons une histoire, une longue histoire, des souvenirs et un enfant ensemble ! Une enfant plus âgée que la fille qu’il veut épouser !

Mon père me serre dans ses bras.

– Pour quelqu’un qui a voyagé toute la nuit, je te trouve plutôt bonne mine.

J’ai une tête de déterrée, je suis même surprise que Daniel m’ait reconnue. Mon maquillage a dégouliné tellement j’ai pleuré dans l’avion, j’ai de grands cernes noirs sous les yeux, quant à ma coiffure, elle se résume à une queue-de-cheval sous une casquette. Je me demande s’il me trouve belle parce que je suis sa fille ou parce qu’il ne me voit pas.

– Si tu savais comme Giselle était contente de savoir que tu venais, elle vient de partir pour ses cours, mais elle brûle d’impatience de te voir ce soir.

Il enfle sa veste, sort un porte-documents d’un magnifique secrétaire ancien près de l’entrée.

– J’aimerais bien rester davantage, Zoé, mais il est déjà 8 heures, je dois aller au bureau. Le dîner est servi à 19 heures.

Il m’embrasse sur le sommet de la tête, met ses lunettes de soleil, inutiles avec le temps gris du dehors.

– Ah oui, j’oubliais, il y a une surprise pour toi dans la chambre d’amis.

La surprise, c’est ma sœur Ally, et un lit d’appoint. Ally est assise sur le lit, à côté d’elle, une valise ouverte, elle tourne son alliance autour de son annulaire gauche et elle pleure. Je reste sur le pas de la porte, n’osant pas entrer.

– Ally ?

Elle essuie ses larmes d’un geste rapide et plonge sa tête dans sa valise pour se donner une contenance. Elle plie et déplie un pull rouge mécaniquement.

– Papa m’avait annoncé ton arrivée.

Et c’est à cause de moi qu’elle pleure ? Je sais qu’elle ne m’aime pas beaucoup, mais pas au point de pleurer quand même !

J’avance dans la chambre d’un pas hésitant, je m’assieds à côté d’elle.

– Tu es sûre que tu vas bien ?

– Super, dit-elle, pliant et dépliant le même pull rouge.

– Tu comptes rester quelque temps ?

– Ecoute, Zoé, je ne voudrais pas te paraître mal élevée, mais je ne me sens pas du tout prête pour un interrogatoire en règle. O.K.?

O.K. Je ne rêve que d’une chose : dormir quelques heures, mais je vois bien qu’Ally a besoin de solitude, je décide d’aller faire un tour dans le quartier.

– Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

– Encore une question ! dit-elle en s’attaquant cette fois à un pantalon noir qui ne lui a pourtant rien fait.

– O.K.!

Et je tourne les talons.

Elle joue à la fille dure mais je sais qu’elle ne l’est pas. C’est une bonne pâte, Ally, sous ses airs de peau de vache.

Je m’en suis aperçue il y a dix ans lors de Thanksgiving. Sa mère était morte quelques mois plus tôt d’une rupture d’anévrisme. Ally s’est emportée contre moi, alors que j’essayais seulement de dire quelque chose de gentil sur le réconfort qu’une famille peut apporter dans ces cas-là. Elle m’a répliqué vertement :

– J’en ai rien à foutre de tes réflexions, garde-les pour toi !

Etrangement, Sarah a pris ma défense :

– Tu as vraiment la dent dure, Ally, tu es une vraie garce, parfois.

Surprises par l’intervention de Sarah, Ally et moi l’avons dévisagée en silence. C’est alors que,

l'espace d'une seconde, j'ai vu que les yeux d'Ally se remplissaient de larmes. Elle a baissé les paupières, repris contenance et demandé à Tante Ramona de lui passer la saucière. Elle a cherché la main de son mari sous la table, j'ai alors compris qu'elle souffrait. Ally m'avait toujours terrorisée, mais j'ai compris ce jour-là qu'elle était vulnérable. J'ai souvent essayé d'établir de bonnes relations avec elle et Sarah qui a à peu près le même âge que moi, mais elles n'ont jamais accroché. Ni pour venir à la maison l'été, ni pour aller skier ensemble l'hiver. Jamais.

– Pourquoi mes sœurs me détestent ? j'ai demandé un jour à mon père.

Il m'a répondu qu'elles ne me détestaient pas mais qu'elles étaient des victimes du divorce.

– Alors pourquoi ne t'en veulent-elles pas à toi ?

Pour toute réponse, il m'a donné une petite tape sur la tête, sa carte de crédit et m'a envoyée m'acheter ce que je voulais avec Zalla.

– Pourquoi est-ce que mes sœurs me détestent à ce point ? ai-je demandé à ma mère.

Elle m'a répondu qu'elles étaient toutes les deux jalouses parce que j'avais leur père.

– Mais elles l'ont aussi, non ?

– Elles ont surtout besoin de grandir, elles sont très immatures et méchantes. Elles n'ont jamais un mot pour moi quand elles viennent ici.

Je n'osais pas dire ce que je pensais : c'est sans doute parce que tu es le symbole du divorce de leurs parents, c'est tout de même toi qui as brisé leur famille.

J'ai grandi avec la menace qu'à tout moment une femme pouvait débarquer, séduire mon père et l'emmener à des milliers de kilomètres. Que je pouvais me retrouver avec une autre sœur et une belle-mère qui ne m'aimerait pas. Mais ça ne s'est jamais produit.

J'ai rencontré Charlie, le roi de l'engagement, j'ai commencé à songer au mariage, en me disant que peut-être c'était une bonne chose. Que ce n'était pas qu'un bout de papier liant deux personnes pour le meilleur et pour le pire.

Et c'est alors que mes parents sont venus renforcer les statistiques sur les divorces.

– C'est un prétexte pour ne pas t'engager, Zoé, me répétait Charlie sans arrêt. Le mariage est un engagement fondé sur l'amour, le respect et la volonté de traverser la vie à côté d'une autre personne, une personne qu'on a choisie. Cela ne concerne pas les statistiques ou l'expérience des autres.

Et désormais, cela ne concerne plus Charlie non plus.

Oyez, Oyez, bonnes gens ! La Diva des rencontres, le célèbre coach amoureux de L.A., est incapable d'avoir une relation amoureuse, et même en famille elle se plante !

J'attends une seconde sur le pas de la porte pour voir si Ally va s'excuser pour son comportement, ou si elle va me proposer de sortir avec moi.

Mais non.

## Sarah

D'habitude, je grimpe les cinq étages en trois minutes. Aujourd'hui, à presque sept semaines de grossesse, il me faut une minute par marche.

Je me demande comment je vais faire quand j'en serai à sept mois de grossesse ! Et avec une poussette ? Les mères ont parfois du mal à manœuvrer une poussette, alors monter cinq étages ! Et sans aide en plus, car je dois me rendre à l'évidence, je vais sans doute vivre ma grossesse toute seule. Ça va faire une semaine demain que Griffen m'a dit : « Je t'appelle. »

– Tu n'as pas l'air en forme, ma pauvre Sarah, me dit Jennifer, ma colocataire, quand j'entre chez moi.

Elle est assise sur le canapé dans sa tenue favorite, un collant de yoga et un minuscule bustier ultramoulant. A côté d'elle, son fiancé, invité permanent, est allongé, la tête sur ses genoux. Il regarde un vieil épisode de Star Trek.

– Regarde-toi, tu es tout essoufflée !

Je n'ai pas l'intention de lui dire pourquoi.

Ça fait six mois que j'habite avec Jennifer Futterman. Auparavant, je vivais avec ma copine Lisa mais elle a emménagé avec son fiancé. Quelqu'un chez *Woman* m'a parlé de Jennifer qui cherchait une colocataire. Elle avait un véritable deux pièces alors que l'appartement que je partageais auparavant avec Lisa n'était qu'un grand studio avec un paravent. Bonjour l'intimité ! J'étais tentée d'emménager dans un lieu plus spacieux, j'ai donc rogné sur mes dépenses pour faire face au loyer plus élevé. J'ai fait des économies sur mes repas et je suis allée au boulot à pied.

Jennifer et moi ne sommes jamais devenues amies. Peut-être à cause de ses culottes sales, laissées négligemment sur le sol de la salle de bains, de son bol de céréales, laissé négligemment sur la table, et de son fiancé, sale lui aussi et toujours négligemment vautré sur son lit.

– Tu as passé la nuit avec Griffen ? Je suis allée dans ta chambre ce matin, mais tu n'y étais pas. J'avais un truc superimportant à te dire !

– Oui, dis-je en mentant.

En fait, incapable de fermer l'œil de la nuit, j'ai erré jusqu'à l'aube le long de l'East river, avant d'aller bosser.

– Tu es là depuis cinq bonnes minutes et tu n'as encore rien remarqué ! Regarde, dit-elle en me fourrant sa main sous le nez.

Un diamant brille à son annulaire gauche. Elle lève la main et l'agite dans la lumière pour admirer les reflets.

– Je voulais te le dire ce matin. Nous nous sommes fiancés hier soir !

J'ai droit à l'exposé complet : la balade en calèche à Central Park, la demande en mariage et le caillou d'un carat et demi monté en marquise. La totale.

Je suis au bord des larmes.

– Au fait, Sarah, je suis vraiment désolée mais maintenant que nous sommes fiancés, j’ai accepté de vivre avec Jason. Il s’installera ici à la fin du mois. Officiellement bien sûr, parce que, en fait, il va vivre ici dès d’aujourd’hui. N’est-ce pas, mon gros nounours ?

Elle lui fait une caresse sur le ventre et un baiser dans le cou.

Je ne sais pas si la soudaine nausée que je ressens est due à la grossesse, à la perspective d’être SDF de façon imminente, ou à ce « gros nounours » ridicule.

– Le problème, c’est la place…

Jason repousse sa main et sur un ton furieux :

– Bon sang ! Je n’arrive pas à suivre la télé ! Jennifer ne se démonte pas pour autant, elle se met à lui caresser les cheveux.

– Je suis absolument navrée, Sarah, mais c’est chez moi ici, et je suis certaine que tu vas très vite retrouver un autre appartement. Tu as deux semaines… Oh, mon Dieu ! Je dois téléphoner à ma copine Julia, j’ai complètement oublié de lui annoncer la bonne nouvelle !

Elle attrape le téléphone sur la table basse. Jason s’adresse à elle sur un ton hargneux :

– Bouge-toi de là et ferme-la, je ne veux pas rater ce passage !

Quel prince charmant ! Je tourne les talons et je vais dans ma chambre. Je m’effondre sur le lit en me répétant : « Ne craque pas, surtout ne pleure pas, tout va s’arranger ! »

Faisons le point. Sabrina a deux chats et je suis allergique aux chats. Lisa vit avec son fiancé. Ally est insupportable, elle habite loin du centre et elle est affublée d’un mari beaucoup trop mielleux pour mon goût. Griffen digère la grande nouvelle et de toute façon, nous ne nous connaissons pas assez pour envisager d’habiter ensemble.

Tout cela est d’un pathétique !

Il est hors de question que je passe encore une nuit ici avec Jennifer et Jason. Chaque fois que je me lève la nuit pour aller faire pipi, je le trouve en train de se masturber devant le Robyn Byrd Show. Puisqu’il s’installe ici, c’est décidé, je me tire.

Mais où aller ?

Comment trouver si vite une autre colocataire ?

« Salut ! Mon bébé et moi, on cherche un appart à partager ! » Au fait, il ou elle se réveillera toutes les nuits vers 2 heures pendant quelques mois, mais je suis prête à prendre en charge les bouchons d’oreilles en plus du loyer que de toute façon je serai incapable de payer si je n’ai pas ma promotion. Promotion que je n’aurai jamais si j’ai une nouvelle panne d’oreiller. Je précise que je n’en ai eu qu’une en quinze jours.

(Lisa, rassurante, m’a affirmé que c’était psychosomatique, à cause de tous les bouquins que j’ai lus sur la grossesse et ses symptômes).

Désormais, je dois me rendre à l’évidence, je ne peux plus partager un appartement. Mon ou ma colocataire sera là dans sept mois maintenant. Il devient urgent de trouver un endroit pour nous deux ! Mais la vérité, c’est que le plus petit studio du quartier le moins branché de l’Upper East Side coûte tout de même mille deux cents dollars par mois ! Même si vous choisissez le coin Est le plus éloigné du métro.

Je n'en ai absolument pas les moyens.

De toute façon, comment vivre dans un studio avec un bébé ? Et comment faire face aux frais de son éducation en plus du loyer, même si j'ai beaucoup de cadeaux au départ ? Personne ne va m'offrir des couches pour toute la vie !

Il me reste deux solutions : Ally ou mon père.

La solution Ally a deux inconvénients majeurs : ma sœur fait la navette tous les jours depuis Long Island, et je ne supporte pas son mari. Et puis elle sait que je suis enceinte et la connaissant, elle va se proclamer le général en chef de ma grossesse.

« Ne mange pas ce genre de chose... As-tu pris tes vitamines ? Tu as déjà bu une tasse de café ce mois-ci ! Que dirait Maman si elle te voyait ?, etc. »

Il est hors de question que je vive avec Ally.

Entre ma naissance et mes douze ans, nous avons toujours partagé la même chambre. Nous vivions avec notre mère dans un petit deux pièces du Lower East Side, à l'époque où le quartier n'était pas trop cher. J'ai appris que papa avait proposé de nous payer un appartement plus grand et plus luxueux, mais maman ne voulait dépendre de personne. Nous avons donc tout partagé jusqu'à son départ pour le collège et je peux vous dire que cohabiter avec une Ally adolescente, hargneuse comme elle peut l'être encore aujourd'hui, m'a ôté toute envie de dormir chez elle ne serait-ce qu'une nuit, malgré la piscine et le Jacuzzi. La solution Ally est donc la pire !

Reste mon père, qui offre l'avantage de vivre dans un très bel appartement de grand standing avec de nombreuses chambres d'amis. L'une d'elles est attribuée à la petite Madeline, la fille de Giselle, mais il reste deux autres chambres.

J'essaie de m'imaginer partageant la vie de mon père quelque temps :

– Bonjour, papa.

– Bonjour, chérie.

Silence.

– Au revoir, papa.

– Au revoir, chérie.

Je n'exagère pas. C'est une conversation type avec mon père. J'ai eu la même il y a un mois quand j'ai téléphoné pour le féliciter de son mariage. Je venais de l'apprendre en lisant le faire-part.

Moi : « C'est un magazine féminin, papa. J'y travaille depuis quatre ans. »

Lui : « Ah, très bien. Je ne sais pas pourquoi je m'étais imaginé que tu travaillais dans une maison d'édition. »

Moi : « Non, c'est un magazine. »

Lui : « C'est super, Sarah. Vraiment super. Et tu y travailles depuis longtemps ? »

Silence.

Moi : « Euh, quatre ans. »

Lui : « C'est super, vraiment super. »



Silence.

Moi : « Euh, bon, eh bien, encore toutes mes félicitations. »

Lui : « Merci, ma chérie. Tu viens dîner quand tu veux, Sarah. Tu sais que Giselle et moi serons ravis de te voir. »

C'est un trait de son caractère que j'adore. Il est très hospitalier et très sincère. Pas de faux-semblants avec lui. Pour moi ça signifie pas de loyer et pas de questions indiscrètes. Un endroit idéal pour attendre que Griffen me propose le mariage et m'emmène vivre avec lui dans cet adorable appartement avec deux chambres dans l'Upper West Side. Et s'il ne se décide pas, j'ai ainsi le temps de réfléchir à mon avenir.

Mais quand j'arrive à destination, j'ai la surprise de ma vie.

Pour des raisons que j'ignore, mes deux sœurs sont :

Installées chez mon père.

Assises l'une à côté de l'autre sur l'un des quatre canapés en cuir du salon.

En train de regarder six photos identiques punaisées devant elles sur un chevalet.

A l'entrée, Zalla a pris ma valise avec autorité. Je suis surprise par autant d'attention. Est-ce parce que je n'ai pas l'habitude d'être accueillie par une gouvernante ou bien parce que mon secret est éventé ? Je la suis le long du grand hall, tentant d'apercevoir ce qui retient autant l'attention de mes sœurs.

– Réfléchissez bien, les filles, dit mon père.

Il se tient debout près du chevalet et scrute les photos aussi fixement qu'un adorateur de Mona Lisa devant La Joconde au Louvre.

– Regardez chacune d'entre elles et dites-moi en toute sincérité quelle est la plus canon.

Le vocabulaire de mon père laisse parfois à désirer.

– Papa, ce sont des ceintures de smoking ! Ce n'est pas d'une importance fondamentale, dit Ally en regardant ses ongles.

– Mais si, répond mon père en lui tapotant la joue, chaque détail compte. Je veux que tout soit absolument parfait ! Qu'en penses-tu, Zoé ? Regarde-les bien. As-tu noté l'effet de ruché sur la deuxième en partant du haut ? Je trouve que c'est hyperbranché.

Etre branché est une obsession constante chez Bartolomé Solomon.

– Je les aime toutes, papa, je t'assure, lui dit Zoé.

Zalla s'arrête sous l'arche qui marque l'entrée du salon :

– Mlle Sarah est là, monsieur Bart.

Trois paires d'yeux me dévisagent. Leurs propriétaires sont plus étonnés les uns que les autres.

– Sarah !

Mon père me serre dans ses bras.

– Mes trois filles réunies dans la même pièce ! C'est génial !

Il jette un coup d'œil à sa montre.

– J’attends un appel très important. Nous sommes en train de prendre des contacts avec Leonardo Dicaprio pour un film qui se passera dans une mine de charbon. Cela fait un an que nous sommes en négociations pour monter ce projet et nous n’avons toujours pas de titre provisoire. Au fait, les filles, vous aimez Leo ? Bien sûr que vous l’aimez. Toutes les femmes l’aiment.

Il tape dans ses mains.

– Bon, on dîne à 19 heures. Je propose qu’on se retrouve à 18 h 30 pour boire un verre. Giselle sera rentrée.

Il emporte le chevalet.

– Nous regarderons une nouvelle fois les ceintures de smoking après le dîner, il faut trouver la bonne.

Il pose le chevalet contre le mur.

– Parfait. On se retrouve tout à l’heure, les filles.

*Mon Dieu, Sarah, qu’est-ce qui t’arrive ? Et avec une valise, en plus ! Raconte à papa ce qui ne va pas. Tu sais que tu peux compter sur moi pour t’aider...*

Il y a belle lurette que je n’attends plus rien de mon père. Même dans la situation où je suis aujourd’hui, je n’ai pas pensé une seconde à lui téléphoner pour tout lui raconter en détail. Ni même pour lui annoncer que je m’installe chez lui pour une durée indéterminée. De toute façon, que je reste une nuit ou pour toujours, il m’aurait dit :

– Super, ma chérie, vraiment super.

Cela ne veut pas dire qu’il considère que je suis chez lui comme chez moi. Pas du tout, cela signifie seulement qu’il ne s’intéresse pas à mes histoires. Il n’entend ni ne comprend rien. Dans quelques semaines, quand il tombera sur moi dans la cuisine en train d’avalier un bol de céréales pour le petit déjeuner, il dira :

– C’est super que tu passes quelques jours parmi nous, Sarah.

Une petite tape sur l’épaule et surtout pas d’explications.

Ce n’est pas lui qui s’inquiétera de me voir avec une mine de déterrée. Que je sois enceinte, SDF, et quasiment abandonnée par le père de mon bébé (qui digère toujours dans son coin), lui passera totalement au-dessus de la tête. Il y a parfois de bons côtés à cette indifférence. Au moins, je n’ai pas à me soucier de lui faire de la peine.

– Sarah ! Tu as superbonne mine ! Vraiment !

Il me donne une petite tape sur la joue, sourit, et nous envoie un baiser avant de disparaître dans son bureau.

– Sarah, tu as une mine affreuse ! corrige Ally en se levant.

Ses yeux bleus me fixent.

– Tu as l’air crevée, est-ce que tu n’en ferais pas un peu trop ?

– Pas du tout. Je vais bien, très bien ! Salut, Zoé, tu es arrivée quand ?

– Il y a presque une semaine. Un jour après Ally et nous campons depuis toutes les deux ici.

Je comprends pourquoi Zoé a, elle aussi, très mauvaise mine. Pire que la mienne. C’est normal,

partager la même chambre qu'Ally est une épreuve. Je ne l'avais jamais vue avec une tête pareille. D'habitude, elle est si parfaite. C'est une de ces beautés naturelles comme on en voit à la télé. Une de ces femmes qui s'asperge le visage avec de l'eau fraîche et qui éclipse toutes les autres femmes. Elle a de longs cheveux bruns, soyeux et épais, et un corps de rêve. Elle a un grain de beauté au-dessus de la lèvre comme Cindy Crawford. Mais aujourd'hui, elle a l'air épuisée. Elle a des cernes sous les yeux, elle n'est pas maquillée et semble préoccupée.

Je reconnais à son expression qu'elle a des problèmes. Ça fait deux semaines que je vois la même dans mon miroir en me levant !

– Qu'est-ce qui vous amène toutes les deux ? Depuis une semaine !

– Comment allons-nous caser le troisième lit ?

Ally élude ma question. Elle ouvre son sac à main et sort un miroir de poche. Elle arrange sa coiffure d'un air distrait. Elle a une coupe à la Meg Ryan, très chic. Zoé regarde ailleurs en tressant machinalement ses magnifiques cheveux dignes d'une publicité pour Pantene.

D'accord !

Ally explique :

– Il y a déjà à peine la place pour deux lits.

J'insiste :

– Pourquoi êtes-vous là toutes les deux ? Et pourquoi partagez-vous la même chambre ?

– Je suis de passage quelques jours. Peut-être une semaine encore, dit Zoé.

– Moi aussi, ajoute Ally.

Je les dévisage et je répète ma question :

– Pourquoi ?

Zoé tricote une autre mèche.

– Je me suis dit que je pouvais donner un coup de main pour les préparatifs du mariage.

Mensonge éhonté ! Je sais très bien que Zoé ne porte pas Giselle dans son cœur. Mon père s'en est plaint auprès d'Ally il y a quelque temps.

Je me tourne vers Ally.

– Et toi ?

– Pareil.

D'accord, j'ai compris. Aucune ne veut donner les raisons qui les poussent à squatter l'appartement de notre père. Pas plus tard que cette semaine, j'ai eu Ally au téléphone. Elle m'a cuisinée sur mon régime alimentaire, sur les vitamines que je devais prendre. Elle voulait savoir si j'avais eu des nouvelles de Griffen, mais à aucun moment elle n'a dit :

– Au fait, j'ai emménagé chez papa et je partage une chambre avec Zoé.

– Et toi, Sarah, qu'est-ce qui t'amène ?

– Pareil que vous, les filles.

Nous nous regardons toutes les trois d'un air curieux.

Je ne veux pas qu'Ally sache que je n'ai plus de toit. Si elle l'apprend, elle est capable de me traîner dans toute la ville pour chercher illico un nouvel appartement.

Je ne tiens pas non plus à annoncer tout de suite la nouvelle de ma grossesse à Zoé et à mon père, tant que je ne me serai pas habituée à ma nouvelle situation.

– Je sors, dis-je pour détendre l'atmosphère.

J'ajoute avec une pointe d'ironie :

– A plus tard pour les cocktails du soir !

– Je sors aussi, j'ai un rendez-vous, dit Ally en se levant.

– Et moi, je vais faire un jogging, ajoute Zoé.

Dans la rue, chacune prend une direction différente.

Le soir, la table est mise pour sept personnes. Six adultes, et un bébé sur une chaise haute.

– Asseyez-vous où vous voulez, les filles, dit mon père.

Lui-même prend place en bout de table. Ally prend le siège le plus éloigné. Zoé s'installe juste à côté de lui, et moi entre les deux.

– Je suis désolée d'avoir raté l'apéritif, dit Giselle en arrivant dans le hall avec son bébé de deux ans sur la hanche. Une certaine petite fille qui s'appelle Madeline ne voulait pas mettre son pantalon !

Elle chatouille la petite fille sur le ventre, celle-ci se met à rire.

– Allez, hop, on s'assied, jeune fille, dit-elle en l'installant dans sa chaise haute.

Aussitôt, Madeline attrape une cuillère et commence à taper sur la table.

– Elle s'arrêtera dès qu'elle verra qu'il y a un nouveau visage, explique Giselle.

En effet, dès qu'elle m'aperçoit, elle cesse son manège.

– Je suis ravie que vous soyez toutes là, dit Giselle en souriant.

Elle regarde Zoé qui est assise juste en face d'elle, mais Zoé fixe sa fourchette. Giselle se tourne vers moi.

– Je suis contente de te voir, Sarah.

C'est la deuxième fois que je vois Giselle. La première fois, elle était venue à New York avec mon père pour chercher un appartement. Le couple de tourtereaux, Ally et moi, nous étions retrouvés dans un restaurant très chic et très cher. Mon père avait fait la conversation, parlant de cinéma, de sa joie d'être à New York et de revenir y vivre. J'avais à peine dit deux mots à Giselle mais elle m'avait paru sympa.

Une voix grave et rocailleuse me tire de mes réflexions. Une femme très mince se tient sur le pas de la porte avec une assiette d'enfant remplie de petits morceaux de nourriture découpés :

– Tout ce monde! La petite risque d'être perturbée !

– Ne t'inquiète pas, Madeline va très bien, maman, dit Giselle. Il y a plus de monde en maternelle qu'ici, et il n'y a qu'une personne de plus par rapport à hier.

– A mon époque, les enfants avaient droit à plus de calme, murmure-t-elle en s'asseyant près de

la chaise haute.

– Sarah, je te présente ma mère, June. Maman, voici Sarah, la deuxième fille de Bart.

La femme me dévisage puis commence à faire manger Madeline. Elle dit enfin :

– Ravie de faire votre connaissance.

– Allez ! On attaque, dit mon père avec entrain. Vous allez voir, Zalla est une excellente cuisinière.

Apparemment, mon père est dans une phase régime, il ne parle que de cela. Et la mère de Giselle argumente avec force. La nutrition, c'est son truc. Leur dialogue dure une vingtaine de minutes.

Les vingt minutes suivantes sont consacrées aux préparatifs du mariage, et à un tour d'horizon des rendez-vous à venir.

Enfin, mon père disserte une bonne dizaine de minutes sur les ceintures de smoking.

Madeline balance des petits pois et des morceaux de poulet sur sa grand-mère qui est d'une patience d'ange.

Compte tenu de son entrée en scène, dans le genre chien méchant, je suis assez surprise de voir à quel point elle s'y prend bien avec la petite.

Elle est ferme et douce à la fois, et la petite l'écoute.

Si je pouvais, je poserais des centaines de questions à Giselle. Qu'a-t-elle ressenti au début de sa grossesse ? Et quand son corps a-t-il commencé à se transformer ? Comment se déroulent les fameux cours Lamaze qui préparent à l'accouchement ? Qu'est-ce que ça fait d'accoucher ? De changer des couches ? Et qu'est-ce que ça fait de vivre sa grossesse toute seule ? Etre une mère célibataire ? D'après Ally, qui l'a appris de mon père, le papa de Madeline, un chanteur de rock raté, ne voulait même pas entendre parler du bébé, il disait qu'il n'était pas le père.

Un point pour Griffen qui ne l'a pas dit !

– Giselle, comment vous êtes-vous... *rencontrés*...

Tous les yeux se tournent vers moi.

– Je voulais dire, comment vous êtes-vous décidés pour les fournisseurs, le traiteur, euh... les fleurs...

J'ai été si près de la gaffe que j'en bafouille. Je jette un coup d'œil à Zoé qui déchiquette son filet mignon avec application.

Zoé et Giselle étaient amies. Giselle a « volé » le mari de la mère de Zoé. Et pourtant, Giselle n'a rien d'une voleuse de mari ! Elle a un visage très ouvert, et vous donnerait sa chemise si vous en aviez besoin. Elle est aussi jolie que Zoé, mais dans un autre genre. Zoé est d'une beauté classique avec son visage de madone encadré par ses longs cheveux bruns. Giselle est plus exotique. Elle a des cheveux blonds, longs et bouclés qui lui retombent sur les épaules. Elle a des yeux bruns lumineux comme ceux de Griffen et des taches de rousseur. Elle est super bien faite. Elle porte un pantalon en cuir marron avec une chemise de soie sur une combinaison en dentelle que l'on aperçoit en transparence. Elle ne ressemble ni à ma mère, ni à la mère de Zoé. Les deux premières femmes de mon père étaient très semblables physiquement, au point que les gens

disaient qu'il avait épousé une version plus jeune de la même femme. Giselle est à l'opposé de la grande femme mince et brune. Elle ressemble davantage à Anna Nicole Smith avec le port d'Audrey Hepburn.

Chaque fois que je la regarde, j'ai envie de lui demander ce qu'elle fait avec mon père.

A vingt-cinq ans, elle est superbe, intelligente, prépare un doctorat en psychologie clinique à l'Université de Columbia, sa mère est aux petits soins pour elle et garde sa fille dès que Giselle le lui demande. Que peut-elle avoir en commun avec M. Matérialisme, j'ai nommé mon père, le roi de la tchache, un producteur superficiel, bronzé du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, et qui porte chaîne et gourmette en or ? Mon père utilise régulièrement les services de pédicure et de manucure alors que Giselle ne se maquille même pas.

La voix de la mère de Giselle me tire de mes réflexions :

– Vous comptez rester longtemps ?

Son regard scrutateur passe de l'une à l'autre des filles Solomon.

– Il y a bien une semaine que vous êtes là, Zoé et vous, dit-elle à Ally.

– Et vous ? lui rétorque Ally du tac au tac.

La mégère rougit et se concentre sur Madeline.

– Tout le monde ici est la bienvenue ! Et aussi longtemps qu'elle le souhaite. Je porte un toast à mes six filles !

– Je passe difficilement pour une fille, murmure la mère de Giselle, mais elle lève néanmoins son verre.

Je me demande bien ce qu'elle pense du mariage de sa fille avec un homme qui pourrait être son père.

Ally, Zoé et moi levons nos verres comme s'ils pesaient du plomb.

– Zalla, ma chère, et si vous preniez une photo ?

La gouvernante quitte la pièce et revient avec un appareil photo.

– Je voudrais d'abord une photo de mes trois filles, puis une photo de groupe.

– Dites cheesebigers, dit Zalla.

– *Cheeseburgers*, Zalla, corrige la mère de Giselle, c'est *burger*, pas *bigers*.

– *Burgers*, reprend Zalla en cliquant.

Je doute que le « burgers » soit très indiqué pour obtenir un joli sourire...

Une fois les photos en boîte, mon père tape dans ses mains. C'est une mauvaise habitude qu'il a toujours eue.

– Sarah, j'ai besoin de ton avis, tes sœurs m'ont déjà dit ce qu'elles en pensaient, à ton tour de me donner ton opinion. Nous nous interrogeons sur le choix d'un hôtel pour le mariage, que penses-tu du Plaza, W, St. Regis, le Paramount ? Il y a aussi la solution du bord de mer, cela pourrait être sympa, non ?

Mon père s'adresse à moi comme s'il était dans un meeting électoral !

– Papa, il me semble que tu t’es déjà marié deux fois, lui dit Ally, tu sais certainement ce que tu veux et ce que tu ne veux pas !

Mon père ne bronche pas sous le sarcasme.

– Ce n’est pas la question, ma chérie, je veux seulement que celui-ci soit spectaculaire, inoubliable, comme ma Giselle !

Celle-ci rougit et sourit.

– Un mariage en petit comité me conviendrait parfaitement, mais votre père veut absolument un mariage en grande pompe. Ally, il paraît que ton mariage était extraordinaire. C’était au bord de la mer, au port, n’est-ce pas ?

Il faut reconnaître que Giselle essaie de sauver la situation. Ally boit une gorgée de vin.

– Ouais, et finalement, quel gâchis !

Tout le monde la regarde interloqué.

Elle rougit.

– Je veux parler de tout cet argent jeté par la fenêtre en une seule journée. Même pas une journée entière, cinq ou six heures seulement. Et le lendemain, on retourne au boulot comme si de rien n’était.

J’ai presque envie d’intervenir ironiquement avec un « comme c’est romantique ! », mais je me retiens à temps. Ally n’est pas là par hasard, et de toute façon, mon intervention ne fera pas avancer le débat sur les ceintures de smoking.

– Si je me souviens bien, poursuit mon père, le lendemain de votre mariage, vous vous envoliez, Andrew et toi, pour une lune de miel de deux semaines en Grèce !

Ah ! La Grèce, quel pays magnifique !

Ally transperce rageusement avec sa fourchette une malheureuse asperge qui ne lui a rien demandé.

Je prends la parole :

– Et toi, papa, où comptes-tu emmener Giselle pour votre lune de miel ?

– Nous pensons faire un safari à dos d’éléphant en Afrique.

Et il se lance dans un monologue de cinq minutes sur une histoire de balade à dos d’éléphant dans la jungle africaine, au cœur d’une comédie romantique qu’il va bientôt produire.

– Tu adorerais le film, Zoé.

Il explique :

– Zoé est une fan de comédies romantiques.

Zoé esquisse un vague sourire et continue à découper sa viande et ses légumes en minuscules morceaux.

– A propos de comédies, le mariage m’a donné des idées de film : nous pourrions tourner pendant la réception, cela ferait des souvenirs pour les invités.

Nous le dévisageons en silence. Il enchaîne sur les demoiselles et les garçons d’honneur qui,

d'après lui, doivent eux aussi être les héros de la journée.

Pendant que mon père reprend sa respiration, Giselle prend la parole :

– Puisque vous êtes réunies toutes les trois, j'en profite pour vous demander d'être nos demoiselles d'honneur. C'est très important pour nous deux, ajoute-t-elle en regardant Zoé qui baisse le nez dans son assiette.

Elle nous regarde ensuite, Ally et moi.

– Vous avez déjà fixé une date ? demande Zoé.

Ce sont les premiers mots qu'elle prononce depuis quarante minutes.

– Nous pensons à juin. J'adorerais un lieu comme Central Park ou le Jardin Botanique, mais votre père ne souhaite pas un mariage en extérieur en raison des risques de pluie.

– Tu es adorable, ma chérie, mais si tu le souhaites, ajoutons ces lieux à notre liste !

Giselle sourit à mon père.

– Merci, chéri. Alors, vous acceptez d'être nos demoiselles d'honneur ? demande Giselle en me regardant.

Si je rentre dans ma robe ce jour-là !

– Oui, bien sûr, dis-je à haute voix.

Ally acquiesce en silence. Tous les regards se tournent vers Zoé.

– Juin ? Je risque d'être en voyage. Je n'en suis pas encore tout à fait sûre. Je vous le dirai, ajoute-t-elle en s'adressant aux asperges dans son assiette.

– Très bien, répond Giselle. J'espère que tu pourras être des nôtres, Zoé.

Rappelez-moi comment on épelle le mot « TENSION » ? Je m'interroge sur les raisons qui poussent Zoé à répondre ainsi. Ce n'est pas seulement parce que Giselle était son amie, sinon, elle ne serait pas là aujourd'hui. Il doit bien y avoir autre chose.

Et il doit bien y avoir aussi une explication à la présence d'Ally. Je ne l'ai jamais vue aussi distraite. D'habitude, elle passe son temps à envoyer des vannes à papa sur le fait qu'il ne s'intéresse à rien d'autre qu'à lui-même. Avec des phrases du genre :

– Que penses-tu des nouvelles bottes que j'ai offertes à Sarah pour son anniversaire ?

Regard en coin de mon père qui répond aussitôt :

– Oh, mon Dieu, c'est pourtant vrai ! Je l'ai marqué sur mon agenda, mais j'étais tellement débordé hier !

Et alors, Ally avec perversité lui répond :

– Son anniversaire n'était pas hier mais il y a huit jours, papa.

Alors, avec sa bonne humeur habituelle, il répond :

– Trinquons tous à la santé de Sarah !

On voit bien qu'Ally n'est pas dans son assiette, car elle fiche une paix royale à papa. Comme Zoé, elle ne mange pas, joue avec la nourriture dans son assiette tout en jetant des regards furtifs à sa montre. La raison de sa présence est peut-être Andrew. A l'apéritif, tout à l'heure, pendant que



mon père reparlait de ses fameuses ceintures de smoking, je l'ai prise à part pour lui demander pourquoi elle était là. Elle a serré contre elle son petit chien en me répondant brièvement que son mari était en voyage d'affaires à Tokyo et qu'elle en profitait pour faire refaire sa cuisine. Elle mentait, sans doute.

– Comment vont les affaires d'Andrew en ce moment ? demande justement mon père à cet instant. J'ai l'impression que le marché a repris.

L'espace d'un instant, je distingue un léger tremblement chez Ally.

– Ses affaires marchent bien, il est en Suisse pour un gros contrat.

Bizarre, il y a une heure, il était au Japon.

– Bon, je crois que je vais y aller, dit-elle pour couper court à la soudaine curiosité de notre père. Je vais sortir Mary Jane, et j'ai encore du boulot. J'ai une importante réunion demain. Bonsoir, tout le monde.

– Je crois que je ferais bien d'en faire autant, dit aussitôt Zoé.

Pas question que je reste seule à table. Pour des raisons obscures de solidarité entre sœurs et même si je ne sais rien des raisons qui les poussent à vivre ici quelque temps, je sens que je n'ai d'autre choix que de me lever à mon tour.

– Moi aussi, je vais me coucher. Merci pour le dîner, dis-je à Giselle, avant de réaliser qu'elle n'y est pour rien.

– C'est incroyable, dit mon père en nous voyant nous lever les unes après les autres. Une petite fille de deux ans peut rester à table plus longtemps que mes grandes filles !

Il rigole, se lève et sort Madeline de sa chaise haute.

– Qu'en dites-vous, petite fille ?

Elle éclate de rire. Je le regarde jouant avec le bébé. Ça me rappelle ma jeunesse, quand il s'amusait de la même façon avec Zoé. Chaque année, nous prenions l'avion, Ally et moi, pour L.A. Nous étions invitées à passer deux semaines de vacances par an en Californie chez notre père. Je n'ai aucun souvenir d'avoir joué ainsi avec lui. Du reste, je n'ai jamais vécu avec mon père, sauf pendant ces deux semaines par an.

– Laissez cette petite fille digérer, vous allez la faire vomir, et c'est moi qui vais devoir tout nettoyer, pas vous, se plaint la mère de Giselle.

– Tu ne vas quand même pas oser vomir sur ta grand-mère, non ? Tu es bien trop gentille, n'est-ce pas ?

Elle gigote de plaisir, alors il l'élève au-dessus de sa tête, la petite fille rit de plus belle, la grand-mère fronce encore davantage les sourcils.

Au moment où je quitte la pièce, Giselle m'interpelle :

– Pourrais-tu dire à Ally et à Zoé que je vais épinglez quelques photos sur le chevalet et que je souhaiterais avoir votre avis avant que nous ne nous décidions définitivement. Nous avons rendez-vous le mois prochain à la boutique pour les robes.

– Je le leur dirai.

Elle sourit, puis va rejoindre son fiancé et sa fille qui jouent toujours.

Je pense qu'il va me falloir du temps avant d'apprécier ce charmant tableau de famille. Eux pourtant semblent parfaitement à l'aise...

## 8

# Ally

C'est drôle comme, à l'instant où votre couple s'effondre, le monde a soudain l'air rempli de couples, de familles et de poussettes.

Je suis Au Bon Pain, et le jeune couple devant moi s'en donne à cœur joie. Nous sommes lundi matin, la plupart des gens font la tête, à moitié réveillés. Apparemment inconscients de ce qui se passe autour d'eux, ils s'embrassent à pleine bouche.

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir, mon poussin ? demande le type en titillant l'oreille de sa copine avec sa langue.

Je déteste ce genre d'individu. Je suis sûre qu'il est au chômage, il n'y a qu'à voir la boucle en métal dans son sourcil.

– La même chose que toi, dit-elle en soupirant langoureusement. Avec toi, je veux tout essayer.

Je me demande si je vais leur vomir dessus. Ils recommencent à se peloter, se caressant mutuellement les cheveux.

Je décide d'intervenir :

– Coucou ! Si ça ne vous dérange pas, pourriez-vous récupérer vos langues respectives afin d'avancer de quelques pas ? Vous bloquez la queue !

Ils se retournent d'un bel ensemble et me regardent. J'entends rire dans mon dos.

– C'est à qui ? demande le serveur.

Le chômeur avance enfin. Sa copine se retourne à moitié et me lance :

– On en veut toujours aux autres de ce qu'ils ont et qu'on n'a pas soi-même, n'est-ce pas, madame ?

Je lui montre ma main gauche où brille encore mon alliance :

– Pas mal essayé, jeune fille, mais c'est raté.

– Comme toutes les femmes mariées, vous ne devez pas vous éclater très souvent !

Et elle se met à rire avec son copain.

– Laisse tomber, dit celui-ci, jouant avec une mèche des cheveux de la fille. Tu sais bien que les gens frustrés détestent les gens heureux.

– Je suis très heureuse, dis-je avec force.

– Bien sûr, madame.

Je déteste qu'on m'appelle « madame ». Ça me rappelle que je n'ai plus vingt-deux ans et que je ne « m'éclate plus très souvent », justement parce que je suis mariée.

Très énervée, je m'adresse au serveur :

– On ne peut pas aller un peu plus vite ?

Je regarde l'alliance à ma main gauche. Quelle ironie ! Je ne suis pas heureuse, elle a raison ! Il y a une semaine et deux jours, je suis partie de chez moi avec une valise. Andrew ne m'a pas

appelée. De toute façon, je ne lui aurais pas adressé la parole. Je vis un enfer. Entre les livres de grossesse que Sarah cache sous son oreiller et ce ridicule chevalet dans le salon, je suis cernée par les bébés et le mariage !

Je suis moi-même surprise d'avoir atterri chez mon père. Quand je suis partie de chez moi, samedi dernier, une valise dans une main et la laisse de Mary Jane dans l'autre, je ne savais pas du tout où aller. J'ai d'abord pensé à m'installer à l'hôtel. Mais la facture de deux cents dollars, pour avoir cassé cette horrible lampe l'autre jour, m'a fait changer d'avis. Et puis, se retrouver seule à l'hôtel après une journée de boulot m'a paru déprimant ! Chez mon père, au moins, je ne serai pas seule, et personne ne me posera de question. Sauf que je ne m'attendais pas du tout à tomber sur Zoé et Sarah.

Il faut que je me change les idées. Je dois arrêter de tourner toutes ces images dans ma tête. Andrew dans le hamac avec cette traînée. Mon père et Giselle gazouillant d'amour dès le petit déjeuner. Les regards curieux de mes sœurs. Hier soir, alors que je croyais Sarah plongée dans un de ses manuels de grossesse, je l'ai surprise en train de me dévisager. Tournée vers moi, pour que Zoé ne voie pas le titre de son livre, elle tentait de lire sur mon visage la raison de ma présence. Deux fois, j'ai vu Zoé me regarder alors que je la croyais absorbée dans ses exercices de yoga, dans l'espace restreint au bout de son lit. Calmement, je leur ai rendu leur regard. Nous ne nous posons aucune question, chacune préservant son jardin secret. Mais nous nous regardons toutes les trois en chiens de faïence.

Je suis décidée à rester un bout de temps chez mon père. Jusqu'à ce que j'aie pris une décision concernant mon avenir. Vais-je louer un appartement en ville, ou acheter une maison à Westchester, ou faire un bébé toute seule ?

Je dois agir. Je dois trouver quelque chose de positif à faire pour me remonter le moral.

Genre : soin du visage, massage, courses ou vacances dans les îles.

Que faire ?

Prendre un rendez-vous avec le meilleur avocat de la ville spécialisé dans les divorces. Ce serait la chose la plus raisonnable à faire pour commencer, mais je ne suis pas prête.

Un café dans une main, un muffin dans l'autre, je m'assieds à la table la plus éloignée possible du couple infernal. Je mords dans mon muffin en regardant par la fenêtre.

– Je l'ai rencontré sur *TrouvezVotreMoitié.com*.

Assise à la table à côté, une femme, la trentaine, raconte à son amie :

– Il est génial. Quarante ans. Divorcé. Aussi mignon que sur la photo.

Elle se rapproche de sa copine, repousse ses longs cheveux roux et bouclés derrière ses épaules. Je tends l'oreille.

– Je vais te faire une confidence, ça faisait trois ans que je n'avais pas pris mon pied comme ça ! Et sans vibromasseur !

Sa copine l'écoute la bouche ouverte. Elles jettent des regards inquiets autour d'elles pour être sûres que personne ne les écoute.

Je prends l'air innocent. Elles ne me voient même pas. Les études de droit vous apprennent à

vous effacer pour que votre client oublie votre présence et puisse se confier.

– Tu veux dire que tu as couché avec un mec que tu as rencontré sur internet ? Un inconnu ? Tu es folle ?

– Ce n'était plus un inconnu quand j'ai couché avec lui, répond la rousse.

Elle entoure sa tasse de café de ses deux mains et en respire l'arôme, l'air satisfait.

– Je lui ai envoyé un e-mail et il m'a répondu. Ça a duré quelques semaines. Après, on s'est téléphoné, longuement, et quand j'ai eu envie de le rencontrer, je lui ai donné un rendez-vous.

– Je suis sciée, dit sa copine en mordant dans son bagel. Encore.

– Encore quoi ? Je serai encore seule si je ne lui avais pas donné une chance. Seule pour Thanksgiving, Noël et le nouvel An ? Non merci ! J'ai rencontré un type super. Personne n'a besoin de savoir que je l'ai rencontré sur internet. En plus, je m'en fiche complètement.

– J'ai toujours pensé que se servir d'internet pour faire ses courses ou des rencontres, c'était pour les ringards, désolée, mais je ne suis pas la seule à le penser, dit la copine en se repoudrant le nez.

– Je l'ai fait. Je suis ringarde d'après toi ?

Sa copine rougit.

– Je n'ai rien dit de tel !

– Tu sais, les gens qu'on y rencontre sont comme toi et moi.

Elle prend le poudrier à son tour et vérifie son rouge à lèvres.

– Ce sont des gens ordinaires, tout simplement. Et où veux-tu rencontrer quelqu'un ? Dans un bar ? Au boulot ? Dans les soirées où personne ne se connaît et où on vous donne cinq minutes pour vous présenter, avant de passer à quelqu'un d'autre ? Il ne reste plus que les rencontres en ligne. Tu lis le profil, tu vois si le type te convient, tu lui écris, il te répond, et le jour où vous en avez envie tous les deux, vous vous rencontrez où vous voulez. Si tu le trouves moche, tu te tires illico, cela ne gêne personne. Si vous vous plaisez, les préliminaires ont déjà eu lieu, et vous êtes détendus tous les deux, personne n'a l'impression de passer un entretien d'embauche.

– C'est bien, en effet, reconnaît la copine. Et il te plaît vraiment ?

La rousse s'épanouit.

– Ecoute, si on sort encore ensemble le mois prochain, je suis décidée à l'inviter pour Thanksgiving. Pour la première fois en trois ans, je n'aurai pas droit aux réflexions de ma famille du genre : « Ton tour viendra, ne t'inquiète pas, mais peut-être que si tu faisais un petit régime et avec une bonne coupe de cheveux... »

– Moi aussi, j'y ai droit chaque fois ! J'en ai ras le bol ! Bon, vendu ! J'irai faire un tour sur ton site ce soir...

Moi aussi, je suis convaincue. J'avais besoin de me changer les idées ? J'avais besoin d'oublier mon mari ? J'avais besoin de relativiser ? C'est fait !

Je sors mon Palm et j'écris : *TrouvezVotreMoitié. com.*

Et je souligne.

La chambre que je partage avec mes sœurs est plus petite que ma propre chambre. Celle que je partageais avec Andrew. Nous étions rarement tous les deux dans la chambre, sauf pour dormir, alors que maintenant nous sommes trois et souvent ensemble.

Et elles prennent de la place. Pas physiquement. Sarah n'est qu'à deux mois de grossesse et elle est toujours aussi mince, et Zoé est mince aussi. Mais elles ont une forte présence.

Nous sommes couchées toutes les trois, les unes à côté des autres, comme dans une chambre d'hôtel. Une petite table ronde est disposée à côté de chacun des lits, supportant une lampe Tiffany. Je suppose que ce sont des copies, mais connaissant mon père, il est bien capable d'en avoir acheté des anciennes. Il y a aussi, pour chacune d'entre nous, un réveil et une coupe avec des bonbons au citron. Mes préférés.

Zoé est allongée sur le ventre, les bras étirés devant elle. Elle tient dans ses mains une photo. Je suppose que c'est une photo de son copain.

Je me connecte sur le site *TrouvezVotreMoitié.com*, j'y pense depuis ce matin.

Allongée sur son lit, Sarah essaie de tirer sa valise vers elle et de la monter sur le lit.

Je saute sur mes pieds et je la lui prends des mains.

– Tu ne dois rien porter de lourd ! Enfin, Sarah !

– Le poids de cette valise ne doit pas dépasser deux kilos, le bé...

Elle regarde Zoé qui nous dévisage avec curiosité.

– Vous voulez que je sorte ? demande-t-elle. Je peux tout à fait aller voir les photos affichées dans le salon pendant quelques instants.

Sarah rigole.

– Je ne souhaite cette épreuve à personne, même à mon pire ennemi ! De toute façon, Ally a du boulot, et elle va s'y remettre tout de suite, n'est-ce pas, Ally ?

Je me rassieds sur mon lit avec mon ordinateur sur les genoux.

– Fais ce que tu veux, Sarah, après tout, ce sont tes oignons.

– A propos, quelles nouvelles d'Andrew ? Il y a trois jours que tu n'as pas prononcé son nom, dit Sarah pour me provoquer.

Je rétorque aussitôt :

– Et quelles nouvelles de Griffen ?

– Bon, je crois que je vais m'absenter quelques instants, dit Zoé en passant la porte.

– Je m'en fiche que Zoé soit au courant, j'en ai marre d'être obligée de me cacher sous les couvertures pour lire mes bouquins. Pour qu'elle ne voie rien, je dois me coucher sur le côté droit, alors que d'après *Je suis enceinte et je suis perdue*, je dois me coucher sur le côté gauche !

– Oui, je sais, je l'ai lu moi aussi. Comment te sens-tu en ce moment ?

– Je me sens assez fatiguée.

– Tu n'as toujours pas de nouvelles de Griffen ?

Sarah secoue la tête. Je lui tends un bonbon au citron pour faire la paix.

– Ecoute, Sarah, ne t'en fais pas, il a besoin de temps pour réfléchir. C'est vrai que plus de huit jours de silence, c'est long, mais je suis sûre qu'il va te téléphoner.

Sarah ne répond pas, elle mâche le bonbon, s'allonge sur son lit en regardant le plafond.

Je l'interroge :

– Que voudrais-tu qu'il te dise ?

– Je n'ai pas envie d'en parler, répond-elle sans me regarder.

– D'accord. En tout cas, regarde tes mails demain, je t'ai sélectionné quelques sites sur la grossesse.

– Ally, je t'en prie, je sais ce que j'ai besoin de savoir !

C'est Sarah tout craché ! Je n'en crois pas un mot, je suis sûre que non seulement elle ignore tout de la grossesse, mais je suis persuadée qu'elle est totalement incapable de s'occuper convenablement d'un bébé.

Avant qu'elle ne découvre qu'elle était enceinte, elle disait même qu'elle ne voulait pas d'enfant. Tout ce qu'elle souhaitait, c'est que son copain tombe amoureux d'elle. Ses projets tenaient en peu de choses :

Aller fêter son anniversaire à Porto Rico avec ses copines (et devinez quelle bonne poire lui aurait offert le billet ?).

S'offrir une veste en cuir (je la lui ai donnée pour son anniversaire, de la part de maman. Chaque année depuis la mort de celle-ci, je lui fais un cadeau à la place de notre mère qui n'est plus là pour la gâter).

Avoir une plus grande chambre, et une grosse poitrine (de ce côté-là, elle est servie, maintenant !).

Avoir des cuissardes en cuir de chez Steve Madden.

Voir le dernier film de Drew Barrimore, son actrice préférée.

Commander le plus gros gâteau à la crème chez Starbucks.

En réalité, Sarah n'a jamais souhaité une vraie vie, avec enfants, mari et famille.

Et la voilà enceinte, alors que c'est le rêve de ma vie !

– Si tu avais vraiment lu tes bouquins, Sarah, tu n'aurais jamais soulevé cette valise. Tu ne dois absolument rien porter de plus lourd qu'un bouquin ! Tu peux boire du café, mais une seule fois par semaine et jamais d'alcool. As-tu pris tes vitamines ?

– Ally !

– Tu m'agaces, Sarah !

– Je sais, comme toujours !

On frappe légèrement à la porte. D'une petite voix, Zoé dit :

– C'est moi, je peux entrer ?

– Tu n'as pas besoin de frapper, Zoé, lui dit Sarah, c'est aussi ta chambre.

Zoé referme la porte derrière elle et s'assied sur le lit.

– Papa et Giselle sont dans le salon, en contemplation devant les chemises de smoking. C'était trop pour ce soir, je n'ai pas supporté. Désolée !

– Ah ! Il y a du progrès, on est passé à une nouvelle étape, après le week-end consacré aux ceintures, dit Sarah en riant.

– Un week-end ? Tu plaisantes, répond Zoé, cela a duré la semaine entière. Et encore, je n'ai pas à me plaindre, Ally est arrivée un jour avant moi, elle a tout supporté toute seule !

– Tu as raison, dis-je en fourrant un nouveau bonbon dans la bouche de Sarah. C'est pourquoi j'ai besoin qu'on me témoigne un peu plus de respect !

Sarah et Zoé éclatent de rire. Puis Zoé s'assied sur son lit, en face de nous deux, l'air grave soudain.

– Vous voulez savoir pourquoi je suis là ?

Nous la regardons en attendant la suite. Nous mourons de curiosité. Zoé reprend :

– Ma mère a piqué une crise en apprenant le mariage de papa. Il lui a envoyé un faire-part avec un petit mot idiot. Elle a pétié les plombs et a pris le premier vol pour venir tout casser ici.

Je ne peux pas m'empêcher de dire tout haut ce que je pense :

– Elle n'a pas tort : il épouse une femme plus jeune que sa dernière fille. C'est dégueulasse.

Sarah et Zoé ont l'air interloqué par ma sortie. Après un instant, Zoé continue :

– Je m'inquiète beaucoup pour maman, elle est arrivée depuis une semaine et j'ignore totalement où elle est. Elle m'a laissé quelques messages chez moi pour me dire que tout va bien.

Sarah essaie de la rassurer :

– Elle va sûrement très bien en effet. Elle exagérait sans doute en disant qu'elle allait venir mettre la pagaille ici. Sûrement une plaisanterie.

Je mets mon grain de sel à mon tour :

– Plaisanter ? Impossible, quand on connaît ta mère !

– Ally !

Sarah me regarde, choquée. Zoé reste impassible.

Sarah se tourne vers elle :

– Pourquoi t'inquiètes-tu pour elle ? Tu la crois vraiment capable de faire une bêtise ?

– Je n'en sais rien, répond Zoé en soupirant. Elle s'est lancée dans la chirurgie esthétique pour rajeunir en pensant le récupérer. Elle s'habille comme une adolescente anorexique, elle fait un petit 36 maintenant ! Elle s'est fait refaire les seins pour qu'ils soient plus gros. Elle s'est laissé pousser les cheveux et les a teints en blond, et comme cela n'a rien donné, je me demande ce qu'elle est prête à faire maintenant.

– Ce qu'elle est prête à faire ? Ce n'est quand même pas Lorena Bobbitt, commente Sarah.

– Non, encore que je n'en sache rien ! Je ne sais pas jusqu'où elle peut aller. Elle veut tellement que mon père revienne que je la crois vraiment capable de tout. J'ai très peur.

Je secoue la tête.



– Tu sais, Zoé, je ne pense pas qu'elle veuille réellement le retour de ton père.

– Que veux-tu dire, Ally ?

– Je crois que ce qu'elle veut vraiment, c'est retrouver sa dignité, pas ton père.

– Sa dignité ? répète Zoé, étonnée.

– Tu sais, faire de la chirurgie esthétique, s'habiller comme Britney Spears, c'est comme si elle voulait avoir de nouveau vingt-cinq ans, parce que tout simplement, elle confond jeunesse et dignité. Quand elle était jeune et belle, elle était comme une reine, désormais, elle a vieilli et on la traite avec indifférence.

– Je suis très impressionnée, Ally, dit Sarah. Tu crois à cette explication, Zoé ? Tu connais mieux ta mère que nous.

Zoé acquiesce.

– Cela sonne vrai, mais je me demande bien pourquoi ma mère est venue ici. Si c'est sa dignité qu'elle recherche, pourquoi est-ce qu'elle ne rencontre pas un autre homme qui l'appréciera telle qu'elle est aujourd'hui ? Pourquoi court-elle après papa ? Pourquoi est-elle allée aussi loin pour qu'il revienne ?

Je laisse Zoé à ses réflexions et je me replonge dans mes souvenirs. Pourquoi la mère de Zoé s'acharne-t-elle après son ex-mari ? Parce qu'elle est comme lui, brutale et égoïste ! Ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre Bartolomé Solomon et Judith Gold Solomon ! En revanche, je n'ai jamais compris le couple que mon père formait avec ma mère. Je sais ce qui l'a séduit en elle : elle était si belle et si gentille. La plus gentille et la plus agréable personne au monde ! Mais pourquoi ma mère est-elle tombée amoureuse de lui ? Mystère.

J'avais six ans le jour où ma mère m'a annoncé que mon père partait parce qu'il aimait une autre femme. En larmes, je lui ai demandé :

– Pourquoi se marier avec quelqu'un qui part finalement avec une autre femme ?

Elle s'est assise dans le rocking-chair près de la fenêtre, dans notre petit appartement. Je me débattais et je lui donnais des coups de poing comme si je lui en voulais. Elle m'a serrée contre elle et m'a calmée peu à peu en me caressant les cheveux. Elle m'a dit que mon père était un homme bien, mais que parfois les gens changeaient.

– Quand c'est le cas, a-t-elle ajouté, il ne faut pas les retenir, il faut les laisser vivre leur propre vie.

Je lui ai crié en me débattant de nouveau :

– Il faut que tu le fasses revenir !

– Ally, ne t'inquiète pas, tout ira bien, tu verras.

Et finalement, les choses se sont bien passées, parce que ma mère, avec une petite fille de six ans très en colère et un bébé – ma sœur Sarah – était une femme solide et forte. Nous avons déménagé dans un petit appartement éloigné du centre, vers le Lower East Side. Nous nous sommes rapprochées ainsi de notre grand-mère. Chaque année, Sarah et moi prenions l'avion pour la Californie pour passer deux semaines avec notre père, Judith, sa nouvelle femme, et Zoé.

Pourquoi se marier avec quelqu'un qui part finalement avec une autre femme ? Oh, maman,

pardon ! Comment ai-je pu te reprocher le départ de papa ?

Pardon, pardon.

Je me tourne vers Zoé :

– Ecoute, Zoé, ta mère ne se donne pas tout ce mal pour qu’il revienne. C’est pour elle qu’elle fait cela, pour se retrouver elle-même. Tu crois qu’elle est là pour ruiner la vie de ton père, mais quand on veut que l’homme de votre vie vous revienne, on ne s’acharne pas sur lui ! A moins d’être fou.

– Ta mère est folle? demande Sarah avec un sourire.

Zoé sourit.

– Elle est normalement timbrée, comme tout le monde !

– Elle veut autre chose que le retour de papa, dis-je avec force.

Zoé se laisse tomber sur son lit, s’allonge sur le ventre, pose son menton sur ses mains, puis me regarde :

– Je pense que tu as raison, Ally. Je n’avais jamais vu les choses sous cet angle.

– Je n’ai jamais eu l’impression que papa et ta mère s’aimaient vraiment. J’ai l’impression qu’ils s’aimaient plutôt comme des amis.

– Tu exagères, Ally, ils ont été mariés vingt-cinq ans quand même ! proteste Zoé.

– Oui, mais il n’y avait pas d’affection profonde entre eux. Ils cohabitaient, sans amour, ni passion, ni bagarres, ce qui cimente un couple habituellement.

– Tu dis n’importe quoi, ils s’aimaient ! s’énervé Zoé. J’étais là quand même !

– Tu étais là, c’est sûr ! dis-je avec rancœur.

Sarah nous regarde dressées l’une face à l’autre.

– Que veux-tu prouver, Ally ? Qu’un mariage fondé uniquement sur l’amour est voué à l’échec ?

– Je ne veux pas généraliser ! Je ne parle que de papa et de la mère de Zoé.

– Tu n’as jamais pu supporter ma mère, n’est-ce pas, Ally ? Avoue-le ! dit Zoé.

– J’aurais préféré cela, je t’assure, Zoé, mais elle m’était totalement indifférente. Je suis désolée.

Depuis le premier jour, la mère de Zoé a toujours été méchante et ignoble avec Sarah et moi. Elle a essayé de nous effacer de la vie de papa. Une fois, lors de notre séjour annuel (deux semaines par an !), alors que j’avais neuf ans et Sarah trois, je sortais de la piscine pour me rendre aux toilettes. J’essayais de ne pas mouiller la peau de bête qui recouvrait le sol de l’entrée. J’entendais le rire de ma sœur dehors. Je l’avais laissée sous la surveillance de l’omniprésente nounou qui avait toujours un œil sur elle et sur Zoé. Soudain, j’ai entendu la voix de sorcière de ma belle-mère qui tentait de convaincre mon père que deux semaines par an, c’était beaucoup trop. Une semaine serait amplement suffisante, d’autant, disait-elle avec sa méchanceté habituelle, qu’il venait passer deux jours à New York deux fois par an pour nous voir.

L’été suivant, nous fûmes invitées pour les traditionnelles deux semaines, je compris que mon père n’avait pas cédé. A sa façon, il avait choisi ses filles plutôt que sa femme. Ma haine contre lui

est tombée, et mes migraines ont cessé. Je ne le haïssais plus, je ne l'aimais pas non plus. Je ressens depuis une forme d'indifférence à son égard.

– Peu importe, dit Zoé.

Elle nous tourne le dos, se déshabille, enfle un T-SHIRT, un caleçon et se couche. Au bout d'un moment de silence, elle reprend :

– Bonne nuit.

– Bonsoir, Zoé, lui répond Sarah en me jetant un regard noir.

Je l'ignore et décide de retourner à mon clavier. Mais mes mains tremblent et je suis incapable de poursuivre ce que j'avais commencé plus tôt.

Je me demande comment nous allons réussir à cohabiter toutes les trois sans nous entretuer ! Nous nous chamaillons tout le temps, Sarah et moi, mais c'est la base de notre relation. En revanche, je n'ai jamais pu vraiment communiquer avec Zoé. Elle est très correcte, mais elle me porte sur les nerfs. Elle m'exaspère depuis le jour de sa naissance. J'avais neuf ans.

C'est dingue, à la naissance de Zoé, Giselle, notre future belle-mère, n'était même pas conçue !

Si j'en crois *TrouvezVotreMoitié.com*, deux cent vingt-six hommes peuvent me convenir.

Alors que Zoé se tourne et se retourne dans son lit, et que Sarah ronfle doucement, la joue collée à la page 178 de son livre de chevet, je fais un tri dans tous les profils sélectionnés.

Je voulais me changer les idées, c'est gagné ! Je m'éclate ! J'oublie vite mes tristes étés de petite fille et les bagarres entre sœurs.

Pendant une demi-heure, je me familiarise avec le site, puis je me balade d'un e-mail à l'autre. C'est très simple, dès qu'un profil ou un détail ne me plaît pas, je zappe. Dès que je trouve un candidat séduisant, j'agrandis la photo. J'examine chaque détail, de la couleur des cheveux, au salaire annuel, en passant par ses croyances religieuses. Je lis son C.V., ses goûts, ses loisirs préférés, ce qu'il aime chez une femme, ce qu'il attend d'une relation.

En me fondant sur mes propres critères de sélection, physiques et moraux, et sur le peu d'informations qu'ils ont livrées d'eux-mêmes, je passe de deux cent vingt-six à cinquante candidats. Je continue à faire défiler les e-mails, et finalement, il reste vingt-cinq hommes. Des blonds au look baroudeur, des beaux bruns ténébreux, et des roux qui ressemblent à David Caruso. Il y a des avocats, des journalistes, des banquiers et des agents immobiliers.

Le problème, c'est que la plupart de ceux qui me plaisent recherchent une femme entre vingt et un et vingt-quatre ans. Parmi les vingt-cinq que j'ai sélectionné, j'en compte vingt-deux qui recherchent une femme plus jeune que moi. Et pourtant, ils ont mon âge ou plus.

Vingt et un ans ? Je me demande bien ce qu'un mec de trente-sept ans ou plus peut avoir en commun avec une gamine de vingt et un ans ? Franchement, c'est incroyable ! Bon d'accord, elles sont jeunes, fraîches, minces et jolies, et alors ? On peut aussi s'envoyer en l'air de façon très satisfaisante avec une femme de trente-cinq ans, mince, sportive, belle et expérimentée ! Une femme de votre âge, messieurs, une femme qui a les mêmes valeurs que vous et les mêmes références culturelles, qui partage vos goûts et vos idées, qui sait de quoi vous parlez et qui s'amuse ou s'émeut des mêmes choses, parce que justement elle a le même âge que vous.

Je ne vois pas l'intérêt de sortir avec une nana qui buvait son biberon quand vous commenciez à grimper dans l'échelle sociale ? De quoi peuvent-ils parler avec ces filles ? Je devrais le demander à mon père !

Que faire ? Oublier ces types qui me plaisent mais qui veulent une nana plus jeune, et passer à la tranche d'âge à qui je conviendrais ? Mais ce sont sûrement des vieillards !

J'ai déjà zappé tous les chauves, tous ceux qui utilisent le mot « costaud » pour se décrire, ceux qui n'ont pas fait d'études supérieures, ceux qui font des fautes d'orthographe, ou ceux qui écrivent en abrégé, du genre de ceux qui utilisent le chiffre 2 à la place de « de » dans une phrase. Les goûts et les couleurs, c'est quelque chose de très personnel. Ma sœur Sarah, par exemple, ne serait pas du tout attirée par le genre Andrew Sharp, le petit génie de la finance qui a fait fortune à Wall Street, qui possède bateau et propriété dans les Hamptons. Elle choisirait certainement un écrivain, ou un peintre. Ceux qui ont un look et un profil vraiment original.

Que faire ?

Je suis réellement attirée par mon groupe de vingt-cinq, mais eux cherchent une femme plus jeune que moi. Je décide donc de créer mon propre profil, comme ça, ceux qui seront intéressés prendront directement contact avec moi.

*Cliquez ici pour créer votre profil et vous aurez des rendez-vous galants dès ce soir !*

Je clique.

*Nom* : Ally.

Pas de nom de famille, s'il vous plaît.

*Age* : 34.

Je ne marque pas 35, même si je vais les avoir très bientôt, le mois prochain exactement, pour Thanksgiving.

34, c'est mieux que 35.

Mais 29, c'est mieux que 34.

Je commence à taper, puis je réfléchis.

J'efface le 34, je tape 29.

Je fixe ce nombre. C'est débile.

Cela fait un bout de temps que je n'ai plus vingt-neuf ans. Ma petite sœur a cet âge-là, mais qu'y puis-je ? Tous les hommes veulent une femme plus jeune que moi. Peut-être qu'ils changeraient d'avis en me voyant ? Peut-être qu'en voyant comme je fais jeune, les six ans de différence leur importeraient peu !

Peut-être qu'ils ont aussi un peu triché après tout !

J'efface 29, je retape 34. Là au moins, je ne mens pas. En tout cas pour un mois encore.

J'efface.

*Age* : 29.

Je passe à la ligne suivante pour ne pas être tentée de changer encore une fois.

Au pied du lit, Mary Jane lève la tête et me regarde d'un air désapprobateur. Je la caresse de

mon pied nu, elle ferme les yeux et se rendort.

*Statut marital* : encore un problème.

J'ai le choix entre :

*Séparé*, qu'est-ce que c'est que ce machin ?

*Marié*, n'importe quoi ! Si je clique là-dessus, on va croire que je cherche une aventure !

*Divorcé*, je ne le suis pas encore.

Cela dit, je n'ai pas non plus vingt-neuf ans...

Oh, mon Dieu ! Je clique finalement sur *Célibataire*. Après tout, c'est ce que je suis !

Pour le *Job* et le *Salaire*, je suis tentée de cliquer sur *Employé administratif*, et *Salaire entre 25 et 50.000 dollars*, pour ne pas effrayer les hommes qui ont peur des femmes qui ont du pouvoir.

Mais d'un autre côté, je n'ai pas envie de rencontrer ce type d'hommes. J'assume donc et je clique sur *Profession libérale* et sur *Plus de 200 000 dollars*.

Décrivez maintenant, en moins de quarante mots, le profil de l'homme que vous voulez rencontrer :

Sans même réfléchir, mes doigts tapent tout seuls : « Je cherche un homme qui me fasse sentir que je suis une femme. »

Euh... Est-ce vraiment ce que je cherche ? Je n'en sais rien. Je ne sais même pas si je recherche une relation nouvelle. Je n'ai pas besoin d'un nouvel ami. J'ai besoin de sexe ! Que faire, bon sang ?

Je me cale contre mes oreillers et je regarde le plafond comme si j'allais y trouver la solution.

Ally, me dis-je en caressant la fourrure de mon chien avec mes orteils, tu as besoin de te distraire, tu as besoin de rencontrer un homme à qui tu plaises, qui te trouve belle et désirable. Tu as besoin de sortir au restaurant avec un homme séduisant qui te trouve belle et qui s'intéresse à toi. Et si tu as envie de faire l'amour avec lui, fais-le, de toute façon, ton mariage est fichu !

Je me redresse. Envoyez-nous une de vos photos. Je recherche la meilleure photo de moi enregistrée dans la mémoire de mon ordinateur.

Je choisis celle que je préfère. Elle date d'il y a cinq ans. Je prenais le soleil à Central Park avec mon chien, quand Sarah arriva avec une copine. Elle a reconnu Mary Jane de loin et m'a prise en photo par surprise.

D'après elle, je n'avais jamais été aussi détendue et paisible. J'étais en train de bouquiner tranquillement.

Le livre en question, qu'on ne voit pas sur la photo, avait pour titre *Etre enceinte quand on le souhaite*.

La veille, Andrew m'avait donné son accord pour mettre un bébé en route.

– Arrête de me demander si je suis prêt, chérie, parce que la réponse est oui ! Allons-y pour le bébé !

J'avais alors arrêté la pilule et acheté un thermomètre pour commencer ma courbe de température.

Je m'étais offert le Bikini qu'on voit sur la photo. A cette époque, Andrew ne pouvait pas se rassasier de mon corps. Nous faisons l'amour, matin et soir. Sans aucune protection. J'étais sûre que nous allions faire un bébé. Mais chaque mois, j'avais mes règles.

Il s'est moqué de moi pendant cinq ans.

Cela n'arrivera plus jamais. A partir de maintenant, je ferai attention.

Cinq minutes plus tard, je clique définitivement et j'envoie mes vingt-cinq dollars d'inscription.

Je suis désormais membre de *TrouvezVotreMoitié. com*.

# 9

## Zoé

Sur la table de nuit, près de mon lit, mon portable sonne.

– Maman ?

– Non, c'est Daniel. Mais je viens de voir ta mère.

Daniel ? Ah, oui, Danny Marx.

– Tu es sûr ?

– Oui, je l'ai aperçue chez Bloomingdale mais quand j'ai fait demi-tour, elle avait disparu. Il y a toujours foule le mercredi matin dans ce grand magasin. J'ai essayé de la retrouver mais en vain.

Ma mère était en vie et en bonne santé ce matin chez Bloomingdale.

Je pousse un soupir de soulagement et je me rallonge dans mon lit.

C'est alors que Sarah entre, en peignoir et chaussons avec les cheveux trempés. Je me lève et je quitte la chambre pour lui laisser un peu d'intimité. Dans le salon, je m'assieds dans le fauteuil près de la fenêtre. J'aurais dû me douter que je retrouverai ma mère dans un grand magasin.

Je répète :

– Bloomingdale.

– Elle était au rayon cosmétique. Bobbi Brown, pour être précis.

– Et toi, que faisais-tu au rayon cosmétiques ?

– Maintenant que tu es à New York, il faut que je fasse un effort.

Est-il sérieux ?

– Je plaisante, Zoé.

– Désolée, dis-je en repoussant le rideau pour regarder dans la rue. Je crois que j'ai définitivement perdu mon sens de l'humour.

– La jeune femme que je fréquente travaille là, chez Estée Lauder. Elle s'appelle Joy.

– Ah, dis-je en regardant distraitement les photos épinglées sur le tableau d'affichage avec tous les détails pour le mariage. J'utilise les produits Estée Lauder.

– Je lui demanderai de te faire un prix.

– Merci, Danny.

– Daniel. Et de toute façon, tu n'as pas besoin de te maquiller.

– Je te remercie de m'avoir prévenue pour ma mère. Je suis rassurée de savoir qu'elle était en train de s'acheter des produits de beauté. Ça veut dire qu'elle allait bien, c'est une de ses activités favorites.

– Elle avait bonne mine. On ne lui donnerait pas du tout ses cinquante ans.

– Merci encore, Daniel. Je te le revaudrai.

Il me tarde de raccrocher pour foncer chez Bloomingdale.

– Ecoute, j’ai rendez-vous demain soir avec Joy et je crois que j’ai besoin de tes conseils. Je l’ai revue deux fois depuis que je suis tombé sur toi à l’aéroport, et il n’y a toujours rien de concret. Je crois que cette fois, c’est ma chance.

– C’est tout à fait du ressort de La Diva des marieuses ! D’accord, Daniel, tu peux compter sur moi.

– Au fait, Zoé, n’hésite pas à être franche s’il le faut.

Je ne sais pas pourquoi, mais j’ai le pressentiment qu’il me faudra en effet l’être avec lui !

La salle de bains est occupée. Je m’apprête à frapper lorsque j’entends distinctement à travers la porte le bruit caractéristique de quelqu’un qui vomit.

Je frappe tout de même :

– Est-ce que tout va bien ?

Sarah ouvre, elle a l’air malade à crever. Elle ne dit rien.

– Je ne suis pas censée être au courant, mais j’ai quand même saisi l’allusion d’Ally hier soir, et j’ai vu le titre de ton livre. Tu as des nausées matinales ?

Elle acquiesce, et se précipite soudain à l’intérieur, prise d’une nouvelle nausée.

Je noue ses cheveux dans sa nuque et je lui tiens la tête.

– Je me sens mieux, maintenant, dit-elle en se redressant.

Elle se brosse les dents et s’asperge le visage d’eau fraîche.

– Merci, Zoé, dit-elle en revenant dans la chambre.

Je la suis.

– Tu es sûre que ça va ? Tu veux que je t’apporte quelque chose ?

– Non, merci. C’est la première fois que je suis malade à ce point. Je pense que c’est à cause de tous ces caramels que j’ai dévorés cette nuit, cela n’a rien à voir avec les nausées matinales. J’adore les caramels.

Notre père est dingue de caramels lui aussi, il y en a toujours une réserve dans la cuisine.

– Tu n’es pas en état de sortir. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? Tu veux un verre d’eau, une tasse de thé ?

– Non, merci.

Sarah regarde le réveil sur la table de nuit à côté d’elle.

– Merde, je suis en retard et j’ai une réunion cet après-midi que je n’ai pas préparée. Il faut que j’y aille.

– Tu veux que j’appelle pour t’excuser ? Je vais leur dire que tu arriveras plus tard.

Sarah me dévisage.

– Tu le ferais pour moi ? C’est supersympa, ne donne pas de détails, dis-leur que c’est pour raisons familiales.

– Pas de problèmes, et tu sais, si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux compter sur moi.

Sarah sourit.



– Je te remercie beaucoup, Zoé. Je voulais te dire que je suis désolée pour hier soir, j’espère qu’Ally ne t’a pas fait trop de peine au sujet de ta mère.

– Oh, ce sont de vieilles histoires pas réglées... Elle a le droit de penser ce qu’elle veut.

Sarah sourit encore. J’attends qu’elle ajoute quelque chose, mais elle ne dit plus rien. Elle sort quelques vêtements de sa valise et commence à s’habiller, puis enfle des collants noirs en soupirant.

– Tu crois qu’ils font les mêmes pour les femmes enceintes ?

– Certainement.

Elle jette un œil à sa jupe et à son pull posés sur le lit quand je réalise soudain qu’elle préférerait rester seule.

– Bon, je te dis à ce soir, Sarah.

– Merci encore. Au fait, as-tu eu des nouvelles de ta mère ?

– Pas directement, mais un de mes amis l’a vue chez Bloomingdale en train de s’acheter du maquillage.

– C'est plutôt bon signe.

– Oui, j’espère. Je vais y faire un saut, avec un peu de chance, elle y est encore.

Nous nous souhaitons mutuellement une bonne journée et je m’en vais.

Arrivée dans l’entrée, j’entends Giselle qui m’appelle.

Zut. Zut. Zut.

J’étais si près de la sortie !

Je suis ici depuis dix jours et jusqu’à présent, j’ai réussi à l’éviter. Nous nous croisons dans le hall et nous nous voyons au moment des repas. Elle part tôt le matin pour l’université, et le soir, je m’éclipse le plus vite possible.

Je fais volte-face, elle se dirige vers moi, portant Madeline sur la hanche.

– Je voulais savoir si on pouvait déjeuner ensemble aujourd’hui.

Elle me fait la même demande tous les matins.

– Je suis navrée, je suis prise. Une autre fois si tu veux.

Je fais un petit sourire à Madeline, soulagée de regarder quelqu’un d’autre que Giselle.

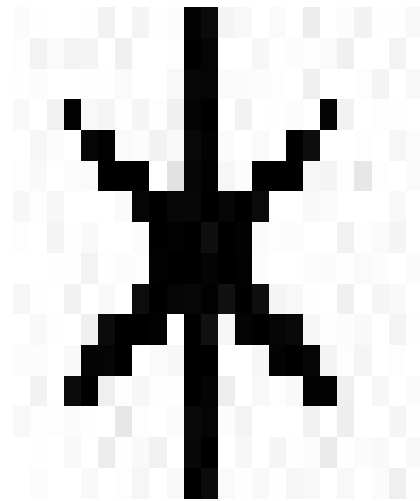
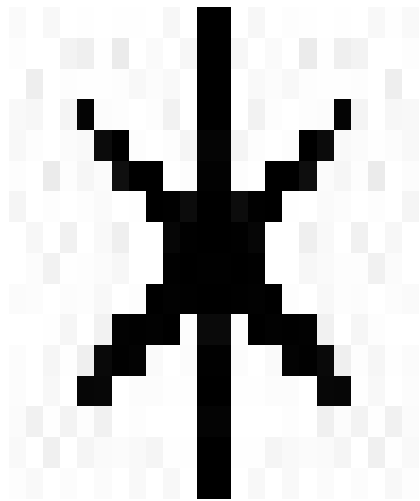
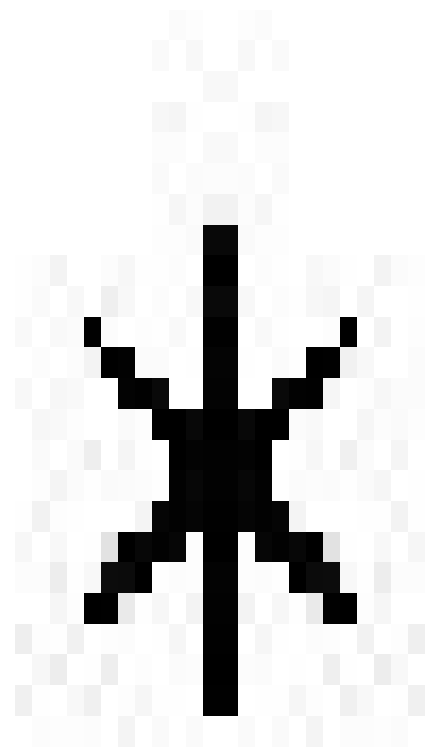
Elle déplace la petite sur son autre hanche.

– J’ai vraiment envie de passer un moment avec toi, Zoé. Je comprendrai très bien que tu ne veuilles pas parler de nous, ni du passé, mais nous pouvons parler de tas d’autres choses.

Soudain, Madeline se met à hurler, Giselle tente de la calmer, mais les hurlements se déchaînent. La petite attrape une poignée de cheveux de sa mère et commence à tirer dessus.

– Sauvée par le bébé, commente Giselle en me souriant.

Je lui rends son sourire machinalement, elle s’éloigne vers la chambre de Madeline.



La « presque » petite amie de Daniel est jolie.

Je m'assieds au bar, à moins d'un mètre de la petite table ronde qu'ils occupent eux-mêmes près de la fenêtre.

Mon cahier ouvert, mon stylo à la main, je suis prête.

Et, mon Dieu ! Que de boulot !

Daniel parle beaucoup et très vite. Il rit de ses propres blagues – il est très drôle, du reste, mais sa copine n'a pas l'air de s'amuser autant que lui. Il s'arrête pour boire dans son verre au milieu de son histoire, et, à deux reprises, il s'interrompt pour s'exclamer :

– Tu es vraiment magnifique !

Il est tout ce qu'il y a de plus sincère et admiratif, mais je comprends tout de suite pourquoi elle a du mal à se décider. On dirait qu'elle l'aime bien mais aussi qu'elle s'ennuie avec lui. Il ne fait aucun doute qu'à ce stade de leur relation, elle va finir par se décider. A moi de faire en sorte qu'elle choisisse Daniel.

Il est en train de lui dire pourquoi il adore le film *The Mighty*, et qu'il a presque pleuré en le voyant. Je souris mais Joy Ross, l'objet de l'affection de Daniel, a l'air gênée de cette révélation.

Il y a quelques mois, Charlie et moi sommes allés voir un film à l'eau de rose. Arrivés dans la rue, il s'est mis à pleurer toutes les larmes de son corps. J'avais trouvé le film très surfait, et la réaction de Charlie m'avait paru puérile. Il m'en a voulu de ne pas être de son avis, il trouvait que ce film avait une vérité profonde alors que je pensais que c'était un navet. Nous nous sommes disputés et chacun est rentré chez soi de son côté. Nous nous sommes réconciliés le lendemain, mais cette dispute est restée entre nous comme la preuve que nous n'avions pas les mêmes goûts.

Et c'est vrai que de nombreuses choses nous séparaient. Des petites choses, des tas de petites choses qui, finalement, ont pris de l'importance.

– Il ne faut jamais se coucher avec de la colère dans le cœur, répétait toujours ma vieille voisine, Mme Guttlemen.

Elle était notre voisine de palier autrefois et m'a souvent gardée quand j'étais petite.

– Je sais que tu connais la chanson, disait-elle souvent, mais je t'assure qu'Abe et moi, on ne s'est jamais endormis en colère l'un contre l'autre. Pas une fois en soixante et un ans ! Quand on aime quelqu'un, on fait la paix avant de dormir. On ne peut pas être en guerre avec celui qu'on aime le plus au monde !

Je ne compte pas le nombre de fois où je me suis couchée après une dispute avec Charlie.

J'essaie d'imaginer une dispute avec Daniel. Impossible. Avec son sourire de personnage de dessin animé, ses vanes débiles et sa collection de blagues, c'est comme si on pouvait se fâcher avec Snoopy.

Snoopy...

C'est Mme Guttlemen, encore elle, qui répétait aussi :

– Quand on est amoureux de quelqu'un, vraiment amoureux, sa voix, sa présence, le seul fait de penser à lui, vous donne envie de danser comme Snoopy.

Je vois très bien Snoopy, le petit chien, danser de joie autour de Lucy, ses oreilles battant l'air,

sa truffe au vent et le cœur palpitant !

J'éclatais de rire et Mme Guttlemen m'embrassait en riant avant de me couper une grosse tranche de gâteau.

La danse de Snoopy.

Daniel est assis en face de sa conquête et il lui fait la danse de Snoopy. Il cligne des yeux, se penche en avant, la regarde fixement et réagit à chaque mot qu'elle prononce comme si c'était extraordinaire.

Dans la pratique de mon métier de « Gourou des rencontres », je ne me suis jamais mise dans la peau de la personne assise en face de mon ou de ma cliente. Ce n'est pas une question de sympathie ou d'antipathie, c'est simplement parce que je suis concentrée sur mon travail. Que la personne avec laquelle mon client a rendez-vous vienne d'un quartier huppé ou au contraire d'un coin moins chic de la ville, n'a jamais influencé mon observation. Ce qui a toujours compté pour moi, en revanche, c'est que mon client comprenne que son propre comportement est essentiel dans le succès de la rencontre.

Cette fois, j'écoute et je regarde Daniel comme si c'était moi qui avais rendez-vous avec lui. Et c'est bien. Je ne sais pas pourquoi, il fait telle et telle chose, et ça marche.

Sauf avec Joy.

Mais est-ce pour cela qu'il doit changer toute sa façon d'être ? Tant pis pour elle, il faut qu'il reste lui-même !

Soudain, Joy regarde l'heure et se lève.

– J'ai un rendez-vous très tôt demain.

Elle l'embrasse sur la joue.

– Reste, je t'en prie, finis tes nachos, il y a plein de taxis dehors.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle atteint la porte, sort dans la rue, grimpe dans un taxi et disparaît.

Dans un geste théâtral, il met ses mains sur sa poitrine, se lève, puis s'écroule par terre, comme s'il était mort.

– Monsieur ! Est-ce que ça va ? demande un serveur affolé.

Daniel se relève, rassurant :

– Je plaisantais, ne vous inquiétez pas, la nourriture n'est pas empoisonnée, je ne vous ferai pas de procès.

Le serveur a un sourire coincé et tourne les talons.

J'éclate de rire.

– Bourreau, fais ton office. Dis-moi tout ce qui n'allait pas.

Il me tend la main et je la prends.

Arrivés dehors, il y a tellement de vent que mes cheveux s'envolent. Daniel propose d'entrer dans un café pour discuter plus tranquillement.

– Comme ça, quand tu auras terminé de faire l'inventaire de tous mes défauts et de mes

faiblesses, tout le monde ici saura tout de moi.

Je ris et nous entrons chez Netta, un café style années 50. Nous nous asseyons confortablement dans de profonds fauteuils et, une fois servis nos cafés et nos parts de gâteaux, nous parlons :

– Chère madame Solomon, vous pouvez y aller.

– Honnêtement, je t'ai trouvé très bien, Daniel.

Il écarquille les yeux.

– C'est pour entendre ça que les gens te paient deux cents dollars de l'heure ?

– C'est offert par la maison.

Il met trois sachets de sucre dans son café avant d'ajouter :

– J'adore cette nana, Zoé. Je veux comprendre pourquoi elle a soudain inventé ce rendez-vous demain matin.

– As-tu jamais envisagé la possibilité que vous n'avez aucun point commun, ou que tu ne lui plais pas, ou qu'elle n'aime pas tes blagues, ou qu'elle n'est tout simplement pas faite pour toi ?

Il secoue la tête.

– Jamais. C'est possible, mais... non. Je sais que je suis parfois un peu lourd, que mes vanes ne font rire que moi, mais je peux me perfectionner. Je veux changer si c'est nécessaire. Tu peux m'y aider.

– Je crois que tu étais très bien ce soir, Daniel. Mieux que bien. Je t'assure. Mais je peux quand même te dire à quel moment elle m'a semblé être ailleurs.

– J'ai été mieux que bien ? dit-il en mangeant un morceau de son gâteau. Venant de toi, c'est un super-compliment.

– Je...

Daniel me regarde. Me regarde vraiment avec intensité.

Peu importe ce que je voulais dire. J'ai une soudaine révélation. Je viens de comprendre pourquoi je n'ai jamais aimé Charlie. Pourquoi j'étais incapable de lui dire oui. Charlie ne m'a jamais regardée, il ne m'a jamais écoutée avec attention, ne s'est jamais intéressé aux avis que je pouvais avoir. Daniel me fait penser au personnage de Richard Dreyfuss dans le film *Once Around*, que nous avons vu sur le câble.

Charlie trouvait que l'amour fou que Richard Dreyfus éprouvait pour le personnage joué par Holly Hunter était étouffant. Il l'était peut-être, mais je trouvais très beau d'être aimé aussi totalement. Cela devait donner un tel sentiment de sécurité !

– A quoi penses-tu ? demande Daniel.

J'ai envie de lui sauter dans les bras et de l'embrasser pour le remercier de m'avoir donné la chance de comprendre l'échec de ma relation.

– Je pense que tu as été super ce soir avec cette fille. Tu es quelqu'un de bien, Daniel, pourquoi veux-tu changer pour plaire à quelqu'un ?

– Je t'en prie, je n'ai pas de problème d'estime personnelle. Je veux plaire à cette nana, dis-moi comment.

– Très bien, je vais te dire ce que j’ai vu, d’un point de vue strictement objectif.

Il s’approche en se léchant les babines. Sa tignasse brune épaisse et soyeuse lui tombe dans les yeux. Il repousse ses cheveux distraitemment.

– Quand Joy est arrivée, tu t’es levé tout de suite en lui répétant qu’elle était fantastique. Deux fois. Puis, deux ou trois secondes plus tard, alors que tu étais en train de lui parler, tu t’es brutalement interrompu pour lui dire qu’elle était vraiment fantastique.

Il a l’air ahuri.

– Mais elle est fantastique, elle est superjolie, c’est une réalité, non ?

Je rigole.

– Oui, mais tu n’es pas obligé d’en faire des tonnes sur le sujet. Tu peux lui dire qu’elle est jolie sur un ton normal. Et tu n’es pas obligé de te lever et de le déclamer comme au théâtre !

– Tu veux dire que quand on trouve une femme belle, il ne faut pas le lui dire avec force et un peu théâtralement ?

– Je t’ai dit ce que j’en pensais, je crois qu’il ne faut rien changer en toi mais avec cette femme en particulier, je crois que ce n’est pas une bonne chose. Je te le répète, le problème, ce n’est pas toi, c’est elle.

Soudain, je comprends pourquoi je ne supportais pas la si haute opinion que Danny avait de moi, quand nous étions au lycée. Ce n’est pas parce que j’avais peur de dégringoler du piédestal sur lequel il m’avait placée. C’est parce que je ne croyais pas que j’avais droit à cette place ! Je ne m’en sentais pas digne, comme dans cette histoire à la Groucho Marx, où le type ne veut appartenir à aucun club ni aucune association. On se demande à la fin si c’est le club ou lui-même qui est infréquentable !

– Parle-moi de Joy. On devrait commencer par là, qu’est-ce qu’elle a de spécial ?

– Elle est intelligente, elle sait ce qu’elle veut, elle a confiance en elle. J’aime les femmes qui ont du caractère. Elle a bien réussi au lycée, elle a bien mené sa barque, elle parle de tout avec passion.

La passion, voilà ce qui manque dans ma vie. J’étais passionnée autrefois à la fac quand je voulais devenir psychologue. Mais qui suis-je maintenant ? L’incarnation d’un vague rêve pour les gens. Je les rencontre une fois, ils me paient une fortune, et je passe à un autre client. C’est trop facile.

A quel moment suis-je devenue aussi paresseuse ?

– Il y a un autre truc que j’adore chez elle, c’est qu’elle m’écoute vraiment quand je lui parle, poursuit Daniel. D’accord, elle débranche quand je déconne, mais quand je lui parle de mes projets de rénovation de l’hôpital pour lequel je travaille, et du marbre et de la coupole de verre que je veux installer dans le hall de cet hôpital, elle m’écoute et elle me pose des questions. Mon ex-petite amie fumait pensivement puis retouchait son maquillage chaque fois que j’essayais de lui parler d’architecture. A la fin, je ne parlais plus du tout de mon job. Avec Joy, je fais attention à ne pas m’emballer sur ce sujet, c’est du reste pour ça sans doute qu’elle m’écoute.

– Tu es complètement à côté de la plaque. Parce qu’une femme bâille en t’écoutant parler de ton

boulot, tu en conclus que ton boulot est ennuyeux. Finalement tu évites d'en parler aux femmes que tu rencontres, pensant que ce sujet ne peut que les faire bâiller. En fait, c'est cette nana qui n'est pas la bonne, c'est tout.

– Je comprends. Mais est-ce qu'on ne fonctionne pas tous de cette manière ? Quand tu t'es brûlé une fois, tu ne t'approches plus après. C'est un cliché mais je crois qu'il convient à la situation, non ?

Je ris.

– C'est ma nouvelle devise !

– Pourquoi ?

Encore un point pour lui. Charlie n'aurait même pas relevé. Daniel veut savoir. Il est à l'écoute.

– Tu veux dire que ton ancien mec t'a fait souffrir et pas le contraire ?

– Il m'a fait supermal ! Devine avec qui ma cliente avait rendez-vous ce soir-là dans un bar ?

Il reste pantois devant moi.

– Oh, Zoé, je suis désolé.

Je fonds en larmes. Je ne sais pas pourquoi elles coulent ni d'où elles viennent, mais elles coulent et je cache mon visage dans mes mains. Daniel se lève de son fauteuil et vient s'agenouiller devant moi. Il écarte mes mains.

– Zoé, ce type est un salaud. C'est mieux pour toi que ce soit fini. L'homme qui sortirait avec toi et qui ne se rendrait pas compte de la chance qu'il a serait bon à interner.

Je secoue la tête.

– Ce n'est pas un salaud, tout est ma faute.

Il me soulève le menton.

– Bien sûr, c'est toi qui l'as poussé à te tromper ! Dois-je t'envoyer à l'émission du Dr Phil Show ?

– Il m'a demandé cent fois de l'épouser, je lui répondais chaque fois que je n'étais pas prête. Je crois qu'il a donné rendez-vous à cette fille pour se tester lui-même. Pour réagir devant mes refus répétés.

– Zoé, tes raisonnements ne valent pas un clou. « Réagir », tu dis ? Juste après avoir proposé le mariage à son amie, il sort avec une autre femme ? C'est ce qu'on appelle un passif agressif, voilà le fond de ma pensée, si tu me le demandes.

– Je ne te le demande pas.

– Tu me l'as dit quand même.

Je pousse un profond soupir.

– Excuse-moi. Je suis très choquée par ce que Charlie m'a fait vivre, et je suis bouleversée par ce qui arrive à ma mère. En plus, je vis chez mon père qui héberge mes deux sœurs, il y a beaucoup de tensions et en plus, il y a Giselle.

– Giselle ?

– La fiancée de mon père. C'était mon amie. C'est moi qui les ai présentés l'un à l'autre.

– C'est ce qui est à l'origine de la rupture entre tes parents ?

J'acquiesce.

– Et c'est la raison pour laquelle ta mère est sur le sentier de la guerre. Pas pour elle mais pour toi.

– Comment ça ?

– Tu as été trahie toi aussi, Zoé.

Bon sang ! Il a raison ! Et comme je suis soulagée de le comprendre. C'est comme si quelqu'un répandait un baume apaisant sur mes blessures ouvertes. Malgré la vie commune, Charlie n'a jamais compris pourquoi j'en voulais à ce point à papa et à Giselle. Il me répétait sans cesse que ce n'était qu'un prétexte pour le maintenir à distance et ne pas m'engager.

Daniel serre ma main.

– Je crois que tu en as plein la tête, Zoé Solomon. Tu mérites que je te laisse la dernière bouchée de gâteau.

Il la pique avec sa fourchette et, après une volte dans les airs, la dirige vers ma bouche que j'ouvre aussi docilement que si j'étais une enfant.

– Mâche, maintenant. Miam, miam.

Je souris.

– Tu n'as toujours aucune nouvelle de ta mère ?

Je secoue la tête.

– Je suis allée chez Bloomingdale hier, après ton coup de fil, j'ai regardé dans chaque rayon, mais je n'ai pas eu de chance. J'ai appelé son portable mais il était éteint. Je ne sais même pas pourquoi je m'inquiète autant de ce qu'elle pourrait faire à mon père. Je pense que c'est mon goût immodéré pour le drame !

– Ne minimise pas ce qui t'arrive, Zoé. Ce n'est pas un mélo, c'est ta vie.

Je lui souris, serre sa main :

– Merci, Daniel.

Il me sourit en retour.

– Tu comptes revoir Joy bientôt ?

– Elle m'a invité à une fête de son école pour les étudiants diplômés. Je trouve que c'est bon signe. Ainsi elle montrera à toute la population mâle de son école qu'elle est prise.

– Ecoute, Daniel, peut-être qu'elle t'aime bien. Comme tu es.

– Qui êtes-vous, Mark Darcy ?

– Toi ? Tu as vu le *Journal de Bridget Jones* ?

– Je suis allé voir le film avec une de mes anciennes copines.

– C'est un bon point pour toi. Parce que c'est très réaliste. Nous sommes exactement comme ça, nous les femmes. Tu sais ce que nous cherchons toutes ? Quelqu'un qui nous aime telles que nous



sommes.

– Il faudrait être fou !

J'éclate de rire.

# 10

## Sarah

Il a fallu deux semaines à Griffen pour qu'il se décide enfin à m'appeler.

Deux semaines.

Il m'a téléphoné ce matin au boulot. Après beaucoup d'hésitations, de raclements de gorge et des pauses de quinze secondes entre chaque phrase, il m'a proposé qu'on se voie ce soir chez Doug « pour parler de la situation ».

Que va-t-il me dire ? Qu'est-ce que j'attends de lui ?

*Epouse-moi, Sarah. Nous ferons tout pour que ça marche tous les deux. C'est le moment de nous engager.*

Est-ce ainsi que cela se passe dans ces cas-là ? Je n'en sais rien, je n'ai aucune expérience dans le domaine !

Ces six derniers jours, j'ai eu très envie de demander à Ally de me donner son point de vue sur « la situation ». Mais Ally est complètement ailleurs. Ou elle dort, ou elle râle, ou elle n'est pas là.

C'est évident que son mariage bat de l'aile, mais il est tout aussi évident qu'elle ne veut pas en parler. Elle vous lance un regard meurtrier dès que vous osez poser la moindre question personnelle. Chaque jour, elle sélectionne des dizaines de sites consacrés à la grossesse. Elle a trouvé des articles absolument incroyables comme : « Que faut-il manger durant le premier trimestre ? », « Pourquoi les vitamines prénatales sont-elles indispensables ? », « Ne luttez pas contre la fatigue », « Huitième semaine, que se passe-t-il dans votre corps ? », « La femme enceinte et la mode » !

Alors là, je suis sciée. La mode et la grossesse ? Je n'ai pas envisagé une seconde d'investir dans des vêtements de grossesse ! Si j'en crois ma bible, je peux me passer de fringues de grossesse jusqu'à mes cinq mois. Il me reste donc encore trois mois pour m'en préoccuper et pour trouver l'argent pour acheter une nouvelle garde-robe.

Je me suis demandé si j'allais m'adresser à Giselle, mais elle n'est pas beaucoup là, et quand elle est à la maison, elle s'occupe de Madeline. Et puis je la trouve presque irréaliste, au point que je ne me vois pas avoir une discussion sérieuse avec elle. Je croise beaucoup de Giselle à New York, particulièrement sur la Cinquième Avenue où je travaille, près d'Union Square. Des femmes inabordables parce que tellement parfaites. Elles ressemblent à ces actrices ou ces top models qui vont skier à Alpen en hiver.

Je ne peux pas non plus parler à Zoé, même si elle a été supersympa l'autre jour avec moi. A part quelques jours passés ensemble chaque année, je la connais finalement assez peu. Elle a toujours essayé de se rapprocher de moi alors que je m'efforçais de la tenir à distance. Elle est nerveuse, elle dort avec son portable sous son oreiller. Elle attend un coup de fil de sa mère ou d'un mec. J'ai du mal à croire que Zoé attende qu'un mec l'appelle !

Enfin, il y a Danielle Ann, ma collègue enceinte. D'habitude, je fais tout pour l'éviter au boulot, mais depuis le début de ma grossesse, je ne me lasse pas de la regarder. Si je la croise dans la

cuisine au moment où elle se sert une tasse de café décaféiné, je suis hypnotisée par son ventre. Cela devient gênant quand je sens qu'elle me fixe à son tour. Dans les réunions, je note qu'il faut à peine quelques minutes pour qu'elle s'assoupisse. Je compte même le nombre de fois où elle va aux toilettes.

– Tu as besoin de quelque chose ? m'a-t-elle jeté l'autre jour d'un air hargneux.

J'étais plantée devant son bureau, fascinée par ses pieds nus. Elle s'était déchaussée, ses chaussettes et ses horribles chaussures noires posées à côté d'elle.

– J'ai les pieds qui gonflent, c'est tout !

Je retourne à mon bureau en me demandant quand mes pieds enfleront à leur tour.

Je passe tellement de temps à observer le moindre mouvement de Danielle Ann qu'à deux reprises, Lisa a dû me rappeler à l'ordre.

Après le boulot, je fais un arrêt chez mon père pour prendre deux ou trois sacs avant de me rendre à mon ancien appartement. Officiellement, je l'occupe encore deux jours. J'ai donc décidé d'en profiter pour emballer quelques affaires.

Je n'ai pas grand-chose à part mon lit, un buffet et des tonnes de bouquins. J'ai aussi quelques vêtements, mais même si l'appartement de mon père est vaste, je crois que je ne peux rien y entreposer.

Comme certains vêtements commencent à être trop serrés, je veux fouiller dans ma garde-robe pour voir ce que je peux encore porter. Face au grand miroir installé sur la porte du placard de ma chambre, un petit tas de fringues à mes pieds, je suis très énervée de constater que presque plus rien ne me va. J'essaie mon pantalon corsaire stretch, toujours si parfait, mais il me serre aux hanches. J'essaie ma merveilleuse petite jupe en jersey, longueur au genou, si féminine, mais elle me moule les fesses. J'essaie mon gilet noir en cashmere avec une petite rose sur le côté gauche, je ne peux pas le fermer car mes seins ont grossi.

Comment est-ce possible si vite ? Oh, mon Dieu !

Est-ce que ça veut dire que je dois déjà investir dans des vêtements de grossesse ? Mais je ne suis enceinte que de huit semaines !

Finalement, j'arrive à entrer dans une minijupe noire qu'Ally m'avait offerte l'année dernière et que je ne portais pas car elle était trop large. Elle a encore les étiquettes du magasin. Elle tombe parfaitement, j'enfile le fameux gilet à l'origine de ma rencontre avec Griffen et des cuissardes noires, on ne dirait pas du tout que je suis enceinte.

– Tiens, tiens, je connais quelqu'un qui a un rendez-vous galant ! Où vas-tu ? demande Jennifer depuis l'encadrement de la porte de ma chambre.

– Je sors.

*Casse-toi ! Casse-toi !*

– Tu mets ça ?

Je me regarde dans la glace.

– Pourquoi ? Il y a un problème ?

Elle pousse la porte et je vois son diamant scintiller dans la lumière.

– Ecoute, Sarah, ne le prends pas mal, mais tu as pris du poids, on dirait même que tu es enceinte. Tu pourrais peut-être arrêter les gâteaux et les M&M's ? Tu sais, l'année dernière, je voulais perdre trois kilos pour la fête de Noël de la boîte de Jason, eh bien, il a suffi d'arrêter les *frappucinos*. C'est dingue, ils sont bourrés de crème à seulement deux pour cent ! Tu serais surprise de voir à quel point on maigrit dès qu'on arrête de manger ce genre de chose. Oh, le téléphone ! J'y vais ! Salut, Sarah !

– Mais on se connaît à peine !

Voilà ce que Griffen trouve à me dire quand nous nous retrouvons dans un bar. J'ai pris un déca et il a insisté pour m'offrir un petit gâteau au chocolat. Si Jennifer voyait ça !

– Tu vas être la mère de mon enfant et je te connais à peine, reprend Griffen.

– Nous sommes tout de même sortis ensemble pendant deux mois ! Tu me connais un peu !

– Tu sais très bien ce que je veux dire, Sarah.

– Non, je ne vois pas du tout. Ce qui est vrai, c'est qu'on ne se fréquente pas depuis longtemps. Mais en deux mois, nous avons passé beaucoup de moments ensemble... Nous avons beaucoup parlé, de tout et de rien, surtout de nous. J'ai l'impression que je te connais plutôt bien.

Il me lance un regard en biais.

– Qu'est-ce que tu attends de moi ? Tu ne sais pas grand-chose sur moi.

– Je t'écoute, dis ce que tu as à dire.

Il baisse la tête, hésite, regarde à côté puis me fixe enfin droit dans les yeux.

– Je ne suis pas prêt pour la paternité. Je suis vraiment désolé d'avoir attendu deux semaines pour t'appeler, mais je vis comme un zombie depuis quatorze jours. Je marche dans les rues en tournant toutes ces questions dans ma tête. Je n'arrive plus à dormir. Je ne pense qu'à cette grossesse. A ce qu'elle signifie. Ce que je ressens, ce qui est juste, ce qui ne l'est pas. J'ai gambagé durant deux semaines et quand je me suis senti totalement à bout, je t'ai téléphoné.

– Et c'est pour me dire que tu ne supportes pas d'affronter la réalité et que tu n'es pas prêt à être père que tu m'as téléphoné ? Je ne suis pas du tout prête à être mère, Griffen, moi non plus. Mais je vais l'être quand même.

– La vérité, c'est que je ne veux pas être père. Pas encore, pas avant longtemps.

Mais c'est trop tard, mon vieux ! Que tu le veuilles ou non, tu vas être père !

Et moi ? Est-ce que j'avais envie d'avoir un enfant ? Pas du tout, et comme Griffen, pas avant un bon bout de temps ! Mais cet enfant que je porte, est-ce que je le veux ? Oui ! Cent fois oui ! Je l'aime déjà, ce petit bébé dans mon ventre.

Griffen boit une gorgée de café.

– Je t'aiderai financièrement. Je te le promets. Je veux que tu saches que tu n'as pas à te faire de souci en ce qui concerne les dépenses à venir. Je ne gagne pas des fortunes mais je me débrouillerai.

– Es-tu en train de me dire que tu ne veux rien avoir à faire avec le bébé ?

Le morceau de gâteau au chocolat que je viens d'avaler a du mal à passer.

Il détourne le regard, acquiesce, puis affronte mon regard.

– En tout cas pour le moment.

Il cache son visage dans ses mains et secoue la tête avec force.

– Ecoute, Sarah, je n'arrive pas à croire que tu es enceinte, que tu vas avoir un bébé. Mon bébé. Je n'arrive pas à réaliser que je vais être père. Je ne suis pas prêt, Sarah, je n'y peux rien. Je ne supporte même pas cette idée.

– Moi non plus.

Il est surpris.

– Alors pourquoi le garder ? demande-t-il en reprenant espoir. Ecoute, tu n'es pas prête et je ne le suis pas non plus. Au fond, tu ne veux pas d'enfant, alors pourquoi aller jusqu'au bout ?

Parce que je suis enceinte. On ne sait pas ce que ça veut dire jusqu'à cette fameuse petite ligne rose, jusqu'à ce que le médecin vous félicite, jusqu'à ce que vous posiez machinalement la main sur votre ventre.

– Je n'ai aucune explication rationnelle... Simplement, quand j'ai su que j'étais enceinte, la première chose que j'ai ressentie, c'est du bonheur. Un bonheur profond, total. Juste après, j'ai eu peur. Mais je n'ai jamais pensé que je ne voulais pas de ce bébé.

– Mais, Sarah...

– Tu me demandes ce que je ressens ? Je suis à la fois terriblement heureuse et terriblement paniquée à l'idée que dans sept mois, je vais avoir un bébé. Jusqu'à présent, sept mois, c'était le temps qu'il fallait pour faire des économies pour un voyage, ou pour faire un régime pour perdre cinq kilos, ou pour obtenir une promotion. Aujourd'hui, je sais que dans sept mois je vais être maman. Je ne sais absolument pas comment je vais m'organiser avec ce bébé, ni comment le mettre au monde, ni si je suis prête, ni enfin en quoi ma vie va changer. Mais je n'ai jamais envisagé de ne pas le garder.

– J'ai réfléchi aux changements dans ma vie et j'ai conclu que je ne veux pas être père maintenant. Je trouve que ce n'est pas honnête de ta part de me faire un enfant contre ma volonté.

Que répondre ? Ce n'est pas juste de le rendre père alors qu'il ne le souhaite pas.

Mais je suis enceinte.

– Je ne serai plus jamais le même. Je vais être le père de quelqu'un. Financièrement, tout va changer. Je vais devoir penser à lui avant moi. Changer ma façon de penser, de gérer ma vie, sur le plan émotionnel, spirituel, financier. J'aime ma liberté, il n'y a aucun mal à ça !

Sauf si ta petite amie est enceinte...

– Tu es immature, Griffen. Pour moi aussi ça a été un choc brutal, j'ai changé tous mes plans et mes projets, j'ai grandi tout à coup, j'ai accepté de renoncer à ma vie de célibataire. C'est ainsi. Je ne fais pas l'autruche.

– L'avortement est autorisé dans ce pays. Tu es au courant, n'est-ce pas ? Ça ne s'appelle pas faire l'autruche, ça s'appelle faire un choix. Tu dis que je suis immature ? Je ne suis pas le seul ici qui va avoir un bébé et qui est incapable de s'en occuper ! Tu n'as pas de fric, tu vis en colocation, et il ne me semble pas que tu sois très maternelle, Sarah !

– C'est pour cette raison que tu n'es pas tombé amoureux de moi ? Parce que je ne t'ai pas assez materné ? lui dis-je entre mes dents tellement je suis en colère.

– Laisse tomber.

Il se lève.

– Ecoute, poursuit-il, j'ai dit ce que je voulais dire. Je t'aiderai financièrement, mais c'est ton choix, à toi de l'assumer. Je fais un autre choix.

– J'en conclus que tu ne veux pas avoir d'information sur la façon dont se déroule ma grossesse, les examens médicaux et les échographies ? Tu veux seulement que je te prévienne quand tu devras me verser la pension que tu veux bien m'accorder ?

– C'est quoi une échographie ? demande-t-il d'un air nerveux. C'est pour savoir si le bébé a un problème ?

Bingo ! Il est donc intéressé par ma grossesse.

– On voit le bébé sur un écran, on entend les battements de son cœur, on fait une photo. Le médecin vérifie que tout va bien. J'ai rendez-vous jeudi prochain à l'hôpital Lennox Hill, à 12 h 30.

– Quelqu'un t'accompagne ?

– J'aurais aimé que toi, tu m'accompagnes, lui dis-je en prenant ma veste et mon sac, mais je peux aussi bien demander à ma sœur, je crois que rien ne pourrait lui faire plus plaisir !

Il se dirige vers la porte et je le suis. Nous restons dehors face à face mais sans nous regarder.

– Bon, comme je te l'ai dit, tu m'appelles si tu as besoin de quoi que ce soit.

– Comme de l'argent, par exemple.

– Oui.

– J'ai une bonne mutuelle, Griffen. Jusqu'à la naissance, il n'y a pas de dépenses particulières.

– Eh bien, appelle-moi en cas de euh... besoin.

Je hoche la tête. Il s'en va. Comme d'habitude.

Au moment où il tourne le coin de la rue, mes jambes flanchent. Vraiment. Elles ne me soutiennent plus. S'il n'y avait pas eu une cabine téléphonique juste à cet endroit, je serais tombée par terre. Je m'appuie contre la vitre, je sors une pièce et je compose le numéro de Lisa. Malheureusement, la machine avale ma pièce. J'attrape mon portable, Lisa me demande de la rejoindre chez elle, et se charge de prévenir Sabrina. Une demi-heure plus tard, je suis allongée sur son lit en hyperventilation.

Je serai donc une mère célibataire. Je vais faire un bébé toute seule.

Lisa et Sabrina essaient de me calmer en me répétant :

– Tu ne sais pas ce que l'avenir te réserve.

Mais nous savons toutes les trois que je ferais mieux de voir la vérité en face.

Mais comment regarde-t-on la vérité en face ? Comment passer de la panique à l'acceptation ?

– Jette un coup d'œil là-dessus, me dit Sabrina en me tendant un exemplaire de *Smart Woman*

*Magazine*, un des concurrents de *Woman*. Je l'ai mis de côté pour toi.

J'ouvre à la page qui est cornée.

C'est un quiz intitulé « Etes-vous prête pour faire un bébé ? »

– D'accord, dis-je. Question Un : « C'est le nouvel an et votre bébé de quatre mois a son premier rhume. »

Vous prenez une baby-sitter et vous allez faire la fête jusqu'à 5 heures du matin.

Vous restez près de votre bébé.

Vous appelez votre mère pour qu'elle vienne faire la garde-malade. Après tout, que voulez-vous qu'elle fasse un soir de réveillon ?

Vous invitez tout le monde chez vous en demandant à vos amis de faire le moins de bruit possible.

– Je dirais a), commente Lisa. De toute façon, si le bébé a un rhume, ça ne sert à rien de rester. Ou plutôt c), corrige-t-elle après un instant. Oui, le c), c'est la meilleure réponse, ainsi, le bébé sera entre de bonnes mains.

– Pas avec ma mère en tout cas, dit Sabrina. Ce n'est pas du tout son truc.

Ma mère aurait été parfaite dans le rôle. Elle était merveilleuse.

– Quoi qu'il en soit, c'est la bonne solution, il vaut mieux une mère qu'une ado ! conclut Sabrina.

– J'hésite entre b) et c), dis-je à mon tour.

De toute façon, c'est idiot d'hésiter, je n'ai plus de mère, le bébé n'aura que moi.

*Que moi. Que moi. Que moi.*

Nous finissons le quiz. Le résultat est le même pour nous trois. Nous sommes dans la catégorie : « Ne sortez pas sans vos préservatifs ! »

Cela dit, je suis quand même assez proche de la catégorie : « Vous êtes prête mais vous devez être plus réaliste. »

– A propos de réalisme, dit Sabrina, on en est où pour Porto Rico ? Il y a des semaines qu'on n'en a plus parlé.

J'avais complètement oublié Porto Rico.

Nos anniversaires se suivent. Lisa est née en septembre, moi en octobre et Sabrina en novembre. Nous avons donc décidé de fêter nos trois anniversaires en allant faire un petit voyage dans une île. Avant cette grossesse, Ally m'avait annoncé qu'elle m'offrirait le billet d'avion. Je devais prendre en charge les repas, l'hôtel et les boissons.

– Je ne sais pas...

– Mais tu n'en es qu'au premier trimestre, dit Lisa. Tu as tout à fait le droit de voyager.

Je pourrais bien sûr, mais je n'ai plus tellement envie de boire des *piña coladas* et de batifoler sur le sable. Tout ce qui me fait envie en ce moment, c'est de me plonger dans des bouquins de maternité et de me défoncer en trouvant des superidées d'articles pour *Woman*, afin de décrocher ma promotion.

– C'est sans doute la dernière fois qu'on aura une telle occasion toutes les trois, insiste Lisa. Bientôt, tu ne pourras plus faire ce genre d'escapade !

Je regarde Lisa.

– Je sais, mais il vaut mieux que je fasse des économies pour les couches, les biberons et la poussette, plutôt que d'aller dépenser mon argent en vacances. Ce serait assez irresponsable, tu ne crois pas ?

– Ça ne t'ennuie pas si nous y allons sans toi ? demande Sabrina.

– Mais non, pas du tout, lui dis-je avant d'éclater en sanglots. Je suis désolée, ce sont les hormones sans doute.

Sabrina m'entoure de ses bras.

– Excuse-moi, Sarah, je ne sais pas où j'ai la tête. Je n'arrive pas à intégrer le fait que toute ta vie est en train de changer. Je crois que je n'ai pas encore réalisé que ce n'est pas comme si tu t'étais fait couper les cheveux et qu'il suffisait d'attendre qu'ils repoussent. Tu vas avoir un bébé !

– A propos de *piña coladas*, que diriez-vous d'un petit verre ?

Elle revient quelques minutes plus tard avec un pichet de *margaritas* et des verres. Alors, pendant des heures, nous débattons, de femmes et de féminité, d'enfant et de maternité, de famille et de mère célibataire, comme si nous étions sur un plateau de télévision, interviewées par Oprah, la star des shows télévisés.

Chaque fois que j'ai besoin de communiquer avec ma mère, je vais chez Katz's Deli sur Houston Street. C'est à quelques blocs de là où j'ai grandi. D'aussi loin que je me souviens, cette vieille et immense épicerie a toujours été ma deuxième maison. Maman, Ally et moi venions ici tous les dimanches après-midi pour manger du corned-beef, des sandwichs au pastrami et boire du soda Dr Brown. Je m'arrêtais aussi en rentrant de l'école pour y acheter mon goûter.

Nous nous asseyions à la même table et nous parlions de la semaine, de l'école et du boulot. Nous nous racontions les potins avant de rentrer à la maison, la main dans la main, maman entre nous deux. Elle disait toujours que Katz était une tradition et que dans la vie, les traditions, c'est très important. Après sa mort, je ne pouvais plus aller chez Katz le dimanche, ça m'était insupportable. Et puis un dimanche, j'ai pu y entrer de nouveau et j'y ai trouvé Ally. Elle était à moitié couchée sur notre table et elle pleurait. Le vieil employé, qui savait pourquoi, l'a laissée pleurer tout son soûl, écartant les clients bien intentionnés qui croyaient qu'il fallait intervenir.

Ally aussi avait évité Katz pendant des années. Elle avait recommencé à y aller une fois par mois, cinq ans après la mort de maman.

J'ai obtenu mes diplômes et j'ai quitté la fac de Boston pour venir vivre à New York et trouver un job dans l'édition. Ally a elle aussi obtenu ses diplômes de droit à l'université de Californie. Elle est revenue avec un mari, et, sans que nous en ayons parlé, nous nous sommes retrouvées ici régulièrement toutes les deux. Nous parlions de tout et de rien mais nous finissions toujours par nous disputer. Et puis, l'une ou l'autre a avancé une excuse bidon pour annuler et finalement, nous ne sommes plus venues ensemble.

Des années plus tard, je suis tombée follement amoureuse. Mais le garçon a rompu et j'ai ressenti le besoin cruel de parler à ma mère.



Je me suis retrouvée chez Katz et je me suis mise à lui parler. Je m'asseyais à une table, face au mur, picorant mon pastrami, les larmes dégoulinant sur mes joues. Je sentais parfois sa présence.

Si elle me voyait à l'instant présent, face à mon assiette de corned-beef aux oignons dont j'avais une envie furieuse il y a une seconde, je me demande ce qu'elle penserait de ma situation.

J'essaie de l'imaginer elle-même, avec un nourrisson et une petite fille de six ans, sans mari et sans diplômes. Quand elle était jeune, elle avait gagné un concours de beauté et parfois, elle posait pour un catalogue de mode. Elle était très belle mais trop petite pour faire des défilés. Elle était hôtesse pour des manifestations et c'est comme ça qu'elle avait rencontré mon père.

Elle était devenue tout naturellement mère au foyer, et comme elle dessinait très bien, elle a réalisé de jolis portraits d'Ally. Mon père a pris la clé des champs un mois après ma naissance, alors elle a trouvé un job de secrétaire pour nous faire vivre et a refusé l'argent que mon père voulait lui donner pour que nous puissions déménager. C'était pour elle l'argent de la culpabilité.

Je sais ce qu'elle me dirait si elle était là :

– Tu es intelligente, tu as une belle carrière devant toi. Je t'ai appris à être forte et indépendante. Tu vas t'en sortir très bien et le bébé aussi.

Forte et indépendante.

Je me demande ce qu'elle penserait si elle me voyait installée chez papa.

– Fais ce que tu crois bon pour toi. L'important, c'est que tu ne te compromettes pas et que tu ne te trompes pas de chemin.

Est-ce que c'est gênant que mon chemin passe momentanément par l'appartement de mon père ?  
Pas vraiment.

Je les vois rarement, Giselle et lui. Il va de réunions en réunions et elle a des groupes de travail assez tardifs. J'essaie de jouer avec Madeline, mais elle est souvent endormie quand je rentre du boulot.

Quant au partage de la chambre avec mes sœurs, j'avais juré de ne jamais plus recommencer une telle expérience avec Ally, mais j'avoue que je commence à apprécier les *Oummmm* que Zoé chante sourdement en faisant son yoga et le cliquetis des doigts d'Ally sur son clavier d'ordinateur.

Chaque soir, quand je tourne la clé dans la serrure, je sens l'odeur du pot-pourri à la vanille que mon père aime tant... Quand j'entre dans la chambre, je vois mes sœurs allongées chacune sur son lit, lisant, travaillant, rêvant ou dormant... Parfois, je devine leur présence, grâce à un indice, un vêtement posé... Et je me sens bien, en sécurité.

Alors, en face de mon mur, chez Katz, je mange des pickles, et je commence à parler à maman.

Je lui dis que finalement, Zoé n'est pas si épouvantable que ça.

# 11

## Ally

Pour mon premier rendez-vous avec un homme qui sera peut-être un jour mon mari et le père de mes enfants, je mets le paquet.

C'est la première fois en treize ans que je sors avec un homme qui n'est pas mon mari.

Je m'offre un soutien-gorge en dentelle noire avec porte-jarretelles assorti, des bas de chez Donna Karan, si doux qu'on dirait du satin, une minijupe noire et une veste achetée l'année dernière à Paris. Ajoutez des escarpins en cuir noir avec des talons de huit centimètres, du rouge à lèvres et un nuage de Chanel n° 5, et je suis enfin prête.

Prête à rencontrer un beau mec et à draguer à mort !

C'est une image, bien sûr !

Voilà deux semaines que je me demande ce que je vais faire si je tombe sur un type qui me plaît. Je veux dire : qui me plaît *vraiment*. Au point d'avoir envie de lui offrir un dernier verre (dans mon cas, étant donné les circonstances, ce serait plutôt chez lui, le dernier verre). Je nous imagine flirtant sur le canapé en écoutant du Marvin Gaye et... plus si affinités.

A l'époque où j'ai rencontré Andrew, il y a treize ans, on ne couchait pas dès le premier soir. Ni même le deuxième ou le troisième. Chacun avait sa réserve de préservatifs sur soi et on avait la trouille d'attraper quelque chose. Quand j'ai appris que Sarah avait couché avec Griffen la deuxième fois qu'ils sont sortis ensemble, j'ai été choquée. Mais quand elle m'a avoué qu'ils n'avaient pas utilisé de préservatif, je lui ai passé un de ces savons !

Les diaphragmes ne sont pas efficaces à cent pour cent contre une grossesse, et ils ne servent strictement à rien contre les chlamydiae, l'herpès, le sida et toutes les cochonneries qui se baladent en ce moment !

Pour une fois, Sarah ne s'est pas énervée, elle m'a seulement répondu : « Tu as raison. »

J'ai l'impression qu'aujourd'hui, à part moi, tout le monde s'envoie en l'air dès les présentations faites !

Je suis restée fidèle à Andrew pendant treize ans. Pour la première fois depuis toutes ces années, je me fais belle pour un autre homme. Je suis toute chose...

Deux semaines ont passé depuis la scène du hamac. Depuis l'horrible découverte de la vasectomie. Deux semaines. Et pas un mot de sa part. Je ne comprends pas. L'autre jour, il avait l'air de vouloir s'amender, il promettait même de ne plus regarder une autre femme que moi et il ne s'est pas manifesté depuis quinze jours !

Comme disait Kristina hier :

– Les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. Il doit traverser une crise, c'est peut-être le démon de midi ?

Le démon de midi à trente-six ans ? Et une crise de quoi ? Depuis onze ans, sa femme fait tout ce qu'elle peut pour le rendre heureux, il gagne trois cent mille dollars par an, ses amis et sa famille l'admirent et le prennent pour un génie...

J'ai décidé de me confier à Kristina. Elle avait plus ou moins deviné que quelque chose ne tournait pas rond. Au boulot, j'ai du mal à me concentrer. J'ai commencé par me décharger de quelques dossiers sur mes associés mais cela s'est mal passé : l'un d'eux, un de ces petits cons prétentieux qui ne peuvent pas s'empêcher d'appeler toutes les femmes « chérie », a fait une grosse bourde dans un dossier concernant un client très important. Cela m'a coûté deux heures de travail supplémentaire. Je lui ai passé un savon. Bon, je reconnais que j'y suis allée un peu fort... Au point que Funwell, le doyen de la boîte, m'a convoquée dans son bureau. Il trouvait que j'avais l'air crevée ces temps derniers. Est-ce que par hasard, il y aurait des soucis à la maison ?

Quel abruti !

J'ai eu l'envie soudaine de l'attraper par son gros nez rouge et de le faire tourner au-dessus de ma tête.

Je me suis retenue à temps et très posément, je lui ai expliqué que tout était rentré dans l'ordre. Je lui ai dit qu'il n'y avait plus aucun problème, que notre client ne saurait même pas que nous avions frôlé la catastrophe. En sortant de son bureau, j'ai tout balancé à Kristina. Il fallait que je parle à quelqu'un de la trahison d'Andrew. Et je n'étais pas prête à tout dire à ma famille. Mais le serai-je un jour ?

Ça m'a fait un bien fou de me confier. Kristina a été très discrète, elle a fermé la porte de son bureau, m'a prise dans ses bras et m'a réconfortée un long moment. Puis elle m'a offert un chocolat de chez Godiva et m'a invitée au restaurant. A table, devant une bouteille de vin blanc et une salade niçoise, elle m'a conseillé de me venger :

– Envoie-toi en l'air avec le mec le plus chaud que tu connais. Quand tu comprendras que la ville est pleine d'hommes séduisants et libres, tu te sentiras beaucoup mieux. Andrew Sharp ne sera pas le seul homme de ta vie.

– J'en étais pourtant persuadée ! Je dois tout recommencer à zéro et j'ai très peur ! Jusqu'à cette histoire, je ne pensais qu'à faire un bébé, maintenant, il faut aussi que je trouve le père !

– Tu pourras avoir un bébé avec un autre homme. Ta vie n'est pas finie, tu n'as que trente-cinq ans ! Ma sœur aînée a eu son premier enfant à quarante et un ans. Tu as le temps.

Le temps ? Pour quoi faire ? Pour vivre une nouvelle trahison ? Pour être trompée par l'homme que j'aime ? Par l'homme qui disait m'aimer et qui m'a menti ? Comment tourner la page et vivre une nouvelle histoire ?

– Personne ne te demande de tomber amoureuse, Ally, dit Kristina comme si elle lisait dans mes pensées. Il faut seulement que tu prennes conscience que tu es une très jolie femme, désirable et intelligente. N'importe quel homme serait fier de sortir avec toi. Il faut que tu testes ton pouvoir de séduction pour te rassurer.

Kristina pense que l'idée de chercher un homme sur internet est excellente. Elle m'a encouragée à foncer sur *TrouvezVotreMoitié.com*.

J'ai donc décrit mon profil – j'ai passé un temps fou à trouver les bons mots. Puis je l'ai envoyé aux hommes que j'avais sélectionnés.

Elle avait raison : quand j'ai vu que huit hommes avaient répondu, j'étais folle de joie !

Je lui ai fait jurer de ne rien dire à personne de mon mariage raté.

– Ton mariage n’est pas raté, c’est ton mari qui s’est mal conduit. Il ne faut pas avoir honte d’une séparation ou d’un divorce. Tu le sais, n’est-ce pas, que ce n’est pas honteux ?

Oui, bien sûr, je me le répète en tout cas. Mais pourquoi est-ce qu’au fond de moi je ressens autant de désarroi ?

Pourquoi Andrew ne m’appelle-t-il pas pour me demander de revenir ? Est-ce qu’il sort avec Marnie ? Avec d’autres femmes ? Est-il heureux que je sois partie ?

Tout le monde s’en moque !

Ne pleure pas. Tu vas bousiller ton maquillage ! Andrew t’a trahie. Ce n’est plus l’homme que tu as épousé ni celui que tu aimais. C’est un beau salaud !

Ça fait deux semaines que je me répète ces mots en boucle. Finalement, je me suis retrouvée accro sans m’en rendre compte à *TrouvezVotreMoitié.com*.

Vous êtes seule ? Ils sont des centaines, que dis-je des milliers, qui pourraient me convenir. Des milliers d’hommes potentiellement fréquentables !

Un petit coup de blues, on se sent moche, et hop, on se dit que des milliers d’hommes vont voir votre photo et vous trouver supercanon.

Et finalement, au lieu de cafarder à propos de mon mariage, je me suis mise à espérer.

Tu peux avoir un enfant vers quarante ans. Tu peux. Peut-être...

« Ma sœur a eu son premier enfant à quarante et un ans... »

J’ai toutes les chances de trouver un homme bien avec qui je pourrai redécouvrir l’amour. L’amour vrai. C’est ce que je veux. Pas une aventure. Une vraie histoire.

Kristina m’a interrogée :

– Tu es sûre que ce n’est pas trop tôt ?

– Tu crois que je devrais d’abord m’initier au yoga ou monter sur le Machu Picchu ?

– Mais non, dit-elle en rigolant, il ne faut pas que tu partes à la recherche de ton moi profond. Tu as besoin d’être rassurée. Tu as aussi besoin de savoir ce que tu veux vraiment. Tu sais déjà qui tu es.

Elle a raison. J’ai tout à fait conscience que je vais un peu vite en besogne, mais ai-je le choix ? N’est-ce pas mieux que de m’enfermer chez mon père et de passer mon temps à me morfondre en regardant le ventre de Sarah s’arrondir ?

J’ai huit rendez-vous. Huit amours potentiels. Je suis très excitée.

J’ai parlé brièvement à chacun de ces huit hommes au téléphone. Pour être honnête, je dirais qu’en fait j’ai parlé à douze hommes, mais quatre d’entre eux avaient l’air tellement nuls que j’ai abrégé la conversation. Il en reste donc huit.

Je sors mon Palm, je clique sur « jeudi 19 heures », et je vérifie mes notes. Mon « amoureux » s’appelle Jeffrey et non Rick, qui lui sera mon « amoureux » de 21 h 30.

Quand on prend des rendez-vous avec huit hommes différents, on a une fâcheuse tendance à s’emmêler les crayons.

C’est bien ça, le premier, c’est Jeffrey. C’est le premier parce qu’il est médecin et qu’il est

séparé. Nous avons échangé quelques e-mails, assez longs et même assez intimes. Nous avons parlé de notre vie professionnelle et de notre statut. Je me suis décidée à lui dire la vérité car il avait lui-même été très franc à propos de sa séparation. Nous sommes convenus que nous attendions de rencontrer la bonne personne. Nous avions de l'espoir. Nous étions parfaitement en phase.

La nuit dernière, j'ai rêvé que Jeffrey m'accouchait. Dans mon rêve il était devenu gynécologue obstétricien. Il était mon mari et l'heureux père de trois kilos cinq et cinquante-deux centimètres d'amour : notre enfant !

J'avais le sourire aux lèvres en me levant, malgré les ronflements de Sarah et les ridicules contorsions matinales de Zoé faisant son yoga.

Je peux vous dire que quand vous avez huit rendez-vous dans une seule semaine, vous avez une sacrée pêche et vous relativisez !

Andrew ne m'a toujours pas appelée, je partage une chambre avec mes deux sœurs et Giselle me harcèle à propos des bouquets des demoiselles d'honneur... Mais tout m'est égal.

A présent, je dirige ma vie. Pas question de rester dans mon coin et de pleurer. Il faut agir. Ne pas s'apitoyer sur son sort.

Je veux de l'amour et un bébé, et je prends un bon départ pour réaliser mes objectifs. J'ai jeté *Comment pimenter votre couple* et j'ai acheté *Comment trouver un mec bien : un programme en trois mois* !

Chaque fois que l'image des fesses d'Andrew – allant et venant en rythme sur le hamac – s'impose à mon esprit, je la chasse en répétant un mantra positif trouvé dans ma nouvelle bible.

La première règle à respecter quand on est un mec bien, c'est de ne jamais tromper sa femme.

Le premier nom sur la liste des amoureux potentiels est le gentil docteur cocufié par sa femme. Durant nos longues conversations téléphoniques, Jeffrey m'a dit qu'elle l'en rendait responsable : il n'était jamais là et elle l'avait trompé avec un de ses copains. Il était absolument enchanté d'apprendre que j'étais avocate dans un grand cabinet. Cela impliquait que je travaillais soixante heures par semaine, comme lui, et que je ne risquais pas d'être désœuvrée comme l'était son ex.

On s'est raconté des histoires d'horreur, on a rigolé, on était bien branchés tous les deux. Il me tardait de le rencontrer.

Mais si, pour une raison ou pour une autre, nous ne nous entendons pas, il en reste sept autres !

Voilà mon programme pour la semaine :

Jeudi, 19 heures : Jeffrey. 35 ans. Chirurgien. Upper West Side. 1,90 mètre. Cheveux bruns. Yeux verts. Pratique le tennis et le football. Aime la nourriture indienne et les antiquités.

Vendredi, 21 h 30 : Rick. 39 ans. Agent de change. Upper East Side. 1,85 mètre. Cheveux blonds. Yeux bleus. A écrit un roman il y a dix ans.

Samedi, 12 heures : Ralph, prononcez « Rafe ». Habite Long Island. Propriétaire d'un restaurant à Chelsea. Aime la grande cuisine, la randonnée en montagne et « tout ce qu'une ville comme New York peut offrir comme opportunités ».

A noter que cette phrase revient chez chacun des huit hommes sélectionnés.

Samedi, 18 heures : Bill. 41 ans. Bergen County, New Jersey. Divorcé. Vend et achète des sociétés. 1,78 mètre. Cheveux noirs, le front un peu dégarni. Yeux bruns. D'habitude, on le trouve beau mec, agréable. Il aime parler et recherche une femme qui sait ce qu'elle veut (Je sais, je sais !).

Lundi, 19 heures : Ted. 40 ans. West Village. Divorcé. Conseiller juridique. 1,80 mètre. Cheveux châtain. Yeux bleus. Type scandinave. Aime le cinéma, les restaurants et être amoureux.

Mardi, 19 heures : Mark, 32 ans (c'est le candidat le plus jeune, même s'il croit que je le suis encore plus que lui !). Upper West Side. Cheveux noirs et bouclés. Yeux noirs. Souvent comparé à Al Pacino en plus mignon. Adore se balader à Central Park, les sports extrêmes et la course à pied.

Mercredi, 19 heures. Jonathan. 37 ans. Hudson Valley. Grand, beau et ténébreux. Banquier. Cheveux blond-roux. Yeux bleus. Ressemble à Kenneth Brannagh. Possède une galerie à Soho.

Jeudi, 21 h 30. Rafael. 36 ans. Chaud, chaud, chaud.

Je souris, rêveuse. Je jette un coup d'œil à ma montre. Je ne souris plus. Jeffrey a un quart d'heure de retard. Je suis à la Gare de Grand Central, mal assise sur un tabouret de l'Oyster Bar. Bien que le tabouret haut mette mes jambes en valeur mieux que ne le ferait une table, je commence à trouver la situation inconfortable. Je regarde partout autour de moi. Aucun signe d'un grand et beau mec.

Vingt minutes de retard.

*Ooooooh !*

Un *super*, mais vraiment *superbeau* mec, vient d'entrer. Son regard balaie le bar où je suis assise.

*Miam-miam.*

Il est exactement, non, mieux que sur sa photo. Je souris en tentant d'attirer son attention. Son regard m'effleure sans s'arrêter. Il continue à chercher. Il s'arrête une seconde sur une jolie rousse solitaire. Mais ses cheveux longs semblent l'intriguer. Il recommence à chercher.

Il n'y a que trois femmes seules dans ce bar, deux rousses, et une femme brune plus âgée. Je ne comprends pas pourquoi il a l'air d'hésiter à ce point.

Quand il me regarde de nouveau, l'air perturbé, je lui fais signe. Il s'avance enfin. Il a les plus beaux yeux verts du monde avec des reflets dorés. De longs cils noirs.

– Vous êtes Ally ?

– En personne, dis-je de ma voix Kim Catrall-Samantha Jones.

Il ne sourit pas. Il n'a pas l'air content du tout.

– Il y a un problème ? dis-je pour réchauffer l'atmosphère.

– Il me semble que votre profil disait que vous aviez vingt-neuf ans.

Oh ! J'avais oublié ce détail. J'essaie d'adopter le ton le plus neutre possible, de ne surtout pas avoir l'air en colère.

– Et alors ?

– Chérie, si tu as vingt-neuf ans...

Et il me lance un regard qui signifie : « A moi, on ne me la fait pas ! »

*Salaud !*

Sauf que c'est bien moi qui ai ôté quelques années sur mon curriculum.

– Je crois que j'ai un peu abusé du soleil, dis-je de ma voix la plus suave, pas décidée du tout à avouer mon mensonge. Le soleil, malheureusement, vieillit prématurément. Mais vous savez cela beaucoup mieux que moi, docteur !

Il ne me rend pas mon sourire.

– Allez, dis-moi la vérité, tu as trente-cinq, trente-six ans ?

– J'ai vingt-neuf ans !

– Ecoute, chérie, tu as menti sur ton profil. Tu t'es enlevé quelques années et tu as envoyé une vieille photo. Cela arrive tout le temps. Le problème, c'est que quand tu mens, tu fais perdre du temps à quelqu'un d'autre. En tant que chirurgien, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Je pensais qu'en tant qu'avocate, tu le comprendrais. Mais tu as aussi menti à ce sujet, n'est-ce pas ? Tu fais quoi ? Manucure ? Un truc comme ça ?

Merde, je regarde mes ongles, ils sont impeccables.

– Dis-moi, cher docteur, imaginons que j'aie vraiment trente-cinq ou trente-six ans, ce qui n'est pas encore le cas, et qui le sera un jour, où est le problème ? Tu as aimé ma photo, mes e-mails, nos conversations téléphoniques. Tu as trente-six ans, pourquoi ne veux-tu pas rencontrer une femme de ton âge ?

– Ecoutez, chère madame, je sors à peine d'un mariage raté, à moins que ça ne vous ait échappé ? Je n'ai pas du tout l'intention de me caser trop vite. Alors si je rencontre quelqu'un qui me plaît et que cette relation devient sérieuse, je veux me donner quelques années avant de m'engager de nouveau et de fonder une famille. Tu seras alors trop vieille.

Je m'étrangle de rage.

– J'ai trente-quatre ans, dis-je en hurlant presque. Je suis largement assez jeune encore pour avoir un enfant. Et même deux ou trois si je veux. Va au diable !

– Oui, mais sans toi ! dit-il en tournant les talons.

– Vous avez vraiment trente-quatre ans ? me dit la femme assise à côté de moi. Vous faites plus vieille. Vous devriez essayer le Botox.

Rick me regarde en mâchant pensivement. Il mâche depuis que je suis arrivée.

– Vous n'êtes pas du tout mon genre. J'espère que ça ne vous choque pas. J'ai commandé quelque chose à manger.

Il plonge une brochette de poulet dans la sauce, avant de la fourrer dans sa bouche en se tachant le menton. Puis il poursuit :

– Vous êtes en retard.

Après le cauchemar que j'ai vécu hier avec Jeffrey, j'ai décidé de prendre les choses en main. Mes dix minutes de retard étaient sciemment calculées.

Cela me donne l'avantage.

– Je ne suis pas du tout votre genre ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Il me montre le plat devant lui, ses doigts sont tachés de sauce.

– Vous voulez du poulet ? Vous êtes du type A.

– Je ne vous ai dit que bonjour, comment pouvez-vous savoir de quel type je suis ?

– Il n'y a qu'à voir la façon dont vous parlez ! Votre look aussi ! Votre coiffure est trop sévère et votre veste ! C'est sûr vous êtes du type A.

Quel crétin !

Pourtant il n'a pas tort, le type A, ce sont les femmes de tête d'après les magazines féminins. J'insiste quand même.

– On a passé vingt minutes au téléphone ces jours derniers. Nous nous sommes encore parlé hier soir, vous n'auriez pas pu me le dire plus tôt ?

– Je ne m'en étais pas rendu compte. Au contraire, vous aviez l'air nerveuse, pas du tout sûre de vous. Et j'aime ça.

– Ah, oui ? Vous aimez les femmes nerveuses ? Cela vous donne l'impression que vous êtes plus fort, hein ? Espèce de mauviette !

– Ecoutez, j'essayais seulement d'être honnête mais si vous prenez les choses sur ce ton, je crois qu'il vaut mieux en rester là.

Bonne idée, Ducon.

Au suivant.

Le problème, c'est que je commence à paniquer.

Ma première incursion dans le monde virtuel de la drague a été une telle catastrophe que j'ai peur de faire une nouvelle tentative. Pourtant, il faut rester optimiste. Après tout, j'ai peut-être commencé par le pire ! Sur ma table de nuit, le réveil indique 4 heures du matin. Les yeux grands ouverts, je fais mon examen de conscience. Si j'avais été honnête, peut-être que les choses se seraient passées autrement.

Jeffrey est un parfait abruti, mais je n'ai pas été correcte avec lui.

Comment aurais-je réagi si, à la place du docteur, grand, brun et séduisant que je croyais rencontrer, je voyais arriver un démarcheur de polices d'assurances chauve et obèse ?

Mais si les hommes qui me plaisent savent que j'ai trente-cinq ans, ils ne voudront jamais me rencontrer. Ils rêvent tous d'une gamine de vingt et un ans !

Est-ce qu'un homme qui rêve d'une fille de vingt et un ans peut me faire rêver ? Ce dont je rêve, c'est d'une bonne nuit de sommeil !

Je porte une robe à fleurs près du corps, avec un volant dans le bas. Ma coiffure est très vaporeuse – surtout éviter le look sévère ! J'ai mis du brillant à lèvres rose bonbon. Je ne ressemble pas du tout à une avocate. J'ai plutôt l'air d'une jeune femme branchée et décontractée.

Je suis très différente de toutes les clientes du Candle Café, mais je me sens bien. J'ai un super-rendez-vous ce soir.

J'adresse une pensée reconnaissante aux abrutis n° 1 et n° 2. Grâce à eux, j'ai décidé d'être



moins agressive, plus féminine. D'accord, je suis prête à avouer mon âge, mais je me sens si bien que j'ai l'impression d'en avoir vingt-neuf.

Dans mon Palm, j'ai mis une étoile à côté du nom de Ralph. En le regardant s'asseoir en face de moi, parfaitement à l'heure, je lui en donne une deuxième. Tout en buvant un jus de légumes – une première pour moi – nous parlons de tout et de rien, de l'endroit où nous avons passé notre enfance, de nos frères et sœurs, du dernier livre que nous avons lu...

Tout à coup, il jette un regard à sa montre. Encore un bon point, c'est une Cartier.

– Oh, il est déjà 1 heure ! J'ai rendez-vous avec un ami.

Je n'ai pas claqué trois cents dollars pour une robe, je ne me suis pas forcée à avaler un infâme jus de légumes (je ne savais pas que le Candle Café était un restaurant végétarien !), je n'ai pas supporté une conversation digne de deux inconnus polis qui se croisent dans un ascenseur, pour être jetée au bout d'une heure !

Et cela n'a rien à voir avec mes supposés vingt-neuf ans, la question de l'âge n'est jamais venue sur le tapis.

Je veux en savoir plus :

– Ralph, je suis une petite nouvelle dans le domaine des rencontres par internet, mais je me pose pas mal de questions. Pourquoi certaines rencontres sont-elles complètement ratées ? Pourrais-tu m'éclairer ? Pourquoi mets-tu un terme si vite à notre relation ?

– Je n'en sais rien. Peut-être parce que le courant ne passe pas.

– Ah, c'est donc une histoire de courant ! Il n'y a donc rien à ajouter, personne n'est coupable alors ?

Il se mord la lèvre en réfléchissant.

– Je n'ai pas aimé ta façon de te moquer du repas. Je ne suis pas un militant, mais je suis végétarien et cela signifie quelque chose pour moi. Et puis toutes tes questions m'ont pris la tête, j'ai eu l'impression que je passais un entretien pour devenir ton mari.

Merde !

– Je ne vois pas comment j'aurais pu avoir ce genre d'idée alors qu'on ne se connaît même pas !

– Mais c'est quand même l'impression que tu donnes. Bon, je dois y aller. J'ai été ravi de faire ta connaissance, je te souhaite bonne chance.

Et le voilà parti.

Je lui ai fait passer un entretien ? Je ne m'en suis pas rendu compte. Je lui ai seulement posé quelques questions, juste pour savoir si nous avions des points communs. Je ne lui ai même pas demandé son salaire annuel. Je voulais seulement savoir quels étaient ses projets pour les cinq prochaines années...

Le genre de choses qu'un futur beau-père peut demander à son futur gendre.

Je suis complètement à côté de la plaque. Je dois absolument me reprendre. Aucun de ces types ne m'a invitée à dîner, aucun n'a souhaité me revoir.

Pendant ce temps, Andrew s'envoie en l'air avec toutes les blondes de New York et de Long

Island.

Je le sais parce que Kristina l'a vu hier soir au Blue Water Grill avec une nana au look d'Heather Locklear.

Samedi, j'avais rendez-vous avec un type qui avait l'air super. Je m'étais promis de ne pas l'abrutir de questions, et de ne pas faire de plaisanteries sur le menu.

Il n'est pas venu. Je suis partie toute seule.

# 12

## Zoé

Papa pense qu'un repas de mariage macrobiotique serait du dernier chic. Tellement chic qu'il aurait droit à un article dans le magazine *In Style*.

Les futurs époux, la fille de la future mariée, la future belle-mère ainsi que les trois grandes filles du futur marié, attendent sagement dans l'antichambre d'un célèbre traiteur. C'est le cinquième que nous consultons en moins d'une semaine.

Giselle, sa mère, Sarah, Ally, le traiteur, qui apparaît au moment précis où mon père fait cette étrange proposition gastronomique et moi, dévisageons mon père avec horreur.

Même Madeline, dans sa poussette, sent que le moment est important : elle couvre son visage de ses deux mains et pousse un cri.

Giselle rit et balance doucement la poussette d'avant en arrière avant de préciser :

– Ne vous inquiétez pas, il plaisante.

– Vous ne m'avez quand même pas pris au sérieux, ajoute mon père. On dirait que vous ne me connaissez pas du tout ! Je suis carnivore !

Ally le regarde comme si elle voulait le gifler. Sarah a l'air triste.

« Vous ne me connaissez pas du tout ».

Non, nous ne le connaissons pas du tout.

Enervée, je croise les bras. Une mauvaise habitude que je demande à tous mes clients de corriger.

– Papa, la dernière fois que nous avons dîné ensemble, tu as dit que tu étais végétarien.

– Eh bien, cela doit faire un bout de temps, ma chérie.

Il rigole avant de se tourner à demi :

– Ah ! voilà le traiteur. Bonjour, nous sommes le mariage Archweller-Solomon.

Sarah me dévisage. Son regard me dit : « Alors, toi non plus, tu ne le connais pas ? »

Je sais que pour mes sœurs, j'ai toujours été la chouchoute de notre père. Tu parles ! Batholomé Solomon ne fait pas de jaloux, ou plutôt de jalouses ! Il ne s'est jamais occupé des deux filles de son premier mariage, il ne s'est pas plus occupé de celle qui est née de son deuxième mariage.

La dernière fois que j'ai dîné avec lui, c'est le soir où il m'a annoncé qu'il quittait ma mère pour vivre avec ma copine.

Nous avons déjeuné ensemble à deux ou trois reprises des mois plus tard mais ce qu'il m'avait dit – « l'âge, ce n'est qu'un nombre » – m'était resté en travers de la gorge. Si bien que nos rendez-vous se sont espacés au point qu'on ne s'est plus revus.

On dirait qu'il ne s'est même pas rendu compte que ses trois filles vivent sous son propre toit depuis trois semaines maintenant.

Trois semaines. Pas un week-end, ni une semaine, ni deux ! Trois !

Dis donc, papa, tu n'es pas surpris qu'une femme mariée emménage soudainement chez toi sans la moindre explication et partage la même chambre que ses deux sœurs ? Tu ne te demandes pas pourquoi Sarah s'est endormie hier soir à table ? Tu n'as pas remarqué que j'avais les yeux gonflés comme quelqu'un qui vient de pleurer ?

Hier soir, nous étions tous réunis pour un de ces rares repas pris en commun. Nous faisons tout notre possible pour éviter d'y apparaître. Sarah piquait du nez dans son assiette quand papa a demandé à Zalla d'aller chercher le tableau d'affichage sur lequel – nouvelle étape – sont épinglées des photos de nœuds papillons.

– Comme c'est dommage qu'Andy ne soit pas là, a-t-il dit à Ally. J'aurais aimé avoir son avis éclairé sur les nœuds papillons.

Silence d'Ally.

– Alors, quand le cher Andy doit-il revenir ? Où est-il ? En France, c'est ça ?

Mais non, papa, tu n'as pas écouté ta fille, il est en Suisse et au Japon en même temps !

– Oui, il est en France, répond Ally en torturant une rondelle de tomate dans son assiette. Et comme il adore Paris, il a l'intention de prolonger son voyage d'une semaine pour faire un peu de tourisme. J'y suis déjà allée trois fois et j'ai tellement de boulot en ce moment que j'ai décidé de rester à la maison.

Ally a ensuite détourné l'attention de notre père vers un sujet moins dangereux : les nœuds papillons. Pendant qu'il dissertait sur le difficile choix auquel il était confronté, Sarah et moi nous regardions en silence.

Nous avons compris qu'il s'était passé quelque chose de grave dans la vie conjugale d'Ally.

A plusieurs reprises, j'ai été réveillée par des sanglots. Je sais que c'était Ally. Elle croyait que tout le monde dormait dans la chambre. J'ai souvent eu envie de me lever et de lui proposer de parler, mais je sais très bien qu'elle m'aurait repoussée. Elle l'a tellement fait dans le passé que j'ai peur d'elle maintenant.

Je l'observe. Elle regarde par la fenêtre en tournant machinalement son alliance autour de son annulaire.

– Une réception macrobiotique ? demande le traiteur sur un ton pincé. Mon Dieu, quelle horreur ! dit-il en appuyant exagérément sur la dernière syllabe. Les trois quarts de vos invités ne viendront pas ! Bon, chers amis, suivez-moi.

Et il nous conduit dans une pièce réservée à la dégustation. Sur une longue table de bois sont disposées de nombreuses petites assiettes plates.

– Vous avez ici notre fameux « poulet cordon-bleu », notre « filet mignon », une spécialité de la maison, et la spécialité du Chef : « L'espadon fumé ».

A l'aide de petites fourchettes, nous piquons dans les plats des petits morceaux des mets présentés. Nous goûtons avec application. Pour ne pas mélanger les différents saveurs, nous suçons une tranche d'orange entre chaque plat.

– Bien, chers amis, je vous laisse discuter entre vous.

Le traiteur quitte la pièce. Nous mâchons le énième morceau de « poulet cordon-bleu »,

apparemment à la mode cette saison, comme du reste le « filet mignon » et le poisson. Ils ont le même goût que chez les traiteurs concurrents où nous sommes déjà passés.

– Qu'en penses-tu, Ally ? demande mon père.

– Rien de spécial.

– J'aime bien l'espadon, dit Sarah. Tous les traiteurs proposent du saumon, je trouve ça plus original.

– Tu ne devrais pas manger du poisson, le taux de mercure est beaucoup trop élevé, la réprimande Ally.

– Je ne pense pas qu'une seule bouchée de poisson puisse me faire du mal...

– Depuis quand le poisson est mauvais pour la santé ? intervient la mère de Giselle. Le beau-père de Giselle a mangé un filet de sole trois fois par semaine pendant vingt ans et il a une santé de cheval ! Vous voulez que je vous dise où est le vrai danger avec la nourriture ? Ce sont les nouveaux régimes à la mode. Voilà ce qui tue les gens, croyez-moi !

La mère de Giselle bougonne sans arrêt. Ce n'est pas étonnant que son mari ait préféré rester en Californie !

Sarah passe à côté d'Ally et lui donne un coup de coude dans les côtes accompagné d'un regard noir.

– Et toi, Zoé, qu'en penses-tu ? interroge Giselle qui ne perd jamais une occasion de m'impliquer dans la conversation, alors qu'au contraire, je tente tout le temps de me défilier. Tu ne penses pas que le poulet était meilleur chez le traiteur que nous avons vu à midi ? En revanche, je trouve que ce filet mignon est absolument divin.

– J'aime les deux, dis-je.

– Le filet mignon est ton plat favori, insiste-t-elle. Je me souviens de la fois où...

Je l'interromps.

– Les deux sont parfaits.

– Je suis sûr que tu as une préférence, Zoé, intervient alors mon père. Tu es ma référence en matière de viande ! Allez, dis-nous tout !

Je me mets à hurler.

– Comment veux-tu que j'aie envie de savourer un morceau de bidoche dur comme du bois quand ma mère est Dieu seul sait où, et qu'elle fait Dieu seul sait quoi !

Tout le monde s'arrête de mastiquer pour me regarder. Mes deux sœurs ont l'air médusé. Je rougis violemment. Je me conduis comme une gosse de cinq ans mal élevée.

Je n'avais pas prévu cette sortie sur ma mère. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit une chose pareille à ce moment, alors que je ne pensais même pas à elle. J'ai honte.

– Excuse-moi, papa. Je suis un peu stressée en ce moment.

– Pas de problème, ma chérie. Mais tu sais, Zoé, tu as tort de t'inquiéter, ta mère va très bien. A l'heure qu'il est, elle doit être au pied de la Statue de la Liberté, et elle doit chercher l'ascenseur pour grimper tout en haut.

Il rigole avant de poursuivre en me tapotant l'épaule :

– Elle va très bien, Zoé, ta mère a toujours été capable de prendre soin d'elle-même.

Je feins de découvrir l'heure :

– Oh, il est déjà 14 heures ! J'ai un rendez-vous.

Je ne mens qu'à moitié. Nous sommes convenus, Daniel et moi, de nous retrouver chez Bloomingdale à 15 heures pour chercher ma mère. Après tout, si elle y est allée, elle y repassera peut-être. Daniel pense que cela me fera du bien de retourner sur ses traces.

– Est-ce que vous en voulez d'autre ? demande le traiteur de sa voix la plus suave. Il apporte un nouveau plateau de « spécialités maison » à déguster. Vous devriez goûter ce poisson-là, il est vraiment extraordinaire !

Profitant du fait que chacun le regarde, je prends la poudre d'escampette.

Je retrouve Daniel chez Bloomingdale, sur le stand Estée Lauder. Derrière le comptoir, Joy lui étale de la crème sur les joues.

– Ah, c'est tout doux ! Je sens que ma peau change déjà ! commente-t-il en riant.

– Daniel, tu n'es pas sérieux. Je travaille. Si tu es là pour rigoler, tu t'en vas ! répond sa dulcinée, fâchée.

Il m'aperçoit de l'autre côté du comptoir.

– Je te laisse, ma douce. On se retrouve ce soir ?

– Je t'appelle, d'accord ? Je vais peut-être travailler tard, répond Joy.

Elle l'oublie dès qu'une cliente s'approche. Celle-ci veut des renseignements sur une ombre à paupières. Daniel s'approche de moi. Joy ne le suit même pas des yeux.

– Si tu me présentes à ta copine, elle sera peut-être jalouse ?

– Je t'avoue y avoir pensé, mais je n'aime pas ce genre de méthode. Ou elle m'apprécie pour ce que je suis, ou je laisse tomber.

Je suis impressionnée.

– D'accord, tu as raison.

– Et si nous partions à la recherche de Mme Solomon ? On commence ensemble ou on se sépare ?

A ma plus grande surprise, je réponds :

– Ensemble.

Il sourit.

– Tu ne peux déjà plus te passer de moi !

C'est vrai. Il me devient aussi indispensable qu'un café ou un gros câlin. Et ces dernières semaines, les câlins, je n'en ai pas eu des tonnes !

– Elle m'a encore laissé un message sur mon répondeur en Californie pour me dire que tout allait bien et qu'elle avait pris un cours de cuisine ! Elle a fait du tourisme, elle a visité l'Aquarium, la Statue de la Liberté, elle a parcouru la Cinquième Avenue en long en large et en

travers, de même que le Lower East Side et Central Park. Elle avait l'air en pleine forme.

– A-t-elle fait une allusion à ton père ?

Je secoue la tête en signe de dénégation. Il reprend sur un ton rassurant :

– Elle l'a peut-être oublié, tout simplement. Elle veut sûrement seulement s'amuser. Ce voyage a sans doute suffi à lui ouvrir les yeux. Elle a acheté une poupée vaudou, l'a piquée d'épingles et... (il fronce les sourcils) je n'en crois pas mes yeux, est-ce que tu vois ce que je vois ? C'est elle ! Elle est en train de tester un nouveau rouge à lèvres au comptoir Bobbi Brown. C'est dingue ! Je ne savais pas qu'en venant ici, on tomberait sur elle aussi facilement !

Je suis son regard et je vois ma mère. Elle est en train de peindre ses lèvres en rouge foncé. C'est bien elle. Aucun doute.

Elle se retourne pour parler à une bande d'adolescentes qui se presse autour d'elle :

– Mesdemoiselles, je vous en prie, j'étais là avant vous.

– Maman ?

Au son de ma voix, Judith Gold-Solomon se retourne si brutalement qu'elle tartine de rouge à lèvres la cliente à côté d'elle.

– Oh ! Je suis confuse, pardonnez-moi ! Je suis sûre que cette charmante vendeuse a tout ce qu'il faut pour vous enlever cette tache !

Elle repose prestement le tube sur le comptoir, m'attrape par le bras et m'entraîne dans la foule tout en vérifiant que, dans son dos, la dame barbouillée ne lui court pas après.

– Maman, personne ne va te mettre en prison pour une tache de rouge à lèvres ! Ralentis, s'il te plaît !

Elle me pousse dans le rayon des agendas et des cartables. Je jette un coup d'œil autour de nous et je repère Daniel qui fait semblant de sentir un parfum à quelques pas. Il ne me lâche pas du regard. Je me retourne vers ma mère.

– Maman, où étais-tu passée ? Ça fait trois semaines que je meurs d'inquiétude à ton sujet !

– Mais, ma chérie, je ne t'ai rien caché. Tout va bien. Je t'ai laissé des messages !

– Où habites-tu ?

– Te souviens-tu de mon amie Sasha ? demande-t-elle en enroulant une écharpe en cashmere autour de son bras.

Non, je ne me souviens pas du tout de cette Sasha.

– Oh, que c'est doux ! Tu ne trouve pas ? demande-t-elle en passant l'écharpe sur ma peau. Sasha est en plein divorce, et quand je l'ai appelée pour lui dire que je venais, elle m'a proposé d'habiter chez elle. Si tu savais comme on s'amuse ! Nous avons pris des cours de cuisine, nous avons fait du tourisme, nous avons vu quelques chirurgiens esthétiques pour d'éventuelles petites retouches, tu vois le genre, lifting ou liposuction, on ne sait pas encore ! Nous sommes sorties plusieurs fois dans un bar à thème, et nous nous sommes même fait draguer !

En somme, elle s'est bien amusée pendant que je mourais d'angoisse.

– Tu n'as donc pas l'intention de détruire la vie de papa.

– Je n’ai pas dit ça, chérie ! Oh, voilà Sasha. Ouh ouh, Sasha ! Reste ici, je vais la chercher pour te la présenter.

Comme une andouille, je la laisse partir. Elle disparaît dans la foule... et ne revient pas. Dix minutes plus tard, mon portable sonne. Elle m’annonce qu’elle a dû courir à son cours de yoga. Elle me rappellera dans quelques jours.

– Tout va très bien, ajoute-t-elle, bisous, à bientôt !

Daniel me rejoint et passe son bras sur mes épaules :

– Ne t’inquiète pas, Zoé. Après tout, si on l’a trouvée une fois, on la trouvera encore. Ta mère est incroyablement prévisible.

– Pour tout le monde, sauf pour moi !

– Et si on allait prendre un verre, tu n’as pas envie de boire un margarita ?

Je laisse Daniel m’entraîner vers un bar mexicain, tout en cherchant dans la foule une dame de cinquante ans, vêtue comme dans un clip de Britney Spears, avec une veste en fausse fourrure léopard et des cuissardes.

Je m’installe en soupirant à une petite table et laisse Daniel nous commander quelque chose au comptoir. Quand il revient à notre table, les mains chargées de *margaritas* glacées, d’un bol de tortillas et de sauce, je lui dis en soupirant de nouveau :

– Ma mère ressemble de moins en moins à Morgan Fairchild et de plus en plus à Michael Jackson. Elle a subi tellement d’opérations que j’ai du mal à la reconnaître.

Il rit.

– Elle a bonne mine, en tout cas. On ne lui donnerait pas son âge, tout juste la trentaine.

– Mais elle n’a pas trente ans ! Elle en a cinquante. A quoi cela lui sert-il de vouloir paraître aussi jeune ?

– Elle se sent sans doute mieux ainsi. Et pourquoi pas ? Un jour, elle reviendra à la raison, ou alors elle rencontrera un homme qui l’aimera telle qu’elle est. En tout cas, pour l’instant, elle fait ce qui lui fait plaisir. Tu sais, tout le monde a le droit de péter les plombs. Parfois, c’est nécessaire pour passer un cap. Après, les gens redeviennent tels qu’ils étaient. Et ils sont les premiers étonnés de ce qu’ils ont fait. Je crois qu’elle va très bien, Zoé.

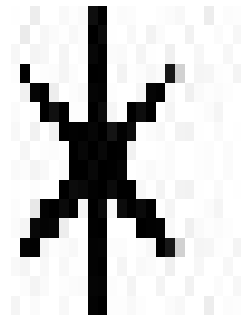
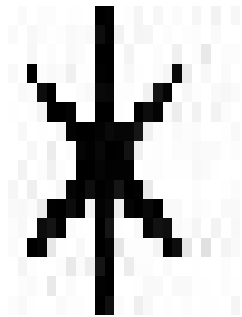
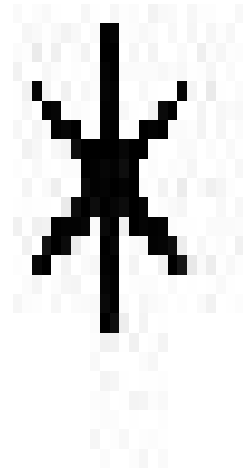
– C’est seulement que je me sens tellement... Cela me paraît si étrange, j’ai le sentiment que tout m’échappe.

Il me regarde, puis se lève et rapproche sa chaise de la mienne :

– Je suis là, je veille sur toi.

S’il n’était pas en train de croquer une chips, je crois que je l’embrasserais sur les lèvres.





– Daniel, tu es tellement immature ! dit Joy avec agacement tout en regardant autour d'elle. Arrête immédiatement !

Je suis assise au bar du Favia Lite, un restaurant italien près de Bloomingdale qui sert des plats basses calories et néanmoins délicieux. Tout en savourant ma pizza, j'observe le couple à la table à côté et je réalise que le problème de Joy et Daniel, c'est que rien ne fonctionne entre eux. Daniel est très drôle alors que Joy n'a pas une once d'humour. Ce n'est pas son humour à lui qu'elle n'apprécie pas, c'est l'humour tout court.

Je me demande alors pourquoi il est tellement attiré par elle. D'accord, elle est très jolie, comme toutes les vendeuses de cosmétiques chez Bloomingdale. Elle est très bien faite, mais elle est tellement ennuyeuse, rigide et...

*Et je suis jalouse !*

Mon Dieu, voilà que je suis jalouse de Joy. Parce que Daniel est amoureux d'elle, est fou d'elle, passe toutes ses journées à fantasmer sur elle, et ses nuits à rêver d'elle.

Mais pourquoi aime-t-il une fille aussi différente, aussi barbante, aussi...

Et pourquoi suis-je si jalouse ? Allez, réveille-toi ! C'est Danny Marx du collège, le clown de la classe, le roi de la blague. Et le voilà assis en face de Joy avec ses yeux de bon toutou mort d'amour. Je crève d'envie de la soulever de sa chaise, de la ramener chez Bloomingdale's, de revenir et de prendre sa place. Oui, j'avoue : j'ai envie d'être assise en face de Daniel et d'être l'objet de ses désirs, de toute cette énergie et de cette intensité !

Je me demande s'il est aussi chaud au lit. Je regarde Daniel, je redescends sur terre. Il est seul à table. Joy entre dans les toilettes, où elle va sans doute retoucher son maquillage déjà parfait. Je rugis intérieurement : sors tes griffes, Zoé !

Daniel se dirige vers le bar pour commander deux bouteilles de Bass Ale. Au passage, il murmure à mon intention :

– C'est épouvantable, tout se passe mal. Elle est aux toilettes. J'ai cinq minutes pour sauver notre relation avant qu'elle ne me sorte une excuse bidon et ne disparaisse définitivement.

– Tu sais, je me demande si ce ne serait pas la meilleure chose qui puisse t'arriver.

– Ce serait atroce.

– Pourquoi, Daniel ? Pourquoi est-ce que tu es aussi mordu ? Elle n'est pas particulièrement sympa, elle n'a aucun sens de l'humour et elle te critique sans arrêt !

– Tu as un jugement très tranché, Zoé.

– Je te disais seulement...

– J'ai entendu ce que tu m'as dit. Et je pense que c'est super que tu m'aies offert tes services parce que sinon, je te demanderais de me rembourser.

– Daniel...

– Tu as terminé ta pizza. Tu ferais mieux d'y aller pour éviter d'assister à l'agonie de cette relation.

– Daniel, je ne voulais pas...

Mais Joy revient.

– Va-t'en, Zoé, murmure-t-il entre ses dents, et il retourne à sa table avec ses deux bouteilles.

Merde. Merde. Merde.

Il s'assied, mais auparavant, il déplace sa chaise de façon que je ne voie que son dos. Je paie ma pizza, je sors en courant, et j'éclate en sanglots à peine arrivée dans la rue.

Vendredi, minuit. Je me tourne et je me retourne dans mon lit.

Samedi, 9 heures, jusqu'à dimanche, 21 heures. J'appelle Daniel.

Répondeur.

Je laisse quatre messages.

Dimanche, minuit. Je suis éveillée depuis des heures. Allongée dans mon lit, je regarde le plafond. Je suis malheureuse. Par ma faute, tout est fini entre nous.

– Je voulais envoyer des petits cailloux sur ta fenêtre pour que tu me rejoignes. Je voulais te parler, mais d'abord, je ne savais pas dans quelle chambre tu dormais et ensuite, je ne voulais pas réveiller tes sœurs.

Daniel s'est enfin décidé à m'appeler.

Ouf ! Que c'est bon de l'entendre de nouveau !

Je presse mon portable contre mon oreille, et je quitte la chambre sur la pointe des pieds. Je vais me réfugier dans le dressing de l'entrée, je serai tranquille pour parler avec Daniel sans réveiller personne.

Je m'assieds sur une boîte en carton et je repousse la manche d'un manteau qui recouvre ma tête.

Il reprend :

– Excuse-moi de t'appeler si tard, mais je ne pouvais pas attendre demain matin. On ne doit jamais s'endormir en colère et ça fait déjà trois soirs que je me couche dans cet état.

Mme Guttlemen approuverait tout à fait !

– Je suis très heureuse de t'entendre, Daniel. Je m'excuse pour l'autre jour. J'ai été trop loin, je n'aurais jamais dû...

– Laisse tomber. Tu avais totalement raison, c'est moi qui ne voulais pas comprendre.

– Non, je n'avais pas le droit de te parler de cette façon.

– Tu avais tous les droits. Nous sommes devenus très proches, de vrais amis, Zoé, et ce que j'attends d'un ami, justement, c'est qu'il soit sincère.

Amis. Il a dit « amis ». Pourquoi est-ce que je me sens toute chose ? Cela ne me suffit pas ?

Mais, en même temps, je ne suis pas sûre d'en vouloir davantage.

J'ai passé le week-end à me poser des questions, j'ai failli devenir folle et mes sœurs aussi à force de les interroger.

– Va chez lui, m'a conseillé Sarah, quand elle m'a vue rentrer en larmes du restaurant.

– Mais non, ça n'arrangera rien, elle lui a déjà laissé deux messages auxquels il n'a pas répondu, a dit Ally.

– Le fait de reconnaître ses torts peut tout changer, a corrigé Sarah.

– Elle n’a rien fait de mal, a repris Ally. Elle lui a dit la vérité, s’il n’est pas capable de l’accepter c’est qu’il n’en vaut pas la peine.

Mais si, il en vaut la peine ! Mais pourquoi est-ce que je me sens si bizarre ? Est-ce que j’ai envie de sortir avec lui ? Est-ce qu’il m’attire parce que justement il n’est pas disponible, et qu’il en aime une autre ? Ou parce qu’il était amoureux de moi autrefois et que je suis jalouse de Joy aujourd’hui ?

– De toute façon, nous parlons dans le vide, a conclu Ally en se mettant de la crème sur les bras. Il a une petite amie, non ?

*Gros soupir !*

– Oui, mais une petite amie qui ne l’aime pas, a souligné Sarah, triomphante.

– C’est pour cette raison qu’elle l’attire, justement, poursuit Ally qui ne veut pas lâcher le morceau. Tu peux être certaine que si Miss Sans Humour était une rigolote, elle l’intéresserait beaucoup moins !

– Pourquoi est-ce que les choses sont toujours aussi compliquées ? Pourquoi est-ce qu’on n’aime pas la personne qui vous aime ? ai-je demandé en soupirant.

– Parce que parfois, on est attiré par des gens qui ne vous conviennent pas et qu’on s’en rend compte trop tard, a répondu Ally d’une toute petite voix.

Sarah et moi l’avons regardée en silence. Nous attendions la suite. Allait-elle enfin parler de son mari ? Mais non.

Je suis sortie avec Charlie pendant plus d’un an alors qu’il n’était pas l’homme de ma vie. Je le savais, au fond de moi, mais malgré tout, je suis restée avec lui. Pourquoi ? Est-ce parce que je savais qu’avec lui je ne risquais pas de souffrir ? Est-ce parce que j’avais seulement besoin de me sentir en sécurité ?

Je sentais la migraine arriver.

Mes sœurs ont fini par s’endormir, mais je suis restée longtemps les yeux ouverts à fixer le plafond. Je me suis levée pour enlever *Je suis enceinte et je suis perdue* de la poitrine de Sarah. Elle en est au dernier chapitre. Et j’ai retiré le *Journal juridique* des mains d’Ally car elle s’était endormie dessus. Personne n’a bronché quand mon portable s’est mis à sonner.

Installée dans le dressing comme dans un cocon protecteur, j’interroge Daniel :

– Que s’est-il passé avec Joy ? Vous avez rompu ?

– Ça s’est plutôt mal passé.

– Oh, Daniel, je suis vraiment désolée pour toi.

– Non, je t’assure que c’est un mal pour un bien.

– Elle t’a donné un faux prétexte et elle est partie ?

– Non, c’est moi qui ai rompu.

– C’est toi ?

– Zoé, elle n’a aucun sens de l’humour. Que veux-tu que je fasse avec une fille qui ne rit pas

devant chaque rediffusion de *Seinfeld* ?

J'éclate de rire.

– J'adore *Seinfeld* !

– Je sais. C'est dommage que je ne te plaise pas, nous aurions fait un beau couple.

– Et comment es-tu si sûr que tu ne me plais pas ?

– Zoé, n'en fais pas trop, je n'ai pas besoin qu'on me dise des bobards pour me rassurer. Je sais que je ne suis pas ton type d'homme.

– Et quel est mon type d'homme, d'après toi ?

– George Clooney. Brad Pitt.

– Et toi, tu te vois comment ?

– Oh, moi, je suis un second rôle. Le type que toutes les filles aiment bien mais avec qui elles ne sortent jamais.

– Dans les films, c'est toujours celui qui meurt à la fin.

– C'est ça.

*Dis-lui ce que tu ressens, dis-lui, jette-toi à l'eau.*

Mais je suis bloquée. Je sais que si je me laisse aller, ça va mal se passer. Dans quelques mois, quand il me connaîtra mieux, il comprendra qui je suis vraiment, il verra mes défauts et un beau jour, il me quittera. Et pour la première fois de ma vie, j'aurai le cœur brisé.

– Quel jour pars-tu pour Thanksgiving ?

Je rejette l'image de Daniel quittant bientôt Los Angeles pour passer les fêtes dans sa famille. Nous venons à peine de faire la paix et de nous retrouver, et il va s'en aller.

– En fait, je ne pars pas. Je dois travailler le lendemain de Thanksgiving. Je vais me faire un plat de dinde surgelé devant la télé.

– Si tu as envie de venir fêter Thanksgiving avec la famille Solomon, je te promets une expérience inoubliable !

– Chouette, je vais enfin rencontrer toutes les sœurs Solomon ! Je meurs d'impatience !

Moi aussi...

# 13

## Sarah

– Conférence de rédaction impromptue !

L'assistante d'Astrid passe de bureau en bureau en criant à tue-tête.

Merde, merde, merde.

La conférence de rédaction a lieu d'habitude à 15 heures. Je pensais donc avoir une heure ou deux devant moi pour réfléchir à quelques bonnes idées de sujet avant de me rendre à mon échographie.

La rédaction de *Woman Magazine* est composée de six membres, actuellement installés autour de la grande table de bois de la terrifiante salle de conférences. Nous attendons Astrid.

Danielle est assise en face de moi. Il m'a fallu un an pour comprendre que c'est un choix stratégique : elle peut ainsi observer mes réactions.

Astrid fait son entrée en annonçant qu'elle a supprimé deux histoires prévues dans le numéro de février et qu'elles seront remplacées par deux articles à écrire cette nuit.

– Tout le monde se creuse la tête, ajoute-t-elle, je veux deux sujets géniaux dans les cinq minutes qui viennent et deux volontaires pour les écrire.

– Et pourquoi pas un article sur « Comment annoncer votre grossesse ? », suggère Danielle.

Le regard d'Astrid passe avec une lenteur calculée de sa montre au gros ventre de Danielle, puis s'arrête sur le col de son T-shirt et sur sa bordure au crochet.

– Danielle, les lectrices de *Woman* ne s'intéresseront pas du tout à un article de fond sur la grossesse. Si tu veux écrire quelque chose sur ce sujet, propose un encadré aux pages Santé.

Puis Astrid se lance pour la centième fois sur la mission et la particularité de notre magazine qui doit tenir ses promesses de qualité auprès de ses lectrices. *Bla bla bla...*

– Et quelqu'un a-t-il enfin une ou deux idées pour ces deux sujets à écrire d'urgence ?

Voyons un peu, je me demande bien pourquoi les lectrices de *Woman* ne s'intéresseraient pas à la grossesse. Que se serait-il passé si Lisa n'avait pas été obsédée par la peur d'être enceinte au point d'avoir toujours un test à portée de main ? J'étais tellement persuadée que je souffrais du syndrome prémenstruel. Pour moi, une grossesse signifiait seulement absence de règles et pas du tout ventre ou seins douloureux. Comment aurais-je pu savoir que les symptômes sont si proches ?

Je suis sûre que ce genre d'informations pourrait servir à de nombreuses jeunes femmes. Il y a des tonnes d'articles sur le sexe dans les magazines féminins, et si je ne m'abuse, la grossesse est bien une conséquence des rapports sexuels, non ?

– Allez, creusez-vous la cervelle, j'attends toujours mes deux articles.

Un instant, j'ai envie de soutenir Danielle dans son projet, mais ça pourrait mettre les autres sur la voie, et si on sait que je suis enceinte, adieu ma promo !

Il faut que je trouve un truc génial.

– Astrid, as-tu entendu parler de la Diva des rencontres ?

– Vaguement.

– Il y a eu un article sur elle l'année dernière dans le *L.A. Magazine*. C'est un coach amoureux qui prend deux cents dollars de l'heure pour aider les gens qui l'engagent à bien se comporter lors de leur rendez-vous. Par exemple, ils doivent éviter de parler de politique ou de leur mère lors d'une première rencontre. Elle est sollicitée par des hommes et des femmes qui veulent corriger leurs défauts et qui ne savent comment s'y prendre pour réussir leur vie amoureuse.

Astrid a les yeux écarquillés.

– Mais c'est absolument génial ! J'adore cette idée ! Sarah, dégotte-moi son agent le plus vite possible et essaie de nous avoir une exclusivité.

– Astrid, c'est ma sœur.

Danielle me lance un regard assassin.

Les yeux d'Astrid s'écarquillent encore davantage. Elle claque trois fois des mains sous le coup de l'enthousiasme.

– Fabuleux ! Incroyablement génial ! Appelle-la et dis-lui que je veux lui parler. Je vais lui proposer une série d'articles, ou mieux encore, une rubrique mensuelle.

Elle fronce les sourcils puis reprend :

– Sait-elle écrire ? Peu importe après tout, on se débrouillera pour que quelqu'un l'écrive et qu'elle le signe.

– Je m'en occupe, dis-je, réalisant au même moment que j'ignore tout à fait si :

Zoé a le moindre talent d'écrivain.

Elle sera intéressée.

Pourtant, je ne sais pas pourquoi, mais je sens qu'elle va aimer l'idée.

– Génial, ajoute encore Astrid.

Elle retrouve son ton mordant habituel pour lancer dans l'assistance :

– Alors les autres, vous m'avez trouvé le deuxième sujet ? J'attends !

Décidément très inspirée, je propose :

– Que penses-tu de « Comment savoir si ce n'est pas trop tôt pour céder à ses avances ? » Je pourrais faire un encadré humoristique à côté, du genre : « Méfiez-vous s'il dit ceci ou s'il fait cela, c'est trop tôt ! »

– Super, Sarah ! s'exclame Astrid, définitivement conquise.

Je jette un coup d'œil à Danielle. Elle est au bord des larmes.

– Je suis très impressionnée par tes propositions de sujet, Sarah. Vraiment très impressionnée. Je veux l'article sur mon bureau demain matin à 9 heures.

Merde, merde, merde.

Evidemment, toute cette série de « génial » et de « très impressionnée », me comble de joie, mais entre le rendez-vous pour l'échographie et la visite en famille à la boutique de mariage pour choisir le nœud papillon parfait, je ne sais pas comment je vais me débrouiller pour pondre un

article pour demain matin, 9 heures !

Cela dit, objectivement, je pense avoir une certaine expérience sur le sujet : si vous vous retrouvez enceinte et que le père de votre bébé vous dit de l'appeler en cas de problème, c'est que vous vous êtes jetée trop tôt dans son lit !

L'assistante d'Astrid propose à son tour un sujet sur le thème : « Comment vivre avec une mère trop curieuse ».

Astrid accepte l'article et la conférence se termine.

Je m'arrête un instant dans la minuscule cuisine pour faire le plein de café, mais je me souviens à temps que je n'ai droit qu'à du décaféiné.

– Je meurs d'envie d'aller me plaindre de cette peau de vache auprès des Ressources Humaines, murmure Danielle à sa copine, une secrétaire de rédaction.

Elle se tient près de la machine à café, elle ne m'a pas vue. Son amie lui donne un coup de coude. Quand Danielle me voit, elle me jette un regard inquiet. Pour se donner une contenance, elle attrape un filtre à café.

– Je n'ai rien entendu, lui dis-je pour la rassurer. Je vais faire du décaféiné, je suis trop énervée pour boire du vrai café, aujourd'hui. Je t'en apporte une tasse quand il sera prêt, si tu veux, Danielle.

Elle me dévisage en silence, puis :

– D'accord. Merci.

Elle n'ira pas se plaindre d'Astrid. Ce sont des choses dont on a envie, mais qu'on ne fait pas. Au contraire, quand « la chef » commande, on obtempère ou on est viré.

*Woman* n'est ni *Vogue* ni *Elle*, mais c'est un magazine féminin populaire et de bonne qualité. Ses ventes ont augmenté depuis qu'Astrid a pris la direction de la rédaction en 1998.

Quand j'arrive devant le bureau de Danielle, deux tasses de café à la main, je vois bien qu'elle a pleuré.

– Je vais aller me plaindre, murmure-t-elle alors que les larmes se remettent à couler. Il y a une minute, cette garce m'a rapporté un de mes articles. En fait, c'est mon propre journal de grossesse. Elle m'a dit qu'il n'avait aucun intérêt pour *Woman*. Puis elle a regardé mes pieds et m'a demandé de me rechausser. Elle n'a pas le droit de me traiter ainsi. Je sais que les femmes sont intéressées par ce sujet, et je me demande bien ce que ça peut lui faire si je ne porte pas mes chaussures quand je suis à mon bureau.

– Je suis d'accord avec toi.

Elle repousse une mèche de cheveux blonds derrière son oreille, puis soupire :

– Laisse tomber, Sarah. Tu sais très bien que plus je m'enfonce, plus tu as de chances d'avoir la promotion.

– Sauf si je suis moi aussi enceinte, je murmure.

– Ce n'est pas vrai ?

J'acquiesce puis je poursuis :



– Sais-tu ce que nous devrions faire ? Je pense que nous devrions écrire un article ensemble sur la façon dont les femmes enceintes sont considérées dans le monde du travail. Nous pourrions aussi interviewer des femmes qui viennent d’accoucher. Nous le proposerons ensuite à Astrid et si elle ne veut pas le publier, nous irons le proposer à la concurrence.

Elle sourit.

– Je pourrais interviewer toutes les femmes de mon cours de préparation à l’accouchement.

– Alors on s’y met ! Et quand il sera prêt, on le balancera à la figure d’Astrid !

– Quand vas-tu annoncer à notre chère chef que tu es enceinte ?

– Quelques minutes seulement avant de partir pour la maternité.

Elle rit.

– En tout cas, Sarah, je te félicite. Et si tu as des questions, je suis prête à y répondre !

Je retourne à mon bureau en souriant. Elle que j’avais toujours prise pour une peau de vache a eu la discrétion de ne poser aucune question du genre : « Qui est l’heureux papa ? Ce type avec lequel on t’a vue quelques fois ces deux derniers mois ? Et comment vois-tu l’avenir ? »

Pour l’instant, je n’ai pas de réponse à cette dernière question. Mais elle est peut-être dans l’un des sept e-mails que j’ai reçus durant les dernières vingt minutes. Tous envoyés par Ally, ils ne concernent que des sites sur la grossesse.

C’est incroyable. Incroyable comme une femme qui a des problèmes de couple aussi sérieux trouve le temps d’attirer mon attention sur l’importance des vitamines, de la relaxation, des cours de yoga, etc. Très utiles, d’après elle, le jour J.

Je l’appelle sur son portable. Elle décroche aussitôt, comme si elle attendait un appel important.

– Ally, j’ai une échographie à 12 h 30. J’ai pensé que si tu étais libre pour le déjeuner, tu pourrais m’accompagner.

– C’est une superidée.

Je sens au son de sa voix que ma requête lui fait très plaisir. Je lui indique l’adresse en chuchotant et je raccroche.

J’aurais préféré la présence d’une amie, mais Lisa est enrhumée et Sabrina est en voyage. Quant à Griffen, il vit sa petite vie en faisant comme si son ex n’était pas enceinte.

*Son ex.*

Bon sang ! Je suis tellement préoccupée par l’arrivée du bébé que je n’ai même pas réalisé que je m’étais fait larguer.

Ally est déjà installée dans la salle d’attente de la maternité Lennox Hill. Elle feuillette *Time Magazine*. Mais elle ne le lit pas. Elle regarde le ventre de la femme enceinte assise à côté d’elle.

Devant ce ventre tout rebondi, elle a le regard que j’ai devant une glace Häagen-Dazs chocolat et pépites de chocolat accompagnée d’un vrai café plein de caféine.

Aux dernières nouvelles, elle et son traître de mari voulaient un bébé. Je suis sûre qu’elle serait une mère formidable. Un peu trop en admiration, mais une très bonne mère.

– Tu es en retard à ta propre échographie ! Sarah, quand vas-tu te décider à grandir ?

– Et toi, quand me lâcheras-tu les baskets ?

Je suis en retard de cinq minutes. A cause de Danielle qui s'est mise à raconter à sa copine, la secrétaire de rédaction, ses propres échographies. Assise dans le bureau voisin, je n'ai rien perdu de tous les détails, énoncés à voix assez haute, à mon intention.

Elle sait qu'elle attend une petite fille. Son mari veut l'appeler Rosalind, comme sa mère. Le problème, c'est que Danielle déteste à la fois le prénom et sa belle-mère.

Depuis le temps que je connais Danielle, c'est la première fois qu'elle me fait rire.

– Cinq minutes, Ally, ce n'est pas dramatique ! On attend toujours au moins une demi-heure chez les médecins. Donc, techniquement, j'ai vingt-cinq minutes d'avance.

– Tu crois que tu pourras arriver avec cinq minutes de retard à la crèche, ou à son match de basket, ou à son spectacle de danse, ou à ton propre accouchement ?

Je tente un brin d'humour :

– C'est justement parce que j'ai du retard que je suis ici aujourd'hui !

Elle secoue la tête.

– Va dire à l'infirmière que tu es arrivée et prépare ta carte d'assuré social.

Quel âge ai-je ? Cinq ans ?

– Ally, je suis déjà allée chez le docteur !

Une fois inscrite auprès de l'infirmière, je me rassieds près d'Ally. Cinq autres femmes attendent leur tour, chacune est accompagnée d'un homme.

Je regarde leurs mains, elles ont toutes une alliance à la main gauche. Je regarde mes mains et je me sens gênée tout à coup. Je me demande pourquoi, tous les jours, des femmes décident de faire un bébé toutes seules.

Mais toi, tu n'as pas choisi ! Et cet annuaire vide crie au monde entier que le père de ton enfant ne t'aime pas ! Stop, Sarah ! Chasse immédiatement ces idées noires de ta tête !

Comment faire ? C'est la réalité.

Les femmes présentes sont à différents stades de leur grossesse. La blonde à côté de moi en est à mon avis au cinquième ou au sixième mois. Elle parle de sa peur de l'amniocentèse. Je ne sais même pas ce que c'est. Ma voisine de gauche a posé sa tête sur l'épaule de son mari. Il regarde fixement devant lui, comme un zombie.

– Qui sait ce qui se passe réellement dans un couple ? me disait Ally l'année dernière, quand je me plaignais de ne pas avoir une vie amoureuse épanouie alors que tout le monde autour de moi semblait en avoir une.

– Tu vois un homme et une femme marcher main dans la main dans la rue et tu crois qu'ils sont heureux. En fait, ils pleurent la disparition de leur enfant. Ou peut-être que la veille, l'homme a battu la femme, ou peut-être qu'effectivement, ils sont heureux. Ne crois pas que les couples sont heureux, simplement parce qu'ils sont en couple.

Parfois, je trouve qu'Ally est la personne la plus cynique qui soit, parfois, je pense qu'elle est la sagesse même. En fait, tout dépend de mon état d'esprit du moment. A cet instant précis, le ré-

Allysmine de ma sœur me reconforte.

J'ai toujours cru que ça marchait plutôt bien avec son Andrew. Il ne ratait jamais une occasion de la tripoter, l'embrasser ou lui caresser les fesses discrètement dans la cuisine. Mais ce qui est vrai pour les autres est vrai pour elle : ils avaient l'air de bien s'entendre, mais ça ne veut pas dire que c'était le cas.

– Sais-tu comment l'examen va se passer ?

La question d'Ally me ramène à la réalité.

– J'ai lu un des articles que tu m'as envoyés.

– C'est bien. Tu sais donc que tu vas voir ton bébé, même si à l'heure actuelle, c'est encore un tout petit pois.

Je souris.

– Je sais, je me sens nerveuse.

– Je te remercie de m'avoir invitée, Sarah. Cela représente beaucoup pour moi. Je sais bien qu'on n'est pas toujours d'accord toutes les deux, mais je voulais te dire que je suis cent pour cent avec toi.

– Je sais. Merci, Ally.

C'est tellement vrai. Elle est dominatrice, autoritaire, tyrannique, impossible et incroyablement péremptoire, mais elle est là. Et elle le sera toujours. Cette pensée m'aide un peu à supporter l'absence de ma mère. Peut-être qu'Andrew avait cette fonction auprès d'Ally. C'est peut-être la raison pour laquelle elle s'est mariée si jeune. Moi, j'avais Ally. Elle n'avait pas de sœur aînée... Donc elle a épousé Andrew.

On appelle enfin mon nom. Nous nous levons pour suivre l'infirmière.

– Sarah...

Je me retourne. Griffen est là, devant moi, les mains enfoncées dans ses poches.

Je suis étonnée. Non, je suis abasourdie.

– Ally, je te présente Griffen. Griffen, Ally, ma sœur.

Ils se saluent, et nous emboîtons le pas de l'infirmière. Je me rends compte qu'Ally dévisage discrètement Griffen, comme si elle cherchait de futures ressemblances.

Le bébé ressemble un peu à une souris.

Sur l'écran, le technicien nous montre la tête et l'estomac, qui ne semblent pas très différents. Tout va bien, tout est en place.

Tout à coup, nous entendons le cœur battre.

Je jette un coup d'œil à Griffen. Il a les yeux fixés sur l'écran, il écoute les battements qui résonnent fort et qui sont très rapides.

– Waouh, dit-il sur un ton intimidé.

– Oui, waouh, dis-je dans un souffle.

– Waouh, conclut Ally.

Un docteur arrive et analyse les images. Je suis enceinte de dix semaines et le terme est prévu en mai.

– Un petit taureau, dit Ally en souriant, comme maman.

Je souris à mon tour.

– Comme moi, dit Griffen, en se mordant les lèvres.

C'est vrai, son anniversaire est le 12 mai.

– Voilà, c'est pour vous, dit le technicien, en nous tendant à chacun une photo en noir et blanc.

Un petit souvenir.

Griffen regarde la photo qu'on lui donne, puis il la range dans son portefeuille et met celui-ci dans sa poche.

– Je ferais mieux de retourner au boulot. Bon, euh, au revoir, Sarah. Enchanté t'avoir fait ta connaissance, Ally.

Ally lui dit au revoir, et Griffen quitte la pièce rapidement.

– Tu savais qu'il allait venir ? me demande Ally pendant que le technicien ôte le produit gélifié étalé sur mon petit ventre rond.

Je secoue la tête.

– Absolument pas. J'ai eu un choc en le voyant ici. Depuis notre dernière conversation, il y a une semaine, je pensais que je n'aurais plus jamais de ses nouvelles. J'avais compris qu'il ne voulait rien avoir à faire ni avec moi, ni avec le bébé.

Je commence à pleurer. Ally m'entoure de son bras.

– Tu sais, il n'est peut-être par encore remis du choc. C'est bon signe qu'il soit venu aujourd'hui.

– Un bon signe de quoi ? Un signe qu'il voulait juste être sûr que j'étais enceinte ?

Elle me tend mon pantalon et mes chaussettes.

– C'est moi la cynique de la famille, Sarah. J'ai l'impression que pour vraiment intégrer la réalité, il avait besoin de voir et d'entendre le bébé ici, dans un hôpital. Une fois qu'il aura vraiment compris, il changera peut-être d'avis.

Son optimisme me fait du bien. Si elle y croit, alors moi aussi.

– Où est la tête, où est le corps ? demande Zoé, tournant et retournant la photo dans tous les sens.

Les trois sœurs Solomon sont assises ensemble dans un restaurant mexicain. Nous ne sommes pas très loin de la boutique de mariage où Giselle et sa mère nous ont traînées toutes les trois pour photographier des modèles de robes. Au bout d'un moment et sans nous donner le mot, Ally, Zoé et moi avons quitté les lieux sous différents prétextes. Nous nous sommes retrouvées sur Madison Avenue. Aucune de nous trois ne sachant quoi faire à cette heure-là, Zoé nous a suggéré d'aller manger quelque chose. Ally, enchantée de la proposition, lui a répondu aussitôt :

– Je sens que maintenant que nous sommes sorties de la chasse aux robes de mariée, j'ai de nouveau faim.

C'est donc à table que nous regardons la photo de mon bébé.

– On a du mal à reconnaître quelque chose, dit Zoé.

Ally lui donne des détails en riant.

– De toute façon, cette photo a été prise il y a sept heures, elle est donc déjà dépassée. C'est incroyable ce qu'un fœtus peut changer en une journée.

– Waouh, dit Zoé. C'est dingue, Giselle m'a montré une fois la première échographie de Madeline, et j'ai eu du mal à croire que cette petite fille aux joues rebondies a pu être un jour une chose aussi minuscule. C'est incroyable de penser que dans quelque temps, cette petite chose va courir partout et babiller pendant des heures.

– Arrête, tu me stresses, dis-je en riant. Si j'en crois mes lectures, à la douzième semaine, bébé Solomon n'a pas encore de genoux.

– Bébé Solomon ? dit Zoé. Il va porter ton nom ?

– Il faut voir les choses en face, à moins que tout à coup Griffen veuille faire partie de la famille.

– Mais il est bien venu à l'échographie, non ? demande Zoé, c'est tout de même le signe qu'il évolue.

– C'est ce que dit Ally, mais je n'en suis pas sûre. La seule chose qu'il ait dite en une heure, c'est « Waou », et « Ravi d'avoir fait ta connaissance, Ally ».

– Eh bien, on sait au moins que le père de notre futur neveu est bien élevé, ironise Ally.

A part sa fâcheuse habitude de partir en courant...

– Je ne veux pas perdre mon temps à extrapoler sur les éventuelles décisions de Griffen. C'est déjà assez perturbant pour moi de réaliser que ce truc, dis-je en désignant la photo, sera un jour une Madeline ou un Mathieu.

– A propos de Madeline, dit Ally, je pense qu'elle serait mieux à la maison qu'avec les adultes à choisir des robes de mariée ou des plats pour le repas de mariage. En une heure, la petite Maddy a vomi deux fois sur mes chaussures !

Au moment où nos plats arrivent sur la table, je m'interroge sur la réaction anti-Madeline d'Ally. Ma sœur ne s'intéresse absolument pas à Giselle, et celle-ci a vite compris que c'était inutile d'essayer d'engager la conversation avec Ally. En revanche, Ally voue une véritable adoration à Madeline. Elle joue avec elle, lui chante des chansons. Mais ce soir, j'ai l'impression qu'elle en a ras le bol. Se taper une journée de boulot suivie de longues heures de chasse à la robe de mariée a eu raison de sa patience.

Giselle ne nous a même pas demandé de venir la voir essayer des robes. Elle voulait faire une sélection de modèles, les photographier, puis réfléchir avec nous au style de mariage qu'elle souhaite. En fait, c'est la robe qui donne le ton de la cérémonie et du mariage dans son ensemble. Si elle choisit une robe moderne, elle aura un mariage moderne, si elle préfère une robe à l'ancienne, la cérémonie sera traditionnelle. Et si elle choisit une robe transparente, aura-t-elle un mariage invisible ?

Cette agitation et tous ces préparatifs retournent davantage le couteau dans la plaie. Pour moi,

L'autel est bien loin. Assise dans ce salon de mariage, je me suis demandé si on utilisait encore le mot « illégitime », pour parler d'un enfant né hors mariage. Très loin dans ses propres pensées, Ally froissait sans s'en rendre compte un voile de mariée qui n'en demandait pas tant, alors que Zoé, à des années-lumière de nous, répondait distraitement et sans aucune conviction à Giselle chaque fois que celle-ci lui demandait son avis. Elle contemplait Madison Avenue par la fenêtre, le regard vague.

C'est drôle comme toute cette mise en scène autour du mariage de notre père met davantage en lumière les problèmes que nous avons dans nos vies amoureuses. Ally évite soigneusement de parler de son mari, Zoé jette des coups d'œil fréquents à une photo d'un homme qui a l'air pas mal. Son visage reste impassible, impossible de deviner ses sentiments. Quant à moi, je passe mes nuits à chercher un prénom pour mon bébé, rejetant tout ce qui ne sonne pas bien avec Solomon et Maxwell.

Le serveur arrive et remplit nos verres. Trois Sprite, car je ne peux pas boire d'alcool.

– Et si nous portions un toast au bébé qui va arriver ? propose Zoé.

Nous levons nos verres et nous trinquons.

Un couple qui passe à côté de nous nous regarde en souriant. Nous devons avoir l'air de trois copines, ou même de trois sœurs qui font la fête. A part les yeux bleus en amande des Solomon, nous ne nous ressemblons pas tellement. En tout cas, c'est la première fois que nous sortons toutes les trois. Et c'est supersympa. Si je ne devais pas pondre un article de deux mille mots avant le coucher du soleil, je proposerais à mes sœurs d'aller au cinéma.

C'est bien la première fois que Zoé et Ally sont dans la même pièce, et assises à côté l'une de l'autre, sans que l'une, en général Zoé, ne soit blessée par les remarques de l'autre.

– Les filles, pourriez-vous m'aider à faire le plan d'un article que je dois écrire pour demain matin ? Si je ne m'y mets pas tout de suite, je suis cuite. En général, je n'arrive pas à garder les yeux ouverts après 22 heures. Et comme je n'ai pas droit à la caféine...

– C'est sur quel sujet ? demande Zoé.

– « Comment sait-on si ce n'est pas trop tôt pour coucher avec votre nouveau petit ami ? ». Je t'en prie, Ally, pas de commentaire désagréable sur mon propre cas !

– D'accord, dit Ally, une fourchette pleine de haricots suspendue entre sa bouche et son assiette.

– C'est trop tôt pour coucher avec lui, si vous ne savez pas si c'est sérieux entre vous.

– Encore faut-il le savoir, dit Zoé.

– Et tu ne peux pas le savoir à la troisième rencontre, poursuit Ally.

– Qui couche à la troisième rencontre ? C'est beaucoup trop tôt ! s'exclame Zoé.

Ally et moi la dévisageons.

– Je dois dire que mon copain, mon ex-copain, m'a fait attendre, explique Zoé. Sa précédente copine le trompait, alors il a voulu prendre son temps. Il m'a embrassée sur la bouche la troisième fois que nous sommes sortis ensemble, il ne s'est approché de mon soutien-gorge qu'au bout d'un mois, et il a fallu attendre deux mois pour faire l'amour.

– Vous êtes restés combien de temps ensemble ? dis-je à Zoé.

– Un an.

Une année. J'ai couché avec Griffen la deuxième fois que nous sommes sortis ensemble. Et c'est même moi qui l'ai poussé. Il m'avait ramenée chez moi après le cinéma, je l'ai invité à boire quelque chose, et un verre de vin plus tard, nous nous embrassions à pleine bouche sur le canapé du salon. Bien entendu, Jennifer a fait une apparition en minicombinaison transparente.

– Oh, mon Dieu, Sarah, je suis désolée, j'ignorais totalement que tu étais là. Oh, mon Dieu, si j'avais su qu'il y avait un homme, je ne serais jamais sortie de ma chambre dans cette tenue. (Petit rire bête). Eh bien, tu dois être Griffen, je t'assure que jamais je ne me serais montrée à moitié nue si j'avais su que Sarah avait invité un homme. Elle ne le fait jamais. Oups, qu'est-ce que je dis ! Ne crois pas que Sarah est une marie-couche-toi-là... euh, bon, eh bien, amusez-vous bien. On se voit demain, au petit déjeuner, lalalère...

Je n'exagère pas du tout.

Quelque chose dans toute cette comédie ridicule de Jennifer nous a rendus complices. Dès qu'elle a tourné les talons, nous avons éclaté de rire. Ce rire en commun m'a fait du bien. Alors, il s'est rapproché de moi et m'a embrassée. Un baiser très doux, très tendre, qui est devenu peu à peu très passionné. Je l'ai pris par la main, je l'ai emmené dans ma chambre et j'ai fermé la porte.

Et sans qu'aucun de nous ne le sache, cette nuit-là, le petit spermatozoïde a fécondé l'œuf.

Je plonge une tortilla dans la sauce.

– Que pensez-vous de « C'est trop tôt pour coucher avec lui, si vous ignorez comment il réagira si vous vous retrouvez enceinte ? »

– Je ne sais pas, Sarah, objecte Zoé. Personne ne peut prédire sa réaction. Toi-même tu n'aurais pas pu dire avec certitude comment tu aurais réagi. Même les couples mariés ne réagissent pas forcément en sautant de joie à l'annonce de la nouvelle. En particulier quand il s'agit d'un accident.

– Bon, je ne parlerai donc pas de grossesse, dis-je.

Ally intervient :

– Il faut parler des conséquences de l'acte sexuel. Tu peux très vite te retrouver avec une sale maladie si tu ne connais pas le passé du type.

– Tu as tout à fait raison, souligne Zoé en pointant une chips sur Ally.

La deuxième fois que nous sommes sortis ensemble, j'ai demandé à Griffen de me parler de ses relations précédentes. Pas pour connaître son passé sexuel, mais pour savoir un peu ce qu'il avait vécu.

– Je me demande ce que la Diva des rencontres penserait de cette question, m'avait-il répondu dans un sourire.

Je lui avais parlé de ma sœur Zoé et de son drôle de métier. Il était étonné de voir qu'on pouvait vivre, et bien vivre, en conseillant aux gens de ne parler ni de politique ni de sexe lors de la première rencontre. Il pensait que tout le monde le savait.

– La Diva des rencontres dirait qu'il n'y a rien de mal à avoir une conversation sur les expériences qu'on a eues.

Il me donna une petite tape sur le bout du nez en disant :

– A moins que ce type de conversation ne plaise pas à l'un des convives.

Je suis devenue toute rouge.

– D'accord, excuse-moi, je ne voulais pas avoir l'air d'insister.

Il s'est radouci.

– J'ai eu plusieurs histoires dont une assez sérieuse il y a quelques années.

Je brûlais d'envie d'en savoir plus, mais j'ai tenu ma langue. Il ne m'a posé aucune question sur moi. J'aurais pu lui dire que j'avais eu trois aventures, dont aucune n'a excédé six mois.

Ally mord dans une tortilla.

– « C'est trop tôt pour coucher avec lui, si vous ne connaissez pas sa famille, sa vie sentimentale avant vous, ce qu'il fait dans la vie, et ses vraies valeurs ».

Je ne connaissais rien de Griffen avant de coucher avec lui, sauf que je le trouvais canon, sexy, intelligent, drôle, créatif, intéressant et gentil. Je savais aussi qu'il travaillait à la télévision comme réalisateur. Il avait grandi à Brooklyn. Son frère travaillait comme assistant à la Maison Blanche. Je savais qu'il aimait la viande rouge, le café noir, les films d'action, la culture Pop, les seins, la course à pied, parler de l'actualité et faire l'amour.

Je pensais qu'il m'aimait bien. Moi, j'adorais la façon dont il me regardait pendant que nous faisons l'amour, je lisais dans son regard qu'il était tout à moi, avec son âme et avec son cœur. Suis-je naïve ? Est-ce que tous les hommes ont l'air amoureux quand ils font l'amour ? C'est possible. Je n'ai couché qu'avec quatre mecs – une fois seulement avec le premier et guère plus avec les autres. Aucun d'entre eux ne m'a jamais fixée avec ce regard débordant de tendresse. Et je n'ai jamais ressenti pour les autres ce que je ressens pour lui.

Je suis incapable de décrire ce qu'il provoque en moi. Il m'attire terriblement, mais ce n'est pas que physique. Le courant passe entre nous d'une façon presque magique. Nous parlons de tout, nous nous sommes disputés parfois, nous avons aussi beaucoup ri. Nous pouvions nous embrasser pendant des heures à un coin de rue. Nous étions parfaitement en osmose. Je peux dire que nous étions amis, amants et pas loin de devenir des « âmes sœurs ».

– Bon, Zoé, imaginons que tu fasses des avances à Daniel. Comme vous êtes déjà amis, serais-tu prête à coucher tout de suite avec lui, ou préférerais-tu attendre que votre histoire soit un peu plus solide pour sauter le pas ?

– C'est une bonne question... Je n'en sais rien.

– Parce que tu ne sais pas vraiment ce que tu ressens pour lui, commente Ally. Tu le veux sans le vouloir.

– Elle le veut juste à portée de main, dis-je.

– Alors c'est beaucoup trop tôt pour coucher avec lui, conclut Ally.

– Merci pour les conseils, répond Zoé, mi-figue mi-raisin.

– Tiens, à propos, Zoé, j'ai parlé de toi ce matin à ma patronne, et elle meurt d'envie que tu écrives un article, ou même une rubrique sur ton expérience de Diva des rencontres. Elle attend ton appel si tu es intéressée.



– Et comment ! dit Zoé, complètement sonnée. C'est génial ! Je vais l'appeler !

– Cette histoire de « Diva des rencontres », c'est de l'arnaque, dit Ally. Tu gagnes un argent facile en disant aux gens ce qu'ils savent déjà.

– Ce qu'ils savent déjà, je reprends d'un air songeur. Que sait-on ? Si j'avais su dans quel cas c'est trop tôt pour coucher avec son nouveau petit ami, jamais je ne me serais retrouvée enceinte.

– C'est vrai, Sarah, que tu ne te serais jamais retrouvée dans cette situation, approuve Zoé. Je sais qu'être seule et enceinte ne faisait pas du tout partie de tes plans, mais ce que je veux te dire, c'est qu'attendre un enfant, c'est merveilleux.

– Je suis tout à fait d'accord avec toi, dit Ally. D'un certain point de vue, ce n'est vraiment pas facile, mais je trouve que tu as vraiment beaucoup de chance.

– Portons un toast à moi-même, les filles, dis-je avec un sourire.

Nous trinquons. Je continue :

– O.K., que pensez-vous de « C'est trop tôt pour coucher avec lui si vous n'êtes pas amoureuse de lui » ? Non, ça ne marche pas, on se perd en hypothèses. Si on est très attirée, c'est une raison suffisante. Il faut beaucoup de temps pour ressentir de l'amour.

– Voilà pourquoi les célibataires ont des relations sexuelles et les gens mariés ne font plus l'amour, dit Ally.

Elle rougit aussitôt, et reprend très vite pour cacher sa confusion :

– Je ne parle pas de mon propre mariage, je parle en général. Quand on est amoureux, on est complètement aveugle. On fait l'amour quatre fois par jour. C'est pourquoi les gens qui se marient trop vite se séparent aussi vite. Ce qu'on aime, c'est le mystère de l'autre, la nouveauté de la relation, la découverte. Une fois qu'on vit ensemble, on est pris dans la routine, on doit supporter ses copains, son épouvantable mère et ses obligations familiales. Alors la relation amoureuse s'efface, et l'amour disparaît.

Cela sonne juste.

– Regarde, Griffen et toi, poursuit Ally. Imagine que vous viviez ensemble. Vous passez votre vie à changer des couches, tu ramasses ses chaussettes sales par terre dans le salon pendant qu'il retire les longs cheveux noirs qui bouchent le lavabo de la salle de bains. Le bébé pleure. Tu peux me dire quand vous allez faire l'amour tous les deux ? Tu vois, c'est ça, la vraie vie, pas les rencontres.

– Tu veux dire qu'il ne faut pas coucher avec un mec si on n'est pas prête à vivre avec lui ?

– Pour te retrouver enceinte après, c'est sûr, dit Ally.

En arrivant au boulot, le lendemain matin, je trouve un message de Griffen sur mon répondeur :

– Euh... Sarah, c'est Griffen. J'ai essayé de te joindre chez toi, mais ta colocataire m'a dit que tu avais déménagé il y a quatre semaines. Où habites-tu maintenant ? Est-ce que tu vas bien ? Hum, je dois m'absenter pour mon boulot, cette semaine, mais je voulais te dire, hum, que j'ai annoncé la grande nouvelle à mes parents, et tu es invitée à venir manger la traditionnelle tarte au potiron de Thanksgiving chez eux, si tu es libre, bien sûr. Il leur tarde de faire ta connaissance. Euh, appelle-moi si tu as cinq minutes.

Comme si je n'avais pas le temps de passer le coup de fil le plus important de ma journée !

Le soir venu, les commentaires d'Ally m'ont fait revenir sur Terre :

– Je suis heureuse pour toi qu'il ait appelé et que ses parents veuillent te rencontrer. Mais il n'a pas dit que c'était important pour lui.

– Tu n'en sais rien, intervient Zoé, en changeant de position pendant sa séance de yoga. Ça m'étonnerait beaucoup qu'il pense à autre chose qu'à ta grossesse, et que ses parents ne le crient pas sur les toits.

– Ce que je veux dire, simplement, c'est que Sarah ne devrait tout de même pas trop compter sur Griffen, ou espérer qu'il s'implique davantage, même s'il a parlé à ses parents. Ce n'est pas un conte de fées.

Ras le bol. Même Cendrillon avait une chambre seule !

# 14

## Ally

Ma belle-mère, qui m'appelle depuis Cincinnati, me demande pourquoi Andrew vient chez elle pour Thanksgiving avec une autre femme que moi.

– Parce que c'est un menteur et un tricheur...

Je m'arrête là, me souvenant soudain que je parle à sa mère, bien qu'elle n'ait jamais été très chaleureuse avec moi. J'écarte le téléphone et je la laisse parler de pardon, d'oubli et de concessions. Je profite d'une pause pour lui dire :

– Il n'y a aucune chance de réconciliation, quoi qu'il dise ou quoi qu'il fasse.

Andrew a donc eu le culot d'inviter une femme dans sa famille pour Thanksgiving alors que cette année, la fête tombe juste le jour de mon anniversaire ! Je me demande bien qui il a eu le temps de rencontrer en un mois – cinq semaines exactement. Et une personne qu'il aime suffisamment pour la présenter à ses parents à l'occasion d'une fête aussi importante !

La mère d'Andrew poursuit :

– Tu vois ce qui arrive quand on veut à tout prix jouer les *Superwoman* ! Tu as tout gâché. Tu voulais tout contrôler, avoir une carrière, t'occuper d'une maison et d'un mari, et tu vois ce qui s'est passé ? Tu n'as plus de maison et ton mari a trouvé du réconfort entre les bras d'une autre femme. Cela dit, tu n'es pas entièrement responsable de ce qui se passe. Je suis sûre que cette Valérie a été assez habile pour se faire aimer de mon fils. De toute façon, un homme, c'est simple, tout ce qu'il veut, c'est qu'une petite femme bien gentille l'attende le soir quand il rentre chez lui.

*N'oublie pas qu'elle a soixante-quatorze ans. N'oublie pas qu'elle a soixante-quatorze ans...*

– Madame Sharp, avec tout le respect que je vous dois, je ne suis pas d'accord avec ce que vous venez de dire.

– C'est justement ton problème, Ally. Il faut toujours que tu discutes de tout, je suppose que c'est une déformation professionnelle. Discuter, c'est bien ce que tu fais toute la journée dans ton travail, non ? Eh bien, ma chère, si au lieu de discuter, tu acceptais un peu les arguments des autres, je suis sûre qu'Andrew ne serait pas allé voir ailleurs. Et c'est toi qu'il aurait emmenée chez nous pour fêter Thanksgiving.

Comme je regrette que mon portable n'ait pas de cordes ! je l'étranglerais volontiers. De toute façon, elle est dans l'Ohio, un peu trop loin pour un étranglement à distance !

– Madame Sharp (je l'ai toujours appelée ainsi), pendant mes onze années d'union avec votre menteur et tricheur de fils, j'ai subi votre dinde trop cuite, vos légumes mous et insipides et vos idées totalement rétrogrades sur la vie. Alors, permettez-moi de vous dire que si Andrew amène sa poule du moment chez vous pour l'occasion, je leur souhaite de se casser une dent sur un os de dinde. Je vous souhaite une très belle fête de Thanksgiving, *ma chère* !

Je jette mon portable, il se fracasse contre le mur et je m'allonge sur mon lit, le cœur battant. Mes jambes tremblent. Le nom de Valérie tourne dans ma tête. Soudain, je me rends compte que mes deux sœurs me dévisagent, la bouche ouverte. J'étais tellement énervée que je ne me suis pas

aperçue qu'elles étaient là. Sarah serre dans ses bras une de ces dindes en chocolat que l'on trouve au supermarché à l'occasion de Thanksgiving. Elle a déjà entamé la tête.

– Il y a de la caféine dans le chocolat, dis-je avant d'éclater en sanglots.

Sarah s'approche de moi d'un côté du lit, Zoé de l'autre. Sarah remet machinalement une de mes boucles de cheveux derrière mon oreille. Un geste que ma mère faisait souvent.

– Ally, demande-t-elle, que se passe-t-il ?

– J'ai quitté Andrew. Et je suis venue ici. Il m'a trompée, je l'ai pris sur le fait.

– Oh, non ! dit Zoé.

– Si, et sous mon propre toit en plus. Et après, j'ai trouvé...

– Quoi ? demande Sarah en prenant ma main.

– J'ai trouvé une facture pour une vasectomie.

Je ne peux pas en dire plus. Mes larmes débordent, je couvre mon visage de mes deux mains.

– Ma pauvre chérie, dit Sarah. Quand on sait à quel point tu désirais un bébé.

– Il s'est fait faire une vasectomie et tu ne le savais pas ? demande Zoé, abasourdie.

– Depuis cinq ans, nous essayons d'avoir un enfant, du moins je croyais qu'il était sincère. Et puis j'ai trouvé cette facture vieille de cinq ans.

Sarah m'attire contre elle et Zoé me tapote l'épaule. Je leur raconte tout, depuis Mary Jane sautant dans le hamac et atterrissant sur les fesses d'Andrew, jusqu'à mon actuelle chasse à l'homme par l'entremise de *TrouvezVotreMoitié.com*. Je ne leur cache pas mon échec dans ce domaine.

– Une fois passé le premier verre, les types que je rencontre tournent les talons. J'ai eu trois rendez-vous tellement ratés que j'ai préféré annuler les suivants. Je suis nulle.

– Mais non, tu n'es pas nulle, Ally, dit Sarah. Tu es super ! Moi, je peux te dire que je ne sais pas ce que je deviendrais si tu n'étais pas là.

– C'est vrai ? Tu ne crois pas que je suis la plus belle peau de vache de toute la côte Est ?

– Tu l'es parfois, répond Sarah en faisant une gentille grimace, mais c'est utile de temps en temps de dire aux gens leurs quatre vérités.

Je réplique aussitôt :

– C'est pour ça que je suis seule aujourd'hui et que je fais peur aux hommes.

Zoé rétorque à son tour :

– Je ne suis pas du tout d'accord avec toi, Ally. On est seul la plupart du temps parce qu'on n'ose pas s'affirmer et dire ce qu'on pense.

– Que veux-tu dire par là ? demande Sarah, intriguée.

– Si tu ne joues pas franc-jeu, si tu n'es pas toi et que tu joues un personnage, alors tu fais croire des choses fausses à l'autre. Tu te leures toi-même et tu trompes celui qui est en face de toi. Comment veux-tu mettre ensuite en place une relation de confiance ?

– C'est vrai, dis-je, mais je pense que ce que je suis vraiment n'intéresse personne.

Zoé me regarde intensément :

– Tu crois que tu t’y prends mal ?

– Je pense que pour commencer, je devrais arrêter de dire que j’ai vingt-neuf ans. J’ai essayé d’avouer mon âge véritable, mais tout était tellement difficile chaque fois, que je n’ai pas voulu aggraver les choses.

– Tu fais vingt-neuf ans, dit Zoé.

Je lui souris.

– Je crois que nous sommes devenues des amies pour la vie.

Elle sourit à son tour. Sarah m’interroge :

– Tu ne crois pas que tu vas trop vite en besogne ? Tu viens tout juste de quitter ton mari. *Woman* te conseillerait de commencer par une bonne psychothérapie, ou bien un stage de peinture sur soie, ou un grand voyage.

– Je sais très bien que c’est trop tôt pour commencer une nouvelle histoire, dis-je, mais j’ai besoin de me rassurer et de plaire de nouveau. J’ai envie qu’un homme me fasse reprendre goût en la vie.

– Je te comprends, dit Sarah, songeuse.

– Je suis complètement paumée. J’ai rencontré Andrew à vingt et un ans, nous nous sommes mariés deux ans plus tard. Je n’ai jamais vécu seule. J’ignore totalement comment on vit seule !

– Et moi j’ignore totalement comment on vit enceinte, me répond Sarah du tac au tac. On est à égalité !

En riant, je tire sur sa longue queue-de-cheval. Zoé prend la parole à son tour :

– Tu sais, c’est mon job de conseiller les gens dans ce domaine. Ça me ferait plaisir de te rendre ce service. Offert par la maison, bien sûr !

Oh, non ! Pas question ! Mais je ne veux pas vexer Zoé.

– Ecoute, te savoir à la table à côté en train de m’épier et de noter tous mes faits et gestes me paraît déjà difficile à imaginer. Mais que tu me voies ensuite plantée par mon rendez-vous, je ne le supporterai pas.

– Quatre-vingt-dix pour cent de mes clients disent qu’ils ont oublié ma présence au bout de quelques minutes. Ils sont tellement impliqués dans leur nouvelle rencontre qu’ils ne me voient même pas. Je t’assure que je sais me rendre transparente !

– Fais-le, Ally, insiste Sarah à son tour. C’est le meilleur moyen pour oublier Andrew. Et puis, tu me ficheras la paix et je pourrai manger tout le chocolat que je veux en essayant de comprendre comment s’attache un porte-bébé.

Mon Dieu, comme j’aimerais installer un porte-bébé sur mes épaules ! S’il faut en passer par cette séance que Zoé me propose pour rencontrer un père potentiel, alors je suis prête.

– Bon, les filles, vous avez raison. Qui veut la fin, veut les moyens ! Je n’ai pas de mari, je n’arrive pas à rencontrer quelqu’un de sérieux... On peut dire que ma vie tourne en eau de boudin, vous ne trouvez pas ?

– Et moi ? Qu'est-ce que je devrais dire ? intervient Zoé. Imagine que tu t'apprêtes à conseiller ta cliente sur son attitude avec les hommes et que le candidat qui arrive est ton propre petit ami ?

Nous dévisageons Zoé, ahuries. Elle nous raconte alors l'épisode douloureux qu'elle a vécu avec Charlie, son ex-petit ami.

– Ah, oui, j'oubliais d'ajouter sur la liste des catastrophes le fait que ma mère erre dans New York un couteau entre les dents, prête à faire la peau de papa.

– Qui dit mieux ? ajoute Sarah. Je suis une future mère célibataire, et... SDF !

– C'est donc pour ça que tu es ici ? Et qu'est devenue ta colocataire ?

– Elle a gagné une bague en diamant.

– Je crois que c'est moi qui ai la palme, dis-je pour conclure.

– *Non , c'est moi!* répondent Sarah et Zoé à l'unisson.

Je me tourne vers Sarah :

– Ecoute, ma chérie, tu es enceinte, et ce bébé est un cadeau du ciel. Quant au fait d'être SDF, ce n'est pas vrai. Si tu n'étais pas venue ici, tu serais allée chez moi. Tu ne seras jamais SDF.

Sarah mord ses lèvres et me serre dans ses bras. Il y a bien longtemps que nous n'avons pas été si proches.

– Après tout, ma vie n'est pas si cauchemardesque, reconnaît Zoé. A propos de Charlie et de notre rupture, j'étais incapable de prendre une décision. Le hasard s'en est chargé à ma place. Quant à ma mère, elle finira bien par rentrer à la maison.

Je prends enfin la parole à mon tour :

– La mienne pourrait être pire aussi. A près tout, la Diva des rencontres vient de m'offrir ses services. Je déteste les gens avec qui je bosse, mais je fais le métier que j'aime et je gagne vraiment très bien ma vie.

Sarah casse un gros morceau du ventre de la dinde en chocolat et me le tend. Elle donne les pattes à Zoé et croque le cou. Alors, pendant la demi-heure qui suit, assises toutes les trois sur nos lits, nous mangeons du mauvais chocolat, tout en continuant à nous raconter nos histoires.

Je leur dis ce que j'ai ressenti en voyant Andrew faire l'amour dans le hamac avec ma prof de gym. Zoé nous raconte sa dernière conversation téléphonique avec Daniel, et Sarah nous lit le chapitre sur le développement fœtal à la onzième semaine. Quand nous avons épuisé tous les sujets personnels, nous nous mettons à rire de la passion de notre père pour les nœuds papillons et nous avons alors un fou rire collectif.

J'ai décidé de corriger mon profil sur *TrouvezVotreMoitié. com*. Désormais j'assume mon âge : j'ai trente-cinq ans, même si je ne fêterai mon anniversaire que la semaine prochaine, et je suis séparée.

Rupert, paysagiste de trente-six ans, ne semble pas du tout gêné par mon âge. Lui aussi est séparé, lui aussi a vécu dans un atroce quartier de Westchester. Il habite désormais dans une petite sous-location dans l'Upper West Side. Comme moi, il n'envisage pas de se réconcilier avec son ex-femme. Rupert Jones et moi avons beaucoup de points communs, à part son calme et son goût pour la campagne.

– Je t'apprendrai à découvrir le parfum des roses, m'a-t-il dit lors de l'une de nos deux conversations téléphoniques. Et toi, tu m'apprendras comment on refuse un steak trop cuit au restaurant.

Nous aimons la même musique, les films d'Arnold Schwarzenegger et nous avons, tous les deux, été trompés par nos conjoints.

Rupert Jones n'est pas mon type d'homme. Mais il est quand même supercraquant. Il est grand et dégingandé. Il porte une barbe de trois jours, il est intelligent, il a de beaux yeux bruns. Un homme ponctuel, bien habillé, souriant.

Il m'offre même un petit cadeau : un journal à la couverture en tissu et dont les pages blanches invitent à se confier. Il s'est souvenu que lors de notre deuxième coup de fil, je lui ai dit à quel point je trouvais important de mettre nos pensées et nos sentiments sur le papier, quand on traversait un ouragan sentimental.

J'aime beaucoup Rupert.

Le problème, c'est Zoé à la table à côté. Avec son cahier ouvert devant elle et le stylo en main, elle est prête. Je me sentais déjà nerveuse avant le début de la rencontre, alors à présent, voir sa main courir sur le papier me déconcentre complètement. Chaque fois qu'elle écrit quelque chose, j'ai envie de me lever et d'aller voir ce qu'elle vient de noter.

J'ai l'impression que je m'y prends bien avec Rupert, mais je vois les doigts de Zoé qui ne cessent de s'activer. Je donnerais cher pour savoir ce qu'elle est en train d'écrire ! Je croyais qu'elle devait être invisible !

– Tu es encore plus jolie en vrai, dit Rupert en me servant un verre d'eau. Je n'aurais pas cru que c'était possible.

Je souris. J'ai envoyé une photo de moi plus récente que la précédente (qui datait de cinq ans).

– Merci.

La main de Zoé griffonne furieusement. Mais qu'est-ce que j'ai dit ? Cela ne peut pas être mal, quand même, de le remercier après un tel compliment ? Je n'en fais pas trop, je ne me lance pas dans un monologue débile sur le thème : « Je ne suis pas très photogénique. »

Et pourtant, Zoé écrit toujours.

– Tu as reconnu quelqu'un que tu connais ? me demande Rupert. Tu te tords le cou pour apercevoir ce grand type, là-bas.

– Non, je le croyais... mais je me suis trompée. Excuse-moi, je suis très mal élevée.

Sirotant nos verres, nous nous racontons notre enfance. Comme moi, Rupert est né à New York, il a fait ses études à Stanford. Nous avons plein de sujets de conversation : le mariage, les mensonges de l'autre, la séparation, les rencontres précédentes qui ont été des échecs, mes lectures *Comment trouver l'homme de votre vie en trois mois*. Nous parlons de tout, et pendant ce temps, la main de Zoé continue de manier le stylo, implacable.

Je ne peux m'empêcher de me dévisser la tête pour la voir. Elle est à moitié cachée par un convive à une autre table. De son poste d'observation, elle nous voit très bien, mais moi je ne vois qu'une de ses mains, ses cheveux et son pied droit. Je n'en peux plus, il faut que j'en aie le cœur

net.

– Rupert, je te demande de m’excuser un instant, je crois que je connais cette fille assise plus loin, je vais m’en assurer, je reviens.

Mais qu’est-ce qu’elle peut bien écrire, bon sang !

Arrivée devant elle, je murmure :

– Zoé, que se passe-t-il, qu’est-ce que je fais de mal ?

– Ally, répond-elle à mi-voix, tout va très bien, tu te débrouilles magnifiquement bien ! C'est ce que je suis en train de noter. Il n’y a rien de négatif, tu es parfaite, absolument !

Oh...

– Tu ferais mieux de retourner auprès de Rupert. Il a l’air de tellement t’apprécier que je pense que tu dois déjà lui manquer.

Je souris.

– Je l’aime beaucoup, moi aussi. Il est très beau, très sympa et très intelligent. J’apprécie sa conversation, il a des opinions très nuancées. Je ne peux pas en dire autant de ce type arrogant avec qui j’étais mariée...

Je fronce les sourcils.

Le type arrogant avec qui j’ai été mariée durant onze ans est justement assis là, à quelques mètres de moi. Il fait goûter une cuillerée de sa soupe à une blonde coiffée en choucroute.

Quel salaud ! Je vois rouge.

– Ally ? Que se passe-t-il ? me demande Zoé, alarmée devant la fixité de mon regard.

– Tu vois ce type avec la chemise bleue et la cravate assortie ? Celui qui dîne avec cette blonde vulgaire ?

La blonde est vulgaire mais jolie.

– Qui est-ce ? interroge Zoé.

– Mon mari.

– Oh ! Ça va aller ?

– J’irai mieux quand j’aurai écrasé sa sale tête dans son assiette, quand j’aurai cassé la figure de sa nana et que je l’aurai piétinée.

– Ally, parle plus bas, Rupert va t’entendre, dit Zoé en tentant de me faire revenir à la raison.

Mais j’ai oublié Rupert. Plus je regarde Andrew qui découpe ses petits raviolis avec soin avant de les mettre délicatement dans la bouche de la blonde en face de lui, plus je sens la colère m’envahir. Du bout de son doigt, il essuie un peu de sauce au coin de la lèvre de sa conquête, qui suce son doigt en le regardant dans les yeux. Mon sang ne fait qu’un tour.

– J’y vais, je vais lui bousiller sa petite soirée.

– Ally, arrête immédiatement ! ordonne Zoé. Tu as le choix.

– Ah, oui ? Lequel ? dis-je en voyant la jambe de la blonde se frotter à celle d’Andrew. Tu préfères que je m’occupe d’abord d’elle ? Je suis d’accord.



– Tu pourrais décider de tourner la page et de les ignorer. Tu retournerais auprès de Rupert et tu profiterais de ta soirée. Tu te faisais une fête de rencontrer Rupert, tu avais l'impression, après ces deux coups de fil, que quelque chose était possible entre vous. Souviens-toi comme tu étais heureuse. Ne gâche pas tout. Ne laisse pas Andrew tout noircir encore une fois !

*Elle a raison, elle a raison.*

– D'accord, Zoé, tu as raison.

Je prends une profonde inspiration. Une autre.

– Tu as parfaitement raison, il a bousillé notre mariage, mes rêves d'enfant, toute ma vie. Je ne le laisserai pas gâcher une rencontre qui compte autant pour moi. La première vraie rencontre après six fiascos.

– C'est bien. Maintenant, oublie Andrew et retourne vers Rupert.

C'est ce que j'aurais dû faire tout de suite, mais je ne peux m'empêcher de jeter un dernier regard à la table maudite. Andrew a sorti un écrin en velours de sa poche. Il le tend à la blonde.

Je bondis sur lui avant que Zoé ne m'en empêche.

– Andrew, si j'étais toi, je garderais mon fric pour le divorce ! Tu vas en avoir besoin, espèce de menteur et de sale traître !

Andrew et sa blonde choucroutée me regardent interloqués. Puis Andrew secoue la tête d'un air désolé et vaguement dégoûté, comme si Mary Jane venait de sauter sur la table.

– Excusez-moi, susurre la blonde, mais nous sommes en train de dîner.

– Vous, occupez-vous de vos affaires !

– Mais c'est exactement ce que je fais. Vous interrompez mon dîner avec mon petit ami.

Mon mari est le petit ami d'une femme...

– Andy m'a raconté votre odieuse conduite avec lui. Alors ne vous étonnez pas qu'il vous ait laissée tomber pour une femme comme...

– Valérie..., commence Andrew.

C'est donc la fameuse Valérie.

– Oh, mais non, Andrew, laisse-la continuer. Je suis fascinée, une femme comme quoi ? Comme vous ?

Valérie pique une bouchée de saumon avec un air détaché.

– Vous ne m'arrivez pas à la cheville, et maintenant, dégagez, j'en ai assez.

– Si vous en avez assez, vous n'avez donc plus besoin de ceci, dis-je en lui retournant son assiette sur la tête.

Je regarde avec délectation le saumon dégouliner le long de ses cheveux laqués. La sauce se fige lentement, un morceau de saumon reste collé au-dessus de son oreille. Du riz parsème ses cheveux, il y a aussi quelques brins d'asperge. Cela coule lentement, jusqu'à la table, puis jusqu'au sol.

Valérie se lève en hurlant.

De vrais cris de bête enragée.

– Arrêtez-la. Je veux des dommages et intérêts. Elle doit me rembourser le nettoyage. C'est une robe de soie. Appelez la police !

Le serveur la regarde, bouche bée.

– Val, ma chérie, calme-toi, dit Andrew, extrêmement gêné du spectacle qu'elle donne à toute l'assistance médusée.

Il essaie maladroitement d'essuyer la figure de « Val » couverte d'une sauce qui ressemble à de la moutarde.

– Appelle la police ! Je veux que quelqu'un téléphone immédiatement à la police.

Et elle se rue vers les toilettes tout en hurlant. Andrew secoue la tête. Zoé a la main sur sa bouche ouverte.

Et Rupert me regarde. En fait, tout le monde me regarde. Le Maître d'hôtel s'approche avec un téléphone à la main.

– Et maintenant, vous sortez s'il vous plaît et en vitesse. Sinon, j'appelle la police. Vous payez et vous partez.

– Et pourquoi, moi, je devrais partir ? demande Andrew offusqué. Je passais un bon moment, ce n'est pas ma faute si cette folle s'en est pris à ma petite amie.

Mon mari a une petite amie, et moi, sa femme, je suis folle et je lui ai gâché sa soirée !

Soudain, je me sens épuisée.

– Ally ?

Je me retourne. Rupert s'est levé. Il a l'air profondément choqué.

– Vous êtes avec elle ? demande le maître d'hôtel.

Rupert acquiesce.

– Sortez ! Tous les quatre !

Andrew jette une poignée de billets sur la table et se dirige vers les toilettes pour attendre Valérie. Elle sort en pleurant. Elle est totalement hystérique. Il l'emmène dehors. Ils s'engouffrent dans un taxi.

– Sortez ! répète le maître d'hôtel. Payez d'abord et fichez le camp.

Rupert sort un billet de cent dollars de son portefeuille et le tend à l'homme. C'est quatre-vingts dollars de trop pour un simple verre.

J'aperçois Zoé qui s'est cachée derrière un ficus et qui nous regarde en se mordant les lèvres.

– Tu as bien renversé l'assiette de cette femme sur sa tête ? me demande Rupert.

– Je suis navrée que tu aies assisté à cette scène.

– Ecoute, je n'ai pas besoin de ce genre de relation en ce moment. Je me rends compte que tu n'as pas digéré ta séparation et que tu n'as pas tourné la page. Moi non plus, je n'ai pas tourné la page, mais si j'avais vu mon ex dans un restaurant avec un autre homme, j'aurais eu suffisamment de self control pour ne pas me jeter à la tête du type.

J'ai envie de lui répondre du tac au tac qu'il est formidable, mais je surprends Zoé qui secoue la

tête d'un air grave.

– Excuse-moi, Rupert. Je...

– Ça ne m'intéresse pas, Ally.

Et il tourne les talons.

Zoé et moi, nous quittons le restaurant. Au passage, deux femmes assises près de la porte lèvent leur pouce en l'air en signe de félicitations :

– Elle a eu ce qu'elle méritait, cette briseuse de mariage !

Alors que nous marchons côte à côte dans la rue, Zoé me fait part de ses commentaires :

– Je ne suis pas d'accord avec elles, ce n'est pas cette femme, la briseuse de mariage, c'est celui des époux qui trompe l'autre.

– Tu as tout à fait raison, ce n'est pas sur sa tête à elle que j'aurais dû renverser cette assiette, c'est sur sa tête à lui.

Zoé éclate de rire. Nous marchons en silence un moment sur Lexington Avenue. Nous profitons de la fraîcheur de cette soirée de novembre. Autour de nous, les chauffeurs de taxi se donnent mutuellement des noms d'oiseaux par leurs vitres ouvertes. Soudain, Zoé s'arrête.

– Non, c'est totalement faux.

Et elle reprend sa marche.

– De quoi parles-tu ?

– De ce que nous venons de dire. Ce n'est pas vrai. Par exemple, prends Giselle et papa, c'est bien elle la briseuse de ménage.

– Et alors ?

– Giselle connaissait papa, elle savait qu'il était marié, ça ne l'a pas gênée !

– C'est vrai. Elle le savait, mais je vais jouer l'avocat du diable. Elle le rencontre, elle sait qu'il est marié mais elle tombe amoureuse de lui. Que voulais-tu qu'elle fasse, qu'elle renonce à lui parce que justement, il était marié ?

Zoé hoche la tête vigoureusement.

– Oui, exactement, et elle aurait dû ajouter, en plus : « Tu es le père de mon amie, alors, salut ! »  
Quand on accepte un premier rendez vous avec un homme marié, on prend sciemment des risques, celui de tomber amoureuse, celui de briser son couple et de faire souffrir ses enfants.

– Mon Dieu, Zoé, si j'en avais voulu à ta mère d'avoir brisé le couple de mes parents, je serais un volcan prêt à exploser !

– Mais c'est ce que tu es, Ally. Tu as oublié la belle démonstration de colère que tu viens d'offrir ?

Je la regarde avec une terrible envie de rire. Mais elle est très sérieuse.

– Bon, je reconnais que tu as sans doute raison.

Nous marchons en silence pendant quelques minutes, puis je reprends :

– Je pense que pour toi, Zoé, c'était encore plus douloureux parce que Giselle était ton amie. Je

ne sais pas comment tu supportes de vivre la situation actuelle. Choisir avec elle des échantillons de tissus et goûter du saumon et de la purée chez tous les traiteurs de la ville. Tu es vraiment inquiète pour ta mère ?

– Oui. En fait, je suis venue pour elle, et maintenant, je tourne en rond parce que je n’ai aucune raison de rentrer chez moi. C’est fini avec Charlie, et Sarah, papa, maman et toi, vous êtes tous là. C’est bon de vous savoir près de moi, même si nous nous croisons souvent. Et puis, il y a Daniel, qui est devenu un bon copain. Peut-être plus, même.

– Alors, Charlie avait raison ? Tu n’osais pas rompre, tu attendais qu’il le fasse à ta place ?

– Sans doute. Je me demande si je ne restais pas dans cette situation parce que je la trouvais confortable. Casée sans être vraiment engagée, avec mon cœur et mon âme.

– Ou alors, peut-être que tu l’as vraiment aimé, mais que tes sentiments ont changé et que tu ne t’en étais pas aperçue. Tu sais, si je n’avais pas trouvé Andrew en train de me tromper sous mon toit avec une autre femme, je crois que je n’aurais pas compris que je ne l’aimais plus. Je m’étais laissé engourdir par la routine, par un long mariage, sans me rendre compte que je n’avais plus de sentiments pour lui et qu’il n’en avait plus pour moi non plus.

– Alors pourquoi cette colère au restaurant ?

– Parce que j’ai découvert que toute ma vie, mon mariage et mon engagement à ses côtés étaient un mensonge. C’est ce que tu ressens quand tu découvres que ton mari n’est pas celui que tu croyais, qu’il te ment et te manipule. Je pensais que j’étais intelligente, alors que j’étais aveugle et idiot.

Elle me serre le bras.

– Moi, je pense que tu es très intelligente, Ally. Je crois aussi que tu devrais rappeler Rupert et lui expliquer les choses. Il a l’air d’être un type bien, et finalement, cette première soirée, c’est un beau souvenir pour plus tard !

Je souris.

– Rupert et moi dirons plus tard à nos enfants que maman a renversé une assiette de poisson sur la tête de quelqu’un le jour où ils se sont rencontrés.

Zoé rit et passe son bras sous le mien.

– Et tante Zoé est témoin !

– Promets-moi que tu ne vas rien écrire sur ce désastre dans l’article que tu vas faire pour *Woman*.

– Tes secrets seront bien gardés avec moi !

Nous évitons de justesse un ado qui roule à toute allure sur son skate.

– Tu sais, Zoé, après tout, Giselle n’a que ce qu’elle méritait ! Quand tu penses à l’homme qu’elle épouse !

Elle grimace.

– Tu n’as pas tort. Surtout que papa la quittera d’ici à une quinzaine d’années pour une femme plus jeune qu’elle. Une gamine de dix-huit ans.

– Une copine de Madeline, dis-je ironiquement.

Nous éclatons de rire, et nous rentrons nous coucher chez notre père, bras dessus, bras dessous.

# 15

## Zoé

Pour de l'inédit, c'est de l'inédit !

Pour la première fois de ma vie, je vais participer à un dîner de Thanksgiving sans ma mère, mais avec mon père et sa fiancée ! C'est aussi la première fois depuis dix ans qu'Ally célèbre cette fête avec papa. C'est aussi une grande première pour Sarah, qui se découvre un soudain dégoût pour la dinde et une attirance tout aussi soudaine et inexplicable pour le cheddar. Zalla est ressortie exprès pour lui en acheter. Ah, oui, encore une nouveauté ! Je viens avec un invité, Daniel, plus craquant que jamais.

Assis à ma gauche et à la droite de papa, il manifeste un grand intérêt pour le régime Zone, la dernière lubie de notre père.

– Comme le dit Barry Sears, le problème, ce sont les glucides ! Ce n'est pas le gras le coupable, c'est le sucre ! Du reste...

*Oh, mon Dieu ! Non ! Pas elle !*

La fourchette de papa reste en l'air et sa phrase en suspens devant l'apparition inattendue de ma mère, en robe moulante rouge avec un volant dans le bas, et un long manteau en fausse fourrure léopard. Zalla arrive à la remorque pour annoncer :

– Monsieur Bart, Mme Judith Solomon est là.

– Je le vois bien, Zalla, merci.

Maman nous regarde tour à tour en silence. Elle savoure notre étonnement puis elle se met à rire ironiquement.

– C'est drôle, ah-ah-ah, quand on vous voit tous réunis, on croirait que cette femme – elle désigne la mère de Giselle – est ta future épouse, que les quatre jeunes femmes sont tes filles, et celle-là, ajoute-t-elle en embrassant Madeline, ta petite-fille.

Giselle sourit gentiment, comme elle le fait toujours. Daniel serre ma main en signe de soutien, je la serre à mon tour.

*Seigneur, pitié, faites que ce repas ne dégénère pas en troisième guerre mondiale !*

La mère de Giselle intervient alors entre deux bouchées de dinde et de sauce aux canneberges :

– Voilà donc l'ex-épouse ! Quel accoutrement ! ajoute-t-elle en la regardant de haut en bas, la bouche pincée.

Daniel serre une nouvelle fois ma main.

Sur un ton très calme, mon père prend la parole :

– Giselle, June, Madeline, je vous présente Judith, la mère de Zoé.

– Ne te donne pas tant de mal, Bartolomé, coupe ma mère, je connais déjà la jeune fiancée. Tu n'as pas oublié que c'était une amie de Zoé ? Où se sont-elles rencontrées déjà ? Ah, oui, à la fac, au milieu de jeunes de leur âge.

– Maman !

– Nous sommes tombés sur miss Archweller l'année dernière avec Zoé, alors que nous déjeunions toutes les deux.

– Maman, ça suffit !

– Non, chérie, ça ne suffit pas, il y aurait beaucoup à dire, mais je ne suis pas ici pour faire des histoires, je suis venue pour te rendre ceci, Bartolomé...

Elle ôte son alliance et s'avance vers mon père. Nous sommes tétanisés dans l'attente de ce qui va suivre. Elle jette l'anneau au milieu du morceau de dinde, de sa farce et de sa sauce, vierge de tout glucide.

La mère de Giselle a un hoquet. D'une voix sifflante, elle s'adresse à ma mère :

– Ecoutez, madame, au cas où vous ne vous en seriez pas aperçue, il y a une enfant de deux ans à cette table. Si vous ne pouvez pas vous tenir correctement, vous feriez mieux de partir. En fait, je vous demande de partir.

– Chère madame, je ne suis pas aveugle, je vois bien qu'à part vous et mon ex-mari, il n'y a que des enfants assis autour de cette table. Zoé, ma chérie, je t'appelle demain pour qu'on déjeune ensemble. Ravie de vous avoir vues, Ally et Sarah, vous semblez en pleine forme. Joyeux Thanksgiving à tous ! A la prochaine !

Et elle s'en va, Zalla dans son sillage. Mon père sort l'alliance de son assiette à l'aide de sa fourchette à salade et la dépose, dégoulinante de sauce, sur sa serviette.

– Vous voulez que je la nettoie ? demande Zalla, revenue précipitamment.

– Je n'en sais rien du tout, répond papa d'un air perplexe. Bien !

Il sourit vaguement.

– Et si nous portions un toast ? Non, j'ai une meilleure idée, si nous rendions grâce pour tout ce que cette année nous a apporté ?

C'est mon père tout craché, capable de changer de sujet en dix secondes. Peu importe la présence de cet anneau de mariage près de son assiette et de la scène de ma mère. Il poursuit :

– Je vais commencer. Je suis reconnaissant parce que...

Je l'interromps :

– Papa, je vais prendre l'alliance de maman, elle la voudra peut-être un jour.

– Ça m'étonnerait, dit Ally.

– Cette femme est incroyable ! Quel culot ! dit la mère de Giselle. Elle se prend pour qui ? Pour Elizabeth Taylor ou quoi ?

– Et de quoi est constituée cette farce, demande Sarah, toujours diplomate. Des légumes ? Du soja ? C'est vraiment délicieux.

– Elle se prend pour qui elle est, maman. C'est la mère de Zoé, dit Giselle très calmement.

Tous les regards convergent vers elle.

– Et elle mérite tout notre respect.

C'est alors qu'elle éclate en sanglots et quitte la table en courant.

– Oh, mon Dieu, que se passe-t-il maintenant ?

– Mon pauvre papa, tu ferais bien de dire à ta pauvre fiancée de calmer ses nerfs fragiles, à moins que tu ne décides de finir d'abord ta dinde basses calories. Au passage, permets-moi de te dire que c'est absolument immangeable !

Il regarde sa fille, l'air hébété, comme s'il ne comprenait rien à ce qu'elle venait de dire.

– Tu as un problème, Ally ?

– Un problème ? répète-t-elle.

– Oui, y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

Il dévisage Ally, l'air étonné. Ses yeux récemment liftés n'ont pas la moindre rides ni la moindre poche.

– Pourquoi y aurait-il quelque chose qui ne va pas ? demande Ally.

– Eh bien, tu m'as d'abord agressé en me parlant de ma fiancée aux nerfs fragiles, puis tu m'as accusé de m'intéresser davantage à la nourriture qu'à elle.

– C'est exactement ce que je pense, dit Ally, mais ce n'est pas un problème, c'est juste un fait.

Sarah et moi assistons à leur joute sans intervenir. Nos regards volent de l'un à l'autre. Nous partageons l'opinion d'Ally, mais nous n'aurions jamais osé le dire à haute voix.

Notre père s'essuie délicatement avec sa serviette, puis il se lève.

– Tu te trompes, ma chérie. Tu te trompes complètement.

Il sort rapidement de la salle à manger en appelant :

– Giselle, ma chérie ?

Ally crie dans son dos avec une voix mordante :

– Au fait, joyeux anniversaire, Ally ! Quand je pense que j'ai encore oublié de souhaiter son anniversaire à ma propre fille, alors que Sarah me l'a encore rappelé ce matin ! Je t'assure, ma chérie, malgré les apparences, j'ai du cœur.

June, la mère de Giselle, regarde Ally comme si celle-ci était folle :

– Vous devez respecter votre père, jeune dame ! Cet homme est une bénédiction.

Ally rigole en la regardant fixement. June, vexée, prend Madeline dans ses bras et quitte la salle à manger à son tour.

– Ne m'en veuillez pas si je fais l'impasse sur le gâteau d'anniversaire de régime, je n'ai qu'une envie, c'est de sortir prendre l'air, dit Ally en nous regardant.

– Et si nous sortions boire un verre tous les quatre ? propose Daniel. C'est moi qui régale.

– Merci beaucoup, Daniel, mais j'ai un rendez-vous sérieux et je veux me préparer, répond Ally.

Finalement, j'ai convaincu Ally de rappeler Rupert. Elle le voit ce soir. Je me tourne vers Sarah.

– Alors, c'est le grand soir, tu vas rencontrer les parents de Griffen ?

– Je suis très nerveuse !



– Bonne chance à toutes les deux !

Ally et Sarah quittent la pièce à leur tour. Daniel et moi restons seuls à table. Il murmure :

– Ally a raison, cette dinde est immangeable.

Je ris.

– Heureusement que tu es là, Daniel, dis-je en lui serrant la main. Tu sais, l'ambiance est souvent tendue ici.

– Profite de l'occasion pour faire un petit geste. Essaie de détendre l'atmosphère. Je t'attends, je te promets que je ne toucherai ni à la dinde, ni à la farce !

Je regarde le contenu du plat qui refroidit tristement. Je suis presque sûre que c'est du tofu...

– Tu me conseilles d'aller parler à papa ?

Il acquiesce.

J'y vais, je n'y vais pas, j'y vais, je n'y vais pas.

J'y vais.

Je frappe. Giselle ouvre.

– Ton père donne à manger à Madeline, dit-elle.

– Ça tombe bien, c'est toi que je voulais voir. J'ai promis à Ally d'aller promener Mary Jane avant de partir. Veux-tu m'accompagner ?

Cinq minutes plus tard, nous marchons, Giselle et moi, le long de Park Avenue. La petite chienne trotte devant nous et renifle tous les arbres. Marcher au côté de Giselle me paraît presque naturel. Nous l'avons si souvent fait quand nous étions amies. Mary Jane fait une pause pipi. Nous attendons qu'elle ait terminé.

– Je ne sais pas quoi dire, Giselle.

– Tu n'as rien à dire, Zoé. Je sais qu'il faudra du temps. Je sais aussi que tu ne me pardonneras peut-être jamais. Je l'espère de tout mon cœur, mais je ne m'y attends pas trop.

– « S'y attendre », c'est le maître mot de toute ma vie. Toute mon enfance, je me suis attendue à voir mon père nous quitter pour une autre femme, maman et moi. J'ai vécu avec cette angoisse et le voilà qui s'en va après vingt-cinq ans de mariage. Est-ce que tu as la moindre idée de la souffrance que je ressens ?

Elle acquiesce et ses yeux se remplissent de larmes.

– Je comprends, Zoé.

– Et justement au moment où je commençais à me dire que l'engagement du mariage avait une vraie signification. Quelle blague !

– Que veux-tu dire ?

– Je n'ai jamais cru à la valeur de l'engagement. Et puis, j'ai rencontré Charlie et j'ai commencé à me dire que le mariage pouvait être une valeur sûre. Et c'est alors que, bingo ! Leur couple part en vrille, vlan ! Vingt-cinq ans à la poubelle !

– Je crois que cela n'a rien à voir avec s'engager ou ne pas s'engager. L'important, c'est d'être

avec la bonne personne. Quelque chose t'a empêché de dire oui à Charlie et je pense que ça n'a aucun rapport avec ton père.

– Quelle importance, désormais ?

– Cette rupture n'a en effet plus d'importance ce soir. Car tu es avec quelqu'un qui te correspond. Si tu étais restée avec Charlie, tu n'aurais pas été libre pour Daniel. C'est comme si quelque chose de mystérieux t'avait empêchée de t'engager car ce n'était pas ton destin.

J'avale avec difficulté.

– Peut-être. Je ne sais pas.

Mary Jane se met à courir autour de nous, nous reprenons notre marche.

– Je suis heureuse que tu aies accepté de briser la glace entre nous et j'espère qu'un jour, nous redeviendrons amies. J'ai tout à fait conscience que ce sera long et que nos relations ne seront plus jamais les mêmes, mais je garde espoir.

– Si je veux continuer à voir mon père, je suppose que je dois accepter que vous vous aimez et que vous allez vous marier. C'est ma mère qui...

Intéressant. J'allais dire que c'était à ma mère d'accepter de tourner enfin la page. Je me rends compte soudain que je suis aussi bloquée quelle et que je porte un fardeau qui n'est pas le mien. J'inspire profondément et j'ajoute cette pensée aux cinq cents autres qui tournent en ce moment dans ma tête. Ces derniers jours, j'ai reçu plusieurs coups de fil de la patronne de Sarah, j'ai commencé à écrire mon article pour *Woman* mentalement.

C'est étrange, chaque fois que je crois savoir exactement ce que je vais dire, il y a un *mais* et je dois corriger mes certitudes. Rencontre, séduction, amour, mariage, nous cherchons tous à établir des liens avec les autres. Pourquoi est-ce si difficile ?

Je me tourne vers Giselle.

– Explique-moi. Qu'est-ce qui t'attire tant chez mon père ? Pourquoi l'aimes-tu ? J'ai craint toute mon enfance qu'il nous quitte pour une autre femme, comment peux-tu avoir confiance en lui ?

– C'est une bonne question. Je crois que ça n'a rien à voir avec la confiance en lui, mais avec la confiance tout court. On m'a abandonnée, Zoé, tu le sais. Mon père a quitté ma mère quand j'étais toute petite. Le père de Madeline ne m'a pas abandonnée parce qu'il n'était même pas avec moi. Mais j'ai confiance en ton père. Tout simplement parce que je l'aime. Et je l'aime parce qu'il me rend incroyablement heureuse. Quand je suis avec lui, je me sens en paix. Jamais je n'ai été ainsi en harmonie avec moi-même. Et je suis pleine d'espoir. Tu comprends ce que je veux dire ?

La danse de Snoopy.

– C'est ce que je ressens auprès de Daniel, dis-je à voix si basse que je ne sais même pas si je l'ai vraiment dit.

– Je m'en étais aperçue. Je l'ai deviné à ta façon de le regarder et d'être avec lui, en confiance. Et lui aussi, tu sais. Tiens, à propos, où est-il ?

– Il m'attend là-haut. Je l'ai laissé en tête à tête avec des dizaines de photos de smokings et de gâteaux de mariage, punaisées sur le panneau d'affichage.

– Tu devrais aller le libérer, je m'occupe de Mary Jane.

– Tu es sûre ?

Elle me prend le papier journal et le sac en plastique des mains et les met dans sa poche.

– On se voit au nouvel An pour la soirée de fiançailles ?

J’acquiesce.

– J’espère que ma mère ne se pointera pas !

Elle sourit.

– Je ne connais pas très bien ta maman, mais j’ai senti que rendre son alliance à ton père était un acte symbolique, surtout le jour de Thanksgiving !

Je regarde Giselle et je sais qu’elle a raison. Ma mère ne manifestera plus de haine ni de colère à l’égard de mon père.

Il est temps pour moi aussi de déposer les armes.

– Pour quelqu’un qui devait détendre l’atmosphère, tu n’as pas l’air très détendue, me dit Daniel en ouvrant la porte de son appartement de l’Upper West Side. Assieds-toi dans le salon, je sais ce qu’il te faut.

Il disparaît dans sa minuscule cuisine et fait un bruit d’enfer avec des bols, des assiettes et des verres. Puis j’entends le bruit d’un couteau qui coupe quelque chose. Je m’assieds sur le canapé en me disant qu’effectivement, il a l’air de savoir ce dont j’ai besoin.

– Je te laisse faire, lui dis-je.

Il passe la tête par la porte de la cuisine et me fait une grimace à la Groucho Marx, comme celle qu’il a faite en me retrouvant il y a deux mois, à l’aéroport.

– En tout cas, on peut dire que ta mère est impressionnante ! C’est la spécialiste des entrées et des sorties théâtrales, avec un petit discours soigné au milieu. Le tout en moins de cinq minutes, pas mal !

– Le drame, c’est sa spécialité, dis-je en regardant autour de moi.

Il habite un deux pièces dans un immeuble sur Columbus Avenue. La décoration est sobre, mais c’est très sympa, grâce à des petites touches personnelles. Il aime le rouge apparemment.

– Voilà !

Il pose sur la table basse un plateau garni de fromage, de crackers, d’un petit gâteau au potiron et d’une bouteille de vin. Il reprend :

– Pour quelqu’un qui sort d’un repas de Thanksgiving, je meurs de faim !

Je ris.

– Moi aussi. Ça fait deux mois que je meurs de faim !

– Ouvre la bouche, dit-il en me tendant un cracker.

J’ouvre la bouche, il le dépose sur ma langue.

– Sexy ! dis-je en blaguant.

Il sourit, mange un cracker et remplit nos verres.

– Je lève mon verre aux estomacs pleins et à la détente !

– Trinquons !

Comme si c'était ce qu'il attendait, Murray, son adorable chat gris, saute sur le canapé et s'installe entre nous deux. Je caresse sa petite tête soyeuse.

– Voilà la définition de la détente.

– Tourne-toi, me dit-il en assouplissant ses doigts. Je vais t'offrir mon massage spécial.

Au moment où ses mains se posent sur moi, je sens mon corps se raidir brusquement.

– Normalement, tu devrais te détendre, pas le contraire, Zoé.

– Je crois que je réfléchis trop. Tu vois, je suis contente d'avoir parlé avec Giselle, mais la conversation m'a laissée sur ma faim. Je ne suis pas prête à l'accepter dans ma famille.

– Vous n'êtes pas obligées de devenir intimes. Tu lui as parlé, c'est un bon début. C'est le premier pas qui compte, c'est le plus difficile à faire et le plus important.

Je hoche la tête et je bois une gorgée de vin. Je sors l'alliance de ma mère de ma poche et je la pose sur ma main ouverte. Des petites traces de nourriture sont restées collées dessus.

– Donne-la-moi, dit Daniel.

Il va dans la cuisine, j'entends l'eau couler.

– Elle est comme neuve, dit-il en me la tendant. Tu sais, malgré tout, j'ai eu un bien meilleur repas de Thanksgiving que si j'étais resté tout seul avec Murray. Nous aurions partagé un plat de dinde surgelée, comme Fonz avant que Richie Cunningham ne l'invite chez lui pour partager le dîner de Thanksgiving. J'ai vu cet épisode hier soir. Tu l'as vu...

Soudain, je ne sais pas ce qui me prend, je me retrouve contre lui, je presse mon corps contre le sien et je l'embrasse passionnément. Après un millième de seconde de surprise, il me serre contre lui, et m'allonge sur le canapé. Murray s'enfuit en courant.

Daniel prend alors la direction des opérations...

– Je croyais que tu étais du genre bavard, lui dis-je quand nous émergeons enfin.

Je suis allongée sur son lit, nue, à moitié recouverte par une couverture, regardant le plafond, détendue, comblée, et légèrement, très légèrement, gênée.

– Je sais me taire quand il le faut, répond-il en se tournant vers moi pour me regarder.

Il caresse ma joue du bout de ses doigts.

– Je ne sais pas quoi penser, dis-je en pointant un de ses doigts sur moi. Je ne sais plus quoi penser de rien !

– Tout va bien, Zoé, dit-il en me couvant de son beau regard.

Il m'embrasse dans le cou. Je me tourne contre lui, il m'embrasse le long de ma colonne vertébrale. Ses cheveux chatouillent ma peau.

– Ne te demande pas ce que tu ressens. Laisse-toi simplement aller.

Il s'allonge contre moi. Je sens le poids de son corps sur le mien.

Alors je décide d'écouter son conseil, je ne pense plus à rien.

# 16

## Sarah

Me voilà une nouvelle fois devant un miroir en train d'essayer des vêtements pour mon rendez-vous avec Griffen.

Cette invitation à venir prendre le dessert chez ses parents après le repas de Thanksgiving réclame quelques efforts vestimentaires. Le problème, c'est que même la jupe offerte par Ally, qui était trop grande, est devenue trop petite. Que mettre ? Je passe ma garde-robe en revue (Je ne cherche même pas dans celle de mes sœurs, de toute façon, elles sont plus minces que je ne l'étais avant d'être enceinte).

Tout est éparpillé sur le sol autour de moi. J'essaie de rentrer dans ma jupe stretch, mais je l'explose littéralement. Mon ventre pointe en avant, mes fesses en arrière, c'en est terminé des vêtements « normaux ».

On frappe à la porte.

– Entrez, dis-je, étonnée qu'Ally et Zoé ne soient pas encore parties pour leurs rendez-vous respectifs.

Mes deux sœurs frappent toujours quand la porte est fermée, et j'y tiens, car je ne suis pas encore moi-même assez habituée à mon gros ventre pour me montrer devant elles.

– Salut, Sarah.

Je me retourne, c'est Giselle.

– Heu, salut, Giselle.

– Je peux entrer une seconde ?

– Bien sûr.

Elle s'assied sur mon lit et enroule une mèche de ses cheveux autour de l'un de ses doigts pendant quelques instants sans rien dire. Puis elle finit par se lancer :

– Je viens de parler avec Zoé, j'espérais vous trouver là toutes les deux, Ally et toi. Je voulais vous dire à quel point j'étais désolée pour ce qui s'est passé pendant le repas. Thanksgiving est vraiment une fête spéciale et je suis navrée de tout ce gâchis.

– Mais non ! Ce n'était pas raté, ne t'inquiète pas. Après tout, c'est une fête de famille, et il n'y a pas de famille sans histoires !

Elle sourit.

– En tout cas, tu as vu le genre de mère que j'ai !

– Oui, c'est un cas, ta mère, Giselle !

– Elle a en effet des idées très arrêtées sur les choses. Ton père, Sarah, m'a beaucoup parlé de ta mère. Il m'a dit à quel point elle était merveilleuse.

Je respire profondément, comme je fais chaque fois qu'on me parle d'elle.

– Elle l'était, en effet, et elle adorait Thanksgiving. Elle cuisinait très bien et préparait des repas

extraordinaires. Je pense qu'elle n'aurait pas du tout apprécié votre régime Zone !

Giselle rit.

– Tu sais, ton père le fait pour me faire plaisir. Comme je ne peux pas manger de sucre, il a décidé qu'il n'en mangerait pas non plus. Il m'aide à sa façon.

– Comment va-t-il ? Ally y est allée un peu fort avec lui tout à l'heure.

– Ne t'inquiète pas.

– Pourquoi ne peux-tu pas manger de glucides ?

– Regarde-moi.

Elle écarte ses bras autour de son corps :

– Tu vois, j'ai cinq kilos en trop et si je ne fais pas attention, je vais devenir obèse.

– Mais tu es magnifique !

Et c'est vrai, elle est superbe ! Je continue :

– Tu es très belle, tu n'es absolument pas trop grosse ! En revanche, moi, je n'entre plus dans rien et j'ai un rendez-vous important tout à l'heure.

– C'est un effet inévitable de la grossesse, dit Giselle avec un gentil sourire.

Je me retourne brutalement face à elle.

– Comment as-tu deviné ?

– Tu sais, quand on est passée par là, on le devine tout de suite. Et puis, on ne peut pas vivre avec une femme enceinte sans s'en apercevoir, il y a plein de petits signes qui ne trompent pas. S'endormir sur une chaise inconfortable à 7 h 30 au milieu du salon, refuser le café et l'alcool, et demander à Zalla si par hasard elle aurait du sirop au caramel pour tartiner son toast.

– Je ne sais pas pourquoi j'aime manger ce genre de choses ! Je me demande parfois si je ne suis pas devenue folle.

– Moi, je craquais sur les pistaches ! J'ai pris vingt-huit kilos pendant ma grossesse.

– Waouh ! J'ai lu qu'en moyenne, on prenait entre douze et quinze kilos, mais j'en suis déjà à cinq après seulement onze semaines !

– Sarah, je voudrais que tu saches que tu peux venir me parler de ta grossesse, de ton bébé et du papa du bébé, chaque fois que tu en as envie. J'ai une certaine expérience dans ce domaine. Et si tu veux que je n'en parle pas à ton père, je ne le ferai pas.

– Merci, Giselle. Je te suis très reconnaissante, pour tout. Et effectivement, pour papa, je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis pas encore prête.

– Bon, parlons de ton rendez-vous. Tu veux aller voir dans mon placard, si tu trouves quelque chose qui te convient ? J'ai des vêtements qui t'iront parfaitement.

Soulagée et ravie, je suis Giselle comme un toutou à qui on va donner un os !

C'est dingue comme on se sent à l'aise dans des vêtements qui ne vous serrent pas ! Je suis assise dans le salon, en attendant Griffen, et pour une fois, je n'étouffe pas ! La veste en cuir noir qu'Ally m'avait offerte pour mon anniversaire il y a six semaines me va de nouveau très bien.

Giselle a eu l'idée de déplacer les boutons. Je ne savais même pas qu'on pouvait le faire.

Elle m'a prêté une jupe noire en stretch qui ne serre pas mon ventre qui s'arrondit, un gilet noir un peu vague, et avec mes cuissardes en cuir, je suis une très jolie femme enceinte, habillée à la dernière mode. Je savais que Giselle était gentille, mais j'ignorais à quel point. Elle a tout sorti de son placard et a fait deux piles, une intitulée « oui », et l'autre « non », puis elle m'a parlé de son fameux Gunther, dont le vrai nom est Harold. C'est un rocker dont le disque a fait un flop aux Etats-Unis, mais qui a remporté un petit succès en Europe. Il s'y est du reste installé. Ils se fréquentaient depuis quelques mois seulement, lorsque Giselle s'est aperçue qu'elle attendait un enfant. Harold-Gunther a nié être le père.

– *Nous ne l'avons fait que quelques fois ! C'est impossible !* répétait-il comme un ado peu informé.

Elle ne l'a jamais revu. Je secoue la tête.

– Je ne comprends pas ce désintérêt pour son propre enfant.

Celle-ci vient de replier une chemise transparente qui se porte avec un body à bretelles en dessous. L'ourlet arrive au-dessus de mon ventre, on ne voit que lui. Soudain, j'ai envie de me confier à Giselle :

– Griffen ne veut pas entendre parler du bébé.

J'éclate en sanglots. Elle me prend dans ses bras.

– Si c'était le cas, pourquoi te présenterait-il à ses parents, surtout à l'occasion d'une fête aussi symbolique que celle-ci ?

Elle a raison. Alors que j'attends Griffen dans le salon, je me raccroche à cette pensée pour me donner du courage.

A 20 heures précises, il sonne à la porte.

Il est encore plus séduisant que d'habitude, et nerveux. Avec un petit sourire hésitant, il me demande si je suis prête, et nous voilà partis, marchant l'un à côté de l'autre dans les couloirs du métro. La conversation est difficile. Nous parlons comme des étrangers de notre goût pour la dinde, préférons-nous le blanc ou la cuisse ? Et la sauce aux canneberges qu'il n'aime pas car tout petit il a été habitué à la sauce au raifort. Nous discutons un moment sur l'habitude des hommes de disparaître avec leur assiette pour aller suivre le match de football à la télévision. Nous pensons tous les deux que c'est très mal élevé.

Au moment où nous descendons les marches du métro, il prend ma main et dit :

– Fais attention.

Cette main dans la mienne me semble plus étrangère que rassurante.

Notre train entre en gare, nous montons dedans et nous nous asseyons sur les sièges en plastique orange. Sa jambe contre la mienne me semble plus rassurante qu'étrangère.

Je me souviens que la première chose que j'ai retenue de ma lecture de *Je suis enceinte et je suis perdue*, c'est que les femmes enceintes sont très excitées au début de leur grossesse. J'ai passé un paquet de nuits à penser à Griffen et à tourner dans ma tête le souvenir des quelques nuits que nous avons vécues. Il ouvre son sac à dos et en sort un très gros paquet cadeau rouge.

– C'est pour toi, dit-il.

Surprise, je prends le paquet et je le dépose sur mes genoux. Il est assez lourd.

– C'est une tradition dans ta famille de faire des cadeaux pour Thanksgiving ?

– Non, c'est rare, mais je voulais marquer le coup et je ne savais pas lequel choisir, alors, je les ai tous achetés.

J'ouvre le paquet, je sors *Je suis enceinte et je suis perdue, A quoi s'attendre quand on attend un enfant*, et *Le guide de la femme enceinte*.

– J'espère que tu ne les as pas déjà. Je ne savais pas qu'il y avait autant de livres sur la grossesse chez Barnes & Noble. Je me suis dit qu'avec un peu de chance, tu n'aurais pas ceux-là.

J'ai du mal à ne pas rire.

– Non, je n'ai aucun des trois.

Il me sourit un peu nerveusement.

– C'est bien. Tu as bonne mine, Sarah. Tu vas bien ?

– Oui, et merci ! Toi aussi, tu as bonne mine.

Il a très bonne mine en effet, il est tellement séduisant !

– J'ai acheté ceux-là pour moi, dit-il en sortant d'autres livres de son sac à dos.

*Les papas et la paternité, Comment être un bon père et Votre fils apprend à nager*.

– J'ai commencé par celui-ci, dit-il en me montrant *Les papas et la paternité*. Savais-tu qu'un nouveau-né dort vingt heures par jour ? Et qu'il a besoin de huit ou dix couches par jour ?

– Tu l'as vraiment lu ? Moi aussi.

– Il y a beaucoup de détails effrayants, les coliques par exemple.

– Heureusement que ça ne dure que trois mois environ.

– J'ai lu aussi le passage sur les fournitures nécessaires, poursuit Griffen. Dès le premier jour, on a besoin d'une tonne de choses, comme un siège auto, un berceau ou un couffin, et des couches et des vêtements.

*Attends, attends !*

– Ecoute, Griffen, j'avais cru comprendre que tu ne t'intéressais pas du tout à ce bébé. Tu as changé d'avis ?

Le train s'arrête bruyamment. Il prend ma main.

– C'est à nous, on descend.

Sauvé par le stop. Ma question reste en suspens. Il y a trop de bruit autour de nous pour qu'il réponde. Au moment où nous retrouvons l'air froid de la nuit, il reprend la parole :

– Tu as aimé grandir en ville ?

– Oui et non. J'avais un grand parc à proximité.

Il objecte :

– Mais ce n'est pas comme si tu vivais au milieu des bois. Un enfant a besoin de la nature.



Je lui jette un coup d'œil. Je sens qu'il a envie de parler alors je l'écoute. Il me raconte son enfance, ses jeux au parc Slope, l'époque où c'était encore un quartier tranquille où vivaient des familles. Aujourd'hui, c'est devenu une banlieue chic, avec des immeubles aux loyers prohibitifs, encore plus chers qu'à Manhattan. Je n'ai pas renoncé à lui poser ma question restée en suspens tout à l'heure, à propos de son implication dans la vie du bébé, mais au moment où je m'apprête à la poser, nous arrivons devant la maison de ses parents.

C'est une maison mitoyenne à l'orée du parc, dans un quartier habité par la classe moyenne. Les Maxwell vivent au rez-de-chaussée et louent l'appartement du dessus à un jeune couple. Cela constitue une rentrée financière très appréciable, comme me l'explique Griffen. Son père, autrefois comptable, est aujourd'hui à la retraite.

Au moment où il ouvre la porte coupe-vent, je lui demande :

– Comment suis-je ?

Il se retourne vers moi et me regarde. Un vrai regard qui dure de longues secondes.

– Tu es parfaite, Sarah. Vraiment. La grossesse te va bien. Je ne dis pas que tu n'étais pas jolie avant, mais je te trouve resplendissante.

Je souris en retour.

– Toi aussi, tu es resplendissant, Griffen.

Il est, en effet, plus séduisant que jamais. Le contraste entre sa veste en cuir noir et ses cheveux blonds épais... ses yeux brun doré... ses lèvres...

– Avant d'entrer, je dois te dire deux ou trois choses sur mes parents. Ils n'ont pas vraiment sauté au plafond quand je leur ai annoncé que tu étais enceinte.

– Et tu me le dis maintenant ? J'ai quoi ? Deux secondes pour me faire à l'idée que tes parents me détestent déjà ?

– Non, non, non, ce n'est pas à ce point-là ! Ils sont vieux jeu, c'est tout. Le pire, pour eux, c'est que nous ne sommes pas mariés.

– Ouf ! Tu m'as fait peur ! En fait, tes parents et moi avons au moins un point commun !

Il me regarde, interloqué. Il a la même expression que le jour où je lui ai annoncé que j'étais enceinte.

Il a l'air traqué et terrifié. Je ne suis quand même pas une lépreuse !

– Tu plaisantes ou tu es sérieuse, Sarah ?

– Oui, je crois.

Il me regarde intensément, ne sachant pas ce que ce « je crois » veut dire réellement. Finalement, il se décide à sonner. J'entends aussitôt une voix rocailleuse et masculine :

– Pourquoi n'utilise-t-il pas sa clé ? Il l'a perdue ?

– Je n'en sais rien, Bert. Comment veux-tu que je le sache, répond une voix tout aussi rocailleuse, mais féminine, cette fois.

*Oh, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !* Je connais ce genre de personnes. Ce n'est pas du tout le style : « Prenez-vous-un-morceau-de-sucre-avec-votre-thé-et-désirez-vous-une-part-de-gâteau-

n'abordons-surtout-pas- le-sujet-qui-fâche. »

Non ! C'est au contraire le style : « Je-rentre-tout-de-suite-dans-le-vif-du-sujet-et-je-pose-toutes-les-questions-de-préférence-les-plus-indiscrètes. »

Une femme d'une cinquantaine d'années, plutôt forte, ouvre la porte. Derrière elle se tient un homme d'une cinquantaine d'années, plutôt fort, et qui fume un cigare.

– Papa, le cigare ! dit Griffen en faisant un geste en ma direction.

– Quoi ?

– Bert, éteins ton cigare, elle est enceinte ! dit la mère de Griffen.

En grommelant, Bert disparaît à l'intérieur de la maison.

– Maman, je te présente Sarah. Sarah, voici ma mère, Marlene Maxwell.

Marlene Maxwell, ce joli nom a sans doute été bien porté, autrefois.

Marlene Maxwell me regarde en face, et, après un bref « Bonjour », nous conduit dans le salon. Surprise. Ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais. Un canapé en cuir clair avec les pieds en aluminium brossé très design, avec les fauteuils assortis. Une table basse de verre, des voilages jaunes drapés élégamment à l'aide d'une cordelette de soie blanche. Une belle bibliothèque de bois blond court le long du mur et monte du sol au plafond.

Les acteurs ne correspondent pas au décor !

Je prends place sur le canapé, Griffen s'assied à côté de moi. La mère de Griffen est assise en face, dans l'un des fauteuils. Son mari arrive de la cuisine, empestant le cigare.

– A mon époque, on pouvait fumer en présence de bébés ou de femmes enceintes.

– Notre époque était *très* différente, rétorque-t-elle en bougonnant et en appuyant volontairement sur le *très*.

– Vous avez une très jolie maison, dis-je pour détendre l'atmosphère, et aussi parce que c'est le genre de choses qu'on doit dire lorsqu'on est poli.

– Merci, ma chère, dit-elle en croisant et en décroisant machinalement ses mains sur son ventre.

Je suis étonnée de voir à quel point je la rends nerveuse. Je le suis moi-même. Comme il fait très chaud dans la maison, je sens une goutte couler le long de mon cou, heureusement que Giselle m'a aspergée d'Envy de Gucci avant de partir pour me souhaiter bonne chance.

Mme Maxwell me tend une assiette avec une part de tarte au potiron. Je fais ce que je fais d'habitude quand je suis nerveuse et qu'il y a de la nourriture à portée de main : je mange !

– Vous êtes très jolie, ma chère, dit-elle, n'est-ce pas, Bert ?

– Quoi ? répond-il, la bouche pleine.

On dirait qu'il n'a pas mangé depuis des lustres.

– Peu importe, rétorque-t-elle en tirant sur sa jupe. Alors, Sarah, où en êtes-vous, très chère ?

– Merci d'abord pour le compliment. Quant à ma grossesse, j'en suis à la douzième semaine. Je n'arrive pas à croire que j'ai passé le premier trimestre. Je ne me suis toujours pas faite à l'idée d'être enceinte.

Elle soupire.

– Je pense qu'on peut maintenant considérer que vous êtes sortie de la période critique.

On dirait que cela la chagrine ! Elle poursuit néanmoins :

– A mon époque, on ne parlait pas de sa grossesse avant au moins trois mois.

– C'est un truc que je ne comprends pas, dit Griffen. Si par malheur Sarah avait perdu le bébé, elle aurait eu besoin de soutien, non ?

*Par malheur ?* Tiens, comme c'est intéressant.

– Vous le portez haut, dit-elle d'un ton tranché. Ce sera une fille.

– Maman, on ne le voit même pas, dit Griffen en me souriant et en secouant la tête.

Elle serre ses lèvres.

– On le voit un peu. Une mère sait ces choses-là. C'est une fille. Les filles sont plus difficiles à élever que les garçons.

– Fille ou garçon, je serai comblée, dis-je.

– Tout ce qui importe, c'est que le bébé soit en bonne santé, ajoute Griffen. D'après le médecin qui a fait l'échographie, tout va bien. Regarde.

Et il tend à sa mère la photo de l'échographie. Mme Maxwell regarde, tourne le cliché dans tous les sens, puis elle dit :

– Je n'arrive pas à y croire.

Et elle éclate en sanglots.

– Maman, ça va ?

– Je ne comprends pas, elle va avoir un bébé, et vous ne sortez même pas ensemble !

– C'est effectivement une situation bizarre... Je viens d'apprendre la grossesse de Sarah et j'ai eu besoin de temps pour réfléchir, c'est pourquoi nous ne nous sommes pas vus ces temps derniers.

Situation bizarre ?

Silence.

– Vous allez vous remettre ensemble ? Vous allez vous marier ? Vous faites un si joli couple ! Tu ne trouves pas, Bert ?

– Quoi ? demande-t-il en regardant fixement son cigare éteint. Oui, le gâteau était très bon.

Mme Maxwell lève les yeux au ciel, puis quitte son siège et se dirige vers la fenêtre. Elle pousse un profond soupir.

– Ce qui est fait est fait. Cela ne sert à rien de revenir dessus.

– Mam..., dit Griffen.

– Je commence à me faire à cette idée, poursuit-elle sans tenir compte de l'interruption de son fils. Un enfant illégitime ne le porte pas inscrit sur son front. Autrefois, si, mais maintenant, avec toute cette violence et tout ce sexe à la télévision, plus rien ne choque personne.

– D'abord, maman, plus personne n'emploie le mot « illégitime ». Et ce n'est pas parce qu'un enfant a des parents non mariés qu'il est illégitime !

– Qu'en sais-tu ? Tes parents ne sont pas mariés ? Et vous, Sarah ?

– Ecoute, maman, je croyais que vous vouliez rencontrer Sarah, c'est pourquoi je l'ai emmenée aujourd'hui. Mais si c'est un examen de passage ou un interrogatoire, et si tu commences à l'insulter, nous partons.

– Et je ne pourrai jamais voir ma petite-fille ? dit-elle d'une voix qui grimpe dans les aigus. Tu entends, Bert ? Ils vont nous empêcher de voir le bébé !

Griffen secoue la tête d'un air excédé. Je réalise que sa mère est encore pire que mon père. Finalement, ne poser aucune question et avoir toujours l'air heureux, c'est mieux que ce genre de folie !

– Marlene, personne ne dit une chose pareille !

– Tout le monde est contre moi, lui répond-elle sur un ton mordant.

– Maman, personne n'est contre toi. Personne ne vous empêchera de voir le bébé. Nous sommes seulement ici pour que vous fassiez connaissance avec Sarah.

– Les grands-parents ont des droits, poursuit-elle, hargneuse. J'ai vu un cas semblable à la télévision, dans *La loi et l'Ordre*. C'était à propos de cette horrible femme qui détestait sa belle-mère. Eh bien, la Cour a accordé un droit de visite à la grand-mère.

Griffen me fait un clin d'œil.

– Tu es en train de nous dire que tu auras envie de voir ce bébé, même s'il est illégitime ?

– Evidemment ! C'est ma petite-fille ou mon petit-fils ! Le premier ! Oh, j'espère qu'il ou elle aura vos yeux, Sarah ! Ils sont d'un bleu magnifique ! Mes deux fils ont les yeux bruns de leur père. Je n'ai rien contre la couleur de tes yeux, chéri, dit-elle au passage à son mari, qui racle la dernière miette de gâteau dans son assiette.

– Quoi ?

– Rien, chéri, tiens, reprends un peu de gâteau.

Mme Maxwell ressert une part de gâteau à son mari, Griffen me sourit. J'ai maintenant la conviction que sa famille est aussi tarée que la mienne.

– Mets-toi à l'aise, dit Griffen alors que nous entrons chez lui.

Il allume une lampe, et le salon s'éclaire. Je reconnais l'endroit où j'ai passé tant de temps entre août et octobre.

– Voyons, j'ai du vin, du Coca, du café... Tout ce qui t'est interdit.

Il ouvre et referme ses placards avant d'ajouter :

– Je descends en vitesse te chercher quelque chose.

– C'est Thanksgiving, tout est fermé. Tu as de l'eau ? Ce serait parfait.

– Oui, j'en ai, bien sûr.

Je m'assieds sur le canapé, je prends un gros coussin que je cale contre mon ventre. Il arrive dans le salon, portant deux verres d'eau. Il s'assied près de moi. Nos jambes se touchent.

– Il va leur falloir un peu de temps pour s'habituer à l'idée, dit-il.

– C'est certain. Tu le sais depuis six semaines et tu ne t'y es pas encore fait.

Il respire profondément, se lève, fait deux pas, puis se rassied.

– Je suis désolé, Sarah. Je suis vraiment, vraiment, désolé.

Et soudain, il éclate en sanglots. Il cache son visage entre ses mains et pleure à chaudes larmes.

– Griffen, calme-toi, tout va bien, dis-je en passant mon bras autour de ses épaules.

Il laisse tomber ses mains sur ses cuisses et se laisse aller en arrière sur le canapé en poussant un gros soupir. Puis il me fait face.

– Je suis un salaud et un idiot. Cette nouvelle m'a terrorisé. Et je le suis toujours, Sarah. Mais la façon dont je me suis conduit avec toi...

Il couvre son visage de ses mains.

– Et ce que je t'ai dit dans ce café... Je ne sais pas quoi faire pour que tu me pardonnes. Que puis-je dire pour que tu excuses ma conduite ?

– Ne t'inquiète pas, tout va bien. Je vais bien.

Et c'est vrai, je ne suis pas du tout en vrac, comme j'aurais pu m'y attendre. Je vais bien et j'assume parfaitement ma grossesse.

– Je veux que tu saches que la nouvelle a changé beaucoup de choses en moi. Je n'ai pas continué ma petite vie comme si de rien n'était. Je ne m'en lave pas les mains. Ce n'est pas ça du tout.

– Alors, c'est quoi ?

– Je veux que tu saches que je n'ai pas arrêté de penser à toi et au bébé. A ce que cette nouvelle implique, aujourd'hui et plus tard. A ce que je ressens.

– Et que ressens-tu ?

– Je ne sais pas. Je ne sais même pas quoi penser. Ce que je sais, c'est que tu m'as manqué, Sarah. Et que je meurs de trouille à l'idée d'être père.

– C'est normal d'avoir peur. Moi aussi, j'ai peur.

– J'ai tourné en rond durant des nuits entières en pensant à toi, avec le bébé, vivant ta grossesse toute seule.

– Je ne suis pas seule, j'ai ma famille, mes sœurs me soutiennent énormément.

Je réalise ce que je suis en train de dire. A aucun moment en effet, je ne me suis sentie seule et abandonnée à moi-même durant ce premier trimestre. Grâce à mes sœurs, j'ai vécu ces trois mois en toute sécurité.

– Je suis soulagé de savoir qu'elles t'ont entourée à ce point. Excuse-moi d'avoir été aussi absent. Si tu veux bien, je vais m'occuper de toi à partir de maintenant.

– Ça veut dire quoi ?

– Je ne sais pas. J'ai beaucoup réfléchi quand tu m'as dit que j'étais immature. La situation est ce qu'elle est, je veux faire face comme tu l'as fait. J'ai réalisé comme toi que ma vie était en train de changer, alors, comme toi, je dois l'accepter.

– Mais, Griffen, je suis heureuse de ce qui m’arrive. Je suis heureuse de l’arrivée de ce bébé, je l’aime déjà et je le désire. Je dois seulement faire face au fait que je vais être une mère célibataire et que ma vie va changer. Mais jamais je ne me suis dit que je devais accepter le fait que j’allais avoir un enfant. Tu comprends ce que je veux dire ? Tu étais prêt à rompre avec moi parce que tu croyais que je voulais que tu t’engages.

– C'est vrai, mais à ce moment-là, je ne savais pas encore que tu étais enceinte.

– Alors maintenant que tu le sais, maintenant que tu as digéré, tu découvres que tu me veux près de toi ?

Il prend une profonde inspiration.

– Franchement, je ne sais pas ce que je veux. C'est tout.

– Alors, je suis là pour quoi, exactement ?

– Parce que tu portes mon enfant. Parce que j’ai des sentiments pour toi.

– Quels sentiments ? Es-tu en train de me dire que tu veux que nous soyons des amis ? Ou que tu veux que nous ressortions ensemble ? Ou que tu veux que nous nous mariions ? Quoi ?

– Sarah, tout ce que je sais, c’est que je t’aime… beaucoup. J’ai vraiment adoré les moments que nous avons passés ensemble. Je te trouve intelligente, drôle, chaleureuse, douce, et intéressante. J’aime être avec toi et discuter avec toi.

– Tu veux donc que nous restions amis.

Il s’approche de moi et m’embrasse sur les lèvres.

– J’ai eu envie de le faire dès l’instant où je suis venu te chercher chez ton père.

– Tu veux donc que nous soyons un peu plus que des amis ? Je ne pense pas que je sois une très bonne affaire au lit en ce moment !

– Sarah, ce n’est pas du tout ce que je veux dire !

– Alors, dis-moi une bonne fois pour toutes ce que tu veux dire ! Tu as intérêt à être clair, pour une fois. Je suis enceinte, je vais avoir un bébé. Je n’ai pas besoin d’incertitudes en ce moment. Si tu veux que nous nous voyions, je suis d’accord, mais si tu n’es pas sûr de tes sentiments, alors, restons amis.

– Je suis sûr d’un certain nombre de choses, Sarah. Je sais que j’ai des sentiments profonds pour toi, et que je peux être un bon père pour notre bébé. Je pense aussi que nous devons apprendre à mieux nous connaître dans ce nouveau contexte. Nous sommes sortis quelques fois ensemble, nous sommes allés au restau, au cinéma. Les choses ont complètement changé, nous allons devenir parents. Nous avons du boulot, Sarah. Mais je crois qu’on peut le faire ensemble. Ce que je suis en train de te dire, c’est que tout a changé entre nous et que nous devons tout recommencer à zéro.

Je prends sa main et je la place sur mon ventre.

Il pose sa tête sur mon épaule.

Nous restons assis l’un contre l’autre en silence longtemps. Très, très longtemps.

# 17

## Ally

– Que dirais-tu de boire un dernier verre ? me demande Rupert en sortant de chez Gastronomica.

– C'est une très bonne idée, dis-je de ma voix *Samantha Jones*.

Il me prend par la main.

– J'ai une très bonne bouteille de chianti et un brie délicieux. A moins que tu ne préfères qu'on aille chez toi ?

Mon « chez-moi » étant légèrement encombré en ce moment, avec deux sœurs et un chien, je préfère aller chez lui.

De toute façon, après la scène que j'ai faite à mon père au repas de Thanksgiving, je pense qu'il vaut mieux faire profil bas, plutôt que de ramener un petit ami potentiel dans son salon...

Ne pas penser à mon père. Ne pas penser aux histoires de famille. Ne pas penser à Andrew. Ne pas penser du tout. Laisser aller les choses comme elles viennent.

Je me répète ces phrases comme un mantra. Surtout parce que, aujourd'hui, c'est mon anniversaire et que mon père l'a encore oublié. Il a fallu que Sarah le lui rappelle ce matin. Avec un soupçon d'ironie, elle lui a même demandé s'il voulait qu'on prépare un gâteau spécial régime, afin que Giselle et lui puissent participer à la fête !

Je l'ai entendu dire « C'est l'anniversaire d'Ally ? Mais oui, bien sûr ! Comment ai-je pu l'oublier, c'est toujours à Thanksgiving ! »

Et non, papa ! Ce n'est pas toujours à Thanksgiving, à moins que Thanksgiving ne tombe un 22 novembre, pauvre dinde !

A propos, j'ai dû promettre à Rupert, pour qu'il accepte de me donner une seconde chance, de ne pas parler de dinde, de sauce aux canneberges, de farce ou de tarte au potiron. J'étais tellement impatiente d'être à ce soir – en plus, le soir de mon anniversaire –, que j'ai passé une heure à me préparer. Et j'étais prête deux heures à l'avance. J'avais prévu de porter une petite robe noire sexy, mais Zoé est intervenue et m'a conseillé de mettre plutôt un jean et un pull. Je n'aurais jamais imaginé porter ce genre de tenue pour un rendez-vous avec un homme, mais elle m'a dit que c'était la tenue parfaite pour une fin de soirée de Thanksgiving. Je suis arrivée au café où nous avons rendez-vous, dans mon Levi's vintage, un pull en cashmere crème décolleté en V, mes boots en daim à talon plat. Rupert était habillé comme moi, sauf que ses boots sont en cuir et qu'on aperçoit un T-shirt blanc dans l'encolure de son pull en cashmere.

C'est drôle comme le simple fait d'être habillé pareil crée tout de suite un climat chaleureux. Immédiatement, la glace était rompue. Nous avons déliré sur nos histoires de famille et sur les fêtes ratées, c'était très amusant. Soudain, minuit a sonné, l'heure de la citrouille, mais aucune importance, aucun de nous deux ne travaillant le lendemain. Il était toutefois temps de lever le camp, car au-delà de deux verres de vin, Mr Right aurait pu croire que j'étais une alcoolique invétérée (je me réfère à la fois à Zoé, et au livre que je suis en train de lire sur la meilleure façon de mettre la main sur un homme). J'ai donc suggéré de partir, ce qui, toujours d'après mon fameux

bouquin, est un des privilèges des femmes. Et me voilà invitée à boire un dernier verre. Bon point pour le bouquin et pour Zoé. L'appartement de Rupert est un petit deux pièces dans un gratte-ciel de Tribeca. Le décor consiste en un canapé en cuir noir, un fauteuil en cuir noir, une table basse et un tapis noir, blanc et rouge. Un store blanc est baissé le long de la baie vitrée. La minuscule cuisine contient un micro-ondes, une machine à café et un congélateur rempli de plats surgelés, comme je l'ai découvert en visitant l'appartement. Dans la chambre, il y a un lit, noir et blanc, un placard et un tapis de jogging qui occupe autant de place que le lit.

– Tous les meubles que j'avais sont restés dans la maison, m'explique Rupert. Ma femme a tout gardé, alors j'ai acheté des choses plus masculines, tu vois.

– J'aime beaucoup.

*Et je t'aime beaucoup aussi, Rupert.*

Il apporte le brie, une assiette de crackers et la bouteille de chianti. Pendant que je le regarde préparer ce petit repas improvisé, je sais que je vais faire l'amour avec lui.

C'est mon anniversaire et si je veux, je peux coucher avec un homme ce soir. Si je veux, je peux...

Il nous sert à boire.

Je me jette sur lui. Je pose ma main sur la fermeture Eclair de son jean en le regardant droit dans les yeux.

Il sursaute et renverse un peu de vin sur sa main.

– C'est très inattendu, dit-il.

A l'aide d'une serviette en papier, j'essuie les quelques gouttes qui sont tombées sur sa cuisse. Plus je me rapproche de sa braguette, plus ma main se fait lourde.

– Tu n'as pas l'air de détester.

– Ally, si on buvait calmement en discutant ?

– J'ai une bien meilleure idée.

Je m'assieds à califourchon sur lui. Tout son corps se raidit. Dans tous les sens du terme. Je me presse contre lui.

– Tu as quelque chose à ajouter ? lui dis-je d'une voix coquine.

– Oui, justement.

Gentiment, il me repousse avant de dire :

– Ally, je ne crois pas que tu sois prête pour ça. Aucun de nous deux n'est prêt.

Je sens le rouge me monter aux joues.

– Je ne te plais pas ?

– Ce n'est pas la question. J'ai dit que nous n'étions pas prêts, pas que tu ne me plaisais pas.

Mon Dieu ! Pourquoi est-ce que je me plante toujours ! Pourquoi suis-je incapable de plaire à un homme ? Pourquoi ai-je besoin de l'aide de ma petite sœur de vingt-six ans pour me dire comment m'habiller et comment me conduire avec un homme ? Pourquoi est-ce que je gâche tout ?



– Je ferais sans doute mieux de m’en aller.

*Ally, tu n’es qu’une idiote, une idiote !*

– Tu ferais sans doute mieux de boire un peu de vin, et manger un peu de ce merveilleux fromage.

– Ecoute, Rupert, je ne suis peut-être pas prête pour sortir avec un homme. Je suis un vrai désastre ambulante.

Je prends mon sac, ma veste et je me lève. Une fois debout, j’ajoute :

– Si ça ne te dérange pas, je vais y aller, maintenant.

– En fait, ça me dérange. Hum ! Délicieux.

Je mords ma lèvre inférieure. Je pars ou je reste ?

– Je ne sais pas très bien comment me sortir honorablement de ce moment très embarrassant, dis-je, confuse.

– As-tu vu un film sympa au cinéma dernièrement ? demande-t-il en continuant à savourer son fromage. Il tapote le coussin à côté de lui. Je ne suis pas un grand sportif, sinon j’aurais pu dire : quelles nouvelles de l’équipe des Mets ?

– En général les gens disent ce genre de choses pour changer de sujet, pas pour commencer une conversation !

– J’essaie de faire les deux, vois-tu ? dit-il en me tendant un verre de vin.

Mon Dieu ! Les choses vont de mal en pis ! J’accepte le verre de vin et je m’assieds. Il sourit. Alors, je me lance :

– J’ai vu un film d’horreur récemment. C’est l’histoire d’une femme qui a trouvé son mari en train de la tromper avec son prof de gym dans son propre jardin.

– Ça fait peur. Que s’est-il passé ensuite ?

– Le lendemain, quand elle est revenue chez elle pour une explication, elle a découvert dans le bureau de son mari une facture pour une vasectomie faite cinq ans plus tôt, alors qu’elle croyait qu’ils faisaient tout pour avoir un enfant.

– Oh, Ally !

Sa voix est si douce et si compatissante que les larmes me montent aux yeux.

– Alors, cette femme a compris que toute sa vie était fondée sur un mensonge, et elle a pétié les plombs.

– Au point de renverser une assiette pleine de sauce sur la tête de la petite amie de son mari ?

– Tu as vu le film ? dis-je en souriant.

– Finalement, cette partie était assez drôle !

– Le problème, c’est que cette femme sortait ce jour-là, pour la première fois, avec un homme merveilleux. Quelqu’un de gentil et d’intelligent, doux et prévenant. Quelqu’un qui sait écouter et qui a beaucoup de choses à dire lui-même. Elle voudrait lui dire à quel point elle regrette de s’être conduite comme une folle furieuse devant lui.

– Elle ne peut que s’améliorer !

Je souris.

– En fait, l’intrigue se complique. Alors que l’homme a accepté un second rendez-vous, elle a tout fichu à l’eau, en se jetant sur lui !

– Si tu veux mon avis, il a bien aimé.

– Vraiment ?

– C’est ce qui est génial au cinéma, les gens voient les choses différemment. Après, on peut échanger les points de vue d’une façon raisonnable ou passionnée.

– Et peux-tu me dire ce que la folle furieuse doit faire pour que l’homme gentil et intelligent ait envie de la revoir ?

– Qu’elle reste elle-même et, surtout, qu’elle ne ressemble pas à mon ex-femme.

Je ris. Il glisse un morceau de brie entre mes dents. La bouche pleine, je lui dis :

– C’est mon anniversaire aujourd’hui.

– Joyeux anniversaire, dit-il en m’embrassant sur les lèvres.

– Hum, ces miettes de cracker sur tes lèvres sont délicieuses.

– Tu en veux d’autres ?

Il me prend le menton et m’embrasse de nouveau, doucement. Puis il me repousse.

– Une seconde, je reviens.

Il disparaît dans sa chambre et revient avec une petite bougie dans un verre.

– Fais un vœu, Ally.

Je souris, et je pense très fort à ce que je désire le plus au monde.

Puis je souffle la bougie.

Le lendemain matin, je retourne chez moi. C’est une idée de Rupert. Après nous être régalés de fromage, nous sommes passés du vin au Coca en parlant jusqu’à 2 heures du matin. De tout ce qui compte à nos yeux, le mariage, la séparation, les enfants, les rêves, le boulot. La conclusion que nous en avons tirée, c’est que bien que les choses ne soient pas au top en ce moment, elles vont forcément s’arranger.

Je commence à y croire. Je commence aussi à croire que si je m’accrochais autant à mon mariage, c’est que je n’avais rien d’autre. Je me sens si seule depuis si longtemps. Ma mère est morte, mon père ne comprend rien à rien, au point d’oublier l’anniversaire de sa fille, ma sœur Sarah vit sur une autre planète et ma demi-sœur Zoé n’existait pas pour moi jusqu’à ces derniers jours.

Mais tout cela est faux, à part pour mon père. Malgré ce qu’elle vit en ce moment, Sarah est présente. Elle est seulement différente de moi. Plus jeune et différente. Et Zoé existe bien, heureusement pour moi ! J’ai perdu un mari et mes rêves mais j’ai gagné deux sœurs. Et je ne savais même pas combien elles pouvaient compter pour moi.

– Et tu n’as pas perdu ton rêve d’enfant, m’a dit Rupert la nuit dernière. Je devrais dire, des enfants. Tu pourras avoir des enfants, Ally, et si, pour une raison ou pour une autre, ce n’est pas

possible avec l'homme que tu aimes, dis-toi qu'il existe des alternatives.

Alternatives.

C'est le mot clé de mon avenir. Il y a d'autres façons de penser, d'agir, de vivre. J'ai le choix !

C'est pour cette raison que la première chose que j'ai faite, ce matin, c'est aller frapper à la porte du bureau de papa pour m'excuser de mon comportement de la veille.

J'ai eu à peine le temps de lui dire pardon qu'il m'a prise dans ses bras.

Il s'est assis dans le canapé en cuir et a tapoté le coussin à côté de lui.

– Ally, as-tu vu le film *Love Story* ? a-t-il demandé en remettant derrière mon oreille une petite mèche égarée. « L'amour, c'est de ne jamais avoir à dire pardon. »

– Papa ! Ne me dis pas que tu crois à ces balivernes ? dis-je en m'asseyant près de lui. C'est la chose la plus stupide que j'ai jamais entendue !

Il rit.

– Je n'y crois pas non plus. Il y a des fois où il est nécessaire de s'excuser. Mais je préfère pardonner, oublier et penser que la vie continue. C'est le secret du bonheur, tu ne crois pas ?

– Franchement, papa, je n'en sais rien du tout. En fait, si, je le sais et la réponse est non. Oublier n'est pas la solution. Je pense au contraire qu'il faut parler des choses pour avancer.

– Parfois, Ally, parler ne suffit pas.

Que veut-il dire par là ?

– Papa, tu ne t'es jamais posé de questions sur la raison de la présence de tes trois filles sous ton toit depuis des semaines ?

– Bien sûr, mais je respecte votre intimité.

– En fait, tu t'en fiches... Je dirais même que tu t'en fiches complètement.

– Ma chérie, ta vie et celle de tes sœurs m'intéresse au plus haut point. Mais je suis le genre de personne qui pense que si tu as envie de me parler, tu sais où me trouver. Si tu avais voulu que je sache pourquoi tu es ici, tu serais venue me le dire. Je tiens à te dire que tu seras toujours la bienvenue.

Je finis par croire que cette absence de questions, son apparente absence de curiosité, est très apaisante.

– Je ne te cache pas que quand j'ai vu que tu restais plus d'une semaine, j'ai compris qu'il y avait un problème entre Andrew et toi. Tu sais, j'en connais un rayon sur le sujet.

Je me lève et m'approche de la fenêtre. Je joue avec le rideau.

– Tu en connais un rayon sur le fait de quitter quelqu'un, ce n'est pas la même chose.

– Ally, je n'ai pas mis fin à mon mariage avec ta mère sur un coup de tête.

– Mais elle t'aimait et tu l'as quittée.

– Nous nous aimions, Ally, c'est vrai. Mais il y avait des problèmes entre nous. Ils existaient depuis le premier jour. Nous avons cru que l'amour serait plus fort, mais ce n'était pas le cas.

Je me laisse tomber sur le canapé et je pose ma tête en arrière.

– J’ai cru la même chose avec Andrew. Je ne sais même pas quand l’amour a disparu entre nous. J’étais tellement focalisée sur mon désir d’enfant que rien d’autre ne comptait à mes yeux. Je n’avais pas compris que je ne l’aimais plus jusqu’à... (je respire profondément)... jusqu’à ce que je le découvre en train de me tromper sous mon propre toit.

Il me serre contre lui.

– Comme je suis triste pour toi, ma chérie.

– Je l’ai été aussi, sur le moment. Mais je suis en train de m’en sortir. Lentement, mais sûrement.

– J’en suis certain. Ta mère serait tellement fière de toi. Tu le sais, n’est-ce pas ?

Pour la première fois depuis des années, je pose ma tête sur son épaule et nous restons comme cela un long moment, sans parler. Et je me rends compte que si je n’ai jamais aimé sa façon d’agir, au plus profond de moi, j’aime mon père, et je l’ai toujours aimé.

Les aboiements de Mary Jane mettent fin à ce moment rare.

– Je vais y aller, maintenant, papa. Je veux dire, je vais vraiment m’en aller. Il est temps pour moi de me chercher un nouveau toit.

Il sourit.

– Je n’ai jamais aimé ton mari. Pas plus il y a treize ans qu’aujourd’hui.

– C’est vrai ? Mais on aurait cru que tu l’adorais ! Tu lui tapais dans le dos, tu n’arrêtais pas de lui demander son avis sur la Bourse !

– Pour toi, Ally. Parce que tu l’aimais. C’était le plus important pour moi.

– Mais pourquoi faire semblant ? Tu aurais pu l’éviter, tout simplement.

– Et qu’aurais-tu ressenti alors ?

– J’aurais sans doute été en colère.

– Et tu ne serais plus venue me voir. Alors comment me serais-je senti à mon tour ?

– Franchement, papa, je croyais que cela n’avait pas le moindre intérêt pour toi !

– Tu me prends vraiment pour un sale type, n’est-ce pas ?

– Jusqu’à aujourd’hui, oui, je l’avoue. Mais je vois les choses différemment désormais. Les six semaines que j’ai passées chez toi m’ont ouvert les yeux.

– J’en suis heureux, Ally. Parce que même si j’oublie ton anniversaire, même si je ne pose jamais de questions, même si je ne sais rien de ce que tu vis, je t’aime.

Je ne sais pas très bien comment concilier cet amour et cette absence apparent d’intérêt, mais je décide de ne plus me poser de questions.

– Moi aussi, papa.

Aller du centre-ville à Great Neck est toujours aussi pénible. Pare-chocs contre pare-chocs. Mais pour la première fois, je ne suis pas pressée. J’écoute la radio et je chante en même temps. Je pense à Rupert, à Zoé et à Sarah. Je repense à la conversation que je viens d’avoir avec mon père. Et je pense à mon job et à cet insupportable Funwell. Mais au lieu de m’énerver, je ris à l’évocation de son gros nez rouge. Au diable Funwell, au diable Andrew et au diable les embouteillages !

Je me gare devant mon ancien chez-moi. Devant cette maison partagée avec Andrew durant onze ans. Au même moment, Tara, son mari et la petite Allison sortent de chez eux.

– Je ne peux pas croire qu'elle ait autant grandi en six semaines... Tu m'as manqué, ma puce.

Elle sourit, et j'aperçois une toute petite dent blanche dans sa bouche.

– Oh, zut ! J'ai oublié son biberon ! Ally, pouvez-vous la garder une minute ? demande Tara.

Au moment où je prends la petite dans mes bras, j'ai la certitude que ce que je souhaite le plus au monde, c'est tenir mon enfant dans mes bras. Peu importe qu'il sorte de mon ventre ou qu'il vienne d'une institution, peu importe qu'il soit nouveau-né ou qu'il ait cinq ans et qu'il vienne d'un autre pays.

C'est le vœu que j'ai fait la nuit dernière quand j'ai soufflé ma bougie. Un enfant, mon enfant.

– Donnez-la-moi, Ally, dit le papa d'Allison. Je vais l'installer dans la voiture.

Il prend sa fille, mais mon cœur reste gonflé d'espoir alors que d'habitude, quand je me sépare d'elle, je ressens un grand vide.

Alors je rentre dans la grande maison vide en pensant avec amusement qu'au même moment, Andrew et sa Valérie sont assis dans le salon de Mme Sharp, à Cincinnati. Assis côte à côte sur son canapé en plastique vert, en train de digérer difficilement sa mauvaise cuisine et sa méchanceté.

Là-dessus, je commence à faire mes paquets.

# 18

## Zoé

– Je ne suis pas d'accord avec vous ! déclare Astrid O'Connor, en me tendant mon article avec un mouvement brusque. J'ai indiqué dans la marge les passages à reprendre.

Une multitude de petits astérisques rouges parsèment mon article.

Elle n'en a pas fini avec moi. Elle s'enfonce dans son fauteuil en cuir derrière son bureau, avant de reprendre ses critiques :

– D'abord, ma chère Zoé, le titre est affreux : « La Diva des rencontres est la Diva des andouilles. » Qu'est-ce que c'est que ce titre débile ?

La façon dont elle fronce les sourcils en secouant la tête me rappelle ma maîtresse à l'école primaire.

– C'est la stricte vérité, dis-je calmement. J'étais la Diva des andouilles et je donnais des conseils idiots.

– Je ne suis pas d'accord avec vous. Vous donniez d'excellents conseils. Vous ne voudriez tout de même pas dire à nos lectrices que vous les conseilliez mal ?

Je me recule dans mon fauteuil et je regarde mon article. Les quatre pages sont toutes raturées et annotées à grands traits de stylo rouge. Il y a un nombre incroyable de « Absolument pas ! ». Je veux défendre mon article.

– Madame O'Connor, je ne comprends pas du tout vos critiques.

Elle secoue la tête d'un air faussement navré et presse un bouton sur son Interphone.

– Sherry, venez un instant et dites à Sarah et à Diana de nous rejoindre, s'il vous plaît.

Ouh la ! Qu'est-ce qu'elle mijote maintenant ?

Quelques instants plus tard, Sarah et deux jeunes femmes que je ne connais pas entrent dans le bureau. Elles s'adosent contre le mur et croisent les bras, l'air nerveux. Je ne pourrais jamais travailler quotidiennement dans un environnement aussi tendu avec un boss aussi tyrannique. J'attends qu'Astrid prenne la parole. Nous attendons toutes. Mais celle-ci ne dit rien, elle regarde fixement les chaussures de l'une des collègues de Sarah. Fixement, sans dire un mot. Longtemps. Enfin, la propriétaire des chaussures fait un pas en arrière et se dissimule derrière Sarah. Astrid daigne enfin bouger, et se tourne vers moi.

– Je vous ai demandé de venir, car je voudrais votre avis sur l'article que Mme Solomon a écrit en s'appuyant sur son expérience de Diva des rencontres. Elle va vous le lire elle-même, ensuite, je vous demande de me donner chacune votre opinion sur les réactions de nos lectrices.

Avec un petit sourire vache, elle me regarde, puis me fait un petit signe de tête comme si elle m'envoyait à la guillotine.

Suis-je retombée en enfance ? Lire à haute voix ? Je me retiens pour ne pas lui jeter mon article à la tête et partir en claquant la porte. D'un autre côté, j'ai envie de voir mon article publié. Si j'arrivais à obtenir une rubrique dans *Woman*, je pourrais réaliser mon rêve, retourner à la fac

pour terminer mes études.

– Zoé, nous vous attendons, dit Astrid.

Je m'éclaircis la gorge et je me lance :

– « La Diva des rencontres était la Diva des andouilles. »

« Mon job, c'est de critiquer la façon dont on se comporte lors d'un premier rendez-vous. Mes clients sont des hommes et des femmes qui ne comprennent pas pourquoi, après la première rencontre, on ne les rappelle jamais. Pourquoi, au milieu de la conversation, leur interlocuteur les quitte soudain, prétextant un rendez-vous chez le dentiste. Qu'ont-ils fait de mal ? Quelles erreurs ont-ils commises ? Je décortique leurs attitudes, leurs propos, leurs idées. Je vous donne un exemple : Jill et Joe sont assis l'un en face de l'autre dans un café. C'est la première fois qu'ils se rencontrent. Jill parle de son job avec passion, elle est chargée de clientèle dans une société qui commercialise des cartes de crédit. Joe se tortille sur son siège, regarde sa montre, mais Jill ne s'en rend pas compte. Elle continue de parler. Joe lui demande de l'excuser, il doit s'en aller. Jill ne comprend pas. Qu'a-t-elle fait de mal ? C'est à ce moment-là que j'entre en scène, dans mon costume de Diva des rencontres. J'explique à Jill qu'elle parle trop et qu'elle aurait mieux fait d'écouter Joe et je lui donne des tuyaux pour repérer à l'avenir les petits signes d'impatience, ce mystérieux langage du corps qui fait toute la différence entre un rendez-vous réussi et un rendez-vous raté.

» C'était autrefois. Avant que je comprenne que je me plantais totalement. Jill n'a rien à changer du tout. Elle est parfaite comme elle est. Son job la passionne ? Qu'elle en parle ! Et tant pis si le type en face d'elle s'en fiche ! C'est lui qui n'est pas à sa place ! »

Une de mes auditrices se met à taper dans ses mains avec enthousiasme.

– Oh, excusez-moi de vous avoir interrompue ! Mais c'est incroyable, c'est exactement ce qui m'est arrivé samedi dernier !

Astrid la dévisage.

– Allez-y, Diana, expliquez-nous.

– C'était la première fois que je sortais avec un type vraiment mignon que j'avais rencontré dans un bar. Je me suis mise à lui parler de mon job à *Woman*. Je lui ai raconté à quel point j'aime ce que je fais ici, combien j'étais surexcitée le jour où j'ai écrit mon premier article alors que je n'étais encore qu'assistante. Je lui ai expliqué tout ce que j'ai appris en seulement six mois, depuis que je suis sortie du collège. Mais John a détourné son attention au bout de cinq minutes, il ne m'écoutait même pas, ne posait aucune question. Il n'a même pas essayé de parler de son boulot à lui. Il regardait sa montre ou les autres personnes dans le restaurant. Finalement, il m'a coupé la parole pour commander une autre bière.

– S'il a commandé une autre bière, dit Astrid, c'est qu'il voulait rester. C'est le meilleur des signes pour dire qu'il ne s'ennuie pas.

– Je n'en suis pas sûre, madame O'Connor, dis-je.

Quatre paires d'yeux se tournent vers moi aussitôt. Apparemment, c'est une grande première, chez *Woman* : jamais personne n'a osé contredire la grande Astrid O'Connor !

– On ne sait jamais ce qui se passe réellement dans la tête des gens. Il était peut-être intéressé,

ou peut-être est-ce un alcoolique. Le plus important, en fait, c'est ce que Diana a vraiment ressenti. Elle était en train de raconter ce qui la passionne plus que tout, et lui regardait le papier peint sur les murs.

– Diana, vous devriez relire l'article paru en février qui était consacré aux signes indiquant que votre petit ami a des problèmes avec l'alcool. Vous ne voudriez tout de même pas sortir avec un alcoolique, n'est-ce pas ? interroge Astrid qui ne s'avoue pas vaincue par mon intervention.

– Mais, Astrid, dit Diana, je n'ai jamais dit que John est alcoolique !

– Ma chère, il n'en est sans doute qu'au début, bon, passons à la suite, ma chère Zoé.

Sarah secoue la tête d'un air exaspéré. Je sais ce qu'elle pense : je n'ai plus qu'à envoyer mon article à la concurrence ! Le problème, c'est que je voudrais qu'il soit publié par *Woman* justement parce que Astrid n'est pas d'accord avec moi ! Je veux la faire plier, alors je poursuis ma lecture, ponctuée par des encouragements et les applaudissements de mon auditoire. A part Astrid, bien sûr.

– Eh bien, Zoé, dit celle-ci quand j'ai terminé, j'ai toujours pensé que les jeunes femmes qui travaillaient pour *Woman* reflétaient tout à fait le goût de nos lectrices. Elles sont, je pense, un échantillon représentatif de notre lectorat. Et puisque votre article leur parle à ce point, je décide de le publier tel qu'il est.

– *Tel qu'il est*, madame O'Connor, c'est le plus important, dis-je avec un regard appuyé.



# 19

## Sarah

Choisir le week-end avant Noël pour dresser ma liste de naissance n'est pas la meilleure idée qui soit !

On dirait que toutes les femmes enceintes de la ville se sont donné rendez-vous aujourd'hui dans le magasin Baby Bonanza. Le spectacle est hallucinant. Imaginez une foule de dames avec un gros ventre faisant leurs courses prénatales suivies de leurs maris à l'air épuisé et misérable.

Elles sont escortées d'une horde d'enfants bruyants et déchaînés, qui courent dans les allées en poussant des chariots à leur taille.

Les vendeurs sont débordés ou introuvables.

C'est un cauchemar !

– Nous ferions mieux de revenir le mois prochain, dis-je à Griffen en regardant les trois pages de la liste que l'on m'a remise à l'entrée du magasin. Faire des courses pour un bébé n'est déjà pas amusant pour un homme, alors en plus, la veille de Noël !

– Non, non, dit Griffen, avec un sourire courageux sur son beau visage. Je suis prêt et regarde comme c'est sympa, ils ont même pensé à offrir un cadeau de bienvenue aux hommes.

Il me montre le catalogue du magasin et le stylo qu'on lui a donné pour cocher les fournitures que nous choisirons.

Je ris.

– D'accord, tu es un bon petit soldat. Commençons par le rayon des landaus.

Il y en a cinquante ou soixante. Tous alignés les uns à côté des autres et, pour une raison que j'ignore, ils sont tous bleu marine. Dix minutes plus tard, j'en ai sélectionné une vingtaine.

– Qu'en penses-tu, Griffen ?

Il déglutit. Je prends les choses en main :

– Et si on regardait ce qu'ils en pensent dans *Je suis enceinte, et je suis perdue* ? dis-je en le sortant de mon sac. Ah, tu vois, ils conseillent aux citadins d'acheter un modèle robuste, comme celui-là, mais il ne doit pas être trop grand ou trop lourd parce qu'on doit pouvoir le plier pour le mettre dans un taxi. Il ne doit pas non plus être trop encombrant car on l'utilise dans les restaurants ou dans les magasins, ou...

Griffen a l'expression que j'ai quand une émission ennuyeuse passe à la télé, comme du sport ou un documentaire. Je comprends le message et je me mets à lire en silence. Griffen fait l'idiot. Il a roulé le catalogue et s'en sert comme d'une matraque. Il tape sur tous les articles présentés comme le ferait un policier assailli par une horde de manifestants enragés. Quinze minutes plus tard, il ne reste plus que trois poussettes sur ma liste, et enfin, une demi-heure plus tard, mon choix est fait.

– C'est bon, Griffen, on peut passer à autre chose.

– Si j'étais vous, je ne prendrais pas celui-ci, dit une femme à un stade très avancé de sa grossesse, et qui promène un enfant de deux ans environ dans une poussette. Vous ne pourrez pas

passer aux caisses d'un supermarché avec lui, il est trop large.

La dernière fois que j'ai fait des courses au supermarché, c'était le soir où j'ai cuisiné pour Griffen. C'était la première semaine de notre relation et je n'étais pas encore enceinte. J'ai plutôt l'habitude d'aller au restaurant ou de commander des plats cuisinés. J'explique tout ça à la femme qui rit et me donne son avis.

– Eh bien, ma chère, vous allez avoir un réveil difficile !

Elle rit encore en s'éloignant avec sa poussette et son gros ventre.

– Qu'est-ce qu'elle a voulu dire ? me demande Griffen qui n'a rien perdu de l'intervention de la dame.

– Je pense qu'elle a voulu dire que les femmes qui ont une famille et des enfants fréquentent davantage les supermarchés que les femmes qui n'ont pas d'enfants.

– Mais toi, tu seras toute seule, ce n'est pas pareil.

Il n'en dit pas davantage mais j'ai reçu le message cinq sur cinq. Je vivrai donc toute seule avec le bébé. Cela fait trois semaines que Griffen est présent. Aujourd'hui, pour ces courses importantes, il est là, mais il ne sera pas là au quotidien. A bon entendeur, salut !

Depuis Thanksgiving, nous nous sommes vus deux ou trois fois par semaine après le boulot, le samedi ou le dimanche après-midi. J'ignore ce qu'il fait de ses soirées le week-end. Je vais chez lui et il commande ce dont j'ai envie. En ce moment, je craque pour la nourriture thaï ou les chicken burritos. Ensuite, nous lisons un de nos livres de grossesse ou nous regardons un film à la télé. Il a cherché des cours de préparation à l'accouchement pour moi, et je fais du yoga prénatal chez lui. Il me masse les pieds, je m'entraîne au tricot et il installe des sécurités sur les portes pour le bébé.

A trois reprises, nous nous sommes endormis tout habillés, l'un à côté de l'autre sur son lit. Quand je me suis réveillée, il me tenait dans ses bras. En dormant, il avait posé sa main sur mon ventre.

Quand il m'embrasse, c'est sur la joue, mais il me tient la main quand nous marchons dans la neige et il pose souvent son bras sur mes épaules comme s'il voulait me protéger. Je suis passée par toutes sortes de sentiments, j'ai eu envie de lui, puis besoin de lui, puis plus du tout envie de lui et absolument plus besoin de lui, puis de nouveau envie de lui. Et j'ai fini par découvrir que je l'aimais.

Je l'aime.

Je ne sais pas du tout ce que l'avenir me réserve. D'un côté, il ne se passe rien entre nous, de l'autre, quelque chose est en train de changer. Il n'est peut-être plus en colère, mais je ne dois surtout pas mettre ces rapprochements sur le compte des sentiments supposés qu'il aurait pour moi.

– C'est quoi, une grenouillère ?

Je lui explique l'usage de ce vêtement, ainsi que celui des bodys et des sacs de couchage.

– Et peux-tu me dire à quoi sert une seringue à aspirer ?

En riant, je lui explique :

– Quand le bébé est enrhumé, comme il ne peut pas se moucher, tu aspirés...

– D'accord, j'ai compris ! Tu te chargeras de tout ce qui concerne le nez, d'accord ?

– Je suis d'accord si tu te charges de tout ce qui concerne les couches.

– Euh... Mais...

– Tu sais, d'habitude, c'est le job du papa.

– Vraiment ? demande-t-il en pinçant le nez. Mais je ne sais pas du tout comment on change une couche.

– Nous l'apprendrons au cours de « Soins au bébé », je viens de nous inscrire.

Il se mord les lèvres.

– « Soins au bébé » ?

– Griffen, tu veux apprendre à t'occuper d'un bébé, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je pense que comme c'est avec toi qu'il va vivre, eh bien...

Je dois sans doute lui être reconnaissante de me l'avoir rappelé. Ce n'est pas parce qu'il n'est plus en colère ou qu'il se fait à l'idée d'être père qu'il est impliqué comme un vrai papa. Il faut que je sois davantage sur mes gardes. Nous ne sommes pas une famille normale qui prépare l'arrivée d'un enfant dans la joie. Nous sommes séparés.

– Bien, allons voir les siège auto, maintenant, dis-je pour changer de sujet.

Une demi-heure plus tard j'ai choisi celui que je voulais. Avec son catalogue tenu comme une matraque, Griffen donne une tape sur ceux que nous éliminons.

Quinze minutes plus tard, il tape sur les parcs à jouer et les transats dont nous ne voulons pas.

– Tu sais, si tu en as assez, je peux le comprendre. Je reviendrai avec ma sœur ou une amie, ou Danielle qui travaille avec moi. Je sais qu'elles adoreront faire des courses pour le bébé. Je ne crois pas que c'était une bonne idée de venir passer ton samedi après-midi ici.

Je ne suis même pas sûre qu'un futur papa amoureux de sa femme apprécierait l'épreuve ! Si j'en crois la tête des hommes qui suivent leurs femmes dans les allées de Baby Bonanza, je pense même le contraire. Je feins un brusque intérêt pour une exposition de berceaux afin de cacher les grosses larmes qui me montent aux yeux.

*C'est avec toi qu'il va vivre...*

– Mon père et sa future femme font une fête le soir du réveillon pour célébrer leurs fiançailles. Je ne sais pas si tu es libre mais ce serait super si tu pouvais venir. Tu pourrais faire la connaissance de mon père et de mes sœurs. Et...

– Ecoute, je suis désolé, mais j'ai des projets pour le réveillon. Pour l'instant je ne sais pas encore si...

– Oh.

C'est très symbolique pour moi. Je ne sais pas pourquoi mais je me suis dit que si nous sautions ensemble dans la nouvelle année, ce serait de bon augure, et peu importe toutes les incertitudes entre nous, et tous ces non-dits.

Encore quinze minutes plus tard, il tape sur la poussette que je n'ai pas choisie.

– Bon, Griffen, je pense que nous devrions y aller, maintenant.

Il me prend la liste des mains et la pose sur le haut d'une table à langer, puis il met ses bras autour de moi et me serre contre lui.

Je sens son corps contre le mien, je suis enveloppée de sa chaleur. Je le serre moi aussi.

– Oh, Griffen ! C'est si bon.

Je lève alors la tête, je le regarde et je presse mes lèvres contre les siennes.

Je l'embrasse passionnément.

Il se recule et laisse retomber ses bras.

– Euh, cette table à langer est vraiment très chouette, tu ne trouves pas ? demande-t-il nerveusement en me montrant une armoire, et j'aime beaucoup cette grenouillère, ajoute-t-il en désignant un sac à couche avec un ourson brodé dessus.

Il ne viendra pas à la soirée de fiançailles, il ne passera pas le réveillon du jour de l'An avec moi. J'attrape le catalogue, je le roule comme il l'a fait et je lui donne une tape sur la poitrine.

– Je suis désolé, murmure-t-il après un soupir.

J'éclate en sanglots.

– Ne vous inquiétez pas, dit une femme enceinte jusqu'aux dents en passant près de moi, ce sont les hormones, elles vous rendent folle. Au début, on pleure tout le temps et partout : au supermarché, au boulot, dans la rue, partout. Mais vous savez, tout rentre dans l'ordre avant l'arrivée du bébé.

– Ah bon ! C'est donc à cause des hormones, dit Griffen.

– Oui, bien sûr, dis-je en tentant vaillamment de sourire, ce sont les hormones.

Alors, l'air crispé, nous continuons nos courses, en éliminant d'un coup de catalogue ce que nous ne voulons pas pour notre bébé.

Je ne sais pas si ce sont les boulettes de viande que j'ai mangées à midi ou si c'est dû à la grossesse, mais pour la troisième fois cette semaine, je suis terrassée par des nausées qui me précipitent aux toilettes en plein milieu de mon travail. Nous avons fêté Noël il y a quatre jours et j'ai usé et abusé des gâteaux et des sucreries qui trônent sur tous les bureaux. Agents d'artistes, publicitaires, photographes, tous les gens qui travaillent pour *Woman* nous ont envoyé des dizaines de boîtes de friandises. En sortant des toilettes, je tombe sur Astrid en train de se remettre du rouge à lèvres. Elle me jette un coup d'œil dans le miroir.

– Je viens d'avoir une idée géniale, Sarah, je voudrais que tu prépares un article sur la boulimie pour le numéro de juin, juste à temps pour l'été et les maillots de bain. Au début de la belle saison, les femmes ne se sentent pas bien dans leur peau, et je pense que parler de la boulimie en aiderait plus d'une. Commence ton enquête et viens m'en parler quand tu auras avancé.

– La boulimie ? On a déjà fait un article sur les problèmes alimentaires pour le numéro d'avril.

Elle referme son tube de rouge à lèvres.

– Sarah, je veux que tu saches que je te comprends. Tu as pris du poids, tu vis seule, tu te démènes pour ce poste de rédacteur en chef, c'est beaucoup de pression pour une jeune femme. Mais je suis persuadée que dès que tu auras commencé ton enquête sur la question, tu comprendras que se gaver puis se faire vomir n'est pas la bonne réponse aux questions que tu te poses. Car le

problème, ce n'est pas la nourriture, c'est la gestion des émotions. J'ai traversé une brève période de boulimie quand j'étais au collège, fais-moi confiance, je connais le phénomène. Soyons claires, je comprends tout à fait ton désir d'être mince. La minceur, c'est ce qui se fait de mieux.

Quelle idiote. Elle croit que je suis boulimique !

– Astrid, je ne suis pas boulimique.

– Sarah, le déni, le refus de reconnaître les choses, c'est l'étape la plus difficile à franchir dans cette maladie. Une fois que tu auras accepté de voir les choses en face, tu maigriras tout naturellement, dit-elle en faisant mousser ses cheveux blonds dans la glace.

– Rien n'est moins sûr, Astrid. En fait, je mettrais même ma main à couper que je vais grossir encore davantage.

– La confiance en soi...

Je ne veux plus entendre un seul conseil de sagesse de la part de cette garce.

– Astrid, je ne suis pas boulimique, ou trop grosse, et si c'était le cas, cela ne te regarderait pas. Mais je vais te faire une confidence, je suis enceinte.

– Enceinte ?

Elle fronce les sourcils.

– Eh bien, félicitations, Sarah. Ton mari et toi, vous devez être fous de joie.

– Je suis célibataire, tu te souviens ? Tu viens même de souligner que c'était un motif supplémentaire de pression et de stress sur mes épaules...

Elle rougit.

– C'est vrai, c'est Danielle qui est mariée. Bien, bien, tu es donc enceinte. C'est incroyable, il doit y avoir quelque chose dans l'eau !

– A propos de Danielle, nous sommes donc enceintes toutes les deux, et nous avons eu l'idée de préparer un article, en prenant sur notre temps personnel, sur les femmes enceintes et le monde du travail. Mais comme tu nous as dit que ce genre de sujet n'intéresserait pas *Woman*, nous pensons le proposer à *Glamour*, *Elle* ou *Smart Woman*. Je voulais te le dire pour que les choses soient claires.

Elle blêmit un instant, ajuste sa veste.

– Je pense finalement que toutes les lectrices de *Woman* seraient intéressées par tout sujet touchant aux droits des femmes. J'aimerais beaucoup le lire.

– Parfait. Tu en trouveras une copie dans ta boîte e-mail.

Avec un sourire faux, elle quitte les toilettes dans un nuage de parfum qui me fait tourner la tête. Je me raccroche au lavabo pour ne pas tomber. La porte s'ouvre une nouvelle fois à la volée, je pense que c'est Astrid qui revient sur ses pas, mais c'est Carol qui crie à mon intention :

– Vite, c'est Danielle ! Elle vient de perdre les eaux. On a besoin d'aide.

Je suis Carol en courant. Danielle est assise par terre les jambes écartées. Je ne vois pas de flaque comme je croyais en trouver une. Carol tente de la rassurer.

– Je viens de téléphoner à Mark, il se rend directement à l'hôpital.

– Sa...rahhhhh, peux-tu... Aiiiiiiiie ! Venir aveeeec moooooi ? Ahhhhhhhhhh !

– Carol, préviens Astrid, dis-lui que je suis partie pour l'hôpital avec Danielle. Si elle te pose des questions, dis-lui aussi qu'elle ne compte pas sur nous aujourd'hui.

Quelqu'un a appelé l'ascenseur. En quelques minutes nous nous retrouvons toutes les deux à l'arrière d'un taxi.

– Ne me laisse pas, Saraaaaah ! S'il te plaît ! Nos familles ne sont pas sur place et j'ai un mois d'avance ! Ne me laisse pas seule !

– Elle ne va tout de même pas accoucher dans le taxi ? demande le chauffeur affolé en regardant alternativement la route et son rétroviseur.

– Ecoute, mon vieux, conduis le plus vite possible mais sois prudent et il n'y aura pas de problème !

– Sarahh ! Ohhhhhh ! Oh, j'ai mal ! Il faut que je te dise, Mark risque de tomber dans les pommes dans la salle de travail, Ahhhhhhhhhh, reste avec moi, s'il te plaît !

C'est ce que je fais.

Une fois la péridurale posée, je m'installe auprès d'elle et nous attendons que le bébé arrive. Je lui raconte ma conversation avec Astrid dans les toilettes, je lui dis que je ne serais pas surprise qu'elle reçoive demain un bouquet de la part de *Woman*. Elle sourit malgré les contractions.

A 3 heures, Danielle Ann accouche d'une petite fille de trois kilos et demi et de cinquante centimètres. Son mari a eu une petite faiblesse en entendant tous ces cris. J'ai dû le remplacer au pied levé pour filmer la naissance. Désormais, je n'ai plus besoin d'acheter *Comment mettre un bébé au monde* !

– Que tout le monde m'écoute ! dit Astrid le lendemain dans la salle de conférences à *Woman*. J'ai des déclarations importantes à faire. J'ai la joie de vous annoncer que ce matin à l'aube, Danielle a donné naissance à une magnifique petite fille.

Astrid essaie de prendre une expression chaleureuse et attendrie, mais personne n'est dupe.

– O.K., tout le monde, poursuit-elle de son habituelle voix mordante pour tenter de capter l'attention défaillante de son auditoire, plus préoccupé du poids, de la taille et des détails de l'accouchement que des déclarations d'Astrid. Je voulais aussi vous dire que je félicite Sarah et Danielle qui ont pris l'initiative d'un article passionnant et très bien fait sur la façon dont les femmes enceintes sont traitées dans le monde du travail. Nous allons le publier très rapidement.

Ma bouche s'ouvre d'étonnement.

– En fait, poursuit Astrid, après en avoir discuté ce matin avec les responsables des Ressources Humaines, j'ai décidé que tu pouvais creuser le sujet davantage, Sarah. Je pense que ce serait bien d'aller interviewer des femmes sur leur lieu de travail.

Je comprends, soudain, qu'Astrid et la Direction ont eu peur des retombées qu'un tel article pourrait avoir.

– Sarah, ajoute-t-elle avec un sourire faux, je t'attends dans mon bureau après la réunion, je te dirai quelles corrections je souhaite que tu apportes à ton papier.

Elle en a fini avec moi, et retrouve son ton peau de vache pour reprocher à Carol, en public, une

erreur que celle-ci a commise. Elle s'attaque ensuite à un article encensé la veille, c'est son amusement favori.

A la fin de la réunion, je vais droit dans son bureau.

– Entre donc, ma star des journalistes. Assieds-toi, veux-tu un verre d'eau ?

– Oui, s'il te plaît, avec une tranche de citron. C'est une envie de femme enceinte !

Elle a un sourire forcé et appelle son assistante.

– Sarah, je suis heureuse de t'annoncer que Danielle et toi allez être promues rédacteur en chef.

Nous allons partager le poste qui existe actuellement. Cela dit, je te demande d'assurer les fonctions à plein temps jusqu'à ce qu'elle sorte de la maternité. Quand ce sera ton tour, c'est elle qui assurera les deux postes. Quand vous serez opérationnelles toutes les deux, nous ferons une définition de poste pour vous deux.

Oui, oui, oui !

Elle continue :

– J'ai pensé que vous pourriez toutes les deux assurer une rubrique sur les différents aspects de la grossesse : enceinte et mariée, enceinte et célibataire, enfin, ce n'est qu'une idée.

Elle en est malade. Ce qui me saute aux yeux, c'est que ce ne sont pas ses idées. On a dû lui demander en haut lieu d'agir ainsi. Je comprends que notre article lui a fait peur au point qu'elle l'a soumis à la direction qui à son tour a eu peur de poursuites judiciaires et nous accorde enfin ce que nous méritions depuis longtemps.

– Je suis ravie, Astrid ! Ma propre rubrique !

– Je suis ravie aussi, vraiment, dit-elle en tirant sur le col de son pull comme si elle étouffait.

Astrid se met à parler de la grossesse et de l'accouchement, et de la façon dont cela change les femmes. Intérieurement, je calcule mon nouveau salaire.

Je suis aux anges !

## 20

### Ally

Les donneurs de sperme ont le même profil que les candidats aux rencontres qui sont inscrits sur *TrouvezVotreMoitié.com*. C'est la réflexion que je me fais en consultant le catalogue de Womanlyhood, un centre de reproduction assistée, au centre-ville. Je peux choisir ce que je veux, de la taille à la couleur des yeux, en passant par le poids et la profession. Les diplômés sont légion. Sarah, qui est assise à ma gauche, tourne les pages du catalogue avec la main droite et se masse les pieds de l'autre main. Elle a choisi pour moi un homme d'un mètre quatre-vingt-cinq, blond aux yeux gris, étudiant en chimie. Zoé, à ma droite, est émerveillée par le nombre de poètes qui font don de leur sperme.

– C'est dommage que tu ne puisses pas mélanger l'âme du poète et le sens de la responsabilité d'un étudiant en chimie, dit Sarah, l'air rêveur.

– Ils paraissent bien chacun dans leur genre, ajoute Zoé. Comment choisit-on finalement ?

La directrice du centre se penche vers nous dans son fauteuil pivotant et nous donne l'explication.

– Quand on est petit, on choisit un grand, quand on est un affectif, on veut un donneur intellectuel. Mais c'est vraiment la dernière étape. Je crois qu'Ally est ici pour explorer toutes les options qui s'offrent à elle dans sa recherche.

C'est exactement ce que je suis en train de faire. Je suis sur la première marche, mais j'ai déjà mon opinion sur l'intérêt de choisir quelqu'un sur son look ou son apparence.

Rupert, a priori, n'est pas mon type d'homme. Il est pourtant en train de devenir le meilleur ami et le meilleur amant que je n'ai jamais eu. Qui l'aurait cru ? Moi, avec un homme qui participe à des week-ends d'écriture pour tenir un journal intime ? Un homme qui passe deux heures dans une cuisine pour préparer un superdîner, pour deux personnes seulement ? Moi, avec un homme que tout le monde dans ma famille s'accorde à trouver absolument adorable ?

Adorable, il l'est !

Depuis la soirée de Thanksgiving, nous avons passé beaucoup de temps tous les deux. Nous avons parlé, marché et fait l'amour. Nous avons visité des musées et des quartiers chauds, nous avons mangé des hot dogs sur un banc de Central Park. Emotionnellement, nous sommes tout à fait semblables.

Je quitte Womanlyhood les bras chargés de documentation.

– Je suis très touchée que tu m'aies demandé de venir, Ally, dit Zoé. Je ne veux pas donner dans le sentimentalisme, mais je tiens à ce que tu saches que je suis heureuse d'être à tes côtés à un moment important de ta vie.

Je passe un bras autour de ses épaules.

– Je suis moi aussi très heureuse de ta réaction, ma vieille, parce que je t'ai déjà inscrite sur la liste des futures baby-sitters.

– Tu peux compter sur moi, ajoute Zoé. Est-ce que tu te rends compte à quel point ta vie a



changé en si peu de temps ?

Je ressens la même chose moi-même. Hier encore, j'étais en train de faire les exercices de yoga que Zoé m'a appris (j'évite désormais d'approcher tout ce qui ressemble à un prof de gym), lorsque Sarah est entrée dans la chambre avec mon courrier. J'ai reconnu l'en-tête du cabinet d'avocat d'Andrew. J'ai ouvert l'enveloppe, en continuant à faire mes exercices de respiration. L'imprimé officiel sur le divorce n'a eu aucun effet sur moi. J'ai respiré et inspiré, mon cœur ne s'est pas emballé, je me suis sentie soulagée que la demande émane de lui et que je n'aie pas eu à faire la démarche moi-même. Une note complémentaire disait qu'Andrew souhaitait un règlement à l'amiable avec un partage des biens cinquante-cinquante. Suivait un commentaire précisant que puisque nous n'avons pas du tout les mêmes goûts, il n'y avait aucune raison qu'on se dispute. Il voulait récupérer les canapés en cuir et en tissu écossais. Sans me départir de mon calme, j'ai remis les papiers dans l'enveloppe avec un petit mot dessus : « à transmettre à mon avocat », et j'ai changé de position.

A propos d'avocat, je suis aussi en plein changement. Kristina et moi avons décidé de monter notre propre cabinet, et nous allons consacrer une partie de nos bénéfices à la création d'une crèche pour les enfants du personnel. Funwell et Funwell vont pouvoir aller se faire voir !

– Pourquoi est-ce que tu ne ferais pas un bébé d'une façon naturelle ? demande Sarah, une main posée sur son ventre de cinq mois, alors que nous sortons de l'ascenseur. Qui sait comment la situation va évoluer entre Rupert et toi ? Si ça se trouve, dans six mois, tu es mariée et enceinte !

– Le problème, justement, Sarah, lui dis-je, c'est l'incertitude. Je ne veux pas que mon vœu le plus cher dépende d'un « peut-être ». Rupert et moi nous entendons très bien, mais ce que je désire le plus au monde, c'est un enfant, et je le veux le plus vite possible.

– Même si ta décision affecte cette relation entre vous deux ? demande Zoé.

– Si c'est le cas, c'est que la relation n'était pas très profonde et que Rupert ne me convenait pas. Je veux un homme qui embellisse ma vie, pas qui fasse ma vie à ma place.

Et c'est vrai. La présence d'un homme à mes côtés n'est plus vitale comme autrefois, où je compensais la disparition de ma mère. Je n'ai pas non plus besoin d'un simple géniteur. Non, ce que j'attends d'un homme, c'est de l'amour. J'ai envie d'avoir une maison, *ma* maison. Et je suis sur le point d'emménager. Très lumineuse, avec trois chambres et vue sur l'Hudson. Je l'habiterai après le 1<sup>er</sup> janvier.

Ce sera le réveillon le plus heureux de toute ma vie.

# 21

## Zoé

Alors que j'arrive en vue de Chez Annie, le restaurant où j'ai rendez-vous avec ma mère et Daniel pour le déjeuner, j'aperçois deux types en train de reluquer une femme. Elle est penchée en avant et fouille dans son sac à main. Ils regardent fixement ses fesses.

Je réalise soudain que la femme, c'est ma mère.

*Mon Dieu.*

L'un des deux types siffle pour exprimer son admiration. Ma mère se retourne et sourit. Ils comprennent que la femme n'est plus une gamine, rougissent et tournent les talons en quatrième vitesse.

– Mon physique leur plaît mais pas mon âge. S'ils savaient ce qu'ils perdent ! La productrice du Sally Jesse show serait ravie, ajoute-t-elle en m'embrassant.

Nous prenons place et nous commandons des cafés et des jus d'orange.

Ma mère s'explique :

– Hier, un homme et une femme qui travaillent pour le show m'ont arrêtée dans la rue et m'ont demandé de participer à l'émission. Ils voulaient savoir si j'avais des enfants et, dans ce cas, s'ils étaient choqués par ma tenue sexy.

– Et qu'as-tu répondu ?

Elle boit une gorgée de jus d'orange et laisse une trace rose sur le bord du verre.

– J'ai répondu que ma fille préférerait que je m'habille selon mon âge, mais pas moi. Je leur ai demandé pourquoi ils pensaient que je choquais les gens.

– Et alors ?

– Ils pensent que quand on ne s'habille pas comme tout le monde, on met les autres mal à l'aise parce qu'on est inclassable et cela dérange.

– Je crois que c'est vrai. J'aimerais pouvoir te cataloguer comme une « mère de cinquante ans avec pull en laine, pantalon en flanelle et chaussures confortables plates. »

– Pourquoi ?

– Parce que...

– Parce que quoi, ma chérie ?

– Je n'en sais rien. En fait, tu as vraiment pété les plombs quand papa est parti. C'est vrai, tu n'as jamais fait ton âge, mais l'année dernière, c'est devenu une véritable obsession. Tu as abusé du Botox et de la chirurgie, on aurait dit que tu voulais arrêter le temps.

– Et ce n'est pas bien ?

Je ne sais que répondre.

Elle poursuit :

– Je devais, selon toi, accepter d'avoir cinquante ans et tout ce qui va avec. C'est-à-dire couper

mes cheveux, adopter un maquillage discret, renoncer à porter des jeans moulants même si j'ai un beau corps ? Je dois me comporter comme on l'attend de moi, peu importe ce que je ressens ?

– Que ressens-tu ?

– Je ne me vois plus du tout comme une femme plaquée par son mari. Je l'ai ressenti au début, c'est vrai. J'ai pété les plombs, comme tu dis. Quand ton père m'a quittée, j'ai tout essayé : les régimes, la gym et la lingerie sexy. Et alors ? Qu'est-ce qu'une femme est censée faire quand elle est malheureuse et que son cœur est brisé ? Il y en a qui partent en voyage, d'autres qui se vengent sur la nourriture, d'autres qui s'enferment durant des mois chez elles. J'ai décidé de tout miser sur l'extérieur.

– Et ça t'a aidée ?

– Oui, Zoé. Beaucoup. Tu sais, quand ton père est parti avec une femme de la moitié de mon âge, je me suis sentie nulle et misérable. Je savais pourtant que je ne l'étais pas, et que je ne faisais pas mon âge, mais je devais en être vraiment sûre. Pas pour le convaincre, ou pour plaire à un autre, non, seulement pour moi. Et ça a marché. Je me sens bien mieux depuis trois ou quatre mois.

– Tu es pourtant venue ici pour mettre le souk dans sa vie, c'est ce que tu répétais, tu as oublié ?

– Zoé, ton père m'a envoyé un faire-part de fiançailles avec un petit mot spécial à mon intention disant : « Je ne t'ai pas quittée pour rien ! » J'avoue que j'ai flippé. Il faut vraiment être insensible pour se conduire de la sorte, tu ne trouves pas ?

Elle a raison. Sur toute la ligne. Je prends sa main dans la mienne.

– Si on va toutes les deux au Sally Jesse show, je dirai à toute l'Amérique que tu es superbe, et que tes choix ne regardent que toi !

– Tu es bien ma fille !

– Je suis désolée de t'avoir fait de la peine. Les gens devraient être libres de devenir ce qu'ils veulent. Personne ne devrait se sentir obligé de changer pour plaire à quelqu'un d'autre.

– C'est vrai, ma chérie.

– Je croyais que tu changeais d'apparence pour faire revenir papa, je n'avais pas compris que tu changeais pour toi.

– Je pense que c'est la question principale dans ton job. Les gens doivent-ils changer de comportement pour plaire aux autres ou bien pour se plaire à eux-mêmes ?

– C'est toute la question en effet. Mais je crois que les principaux intéressés ne le savent pas eux-mêmes.

– On le sait quand on prend du recul.

– Si Zoé avait pris du recul quand nous étions au collège, elle m'aurait dit oui tout de suite !

Nous sursautons toutes les deux. Daniel est arrivé, supercanon dans son jean et son blouson. Ma mère lui adresse son plus beau sourire.

– Je t'ai toujours apprécié, Danny Marx.

Il lui sourit en retour, puis il demande :

– Pourriez-vous me commander des toasts, s'il vous plaît ? Je vais aller me laver les mains.

Pendant qu'il s'éloigne, ma mère dit :

– Je t'avais bien dit que Charlie n'était pas le bon. Une mère sent ces choses-là.

Je ris.

– Je devrais sans doute t'écouter davantage.

Quand le serveur arrive, nous lui commandons un brunch pantagruélique.

– J'ai besoin de prendre des forces, dit ma mère. Je repars demain. C'est pour ça que je voulais te voir aujourd'hui. Je voulais te dire au revoir. Je ne t'ai pas beaucoup vue ces derniers temps, mais j'avais besoin de me ressaisir. C'est fait et maintenant, je suis prête à rentrer à la maison.

– J'en suis très heureuse, maman, vraiment, très heureuse.

– Je le vois, et je pense que l'une des raisons de ce bonheur, c'est ce charmant garçon qui rejoint notre table.

Daniel pose ses mains sur mes épaules, m'embrasse sur la joue et s'assied à mon côté.

– Ce charmant garçon et mon inscription à la fac pour terminer mon master, commencé il y a quatre ans.

– C'est bien. Je sais à quel point c'est important pour toi.

– Je suis aussi très reconnaissante à Sarah, grâce à qui je vais tenir une rubrique mensuelle dans *Woman*, ce qui va me permettre de tenir financièrement. C'est génial, non ?

– C'est toi qui es géniale, Zoé ! Tu es une fille formidable. Je suis heureuse que tu aies passé du temps avec tes sœurs. Si je les avais vues longuement, j'en aurais profité pour m'excuser. Je n'ai vraiment pas été une belle-mère irréprochable. Je n'ai pas toujours été très gentille avec elles alors qu'elles n'étaient que des enfants. Je le regretterai toute ma vie.

– Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans elles ces derniers mois, dis-je en réponse à ma mère. Elles sont devenues mes meilleures amies.

– Quand je reviendrai te voir, j'espère avoir l'occasion de les rencontrer et de leur dire tout ce que j'ai sur le cœur, si elles le veulent bien.

Je souris. Sarah et Ally ont elles-mêmes tellement changé ces derniers mois que je pense qu'elles seront disposées à tourner la page.

– Ça va aller en Californie sans moi ?

– Tu es toujours là, ma fille, dans mon cœur. La distance ne signifie rien.

Je la prends dans mes bras.

– Je t'aime, maman.

– Moi aussi, je t'aime, Zoé.

– Mince, alors ! Moi aussi, je vous aime.

Il me regarde et ajoute :

– Non, toi, je t'aime bien. Ce n'est pas du tout de l'amour. Absolument pas, il n'y a pas une miette d'amour entre nous deux.

– Moi aussi je t'aime, Daniel, dis-je en le regardant dans les yeux.

Son sourire me fait frémir de bonheur.

– Vous l’avez entendue, madame Solomon ? Elle m’aime.

– J’ai une fille très intelligente, et tant que tu y es, appelle-moi Judith ou madame Gold. J’ai décidé de reprendre mon nom de jeune fille.

Je reste bouche bée. Toute ma vie, j’ai vu en ma mère l’épouse de Bartolomé Solomon. Ce soir, à la fête de fiançailles, je vais dire à mon père que je suis heureuse de son bonheur avec Giselle.

– Je trouve que madame Gold c’est un nom sexy. Qu’en pensez-vous ?

Daniel et moi l’applaudissons de tout notre cœur.

## 22

# Sarah

Une soixantaine d'amis de papa et de Giselle se pressent autour d'eux pour participer à la fois à leur fête de fiançailles et au réveillon du jour de l'An. Giselle est superbe dans une longue robe ivoire. Ses cheveux blonds et bouclés retombent avec grâce sur ses épaules. A son côté, mon père, bronzé et souriant, porte un smoking noir. Il passe de pièce en pièce pour offrir du champagne à ses invités.

Zoé et Daniel se tiennent par la main et s'embrassent dans les coins quand ils pensent que personne ne les regarde. Ally et Rupert mangent dans l'assiette l'un de l'autre, prennent le prétexte de miettes égarées au coin de leur bouche pour se faire des bisous, se dévorent des yeux en discutant des mérites comparés du régime Atkins et du régime Zone.

– A propos de régime, Sarah, dit mon père en prenant ma main et en me conduisant vers une fenêtre, je me demande si tu as décidé d'interrompre le tien ou si tu es enceinte, je dirais plutôt que tu attends un bébé.

– Je te répondrais que tu es très observateur.

– Je pensais que tu voulais choisir le moment qui te conviendrait pour me le dire, mais le temps passant, je me décide à aborder la question.

– Excuse-moi, papa, je voulais t'en parler, mais je n'étais pas dans mon assiette ces temps-ci.

– Pourquoi ? C'est pourtant une bonne nouvelle, ma chérie.

– Eh bien, ce n'était pas vraiment prévu, être enceinte et célibataire...

– Et alors ?

Il me regarde, et je sens qu'il est attentif, il m'écoute et attend une réponse. Je pourrais lui dire n'importe quoi, que je ne savais pas comment lui dire, ou que j'étais gênée, mais je décide de lui dire la vérité.

– Je ne t'en ai pas parlé parce que je croyais que tu ne me dirais pas ce que j'avais besoin d'entendre.

– Et ai-je bien répondu ?

– Tu m'as dit ce que je pressentais. Que c'est une grande nouvelle.

– Je suis désolé, que voulais-tu entendre ?

Soudain, je réalise le côté puéril de cette scène, je voulais que mon père s'inquiète pour moi, enceinte et seule.

– J'avais envie que tu sois préoccupé par ma situation...

Mais, en le disant, je comprends combien cette attente est ridicule.

– Sarah, je ne suis pas inquiet pour toi, je ne l'ai jamais été. Je sais que tu es capable de faire face, parce que tu es solide et courageuse. Et que je suis là pour te soutenir.

– Mais, papa...

– Mais papa, quoi ? Ai-je tort ?

– Non, mais...

Mais que puis-je objecter ? Il est vrai qu'il m'aide, et qu'une grossesse est une chose merveilleuse.

– J'accoucherai mi-mai.

Le mois de mai est dans quatre mois maintenant. Il me serre dans ses bras.

– Félicitations, ma chérie. Il me soulève le menton et me regarde dans les yeux. Mai ? Ta maman était du mois de mai.

Je souris.

– Je sais.

– C'est génial, ma chérie, vraiment génial, encore bravo.

– Merci, papa.

– Ta maman serait tellement contente de te voir enceinte. Elle parlait souvent de ta sœur et de toi plus tard, du moment où vous auriez des enfants. Elle avait souvent ce rêve : se tenir sous le porche de sa maison, assise dans un fauteuil à bascule et tricoter en regardant ses petits-enfants gambader dans l'herbe autour d'elle.

– Tu ne crois pas qu'elle se serait fait du souci parce que je ne suis pas mariée ?

Il secoue la tête.

– Ta maman vous a élevées, Ally et toi, comme des femmes indépendantes. Je suis sûr qu'elle aurait été très fière de toi. Elle savait aussi que tu peux compter sur moi et que tu peux me demander tout ce dont tu as besoin. Tout.

– Je sais, papa.

– Tu le sais vraiment ?

Je le regarde, ce presque étranger qui est mon père. Il n'est pas comme j'aurais aimé qu'il soit, il ne l'a jamais été et ne le sera jamais, mais quand j'ai besoin de lui, il est là. Il m'a ouvert sa maison, n'a posé aucune question et a respecté mon silence.

– Tu n'as qu'à demander, Sarah. Je suis incapable de deviner si tu as besoin de quelque chose, mais sache que je te donnerai tout ce que tu me demanderas.

– Je le sais, papa. Merci. Merci beaucoup. J'ai vraiment apprécié ces quelques mois passés ici. Je sais que je ne t'ai rien dit.

– Les pères ont un sixième sens, Sarah. Ne me remercie pas, je ne fais que mon job de père.

Je le prends dans mes bras. J'en ai tellement besoin, ça fait si longtemps que personne ne m'a fait un câlin.

– Il suffit de demander, ma chérie, mais si tu n'oses pas, passe par Giselle.

Je l'ai fait bien souvent depuis Thanksgiving. Nous nous sommes beaucoup rapprochées toutes les deux. Je lui ai posé des questions sur les changements qui surviennent dans mon corps, sur les livres que je lis et les conseils qu'ils donnent, par exemple, comment on utilise la pompe aspirante pour le nez des bébés. Je lui ai demandé en sanglotant comment on peut vivre sans l'amour du père

de votre enfant. Ce jour-là, nous avons fait une longue promenade dans Central Park sous la neige. Quand nous sommes rentrées à la maison, j'allais un peu mieux.

« Il suffit de demander. » Est-ce que cette formule magique marcherait avec Griffen ? Nous nous sommes vus deux fois depuis les courses chez Baby Bonanza, mais notre relation est tendue. Nous avons partagé des burritos, des pizzas et des glaces devant la télé. Pas de massage de la nuque, ni de mains sur mon ventre, pas de vraie discussion ni de câlin. J'ai fait l'erreur de l'embrasser, il s'est éloigné.

– Sarah.

Je me retourne et il est là. En costume et cravate, Griffen me regarde. Incapable de soutenir son regard, je dis :

– Papa, je te présente Griffen. Griffen, voici mon père.

– Voilà donc le futur heureux père ?

Griffen sourit, un sourire un peu timide, et acquiesce.

– Puis-je annoncer la grande nouvelle ? demande papa en m'entourant d'un bras protecteur. J'ai envie de le crier sur tous les toits.

Je ris en lui donnant l'autorisation.

Il sort ses clés de sa poche et les fait tinter sur son verre.

– S'il vous plaît ! Je réclame toute votre attention, j'ai une annonce à faire ! Je ne vais pas seulement me marier, je vais aussi devenir grand-père ! Ma fille Sarah va accoucher en mai !

Alors que tout le monde applaudit, Griffen me prend la main et la serre.

Après tout, peut-être que la petite tape que je lui ai donnée avec le catalogue du magasin a eu de l'effet.

Dans la soirée, juste avant les douze coups de minuit, je décide de vérifier cette théorie. Nous sommes assis tous les deux sur son canapé. Nous regardons Dick Clark tout en testant le cadeau qu'il m'a fait : un moniteur permettant d'écouter les battements cardiaques.

– Tu ne trouves pas que c'est génial ? demande-t-il. Ma chaîne va diffuser une publicité sur ce nouvel appareil la semaine prochaine. Je me suis précipité pour l'acheter avant qu'il n'y en ait plus dans les magasins. Tu ne trouves pas que c'est exactement ce qu'il nous faut ?

*Demande, demande, demande.*

Je me lance.

– Tu sais ce que j'ai envie d'entendre ?

– Quoi ?

– Que tu es venu ce soir pour une raison particulière.

Il me jette un coup d'œil et commence à jouer nerveusement avec le moniteur.

– Je suis venu parce que tu me l'avais demandé. C'est une fête importante pour ta famille. J'ai compris aussi que tu souhaitais que je rencontre ton père et tes sœurs.

– Oh!



– Sarah, je n’ai pas la moindre idée de ce que tu espérais. Je suis venu pour te faire plaisir. Fin de l’histoire.

Fin de l’histoire. Ce n’est pas possible. Je ne veux pas de ce type de relation avec lui.

– J’aurais aimé que tu me dises que ce qui se passe entre nous ne te suffit pas, que tu veux plus. Dès que tu fais un pas en avant, tu fais aussitôt deux pas en arrière. Et pourtant, tu as l’air heureux quand nous sommes ensemble. J’ai envie que tu franchisses le pas.

– Sarah...

Nous y revoilà, le même ton angoissé et la même expression que le soir de mon anniversaire, quand je lui ai annoncé que j’étais enceinte.

– Je veux plus, Griffen. Cette situation est totalement bancal, nous sommes ensemble sans l’être et je deviens folle. Nous dormons dans les bras l’un de l’autre, mais nous ne nous embrassons pas, tu me serres contre toi, mais tu ne me fais pas de câlin, nous nous voyons sans nous fréquenter. Je veux plus, j’ai besoin de plus !

– Mais...

– Il n’y a pas de mais. Si tu veux t’engager vis-à-vis de moi, fais-le, mais je ne peux plus supporter cette situation.

– Moi je la trouve parfaite comme elle est, notre relation !

– Je ne suis pas du tout d’accord avec toi ! Pour moi, ce que nous vivons ne ressemble à rien.

– Tu dis n’importe quoi ! C’est très important de bien s’entendre et de passer d’aussi bons moments !

– Tu te souviens de la conversation que nous avons eue en octobre ?

Il secoue la tête en me regardant.

– Qu’est-ce que tu veux ? Une demande en mariage ?

Je me lève et je fais quelques pas vers la fenêtre. Je joue un instant avec le rideau. Si je savais ce que je veux !

– Je ne veux pas que tu me le proposes parce que je suis enceinte.

– Alors que veux-tu ?

*Je veux que tu me le proposes parce que tu m’aimes !*

Mais je ne peux pas le dire évidemment ! Je ne peux pas lui demander une chose pareille. L’amour ne se commande pas.

– Tu vois, tu n’en sais rien toi-même.

Oh, mon Dieu !

– Je suis désolée, Griffen, mais je ne peux plus accepter cette situation. Elle me rend trop malheureuse.

Je ne veux pas d’un père à mi-temps pour mon bébé, ni d’un petit ami qui n’en est pas un.

– Je m’en vais, dis-je en prenant mon manteau.

– Sarah, écoute, on peut au moins...

– Au moins quoi ? Rester amis et s’embrasser de temps en temps ? Rester amis alors que je t’aime ?

Il se mord les lèvres.

– Sarah...

– Salut, Griffen.

– Qu’est-ce que ça signifie ?

– Ça signifie que je m’en vais.

– Mais...

– Tu vois comme c’est inconfortable de ne pas savoir ce que l’autre pense. De ne pas savoir où l’on va.

– Sarah, c’était tellement bien entre nous. Pourquoi ne pas continuer ainsi ?

– On pourrait, mais j’ai envie de vivre autre chose que de l’amitié. Ce serait plus simple si je ne t’aimais pas. As-tu entendu ce que j’ai dit ? Je t’aime, Griffen.

Il prend mes mains.

– Je t’ai entendue et c’est très important pour moi.

– Je te préviens que si tu ajoutes « merci », je te casse la figure !

– Je n’avais pas l’intention de te remercier, mais je ne sais pas quoi dire.

– Tu ne sais jamais. C’est pour cela que je m’en vais. Je ne veux pas me contenter d’être une copine pour toi. Quand nous nous endormons dans les bras l’un de l’autre, quand nous passons tous nos moments libres ensemble et des heures à choisir le prénom de notre enfant, je vois autre chose que deux copains. Je ne peux plus supporter cette situation. C’est au-dessus de mes forces.

– Sarah, s’il te plaît.

– Non, au revoir. Je te téléphonerai pour te donner la date de la prochaine échographie.

Je pars sans me retourner. Je ne sais pas l’effet que mes paroles ont eu sur lui. Je n’ai pas vu l’expression de son visage, ni s’il a fait un geste vers moi. Une fois dehors, je ne retiens plus mes larmes. Entre deux sanglots, je compose le numéro d’Ally, mais je tombe sur son répondeur. J’appelle Zoé, même topo. J’essaie successivement Lisa, Sabrina et Giselle, toujours un répondeur. En désespoir de cause j’appelle mon père. Il décroche dès la première sonnerie, avec son habituel :

– Solomon, j’écoute !

Le grand trois pièces sur la 92<sup>e</sup> Rue est en fait un minuscule deux pièces avec un coin placard et un cafard mort dans l’évier de la cuisine.

Le loft clair et spacieux avec vue sur le parc est petit et sombre. En guise de verdure, on a une vue imprenable sur le local poubelles.

L’appartement « A ne pas rater ! », sur la 79<sup>e</sup>, est au cinquième étage sans ascenseur, malgré l’annonce qui disait le contraire.

Je fais la chasse aux appartements depuis trois week-ends avec l’aide de Lisa et de Sabrina.

Soit ils sont moches, soit ils sont trop chers, et comme mon « petit pois » et moi seront les seuls à y vivre, je ne pourrai pas assurer le loyer.

Griffen appelle chaque jour, parfois trois ou quatre fois par jour. Malgré mon désir de parler longuement avec lui, je m'en tiens à ce que j'ai décidé pour me préserver. Je suis polie :

« Oui, je vais bien... »

« Oui, mon prochain rendez-vous chez le médecin approche. Non, je n'ai besoin de rien... »

« Oui, toi aussi... »

« Bonne journée... »

A chaque appel, il me demande s'il peut venir me voir et écouter battre le cœur du bébé. Je réponds non systématiquement. Il y a alors un silence au bout de la ligne, puis il me répond O.K.

Je me sens très coupable, je dis que je suis désolée, il y a un nouveau silence, puis nous raccrochons, et je pleure.

Je ne pense qu'à lui.

Nous nous sommes promis, le bébé et moi, d'emménager avant la Saint-Valentin, mais au train où vont les choses, je pense que nous célébrerons la fête des mères dans la chambre d'amis de papa !

En tout cas, maintenant, j'en suis la seule occupante depuis qu'Ally s'est installée dans sa nouvelle maison et que Giselle a aidé Zoé à trouver une colocation à l'université de Colombia. Zoé partage un appartement avec une étudiante qui fait les mêmes études qu'elle et qui, comme elle, espère intégrer un cursus de psycho en septembre.

– Cette cuisine est insalubre, dit Lisa d'un air dégoûté en regardant autour d'elle. On devrait dénoncer ce genre de choses au journal télévisé, c'est une atteinte aux droits des femmes enceintes d'essayer de leur louer un truc pareil !

– Surtout n'en dis rien à Griffen, dis-je avec un sourire tremblant.

Rien que de prononcer son nom, j'ai les larmes aux yeux.

– On ne pleure pas ! On sourit ! dit Sabrina en remontant le coin de mes lèvres avec ses mains. Tu vas finir par trouver, j'en suis sûre !

– Elle a raison, ma puce, reprend Lisa, souviens-toi, Georges et moi avons mis deux mois pour trouver un appartement.

Je soupire et j'attrape le *New York Times*. Je l'ouvre à la page des annonces immobilières, un cercle rouge entoure une petite annonce.

– Passez-moi le téléphone.

Au moment où je m'apprête à décrocher, il sonne. Je vois apparaître le numéro d'une agence qui est spécialisée dans les appartements haut de gamme, donc très au-dessus de mes moyens. Je ne veux pas emprunter de l'argent à mon père pour payer les mois d'avance, mais je me dis que j'arriverai peut-être à convaincre l'agence d'accepter un mois entier de loyer à la place des 15 % du loyer annuel qui sont habituellement demandés.

Bizarre, la voix qui me parle ressemble à s'y méprendre à celle de Griffen.

– Surtout, ne raccroche pas, Sarah, dit-il, je me trouve actuellement dans la nursery de ton futur appartement. Je suis avec l'agent immobilier de CitiHabitats. Peux-tu venir le plus vite possible ?

– Griffen...

– C'est à l'angle de la 85<sup>e</sup> Rue et de la 3<sup>e</sup>. Tu peux venir ?

– Je suis tout à fait capable de trouver mon appartement toute seule.

– D'après ton père, ça fait des semaines que tu cherches en vain.

– Parce que maintenant tu parles de moi avec mon père ?

– Je suis seulement tombé sur lui tout à l'heure alors que j'essayais de te joindre. Il m'a dit que tu refusais toute aide financière de sa part. Il a peur que tu ne te décides finalement pour un appartement sans ascenseur.

Un appartement sans ascenseur ? Même avec mon nouveau salaire, c'est effectivement tout ce que je peux m'offrir !

Mais à cinq mois de grossesse, je suis bien incapable de monter un seul étage à pied, alors, pensez ! Deux, trois ou quatre ! Et quand le bébé sera né, comment vais-je me débrouiller pour monter la poussette dans les escaliers ? Impossible, même si je récupère vite mon corps d'avant !

– Sarah, viens, s'il te plaît ! insiste Griffen à l'autre bout du fil. J'ai l'intuition que cet appartement est exactement ce qu'il te faut.

Je m'obstine pendant quelques minutes, puis je cède et note l'adresse qu'il me donne.

– Cela ne t'engage à rien d'aller jeter un coup d'œil, dit Lisa, conciliante. Et c'est peut-être enfin le bon !

– Vas-y, dit Sabrina à son tour, tu n'as rien à perdre.

Tu parles !

Je me vois déjà en train de visiter aux côtés de Griffen en sachant qu'il n'y vivra pas avec moi.

Il m'attend au pied de l'immeuble. Un portier en uniforme galonné nous tient obligeamment la porte. Griffen me présente l'agent immobilier qui est assis dans le hall sur un canapé en cuir noir. Au plafond brille un énorme lustre. Nous prenons l'ascenseur jusqu'au vingt-deuxième étage. Je lis sur le panneau de la cabine qu'au deuxième étage de l'immeuble, les résidents peuvent profiter d'une salle de sport, d'une salle de jeux pour les enfants et d'un grand salon. On trouve une buanderie au troisième et il y a une piscine au dernier étage.

– Crois-tu que je puisse m'offrir un tel luxe ? dis-je à Griffen. Pourquoi m'as-tu demandé de venir ?

– Prends ton temps, visite.

A l'instant même où je pénètre dans l'appartement, je sais que c'est ici que je veux vivre. Le salon est immense, éclairé par de grandes baies vitrées coulissantes qui donnent sur une large terrasse.

Le sol est recouvert d'un beau parquet brillant, la cuisine est d'un blanc immaculé et très spacieuse. Elle est entièrement équipée d'appareils flambant neufs. La salle de bains est en marbre, des ampoules encadrent le grand miroir qui reflète mon image. La chambre principale est

immense, trop grande pour moi toute seule.

– Nous pourrions faire la nursery dans cette pièce, dit Griffen en balayant la chambre de la main, à moins que tu ne préfères l’installer dans le salon, ou dans l’autre chambre.

– Griffen, je vais avoir un beau salaire maintenant que je suis devenue rédacteur en chef, mais ce ne sera tout de même pas suffisant pour payer le loyer. Je n’en connais pas le montant, mais je devine qu’il est trop élevé.

– C'est cher en effet, mais tu n’en paieras que la moitié.

– Parce que tu crois que le propriétaire acceptera cela pour mes beaux yeux ?

Il rit.

– Mais non, si je te dis que tu n’en paieras que la moitié, c’est parce que moi, je paierai l’autre moitié.

– C'est très généreux à toi, mais je me demande comment tu vas pouvoir payer ton propre loyer plus la moitié de celui-ci ?

– Tout simplement parce que je vais quitter mon appartement et m’installer ici avec toi et le bébé.

J’enfile mon manteau et je tourne les talons en disant sur un ton exaspéré :

– C'est quoi ? Un numéro d’humour ? Il ne me fait pas rire ! Ou alors tu es devenu gay ? Pas question pour moi de vivre platoniquement avec le père de mon enfant, c’est au-dessus de mes forces, je croyais avoir été claire avec toi.

Je suis au bord des larmes, je trouve cette farce trop cruelle.

Il se précipite vers moi et me prend la main.

– Calme-toi, Sarah.

Je lui arrache ma main.

– Non, Griffen, j’en ai assez que tu me répètes cela. J’en ai plus qu’assez que tu me fasses du mal en me proposant un type de relation qui me fait souffrir. Tu le sais parfaitement et tu continues. Je ne peux même plus supporter d’entendre ce genre de choses.

– Mais qui t’a dit que je voulais vivre platoniquement avec toi ?

Je le regarde bouche bée.

Il s’agenouille, plonge sa main droite dans sa poche et me tend une bague en diamant.

*Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !*

– Sarah, veux-tu m’épouser ?

Je déglutis, la gorge serrée. L’homme de mes rêves, l’homme que j’aime, le père de mon bébé est agenouillé devant moi et me demande de l’épouser. Je prends une grande inspiration :

– Non, Griffen.

Il pâlit.

– Non ?

– Non.

Sonné, il s'assied par terre, le dos contre le mur. Il se recroqueville et entoure ses jambes de ses bras.

– Je ne comprends pas. Que veux-tu, Sarah ?

– Ce que je souhaite, Griffen, ce n'est pas de la pitié ou d'un mariage au rabais, dis-je d'une voix adoucie. Je voudrais que le jour où tu me demanderas en mariage, tu me regardes droit dans les yeux et tu me dises que tu m'aimes et que tu as envie de passer ta vie avec moi. Je voudrais que tu m'épouses pour moi et pas à cause des circonstances.

– Je...

Son regard s'évade vers la fenêtre.

– Quoi ? Parle-moi, Griffen, je voudrais savoir ce que tu ressens vraiment.

Il pousse un profond soupir.

– Sarah, tout ce que je sais, c'est que j'ai envie d'être avec toi. Avec toi et le bébé. Je veux qu'on vive ensemble tous les trois. C'est ce que je veux.

Je me laisse glisser le long du mur et je me rapproche de lui. Nos jambes se touchent. Je ne dis rien. Il reprend la parole :

– Tu sais, j'ai vécu un enfer ces dernières semaines.

Il se tourne vers moi.

– J'ai besoin de toi et du bébé, Sarah. Je veux vivre près de vous.

Il pose sa main sur mon ventre. Je recouvre sa main de la mienne.

– Sarah, ma chérie, accepte-moi dans ta vie. Je suis sûr que cet appartement est fait pour nous trois. Il est même un peu grand pour trois, tu ne crois pas ? Il est parfait pour une vraie famille. C'est mon souhait le plus cher.

– Qu'en penses-tu, mon petit pois ? dis-je en parlant à mon petit locataire. On l'accepte dans notre vie ?

Alors, du plus profond de moi, je sens que le bébé me donne un coup de pied pour me dire que, lui aussi, il est d'accord.

# Épilogue

Sarah

– Ferme les yeux, dit Griffen alors que nous arrivons devant la porte de chez nous. Tu n’auras le droit de les ouvrir que quand je te le dirai.

– Si j’ai les yeux fermés, comment puis-je m’occuper de Liam ?

– Il y en a pour dix secondes. Après, tu pourras lui faire tous les sourires que tu veux.

Je baisse le regard vers le siège auto que Griffen porte avec un luxe de précautions.

Notre enfant. Notre tout petit bébé, Liam Maxwell, nommé ainsi en l’honneur de maman qui s’appelait Leah, dort à poings fermés dans son petit pyjama blanc. Il est recouvert de la jolie couverture bleue que Giselle a commencé à tricoter le soir de Thanksgiving. En la voyant faire, mon père a cru qu’elle essayait discrètement de lui faire passer un message ! Il a été très déçu d’apprendre que cette couverture n’était pas pour leur bébé mais pour le nôtre. Aujourd’hui, Giselle est enceinte à son tour et papa espère que ce sera encore une fille.

– Je les comprends si bien ! dit-il en se rengorgeant.

Et c’est peut-être vrai, finalement.

– Liam est tellement parfait, dit Griffen en contemplant son fils et en rajustant son petit bonnet sur sa tête.

Et c’est tout à fait vrai : trois kilos cinq cents, cinquante deux centimètres, dix doigts, dix orteils, des cheveux noirs comme les miens, et le nez de Griffen. Je devrais être crevée par l’accouchement, mais je n’ai jamais été aussi en forme et aussi heureuse. Cela fait à peine une heure que Liam et moi avons quitté l’hôpital, et dans quelques secondes, nous allons tous les deux faire notre entrée dans notre nouvel appartement.

– Allez, ferme les yeux, fais comme Liam, insiste Griffen.

– Pourquoi ? dis-je en changeant mon sac d’épaule.

– Pour rien, juste une petite surprise.

Je souris et ferme les yeux. J’ai eu tellement de « petites » surprises ces derniers mois. La première, c’est Griffen lui-même. Les premières semaines de vie commune ont demandé quelques efforts mutuels, car ni lui ni moi n’avions déjà vécu avec une personne du sexe opposé. Il a découvert la vie aux côtés d’une femme enceinte qui a des envies bizarres à 2 heures du matin. Il a fini par me dire joyeusement qu’il avait décidé de mettre le réveil à cette heure-là une fois pour toutes !

Nous nous sommes meublés grâce à Ally qui nous a donné les meubles qui venaient de son ancienne maison et qu’elle ne voulait pas garder. Nous avons aussi dégoté quelques jolis meubles anciens chez Woodstock et Saugerties. Nous avons désormais un chez-nous chaleureux et confortable, idéal pour vivre en famille. La nursery est aménagée dans la plus grande chambre et nous avons décidé de consacrer une partie de l’immense salon à tous les cadeaux que Liam a déjà reçus : des peluches, des jeux, des livres pour au moins six enfants ! Sans parler d’une balancelle

pour bébé, d'un siège à sangles élastiques à accrocher au plafond pour qu'il sautille, d'une chaise haute...

– On n'a plus qu'à faire un deuxième bébé dans quelques années, a dit Griffen.

Comme je disais plus haut, j'ai eu des surprises !

Ces semaines où nous nous sommes vraiment découverts tous les deux, et où nous avons découvert la vie commune en attendant l'arrivée de notre enfant, ont été merveilleuses. Nous avons reçu les parents de Griffen une fois par semaine pour le dîner ou pour prendre le dessert, Mme Maxwell insistant pour tout préparer elle-même. Des repas simples composés de rôti et de purée de pommes de terre, d'épinards à la crème et de carottes, avec un gros gâteau pour finir. Elle souhaitait que le deuxième prénom du bébé soit Harrison en souvenir de son père, et approuvait le premier prénom Liam. Très émue, elle m'a embrassée pour la première fois le jour où je lui ai dit que je trouvais que Liam Harrison Maxwell serait un nom magnifique. M. Maxwell a dit « Quoi ? » des dizaines de fois, a demandé aussi souvent quand l'accouchement était prévu et si nous connaissions le sexe du bébé. Chaque fois, nous avons répondu que la naissance aurait lieu le 15 mai, et que nous ne connaissions pas le sexe de notre enfant.

– Le sexe ! Voilà ce qui vous met dans le pétrin, répondait invariablement M. Maxwell en riant fort et en s'assenant de grandes claques enthousiastes sur les cuisses.

– Je ne suis pas d'accord avec toi, papa, répondait Griffen. Au contraire !

Mme Maxwell et moi regardions alors Griffen avec surprise.

Mais la plus grande surprise de toutes fut bien entendu la naissance de Liam lui-même !

Il a décidé d'arriver plus tôt que prévu, avec deux semaines d'avance, le jour du 1<sup>er</sup> mai. J'ai ressenti les premières contractions la veille au matin. Nous étions le dernier jour d'avril, mais Liam a pris son temps. Il a sans doute voulu nous faire comprendre qu'il était vraiment un taureau décidant lui-même du jour et de l'heure. Comme son papa et sa grand-mère, ma maman, il est donc né au mois de mai.

– Tes yeux sont bien fermés ? J'ai l'impression que tu triches, dit Griffen.

– Non, je te promets qu'ils sont fermés.

Du reste, ça me donne envie de dormir. Je dois être plus fatiguée que je ne le pensais.

Il ouvre la porte.

– Maintenant, tu vas me suivre en fermant toujours les yeux. Nous allons dans la nursery.

Il s'arrête, j'entends le bruit de quelque chose qui roule, un petit cri et le silence.

– Tu peux ouvrir les yeux.

Pendant les trois jours où j'étais à l'hôpital, la nursery a été entièrement décorée. Un mur est peint de personnages de bandes dessinées. La couverture de bébé en cashmere rapportée de voyage de noces par Ally il y a des années orne un autre mur. Elle est fixée sur un cadre confectionné en cachette par M. Maxwell dans son garage. Griffen a fabriqué des étagères, Zoé y a disposé les livres d'enfant qu'on nous a offerts, et, au-dessus de la table à langer, Griffen a collé les quatre lettres du prénom de notre bébé.

Je regarde le berceau et je le vois, notre petit Liam que Griffen vient de coucher dedans. Il est le



parfait mélange de nous deux. Il dort le bras levé au-dessus de la tête et le poing serré. Il ouvre les yeux et me regarde. Je le prends dans mes bras et je l'embrasse sur le sommet de la tête.

– Surprise ! crient plusieurs voix dans mon dos.

Je me retourne, il y a papa et Giselle, mes sœurs, Lisa, Sabrina et Danielle. Celle-ci est avec sa fille Jessie, ma collègue a eu le dernier mot pour le prénom ! Il y a aussi les parents de Griffen et son frère. Dans le salon, la maman de Griffen est déjà en train de couper un gros gâteau de bienvenue. Mes sœurs s'approchent pour embrasser Liam. Il ouvre ses yeux bleu marine, les dévisage, puis me regarde.

Il bâille à se décrocher la mâchoire et se rendort.

Je le serre contre moi.

Nous sommes heureux et en paix.